





# L'ESPRIT

DES

## JOURNAUX,

FRANÇOIS ET ÉTRANGERS.

*Dédié à Son A. R. Mgr. le Duc CHARLES  
de Lorraine & de Bar, &c. &c. &c.*

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS-DE-LETTRES:

---

SEPTEMBRE, 1779.

---

TOME IX.

HUITIÈME ANNÉE.



A PARIS,

Chez VALADE, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins.

*Pour les Pays étrangers, à LIEGE,*

Chez JEAN-JACQUES TUTOT, Imprimeur.

---

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

---

## *Conditions pour l'Abonnement.*

On s'adressera , pour toute la France , à Paris, chez *Valade*, Imprimeur-Libraire , rue Saint-Jacques , vis-à-vis celle des Mathurins, aux conditions suivantes ; savoir : le prix de la Souscription est de 27 liv. pour Paris , & de 33 pour la Province, rendu franc de port par - tout le Royaume.

A Liege , pour les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot*, Imprimeur - Libraire , & à M. *Mauff*, Officier au Bureau des Postes Impériales , pour toute l'Allemagne.

A Bruxelles , à M. *Horgnies* , Expéditeur des Gazettes étrangères , pour tous les Pays-Bas Autrichiens.

A Amsterdam, chez *Van-Harrevelt*, Libraire, dans le Kalvestraat , pour toute la Hollande.

A Stockholm, à M. *Gjorvel*, Bibliothécaire du Roi, pour toute la Suede.

A Pragues, chez *Wolfgang-Gerle*, Libraire.

A Vienne, chez *Græffer*, Libraire.

Les Libraires , & autres personnes qui voudront faire annoncer des Livres , Estampes , Musique , & autres objets, dans l'*Esprit des Journaux*, sont priés de les adresser au Directeur du Journal, chez *Valade*. Et pour les mêmes objets, pour tous les Pays étrangers, chez *J. J. Tutot*, Imprimeur-Libraire , près St. Hubert , à Liege.





# L'ESPRIT

D E S

# JOURNAUX.

---

*HISTOIRE de l'église & des évêques-princes de Strasbourg, depuis la fondation de l'évêché jusqu'à nos jours ; par M. l'abbé GRANDIDIER, prêtre, secrétaire & archiviste de l'évêché de Strasbourg, chanoine-brévetaire du chapitre royal de Haguenau, &c. Associé-correspondant de l'académie royale des inscriptions & belles-lettres de Paris, membre de plusieurs autres académies, &c. Tome II, depuis l'an 817, jusqu'à l'an 965. In-4to. de plus de 600 pag. A Strasbourg, de l'imprimerie de François Hevrault. Avec approbation & privilege du roi. 1778.*

Nous avons rendu compte du premier volume de cet ouvrage, (\*) qui nous a paru

---

(\*) Au mois d'août 1777, page 114.

#### 4 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

mériter l'attention des savans & l'accueil du public. Les éloges que différens journalistes ont donnés à l'auteur n'ont pu que l'encourager à fournir , avec ardeur , la carrière pénible dans laquelle il s'est engagé. Cependant l'*avant-propos* , placé à la tête de ce second volume , annonce qu'il a trouvé des censeurs ; mais quel est le bon ouvrage qui n'en trouve pas ? L'auteur s'y justifie pleinement du reproche singulier qu'on lui a fait de manquer de respect pour le St. Siege.

» Notre respect pour le S. Siege , dit-il ;  
» est pur & sincere ; rien ne peut l'altérer.  
» Notre réflexion sur les mariages divers &  
» successifs de Charlemagne n'est pas contraire  
» à ses décisions. Nous regardons le divorce  
» comme un abus , qui donne les plus mor-  
» telles atteintes à l'indissolubilité d'une union  
» également sacrée dans les principes de la re-  
» ligion , & dans les vues de la politique. «  
Ces paroles ont rapport à ce que l'auteur avoit dit qu'on voyoit à regret quatre reines avoir partagé successivement le lit & le trône de Charlemagne , sans parler de cinq concubines ;  
» mais il faut observer , ajoutoit-il , que le  
» concubinage . . . étoit alors une union qui ,  
» quoique moins solennelle , étoit aussi légitime  
» que ce qu'on appelle aujourd'hui en  
» France *Mariage de conscience* , &c. »

Il avoit observé que le bréviaire romain ; malgré différentes corrections qui en ont été faites , contient encore plusieurs histoires fausses ou douteuses , des homélies apocryphes & des

antiennes peu décentes. Il est donc étonnant , concluoit-il , que l'église de Strasbourg , qui avoit autrefois ses bréviaires particuliers , n'en connoisse d'autre aujourd'hui que le romain. Cette réflexion , dit-il , avec raison , n'est ni nouvelle ni injurieuse.

Nous ne trouvons pas plus de justice dans le reproche qu'on a fait à M. l'abbé Grandier , d'avoir voulu faire la satire de l'état monastique & religieux. Mais ce qui irrite sans doute plusieurs personnes , c'est qu'ayant porté un œil critique sur quelques légendes , sur des traditions , des miracles & des reliques , il en a montré la fausseté ou l'incertitude. C'est un malheur presque inévitable , dont il doit se consoler , ayant pris pour guides de pieux & savans hommes , (\*) des papes même , & pour règle l'intérêt de la religion , de la vérité & de la saine morale.

Le jugement que le chef actuel de l'église a porté de cet ouvrage , suffit pour mettre son auteur à l'abri de toute suspicion de légèreté ou de licence. » Le souverain pontife , » dit M. le cardinal Conti , dans sa lettre à » l'auteur , a principalement admiré , dans le » premier tome de votre histoire de Stras- » bourg , outre la sincère piété de l'auteur , » une saine & judicieuse critique , beaucoup

(\*) Les Fleuri , les Tillemont , les savans jésuites d'Anvers , sur-tout les PP. Henschenius & Papebroch , & les traités immortels de Benoît XIV.

## 6 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» d'érudition , l'importance du sujet réunie à  
» la beauté des pensées ; enfin l'élégance du  
» style avec lequel il est écrit. C'est le ju-  
» gement qu'il en a porté dès les premie-  
» res pages. Il a pensé que cet Ouvrage fera  
» aussi utile à la religion & avantageux aux  
» fideles , qu'il est glorieux & honorable pour  
» son auteur. Car vous y dévoilez, Monsieur,  
» ces traits de génie & de sagesse qui don-  
» nent tout lieu d'espérer que vous conduirez  
» votre entreprise à sa fin , aussi heureusement  
» & avec le même succès que vous l'avez  
» commencée ».

Ce second volume contient deux disserta-  
tions ; le cinquieme & une partie du sixie-  
me livre de l'histoire des pontifes de Stras-  
bourg , une table chronologique , & un am-  
ple recueil des pieces justificatives.

Le plan que l'auteur s'est tracé est de dis-  
cuter , au commencement de chaque volume ,  
l'authenticité des pieces qui doivent servir de  
base à la portion d'histoire que chacun d'eux  
renferme. C'est ce qu'il exécute dans des dis-  
sertations préliminaires. La quatrieme disserta-  
tion du premier volume avoit pour objet  
l'examen des faux titres ; la cinquieme , placée  
à la tête de ce second volume , roule sur la  
même matiere. L'auteur y montre la fausseté  
de trois diplômes attribués à Louis-le-Débon-  
naire en faveur de l'abbaye d'Ebersmunster ,  
l'un de l'an 818 , l'autre de 824 , & le troisie-  
me de 829. La critique ne lui permet pas  
d'être plus favorable à un diplôme de Louis ,

S E P T E M B R E , 1779. 7

roi de Germanie, pour l'abbaye de S. Etienne de Strasbourg, du 12 septembre 856. Ce diplôme a fait croire à plusieurs écrivains que ce prince s'empara, cette année; de Strasbourg & de toute la province, & prit la qualité de roi d'Alsace : fait inconnu à tous les historiens du tems, & démenti même par les annales de Fulde. Plusieurs diplômes antérieurs & postérieurs à l'année 856, prouvent que l'Alsace resta toujours soumise à Lothaire, roi de Lorraine.

Trois diplômes en faveur de l'abbaye d'Ebersmunster, l'un du roi Arnoul en 892; un autre de l'empereur Othon en 973, & un troisieme du même empereur en 987, ne paroissent pas plus authentiques à M. l'abbé Grandidier, non plus que le diplôme de l'empereur Othon III, pour l'abbaye d'Altorff de l'an 999, quoique M. Schœpflin l'ait adopté. Cependant le sceau de plomb suspendu à ce diplôme est authentique, d'où l'auteur conclut qu'il a été détaché d'une piece véritable; fourberie dont il y a plusieurs exemples, & dont parle le pape Innocent III.

La dissertation fixieme offre des *observations sur l'état de Strasbourg, sous le gouvernement de ses évêques-comtes, & sur les anciennes loix municipales de cette ville portées au dixieme siecle par l'évêque Erchambaud*. Elle avoit déjà été publiée séparément sous le titre de *Mémoire sur l'état ancien de la ville de Strasbourg, &c.* & dédiée à l'académie royale des belles-lettres de Paris. Quoique Strasbourg fût une ville fran-

## 8 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

çoise bâtie par des françois , il fut permis aux habitans de vivre sous la loi allemande. Quand elle se fut agrandie , il lui fallut de nouvelles loix , rédigées d'abord par Erchambaud , 42e. Evêque de Strasbourg , ensuite renouvelées & augmentées aux onzieme & treizieme siècles. Elles furent traduites en allemand en 1270 , & suffirent jusqu'au tems que les habitans secouerent la domination épiscopale ; mais lorsqu'ils formerent une espece de république indépendante , le magistrat fit rédiger , en 1322 , un nouveau code de loix par douze personnes du corps de la noblesse. Tous les cas n'avoient pas été prévus , & insensiblement les loix se multiplièrent au point que le recueil des anciennes constitutions forme aujourd'hui plus de douze gros volumes qu'on ne consulte guere plus que par curiosité.

On trouve dans les archives de l'évêché de Strasbourg à Saverne , un très-ancien registre en parchemin , intitulé , *Jura & leges Civitatis Argentinesis*. Il est divisé en trois parties rédigées en des tems différens. L'auteur ne donne pas ici le second & le troisieme codes qui n'ont point encore paru : il formeront , dit-il , le sujet d'une nouvelle discussion. Le premier , dont il place l'origine au dixieme siècle , avoit été publié par Schilter , en 1698 , mais sur une copie si informe , si tronquée , & remplie de tant de fautes , qu'il étoit nécessaire d'en donner une nouvelle édition. Le texte latin , plus pur & plus correct , est accompagné de la traduction allemande faite en

1270 , & d'une traduction françoise de la main de l'auteur , qui y a joint des notes & des observations pour l'intelligence du texte. Tout cela est précédé du diplôme , par lequel l'empereur Othon II accorde & confirme , le 6 janvier 982 , à Erchambaud , évêque de Strasbourg , & à ses successeurs , la comitive ou le comté de la ville épiscopale. MM. Obrecht & Lunig avoient déjà publié cette piece , mais très-peu correcte. Le premier , tout savant & vertueux qu'il étoit , y a supprimé des expressions , parce qu'elles ne s'accordoient pas avec son système , que la ville de Strasbourg n'a jamais été dépendante de son évêque. Les notes sont très-utiles pour l'intelligence de vieux termes , assez fréquens dans cette piece. Ceux qui s'appliquent à la comparaison des monnoies , y verront que la livre numéraire de Strasbourg , appelée *pfund-pfenning* , ( *livre denier* ) a toujours été quatre fois plus forte que celle de France , ou qu'elle équivaloit à quatre livres tournois ; que le marc d'argent , dans l'évêché de Strasbourg , valoit , en 1340 , deux livres dix-huit schelings ; & en 1350 , deux livres , sept schelings & cinq pfennings. Le *schelling* ou *sol* , est la 20e. partie de la livre numéraire , & vaut douze *pfennings* ou deniers. L'évêque de Strasbourg est un des premiers de la monarchie françoise qui aient joui du droit de faire battre monnoie. Une charte attribuée au roi Dagobert , pourroit faire croire que l'abbaye de Weissembourg l'avoit eu dès le septieme siecle , si elle n'étoit pas visiblement

## 10 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

fausse , comme l'a prouvé M. Bünau dans sa dissertation *de Jure circa rem monetariam in Germania*. Leipzig, 1747. On cite aussi, pour le même droit, en faveur de Aldric, évêque du Mans , un diplôme du même prince ; piece qui est au moins très-suspecte. *Voy. Dom Liron, singularités histor. Tom. I.* L'évêché de Strasbourg jouissoit dès le regne de Charlemagne , de ce privilege, qui lui fut renouvelé par Louis de Germanie, dans un diplôme du 12 juin 873 , & confirmé dans la suite par plusieurs souverains.

Le diplôme, par lequel Maximilien I accorda le 9 janvier 1508, à la ville de Strasbourg, la liberté de battre à son coin, de la monnoie d'or , anéantit presque entièrement l'ancien droit des évêques dans cette ville. » Ils conti-  
 » nuerent cependant de faire battre monnoie  
 » dans le district de l'évêché, jusqu'à l'union  
 » de l'Alsace à la couronne de France, & ils  
 » exercent encore aujourd'hui ce droit dans  
 » leur territoire situé en Empire. «

La fleur de lys fut la premiere empreinte particuliere des monnoies de Strasbourg. Brouillés avec leurs évêques, les Strasbourgeois prétendirent, en 1262, que ce lys étoit un témoignage des bontés des anciens rois de France envers leur ville : ce fut Clovis, selon les uns, & suivant les autres, le roi Dagobert, qui accorda le lys à Strasbourg. Mais on ne voit point qu'avant le regne de Philippe - Auguste, les François aient placé la fleur de lys sur leurs étendarts, sur leurs armes ni sur



leurs armoiries. Louis VII, son pere, l'adopta pour son symbole, & fut le premier qui la fit graver sur ses monnoies ; depuis elle parut sur les armoiries & sur les drapeaux , au lieu qu'elle ne se fit voir à Strasbourg que sur les monnoies. D'ailleurs , le lys de France est jaune , celui de Strasbourg est blanc. MM. Schœpflin & l'abbé d'Expilly tirent l'origine de ce dernier de la concession des évêques. Ceux-ci, dit M. l'abbé Grandidier , marquoient leur monnoie de deux crosses surmontées d'une mître ; en communiquant leur droit à la ville, ils l'obligerent de conserver la même empreinte , qui , à cause de quelque ressemblance avec le lys , prit enfin la forme de cette fleur. La même chose arriva à Bâle lorsqu'elle obtint de son évêque le droit de monnoie , avec cette différence que la couleur de la crosse d'abord rouge , fut dans la suite changée en noire. Strasbourg doit pareillement ses armoiries à ses évêques : par allusion au mot allemand , *Strasbourg* , qui signifie *route* , & au latin *Argentina* , ils prirent durant les croisades , pour armes distinctives , une bande d'argent dans un champ de geules , qui sont encore celles de l'évêché de Strasbourg. La ville les adopta dans la suite , en les distinguant simplement par le changement réciproque des couleurs.

Le code des loix municipales d'Erchambaud , dont nous avons déjà parlé , prouve l'autorité que les évêques de Strasbourg avoient alors sur cette ville. On y voit qu'ils nommoient les grands officiers qui rendoient la justice en leur

## 12 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

nom , & qui prononcoient sur les affaires civiles & criminelles. Il est vrai que l'avoué épiscopal tenoit de l'empereur le droit de glaive , autrement appelé *Ban* , parce que , est-il dit dans le texte : *Illam potestatem quæ spectat ad sanguinis effusionem , suspendendorum , decollandorum , truncandorum & hujusmodi pro qualitate delictorum , ecclesiastica persona nec habere nec dare potest.* Les loix d'Erchambaud sont au nombre de cent dix-huit. Les fonctions des grands-officiers y sont prescrites ; on y voit des réglemens pour les corps de métiers , & les redevances auxquelles ils étoient assujettis envers l'évêque , soit dans la ville , soit lorsqu'il alloit vers l'empereur ou à la guerre. Chacun fournissoit les différens ustensils qui concernoient sa profession. Les maréchaux ferrans étoient obligés de donner jusqu'aux fers & aux cloux pour les chevaux ; chacun deux , quand l'évêque alloit à la cour de l'empereur ; & quatre , quand il partoît pour quelque expédition militaire : *Fabrorum jus est quando episcopus ierit in expeditionem imperatoris , quod quilibet faber dabit equorum ferramenta quatuor cum clavis suis . . . Si ierit episcopus ad curiam , quilibet dabit duo ferramenta cum clavis suis . . .* La servitude des cabaretiers étoit plus humiliante : ils étoient obligés de nettoyer , tous les lundis , les commodités de l'évêque : *Cauponum jus est , singulis diebus lunæ , purgare necessarium episcopi . . .* Les devoirs du geolier & du bourreau sont fort détaillés. Le geolier étoit comptable de son prisonnier , & subissoit , quand il le laissoit échap-

per, la peine que ce dernier avoit méritée. C'étoit à lui à conduire au gibet ceux qui avoient été condamnés à être pendus, à leur bander les yeux, à dresser la potence, à y mettre l'échelle, & à y conduire le criminel. Alors le bourreau, nommé *vicarius advocati*, devoit s'en faisir, lui mettre la corde au col, & le pendre. C'étoit encore au geolier, quand quelqu'un avoit été condamné à perdre la main, à tenir la hache; le bourreau n'avoit, pour couper le poing, qu'à frapper sur cette hache avec un maillet de bois. Un règlement bien sage, étoit celui par lequel tout sujet de l'évêché ne devoit aucun droit pour les ouvrages de ses mains, ou les denrées de son cru qu'il vendoit dans la ville.

On trouve dans les notes qui accompagnent cette dissertation, des particularités intéressantes sur divers points d'histoire. L'auteur relève, par exemple, l'erreur ridicule de M. Boucher d'Argis, (insérée dans le tome VI de l'*Encyclopédie*) sur les deux exécuteurs Allemand & François, de la haute-justice à Strasbourg, dont l'un, dit M. d'Argis, est fort considéré, & l'autre n'y est pas mieux accueilli que dans les autres villes de France. » Chez les Strasbourgeois, ainsi qu'en France, dit M. Grandidier, le bourreau n'a jamais été une personne considérée. «

M. l'abbé Grandidier reprend le fil de son histoire, & commence son cinquième livre qui comprend l'épiscopat de neuf évêques de Strasbourg, & le récit des principaux événemens

#### 14 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de la monarchie françoise , arrivés de leur tems ; par le portrait de Louis-le-Débonnaire , successeur de Charlemagne. Adaloché , trente-deuxième évêque de Strasbourg , occupoit le siége de cette église , lorsque ce prince , que ses enfans rendirent si malheureux , associa à l'Empire son fils aîné Lothaire , & donna le titre de roi & des états à Pepin & à Louis , ses deux autres fils. Adaloché avoit la confiance de l'empereur. Il assista , à Thionville , au mariage de Lothaire avec Ermengarde , & mourut peu après. On lui doit la reconstruction & la dotation du monastere de Saint-Thomas qu'il sécularisa ; il en fit un chapitre dont les revenus servent aujourd'hui à entretenir les professeurs de l'université.

Bernald succéda à Adaloché , & se rendit recommandable par sa piété , l'amour de ses devoirs , & sur-tout par son attachement pour Louis-le-Débonnaire , à qui il resta fidele , lorsque ses enfans le traitoient cruellement ; il refusa de se trouver avec les autres évêques aux conciles de Compiègne & de Soissons , & on voit que Bernald ne doit pas être compté dans le nombre de ces évêques entreprenans qui osèrent déposer l'empereur. Dans une assemblée , tenue à Attigni , l'an 822 , il fut un des commissaires nommés pour faire la visite de cette partie de la Rhétie , qu'on appelle aujourd'hui le pays des Grisons. Il fut aussi un des ambassadeurs que l'empereur envoya à Rome , pour solliciter en faveur de la mission de Danemarck : ses soins réussirent auprès du pape Grégoire

IV , qui accorda tout ce que l'empereur avoit demandé.

Une lettre *formée* qu'il reçut vers l'an 832 , fournit à M. l'abbé Grandidier l'occasion d'expliquer la nature de ces sortes de lettres , que les Grecs appelloient *canoniques* , & les latins *formées* , à cause de l'image ou forme de l'anneau qui y étoit empreinte. Ces lettres sont intéressantes , en ce qu'elles font voir ce qu'on observoit alors pour empêcher les falsifications. Les évêques prenoient de grandes précautions , pour qu'on ne pût les contrefaire : ils écrivoient au haut de la lettre les premiers caractères grecs du nom des trois personnes de la Trinité & de celui de saint Pierre , pour marquer qu'ils étoient en communion avec le saint Siege. Ces quatre lettres initiales étoient censées numérales , comme elles le sont en grec , & toutes ensemble formoient le nombre 660. Ce nombre étoit général , & se trouvoit toujours le même dans toutes les lettres. Mais , outre ce nombre commun , il y en avoit un particulier , qui ne se rencontroit jamais le même : celui-ci se prenoit de la valeur des premiers lettres des noms de la personne qui écrivoit , de celle à qui la lettre étoit adressée , de celle en faveur de qui l'on écrivoit , & de la ville où la lettre étoit écrite. Ces premières lettres se marquoient par autant de caractères grecs , auxquels on ajoutoit l'indiction courante , que l'on comparoit avec la valeur des lettres grecques. Toutes ces lettres , prises ensemble , formoient un certain nombre qui étoit exprimé à la fin de la lettre *for-*

## 16 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*mée*, signée de l'évêque, & marquée de son sceau.

Après la mort de Bernald, Ratald occupa le siege de Strasbourg. Ce fut dans ce tems que Louis & Charles-le-Chauve se réunirent en Alsace, & firent alliance contre Lothaire. Pendant le séjour que firent ces deux princes à Strasbourg, on vit un des premiers essais de ces fêtes militaires auxquelles on a donné par la suite le nom de tournois. On vit aussi paroître une prophétesse Allemande, qui annonçoit la fin du monde, & qui fut condamnée, par le concile de Constance, à être fouettée publiquement.

L'auteur parle ici du concile de Mayence tenu l'an 847, dont il rapporte les divers réglemens. Les évêques qui s'y trouverent, en envoyèrent les canons à Louis-le-Germanique, & lui marquerent qu'ils avoient ordonné qu'on diroit pour lui & sa famille trois mille cinq cens messes, & qu'on réciteroit mille sept cens pseauteurs.

Ratald fut un des évêques qui prirent le plus de part à la persécution qu'éprouva Theutberge, femme de Lothaire. Ce prince éperdument amoureux de Waldrade, qui avoit l'ambition de devenir reine, après avoir été long-tems concubine, sur de fausses accusations & les décisions de plusieurs conciles, répudia Theutberge, quoiqu'elle eût prouvé son innocence par les épreuves usitées alors, & dont nous allons avoir occasion de parler à l'instant.

M. l'abbé Grandidier ne néglige rien de ce qui peut faire connoître le siècle dont il parle,

les mœurs de l'Alsace , & la discipline de l'église. La présence de Ratald au concile tenu à Worms en 868 , lui sert d'occasion pour citer les canons de ce concile , qui méritent le plus d'être connus. Nous avons remarqué le neuvième qui *prescrit le célibat à tous ceux qui sont dans les ordres sacrés* ; le quinzième ordonne *que quand un vol a été commis dans un monastère , & qu'on n'en fait point l'auteur , l'abbé dise ou fasse dire une messe , à la fin de laquelle tous les moines communieront , afin de reconnoître le voleur par l'épreuve du corps de notre-Seigneur*. Dans une note , M. l'abbé Grandidier cite des exemples qui prouvent que ces épreuves , par l'eucharistie , étoient autrefois en usage dans l'église. (\*) Le quarante-troisième porte la privation de biens & l'excommunication contre ceux

---

(\*) Grégoire de Tours ayant été accusé d'avoir calomnié la reine Frédégonde , fut obligé de célébrer la messe au concile de Braine , & de jurer qu'il étoit innocent. Le pape Grégoire VII eut recours au même moyen pour se justifier du reproche qu'on lui faisoit , d'être monté par la simonie sur le siège apostolique. On donnoit aussi à ceux qui étoient accusés de vol , un morceau de pain d'orge & un morceau de fromage de brebis , sur lesquels on avoit dit la messe ; & lorsque les accusés ne pouvoient avaler ces morceaux , ce qui , selon toute apparence , arrivoit rarement , ils étoient censés coupables. M. du Cange remarque que cette façon de parler , *que ce morceau de pain me puisse étrangler* , vient de ces sortes d'épreuves par le pain , nommées *Corfmed* par les Anglois.

qui passeront du côté des ennemis de l'état. Le soixante-neuvième défend d'ordonner diacre , & d'admettre les vierges à la profession , avant l'âge de vingt-cinq ans. Le quatre-vingtième permet d'administrer les sacremens de pénitence & l'eucharistie à ceux qui sont condamnés au dernier supplice.

Pendant l'épiscopat de Reginhard , successeur de Ratald , on vit se renouveler , en 887 , à Kirchem , les scandales que Lothaire avoit donnés , quelques années auparavant , dans cette province. Les ennemis de Liutward , évêque de Verceil , homme d'un rare mérite , & digne en tout de la confiance de Charles-le-Gros , l'accusèrent d'un commerce honteux avec la reine Richarde. Ce prince trop crédule chassa Liutward , & fit paroître Richarde devant une assemblée générale des évêques & des grands du royaume. Là il déclara qu'il avoit vécu avec la princesse dans une continence perpétuelle , & que , sur ce dont on l'accusoit , il ne pouvoit se dispenser de la répudier. Richarde protesta de son innocence , & offrit de la prouver ainsi que sa virginité , par les épreuves usitées alors. On les appelloit *Jugemens de Dieu*. Il y en avoit de plusieurs sortes. On verra avec plaisir ce qu'en dit M. l'abbé Grandidier.

» L'épreuve de l'eau bouillante imitée des  
 » payens , chez qui elle étoit en usage , se  
 » faisoit ainsi chez les chrétiens : l'accusé ,  
 » après avoir jeûné trois jours au pain & à  
 » l'eau , entendoit la messe , y communioit ,



» & avant de recevoir l'eucharistie, attestoit  
 » par serment son innocence. Il étoit conduit  
 » alors à l'endroit de l'église, destiné à faire  
 » l'épreuve ; on lui jettoit de l'eau bénite, il  
 » en buvoit, & les prêtres, pendant cette  
 » opération, récitoient les prières qui étoient  
 » d'usage. Enfin, on faisoit plonger le bras  
 » nud de l'accusé dans une cuve d'eau bouil-  
 » lante. Il falloit prendre au fond de la cuve,  
 » un anneau béni. Le juge, en présence des  
 » prêtres & du peuple, enfermoit le bras du  
 » patient dans un sac, qu'il scelloit de son ca-  
 » chet, & si trois jours après il ne paroissoit  
 » sur le bras aucune marque de brûlure, l'in-  
 » nocence étoit reconnue. . . . . Cette épreuve  
 » n'étoit qu'un artifice propre à confondre le  
 » vrai & le faux. . . . Qui empêchoit dans une  
 » pareille épreuve, de faire une cuve à dou-  
 » ble fond ? alors l'air échauffé pouvoit par  
 » des tuyaux soulever l'eau à peine tiède, &  
 » la faire paroître bouillante aux yeux d'une  
 » multitude peu éclairée qui voit toujours les  
 » choses comme elle les desire ; d'ailleurs les  
 » juges pouvoient plier à leur volonté ces  
 » étranges loix, puisqu'ils étoient les maîtres  
 » de décider si la cicatrice étoit assez grande  
 » pour constater le crime. . . . On se justifioit  
 » encore par le duel, ou par soi-même, ou  
 » par un champion en champ clos. . . . Une  
 » autre épreuve étoit celle du fer chaud que  
 » l'on faisoit plus ou moins rougir, selon la  
 » force des présomptions. Il étoit béni & gardé  
 » soigneusement dans des églises privilégiées

» qui en retiroient quelque profit ; car toutes  
 » n'avoient pas ce droit aussi utile qu'hono-  
 » rable. Ce fer étoit un gantelet dans lequel on  
 » inféroit la main , ou une barre rougeie que  
 » l'accusé soulevoit deux ou trois fois , on  
 » enveloppoit ensuite sa main dans un sac , sur  
 » lequel on apposoit des sceaux qu'on levoit  
 » trois jours après. S'il n'y paroïssoit aucune  
 » brûlure , il étoit renvoyé absous ; s'il y de-  
 » meuroit quelque trace de la vivacité du feu ,  
 » il étoit censé coupable. On étoit persuadé que  
 » Dieu eût fait un miracle plutôt que de per-  
 » mettre que l'innocence succombât..... Cette  
 » prévention superstitieuse fut si forte , que ce  
 » fut là un des grands obstacles qu'il fallut  
 » surmonter pour abolir des usages si peu rai-  
 » sonnables..... Ces épreuves ont été en usage  
 » dans presque toute l'Europe , & ordonnées par  
 » les loix des rois & des empereurs , & par quel-  
 » ques conciles ; mais il est constant qu'elles n'ont  
 » jamais été approuvées par l'église en général.  
 » Bien loin d'y reconnoître le doigt de Dieu , el'le  
 » les a toujours regardées comme étant favora-  
 » bles au mensonge. " A l'occasion de ces épreuves ,  
 M. l'abbé Grandidier cite une loi de Moïse , qui se trouve au livre des Nombres , par laquelle les femmes accusées ou soupçonnées d'adultère , étoient soumises aux eaux ameres de la jalousie. Elles buvoient en présence des prêtres , d'une eau dans laquelle on jettoit un peu de cendre consacrée , cette eau faisoit enfler & mourir sur le champ les coupables. Les épreuves de l'eau bouillante & du

fer chaud, font encore en usage dans l'isle de Ceylan & au Thibet.

Richarde subit-elle, ou ne subit-elle pas les épreuves? C'est ce qu'on ne peut affurer, tant les historiens different entr'eux sur ce point. Il en est un qui assure que Richarde marcha nuds pieds sur des charbons ardens, ayant sur le corps une chemise enduite de cire à laquelle on mit le feu de quatre côtés; que les flammes ne firent aucun mal à la sainte, & que toute l'assemblée reconnut son innocence. Un autre affirme que la chemise cirée fut consumée, sans que Richarde fût le moins du monde endommagée, & *in medio ignis non astuata, nec incendio cute obfuscata, nec pilo minuta*. L'abbaye d'Etival conserve cependant dans une chasne, cette chemise cirée qui servit à Richarde. Cette princesse, quoiqu'innocente, fut répudiée par l'empereur. Elle se retira dans l'abbaye d'Adlau. On célèbre sa fête dans le diocèse de Strasbourg. Sa tête est conservée précieusement à l'abbaye d'Etival, dans une chasne d'argent ornée de pierreries; ses autres reliques sont dans l'abbaye d'Adlau, où elle avoit vécu avec la plus grande édification, & qu'elle avoit réformée & richement dotée.

Baldrum succéda à Reginhard, dans le siege de Strasbourg. Il assista au concile de Mayence en 888. Il se trouva aussi au concile de Tribur, entre Mayence & Worms. Parmi les canons de ce concile, rapportés par M. l'abbé Grandidier, nous citerons les suivans. Le seizieme & le dix-septieme réiterent, selon les

## 22 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

statuts des SS. PP., les défenses de rien exiger pour la sépulture, & d'enterrer les laïques dans les églises ; cet honneur est réservé aux prêtres & à ceux qui s'en seront rendus dignes par la sainteté de leur vie. Le dix-huitième défend de consacrer dans des calices ou des patenes de bois. Le vingt-deuxième ordonne l'épreuve du fer chaud dans les causes criminelles dont on n'aura point de preuves.

Otbert, trente-septième évêque de Strasbourg, ouvre le sixième livre de cette histoire. » On doit révéler dans cet évêque, dit » M. l'abbé Grandidier, des intentions pures, » des mœurs innocentes, un amour vif pour » le bien de son église, & un attachement inviolable à tous les devoirs de l'épiscopat ; » mais on ne peut s'empêcher de lui désirer » un esprit plus doux, plus flexible, & un » zèle plus capable de ménagemens. Il vécut » & mourut comme un saint ; mais les saints » ne sont pas toujours exempts des faiblesses » de l'humanité. » Otbert fut victime de la chaleur avec laquelle il s'opposa aux entreprises des Strasbourgeois contre son autorité. » Il crut devoir soutenir ses droits contre une » populace mutinée, qui criait à la liberté ou » plutôt à l'anarchie. Il sortit de la ville, n'osant y rester, parce qu'il présageait qu'on » n'y respecterait pas son caractère. Mais en » sortant il mit la ville en interdit. Déjà on » faisait un usage peu discret de ces armes » spirituelles, destinées dans les premiers siècles pour intimider les grands coupables.

» C'est ainsi qu'on accoutuma peu-à-peu les  
 » peuples à les moins redouter. On vit alors  
 » ce qu'on a toujours vu depuis en pareilles  
 » circonstances : l'interdit échauffa les esprits ;  
 » les séditieux , sans écouter la voix de leurs  
 » magistrats , poursuivirent Otbert , & le for-  
 » cerent d'aller se renfermer dans le château  
 » fort de Ratbourg. Cette retraite n'appaîsa  
 » pas les plus mutins ; ils conclurent qu'il fal-  
 » loit prendre des mesures pour terminer tout  
 » par la mort d'Otbert. Ce projet gagna en  
 » peu de tems : quelques scélérats se détache-  
 » rent & employèrent la ruse pour se glisser  
 » dans la forteresse où l'évêque se croyoit en  
 » sûreté. Otbert tranquille se présenta à ses as-  
 » sassins , en leur découvrant son sein. Mais  
 » rien n'arrêta leur attentat , ils trempèrent  
 » leurs mains dans son sang , & le saint évê-  
 » que tomba sous leur glaive parricide. Son  
 » dernier soupir fut de prier pour ses meur-  
 » triers. «

La barbare jurisprudence des *compositions* , qui  
 permettoit alors de racheter les crimes à prix  
 d'argent , empêcha que les assassins de ce pré-  
 lat ne fussent punis de mort. Ils payerent neuf  
 cens sols d'or , c'est-à-dire , environ quatorze  
 mille quatre cens livres de notre monnoie , som-  
 me à laquelle avoit été fixée , par les loix de  
 Charlemagne , l'évaluation de la vie d'un évê-  
 que. Par le troisieme chapitre de la loi des Ba-  
 varois , publiée par Dagobert , on voit que le  
 meurtrier d'un évêque étoit obligé de rache-  
 ter son crime avec autant d'or qu'en pouvoit

peser une tunique de plomb, conforme à la taille du coupable, & d'une épaisseur déterminée.

Après Otbert, Godefroy, parent de Charles-le-Simple, occupa, deux mois seulement, le siège de Strasbourg. Richewin lui succéda. Il étoit fils de Regnier, le premier des ducs bénéficiaires de Lorraine. Sous son pontificat, l'Alsace & la Lorraine furent dévastées par les guerres que se firent, pour la possession de ce royaume, Conrad, roi de Germanie, & Charles-le-Simple. La paix que sembloit promettre la cession que ce dernier fit de la Lorraine à Henri, roi de Germanie, qui avoit succédé à Conrad, ne fut pas de longue durée. Charles ayant été déposé, Robert, & ensuite Raoul, duc de Bourgogne, furent élus à sa place. Les seigneurs Lorrains se déclarèrent pour Raoul. Mais sa hauteur les ayant indisposés, ils se soumirent à Henry. Ainsi, dit M. l'abbé Grandidier, après bien des révolutions, la Lorraine, l'Alsace & l'évêché de Strasbourg furent détachés de la couronne de France, pour être soumis en 925 à la domination des rois de Germanie.

Ces provinces respiroient à peine, lorsque les Hongrois vinrent les désoler de nouveau. Voici le portrait que nous fait de ce peuple M. l'abbé Grandidier, d'après les historiens du tems. » Ces sauvages étoient également re-  
 » doutables par leur courage & par leur fé-  
 » rocité, ennemis de toutes les loix, de la jus-  
 » tice & de l'humanité, combattant en fuyant,  
 » lançant un dard & tirant une fleche avec  
 une

» une adresse merveilleuse , n'ayant sur la tête  
 » qu'un toupet de cheveux , ils ressembloient  
 » plutôt à des ours & à des tigres qu'à des  
 » hommes. Leur visage étoit affreux : ils se  
 » nourrissoient de chair crue , buvoient du  
 » sang pour s'accoutumer au carnage , & man-  
 » geoient le cœur tout palpitant de leurs pri-  
 » sonniers. «

Ruthard remplaça Richewin dans l'église de Strasbourg ; il montra , ainsi que son peuple , son attachement pour le sang de Charlemagne , dans les troubles qu'excita la possession de la Lorraine entre Othon & Louis d'Outremer. Aussi Othon ayant recouvré ce royaume , exila cet évêque à Corbie. Il fut rappelé peu après dans son diocèse qu'il gouverna paisiblement. Il fit bâtir près de Strasbourg , l'église paroissiale de Sainte-Aurélié.

Othon succéda à Ruthard. Il assista au concile d'Ausbourg , & accompagna Othon dans son voyage d'Italie ; il se trouva au couronnement de cet empereur , par le pape Jean XII , dans l'église du Vatican. De retour dans son diocèse , il s'occupa à en bannir les désordres.  
 » Il comprit que les progrès de la discipline  
 » ecclésiastique sont ordinairement le produit  
 » des lumières , & que le rétablissement des  
 » écoles épiscopales & monastiques étoit l'uni-  
 » que moyen de ramener les clercs à la sévérité  
 » des anciennes mœurs. Il tenta cette voie ,  
 il multiplia les écoles dans l'enceinte de son diocèse , & son église cessa de rougir de la corruption de ses ministres. Cette réforme ,  
*Tome IX.* B

## 26 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» en dissipant l'ignorance du clergé , influa sur  
 » les laïques , dont la plupart avoient méconnu  
 » jusqu'alors les plaisirs vertueux de l'esprit &  
 » du cœur. Le commerce des livres adoucit  
 » leurs mœurs , & devint une ressource infail-  
 » lible contre les ennuis de l'inaction ; & mal-  
 » gré la barbarie du siècle , on fut contraint  
 » d'avouer que la vertu tient aux lumières ,  
 » & que des prêtres ignorans sont presque  
 » toujours des hommes corrompus. Uthion fut  
 » le premier qui forma dans sa cathédrale  
 » une bibliothèque. « Quelque long que soit  
 déjà cet extrait , nous ne pouvons priver  
 nos lecteurs de ce que M. l'abbé Grandidier  
 dit sur les bibliothèques d'alors. » Elles n'étoient  
 » pas de ces assemblages de volumes ramassés  
 » quelquefois par goût , souvent par ostenta-  
 » tion... L'imprimerie , qui doit son origine  
 » à Strasbourg , ne fut connue que long-tems  
 » après. Deux ou trois cens manuscrits for-  
 » moient alors une collection rare , & il ne  
 » falloit pas moins de courage que de riches-  
 » ses pour fournir utilement la dispendieuse &  
 » pénible carrière de la littérature ; la rareté  
 » des livres les rendoit un effet précieux. Ils  
 » étoient alors dans le commerce sur le pied  
 » des biens-fonds ou d'un riche mobilier. On  
 » les léguoit comme une partie considérable  
 » de succession. On croyoit ne pouvoir faire  
 » aux églises & aux monastères de plus excel-  
 » lens dons , que de leur offrir des livres , &  
 » pour mieux marquer le cas qu'on en faisoit ,  
 » on les dépofoit ordinairement sur l'autel com-  
 » me une chose sacrée. «



Parmi les exemples que cite M. l'abbé Grandidier , pour appuyer ce qu'il vient de dire , on lit en note celui-ci : Lorsque Louis XI emprunta de la faculté de médecine de Paris , les ouvrages de Rasès , médecin Arabe , non-seulement il déposa en gage une quantité considérable de vaisselle , mais encore il fut obligé de nommer un seigneur pour lui servir de caution dans l'acte par lequel il s'engageoit à rendre ce livre à la faculté.

Ce volume est terminé par une table chronologique, & par un code ou recueil diplomatique des piéces justificatives du siècle carlovingien , depuis l'année 758 jusqu'en 922. Les piéces justificatives sont anecdotes , pour la plupart ; & celles qui étoient déjà imprimées , ne reparoissent ici qu'avec des corrections importantes. Ce recueil est le fondement inébranlable de l'histoire , contenue dans le volume. Des histoires particuliéres , aussi supérieurement exécutées , ne peuvent manquer de réunir les suffrages de tous ceux qui s'intéressent aux progrès de la saine & utile littérature : la maniere dont ce second volume est écrit , fait attendre avec empressement la publication de ceux qui doivent le suivre.

( *Journal de littérature, des sciences & des arts ; journal des savans ; journal de Nancy ; gazette universelle de littérature.* )

---

**A** voyage to New Guinea, and the Molucas ; from Balambangan , &c. *Voyage de BALAMBANGAN, à la nouvelle Guinée & aux Moluques, contenant une description de Magindano , de Sooloo & d'autres isles, & enrichi de trente planches en cuivre ; fait sur le Tartare, bâtiment appartenant à la compagnie des Indes-Orientales, dans les années 1774, 1775 & 1776, par le capitaine THOMAS FORREST, à quoi on a ajouté un vocabulaire de la langue Magindane. In-4to. Londres, chez Robinson.*

**L'**OBJET de ce voyage, dont le capitaine Forrest a été chargé par la compagnie angloise des Indes-Orientales, étoit de faire de nouvelles découvertes dans les mers des Indes. Le capitaine s'embarqua sur le *Tartare*, vaisseau de la compagnie qu'il choisit comme le plus propre à cette expédition. Son équipage consistoit en vingt deux hommes, dont trois seulement, en le comptant, étoient Européens. Les autres étoient Mahométans, & dans le nombre étoit Tuan Hadgee, homme de distinction qui avoit fait un pèlerinage à la Mecque. Il avoit à bord plusieurs de ses esclaves, & il fut d'une grande utilité au capitaine durant le voyage, par la connoissance qu'il avoit du langage & des usages des Indiens.

La narration commence au départ du vaisseau. Après avoir quitté Balambangan, les voyageurs rencontrèrent sur leur route plusieurs isles, & touchèrent à quelques-unes qui sont décrites ici avec une grande exactitude. Une des plus considérables est Magindano ou Mindano, vulgairement Mindanao, isle adjacente aux Philippines. Le capitaine Forrest fut gagner & conserver par sa prudence & sa circonspection la bienveillance du sultan & des autres princes de la contrée; & cet avantage lui procura celui d'être témoin d'une fête que le sultan donna dans son palais pour une de ses petites filles qui étoit en âge d'avoir les oreilles percées, & les dents limées & noircies.

» C'est une opération qui se fait à toutes  
 » les filles de Mindanao lorsqu'elles ont atteint  
 » l'âge de treize ans; & on met à cette cérémonie une solennité proportionnée au  
 » rang de la personne. On avoit invité du  
 » monde de tous les quartiers de l'isle. Je vis  
 » plusieurs barques entrer dans la riviere, &  
 » entre autres une espece de bâtiment composé  
 » de deux canots attachés parallèlement  
 » l'un à l'autre. Il y avoit dessus la représentation  
 » d'un chameau, ayant deux pieds dans  
 » l'un des canots & deux pieds dans l'autre.  
 » Le chameau est un animal très respecté de  
 » ces insulaires, qui n'en ont peut-être jamais  
 » vu de vivant dans leurs isles. Dans le corps  
 » du chameau étoit un homme qui faisoit remuer  
 » le col de l'animal, & en faisoit sortir

### 30 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» de tems en tems une langue rouge très-  
» longue. Il y avoit aussi une espece de di-  
» vertissement qui me rappella ce que nous  
» lisons dans l'histoire des joutes & des tournois.

» Figurez-vous un champion armé de pied  
» en cap, avec un casque d'airain, une lance,  
» une épée, un bouclier. Son casque est sur-  
» monté ordinairement de plumages de diffé-  
» rens oiseaux, & quelquefois d'oiseaux du pa-  
» radis.

» Ainsi accoutré, il entre dans le carré  
» qui est devant le sultan, d'un pas ferme &  
» d'un air de défi. Ensuite il s'avance comme s'il  
» appercevoit un adversaire qu'il voulût com-  
» battre; il recule; il saute de côté & d'au-  
» tre; quelquefois il jette sa lance par terre  
» & tire son épée, dont il frappe l'air en tous  
» sens.

» Quand il s'est ainsi bien fatigué, & qu'il  
» a donné tous les signes d'une violente fré-  
» nésie, à la satisfaction des spectateurs qui  
» l'applaudissent en raison de son agilité, ses  
» amis se jettent sur lui, & après beaucoup  
» d'efforts auxquels il oppose une vive résis-  
» tance, parviennent à lui faire abandonner  
» le champ de bataille. Les femmes spectatri-  
» ces de ce combat applaudissent souvent aussi  
» fort que les hommes.

» J'ai vu un garçon d'environ dix ans jouer  
» cette effrayante pantomime; quand ses amis  
» vinrent pour l'emmener, il se débattit entre  
» leurs bras avec tant de violence que je crai-  
» gnis qu'il ne fût tombé en convulsions.

» Le sultan & Fakymolano entrèrent dans  
 » la lice , pour faire montre de leur agilité ;  
 » Fakymolano entra le premier. Cependant  
 » les gens de leur suite eurent soin d'empê-  
 » cher qu'ils ne se livraient trop long-tems à  
 » cet exercice de jeunesse. Je vis passer le  
 » sultan près de moi , lorsqu'il retourna à son  
 » palais , & il me parut extrêmement fati-  
 » gué..... Le soir de petits garçons déploye-  
 » rent leur agilité dans la salle extérieure du  
 » palais du sultan. Il tomboient quelquefois à  
 » plomb sur leurs genoux , & paroissoient  
 » combattre dans cette attitude. Il agiroient  
 » avec fureur leurs petites épées , & faisoient  
 » sonner les ornemens de cuivre suspendus à  
 » leurs boucliers.

Voici quelque chose de plus intéressant  
 que le récit de ces farces extravagantes ;  
 ce sont des détails sur les loix politiques &  
 civiles de Mindanao.

» Le vol se punit par la perte de la main  
 » droite, ou par une amende égale au triple  
 » de la somme volée , comme chez les Maho-  
 » métans d'Achem. L'homme qui en a mu-  
 » tilé ou estropié un autre , est puni de mort :  
 » l'adultère est puni par la mort des deux par-  
 » ties ; & la fornication par une amende. Les  
 » héritages se partagent entre les garçons par  
 » portions égales , les filles n'ont que la moitié  
 » de la portion de leurs freres. Il en est de  
 » même pour les petits-enfans. Quand il n'y a  
 » pas d'enfans , les freres & les sœurs héritent.  
 » S'il n'y a ni freres , ni sœurs , ni neveux ,

### 32 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» ni nieces , ni cousins , le sultan s'empare de  
» la succession pour les pauvres. On suit la  
» même règle en ligne ascendante jusqu'au  
» grand oncle. Si un homme répudie sa fem-  
» me , il doit lui donner le tiers des meubles  
» & de l'argent en proportion. Ce ne sont pas  
» les prêtres qui donnent le nom aux enfans ,  
» comme dans les Moluques & dans les autres  
» pays mahométans. Le père assemble ses amis  
» & leur donne un repas ; il coupe un tou-  
» pet de cheveux de son enfant , le met dans  
» un bassin , & l'enterre ensuite ou le jette  
» dans l'eau.

» La forme du gouvernement de Mindanao  
» tient en partie du système féodal , & en  
» partie du monarchique. Après le sultan est  
» celui qu'on a élu pour son successeur , nom-  
» mé *Rajah Moodo*. Le surintendant de la po-  
» lice , & l'inspecteur de la petite flotte du  
» sultan , sont nommés par ce monarque. Il y  
» a aussi six *manteries* ou juges nommés par le  
» sultan , & six *ambarajahs* ou gardiens des  
» droits du peuple ; l'office de ces derniers est  
» héréditaire & passe à leurs fils aînés.

» Quoique le sultan paroisse agir d'après les  
» avis des *Datoos* , de sa famille & des au-  
» tres , cependant cette condescendance n'a  
» peut-être pour objet que de sauver les appa-  
» rences.

» Les vassaux du sultan & des autres per-  
» sonnes qui possèdent de grands biens , s'ap-  
» pellent *Kanakan*. Il y en a quelques-uns  
» qui sont Mahométans ; mais la plupart sont

» *Haraforas*. Les derniers ne peuvent se ven-  
 » dre qu'avec les terres auxquelles ils sont  
 » attachés. Les *Haraforas* sont plus opprimés  
 » que les premiers. Les vassaux Mahométans  
 » sont tenus d'accompagner leurs seigneurs  
 » dans chaque expédition soudaine qu'ils entre-  
 » prennent. Mais les *Haraforas* étant en gran-  
 » de partie exempts de cette sujettion, paient  
 » annuellement de certaines taxes qu'on n'exige  
 » pas des Mahométans. Une famille *Harafora*;  
 » paye dix mesures de *paly* ( espece grossiere  
 » de riz ) de quarante livres chacune ; trois de  
 » riz, d'environ soixante livres , une volaille ;  
 » une botte de plantains , trente racines nom-  
 » mées *Clody* , & cinquante épis de bled d'inde.  
 » C'est la plus forte contribution. Ils donnent  
 » cinquante mesures ou deux mille livres pe-  
 » sant de *paly* pour un *kangan*.

» La monnoie courante de ce pays , est le  
 » *kangan* chinois , piece d'étoffe grossiere de  
 » dix neuf pouces de large , & de six verges  
 » de long. Un paquet de vingt cinq pieces sem-  
 » blables vaut dix dollars à *Sooloo* , & à *Min-*  
 » *danao* , il vaut à-peu-près le même prix ; mais  
 » les dollars sont plus rares dans ce dernier pays.  
 » Ces paquets roulés en forme de cylindres  
 » s'appellent *gantangs*. On a aussi pour mon-  
 » noie dans ces isles des *koufongs* , espece de  
 » nankin teint en noir , & le *kompow* , toile  
 » blanche très-forte qui vient de la Chine , &  
 » qui est faite de lin. ... Dans les *bazars* ou mar-  
 » chés , la monnoie courante d'un usage im-  
 » médiat , est le *paly*. Dix *gantangs* d'envi-

### 34 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» ron dix livres pesant chacun valent une me-  
 » sure , &c. Pour évaluer les choses à Sooloo  
 » & à Mindanao , les habitans ont coutume de  
 » dire , *cette maison , cette barque , vaut tant d'es-*  
 » *claves* ; un esclave , suivant l'ancienne estime ,  
 » vaut trente *kangans*.

Nous joindrons à ces détails le portrait sui-  
 vant de l'héritier de la couronne.

» *Rajah Moodo* a l'œil & le nez d'un aigle ;  
 » sa conception est aussi vive que son regard ;  
 » il a habituellement un caractère de bonne  
 » humeur qui rend ses manières ouvertes &  
 » affables : une fois cependant un de mes gens  
 » en ayant frappé un autre en présence de  
 » son pere , *Rajah Moodo* arriva , & sur le rap-  
 » port qu'on lui fit de cet événement il prit  
 » tout-à-coup un air sombre & sévère. Mais  
 » comme je lui demandai aussi-tôt la permission  
 » de punir le coupable par un certain tems de  
 » prison , il se remit à sourire & me dit : al-  
 » lons , punissez-le à votre manière ; le lende-  
 » main il me demanda la liberté du prisonnier.  
 » Une autre fois son armurier étant ivre osa in-  
 » sulter l'envoyé Espagnol ; *Rajah Moodo* , or-  
 » dinairement maître de lui-même , en fut tel-  
 » lement irrité que sans l'intercession de sa fem-  
 » me , il auroit mis ce malheureux à mort sur  
 » le lieu-même. Parmi ses autres qualités , *Rajah*  
 » *Moodo* a celle d'être un bon mécanicien , j'ai  
 » été surpris en voyant des machines qu'il avoit  
 » faites pour enlever de lourdes pieces de char-  
 » pente. Il a fait aussi des tambours tels que  
 » ceux qu'on voit en Europe , & il prend plaisir  
 » à en faire battre par ses gardes.



C'est à l'amitié de ce prince pour le capitaine Forrest que la compagnie des indes est redevable de la possession de l'isle de Buni-voot.

Les morceaux que nous avons extraits de ces voyages , suffisent pour montrer combien ils sont curieux & intéressans. Ils sont écrits d'un style simple, correct , & qui ne manque pas d'élégance. Les gravures sont très-bien exécutées ; & les détails nautiques dont cet ouvrage abonde , ne peuvent être que très-utiles aux navigateurs qui entreprendront de nouveaux voyages sur les mers de l'inde.

( *Critical Review.* )

DE Wijsgeer voor de Wereld , &c. *Le Philosophe pour le Monde. Traduit de l'Allemand de M. ENGEL, 1778. Aux dépens du traducteur ; & se trouve à Utrecht , chez J. C. ten Bosch , petit in-8vo. de 262 pag.*

**A** La tête de cette traduction , on trouve une préface pleine d'esprit , de goût , de sensibilité , & de cette philosophie douce & consolante qui regne dans l'original allemand. On présume qu'on la doit à un homme très-distingué , tant par le rang qu'il tient dans la société , que par la haute réputation que divers excellens ouvrages lui ont acquise. *Le Philosophe pour le Monde* lui étant tombé entre les

main, il y trouva tant de conformité avec sa façon de penser & de sentir, qu'il traduisit le dialogue *sur la nécessité physique de la mort*. Ce morceau, véritablement exquis, a été fort goûté de tous ceux qui l'ont vu : le traducteur s'est donc déterminé à faire connoître à ses compatriotes, l'ouvrage entier ou du moins la plus grande partie, & nous ne doutons pas que le volume que nous annonçons ne soit très-bien accueilli. La traduction est exacte & en même-temps si aisée, si naturelle, si élégante, qu'on la lit avec le même plaisir que les Allemands ont lu l'original. Il a eu un succès extraordinaire, les meilleurs journalistes en ont parlé avec de grands éloges, & l'ont représenté comme un des ouvrages les plus agréables & les plus utiles qui aient paru en Allemagne. Nous allons le faire connoître à nos lecteurs, en leur mettant sous les yeux un morceau fait pour intéresser également & l'esprit & le cœur.

#### L'ANTRE D'ANTIPAROS.

M. de Millwitz, jeune Livonien, étoit un des gentilshommes les plus aimables de sa province. Quoiqu'il eût apporté à l'étude des sciences autant d'application que de talens, & acquis une capacité peu commune, il fit sans succès diverses tentatives pour obtenir un emploi civil; & soit chagrin, soit desir de se faire connoître, il prit tout-à-coup la résolution de s'engager au service de la flotte Russe, prête alors à mettre à la voile pour l'Archipel. Ce

parti lui coûta d'autant moins , qu'à beaucoup de courage naturel , il joignoit un desir ardent de voir le monde.

Des indispositions continuelles & l'avis des médecins qui jugeoient l'air de la mer contraire à sa santé , l'engagerent bientôt à revenir sur ses pas. De retour en Livonie , il fréquenta assidument le baron de B. dont le château n'étoit éloigné du sien que de quelques lieues. Le besoin de société unit à la campagne deux hommes , qui , dans une capitale , n'auroient jamais été amis.

Un jour que Millwitz entra à l'improviste chez le baron , celui-ci , allant au-devant de lui , laissa tomber un livre qu'il tenoit à la main. --- Est-ce un ouvrage nouveau ? demanda Millwitz , d'autant plus avide alors de lecture qu'il étoit privé de toute bonne société.

--- Nouveau , ancien , comme vous voudrez ; nouveau pour moi jusqu'ici , mais déjà ancien , sans doute , pour un aussi grand lecteur que vous --- Millwitz alloit ramasser le livre , lorsque le baron le prévint , en lui demandant d'un air moitié badin , moitié important , quelle espece d'ouvrage pensez-vous que ce soit ? --- Quelque roman bien doucereux , je gage. --- Croyez-vous donc que je ne lise que des romans ? Oh bien , M. le savant , vous vous trompez cette fois-ci : devinez mieux.

--- Un voyage ? --- ( & déjà Millwitz tendoit une main avide , ) --- ou même seroit-ce... Mais non , ce n'est pas chez vous qu'on doit chercher ces sortes de productions.

## 38 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

--- Comment ? qu'est-ce que vous ne cherchiez pas chez moi ? Croiriez vous être le seul homme pensant en Livonie ?

--- Cela feroit impudent. Ne suis-je pas chez vous, Monsieur ?

--- Du persifflage ! j'entends ; mais ce qu'on n'est pas, on peut le devenir, & je pense être en assez bon chemin. De la philosophie, mon ami, de la philosophie ! --- (en lui montrant le livre d'un air triomphant) --- rien de superficiel au moins, de la métaphysique & de la plus profonde !

--- Comment ? J'en ferois fâché, Baron. Ce feroit pour vous un signe de mort prochaine.

--- Il prit le livre, & ne fut pas médiocrement surpris de reconnoître le fameux *Système de la Nature*.

--- Quoi ! vous lisez un ouvrage comme celui-là ?

--- Vous le connoissez donc déjà ?

--- Depuis mon séjour à Livourne. Un Anglois me le prêta dans une de mes maladies.

--- Eh bien, ne le trouvâtes-vous pas admirable ?

--- Admirable ! un livre rempli de tels principes ?

--- J'entends pour le style, la maniere. --- Et qu'importent le style & la maniere, baron ? Un poison qui flatte le goût par sa douceur, n'en est pas moins un poison, & n'en demande qu'un redoublement de précaution. --- Mais dites-moi, je vous prie, comment vous est venue l'idée de lire ce livre ? --- Mais tout na-

turellement ; l'ouvrage faisoit du bruit ; je voulus l'acquérir , & d'abord il n'y avoit pas moyen de se le procurer. Cela m'échauffa ; je le trouvai enfin , & on me le fit payer cher ; tel que vous le voyez-là il me coûte six roubles.

--- Que ne les donniez-vous aux pauvres ! Que n'en faisiez-vous tout autre emploi , moins honnête en apparence , car il n'étoit pas possible d'en faire un usage plus funeste.

--- Fi ! Millwitz , vous parlez en hypocrite & vous agissez de même. Ces Messieurs commencent par jouir , puis lorsqu'un autre veut les imiter , ils prononcent anathème : pourquoi ne lirois-je pas ce livre ? Ne l'avez-vous pas lu aussi ?

--- Cela est bien différent , mon cher baron , si je n'avois pas lu de la seche métaphysique allemande , je me défierois à coup sûr de l'éloquente philosophie françoise. Mais je n'en reviens pas : dites-moi comment ; malgré votre répugnance pour toute application , & le défaut total des connoissances préliminaires qu'un tel livre suppose , comment vous est venu l'idée . . . . .

--- Eh bien , puisqu'il faut tout dire , on se lasse , Messieurs , d'être comme un zéro en chiffre , & l'on est bien aisé de se mêler une fois de la conversation.

--- Se mêler de la conversation ? Baron , plutôt que de puiser vos matieres dans ce livre-là , il vaut bien mieux se borner à écouter. D'ailleurs il n'arrive ici que trop rarement

## 40 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

que la conversation roule sur des objets de ce genre.

--- Il faut donc les amener.

--- Pour se donner un air d'érudition ?

— Et pourquoi non , après tout ? Ne diroît-on pas que je cours là , je ne fais combien de risques ; je n'en vois point moi. On s'amuse , on lit , on réfléchit : — On réfléchit ! — si l'on peut , mon cher Baron ; mais s'il se trouve qu'on soit incapable de réfléchir solidement , on chancelle , on se laisse entraîner , on embrasse l'erreur , on perd sa foi , sa tranquillité , sa vertu peut-être , & tout cela n'est qu'une bagatelle ! — Ecoutez , mon ami , le feu de votre cheminée va s'éteindre , & je trouve qu'il ne fait pas chaud dans votre chambre. — Voici de quoi entretenir un peu la flamme.

--- Halte-là ! s'écria le baron qui faisoit encore à temps la main de son ami , avez-vous perdu l'esprit ? Excusez Millwitz , ajouta-t-il en se reprenant , mais on ne se chauffe pas pour 6 roubles , tandis qu'on peut le faire pour quelques sous. Et le livre après tout m'appartient ; je prétends le lire.

--- Pour votre malheur peut-être !

--- Misères que cela ! & supposé même que je devinssé athée , qu'importe ? Si je le suis , je fais appeler mon curé ; celui-ci me réfute par l'écriture , & je redeviens chrétien. --- Venez , approchons-nous de la cheminée , je vous ferai du feu puisque vous avez froid , & pour vous rechauffer encore mieux . . . . il sonna & demanda du vin de Bourgogne.

Oh ! mon cher ami , continua-t-il en soupirant , vous avez voyagé , vous avez vu le monde , infensé que j'étois ! que ne vous ai-je suivi ! Mille fois déjà je me le suis dit depuis votre dernière visite , & je n'ai cessé de penser à toutes les belles choses que vous me racontâtes alors. Je vous ai accompagné dans tout votre trajet ; chaque nuit quand je me couche , je m'embarque sur le port de Livourne , & le matin je me réveille dans l'Archipel. Encore de ces relations , mon cher , mon bon Millwitz , je vous en prie. «

— Mais je n'en ai plus à faire.

— Oh que si ! Vous en avez : tenez rafraîchissez votre mémoire. — ( On venoit d'apporter le Bourgogne. ) — Vous m'avez déjà dit tout ce qui s'est passé sur mer , déjà nous avons réduit la flotte ottomane en cendres , & il seroit temps de faire un tour en terre-ferme. C'est un très-beau pays sans doute ?

— Autrefois , baron , lorsque la liberté & les sciences l'habitoient encore. Et même aujourd'hui.... — Mais que vous en dirai-je , puisque nous n'y sommes pas entrés.

— Pas entrés ? Vous en aurez pourtant vu quelque chose.

— Guere que les isles ?

— Eh bien , les isles ? ( En même temps il rapprochoit sa chaise de la table & se penchoit vers Millwitz , plein de curiosité. )

— Ces isles ne contiennent rien d'infiniment remarquable. Car les habitans...

— Ah ! les habitans ! ils ont la tête en haut

& les pieds en bas. N'est-ce-pas? — (Il se paya de cette faillie par un verre de vin, & par un grand éclat de rire.) — Non, mon ami, quelque autre chose s'il vous plaît... Un récit dans le goût du dernier! des combats, des gouffres de mer, des volcans! de ces choses qui font dresser les cheveux. Il n'y a rien que j'aime autant que cela.

— Preuve de courage, baron! dit Millwitz en souriant, mais en effet, je pourrois vous satisfaire --- On vous a parlé sans doute de l'isle d'Antiparos?

— Mais sans doute... une isle aussi célèbre!

— Oh, si vous en savez beaucoup là-dessus j'arrive trop tard. Vous savez donc aussi quelle espèce de grotte la nature y a formée.

— Une grotte? La nature a formé là une grotte? par ma foi, cela m'étoit inconnu. Ici l'on mène une vie solitaire, loin du monde, confiné dans un village, un gentil-homme de campagne n'apprend presque rien de nouveau.

— Eh! mais baron, ceci n'est pas absolument nouveau. --- Millwitz commença une longue description qui conduisit son auditeur dans une grotte magnifique, soutenue de quantité de colonnes & ornée d'inscriptions; il étoit parvenu à l'endroit remarquable où Nointel & après lui Tournefort descendirent jadis avec tant de danger. Le baron écoutoit de toutes ses oreilles, aussi attentif qu'il pouvoit l'avoir été dans son enfance aux contes de revenans, dont l'amusement faisoit sa nourriture.



— Et puis, Millwitz ?

— Le sol sur lequel nous marchions déclinait toujours en pente, & devenoit de plus en plus glissant ; enfin nous arrivâmes proche d'une ouverture fort sombre, qu'on ne pouvoit traverser qu'en se courbant & à la lueur des flambeaux. --- Préparez-vous à écouter une entreprise des plus dangereuses, dont je me fais moins un honneur qu'un reproche, & à laquelle je ne saurois penser sans frémir.

( Le pauvre baron n'étoit que trop préparé ; & la bouche entr'ouverte, il sembloit déjà glacé de terreur. )

— En entrant nous avions attaché un cable duquel nous nous laissâmes couler dans le premier précipice, déjà assez terrible. Mais combien plus effroyable encore étoit le second, où nous ne dûmes glisser qu'à demi-couchés ! Un homme d'une constitution moins forte que la mienne, auroit perdu la tête, & seroit tombé indubitablement, à la seule idée des abîmes qui étoient à ma gauche, & qu'il falloit approcher de si près.

( Le baron se couvrit les yeux de la main. )

— Et qu'en pensez-vous, mon ami, le bord de ces précipices étoit glissant comme de la glace, & c'est-là que nous posâmes avec le plus grand danger une échelle à l'aide de laquelle nous gravâmes un rocher perpendiculaire, non sans quelque angoisse, comme vous pouvez l'imaginer.

( Le baron sauta de sa chaise, mais reprit d'abord sa place. )

## 44 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Qu'avez-vous baron ?

— Rien , Millwitz. — La tête me tournoit & j'imaginois avoir déjà fait la culbute. Continuez je vous prie.

— Je me traînai plus en avant , quoique avec moins de péril , mais au moment où j'espérois d'appuyer le pied sur un terrain ferme , j'arrivai précisément à l'endroit le plus affreux , & sans le secours de mon guide , je me cassois le col infailliblement.

(Ici le baron retint son haleine , & tous les muscles de son visage étoient en travail.)

— Nous trouvâmes une échelle , mais elle étoit si usée & si foible , qu'au premier pas elle se feroit rompue. Nous nous servîmes donc de celle que nous avions apportée par précaution. Ensuite nous nous laissâmes suspendre à une corde , & après avoir continué pendant quelque temps à glisser tantôt sur le ventre , sur le dos , je me vis enfin à ma grande satisfaction dans cette grotte pour laquelle j'avois tant risqué.

— A la fin ! Dieu soit loué ! Et que trouvez-vous dans cette grotte ?

— Oh , elle valoit sans doute la peine d'être vue.

— Mais encore , qu'en pouvoit-on rapporter ?

— Singulière question ! rien du tout ?

— Rien du tout ? s'écria le baron d'un ton de surprise. — Et en revîntes vous du moins heureusement ?

— Il le faut bien , sans quoi je ne boirois pas de votre Bourgogne.

— Ah ! cela est vrai. Mais si vous aviez eu le malheur de tomber ?

— J'aurois fait appeller un médecin.

--- Fort bien , qui auroit exposé sa vie pour venir à votre secours...? d'ailleurs c'étoit compter beaucoup sur l'habileté des médecins d'Antiparos? Mais supposons que vous vous fussiez cassé le col en tombant dans ce précipice?

Millwitz rioit. --- Il faut avouer, baron, que ce fut bien pis encore en remontant. Il y avoit là réellement de quoi périr. Le pied me glissa plus d'une fois dans les endroits les plus dangereux du rocher , & tout cela n'étoit rien encore , en comparaison de l'accident qui m'arriva sur l'échelle. Vous vous souvenez de cette échelle que nous avions appuyée contre le rocher perpendiculaire. Ici....

( Le baron eut de nouveau des vertiges : il se replia en se mordant les lèvres & retenant son haleine, comme un homme qui se précipite d'une hauteur. )

--- Ici, à ma grande frayeur , un des échelons se brisa , & si je ne m'étois retenu à ceux d'en haut --- ( Grand dieu ! s'écria le baron en le saisissant vivement par le bras , comme s'il eût voulu empêcher la chute. ) Millwitz fourit , continua encore quelque temps son récit , & le termina en s'écriant : me voilà hors de la grotte, mon ami !

Le baron sauta si vivement de sa chaise ; que les verres en furent ébranlés. --- Etes-vous en haut effectivement ; êtes-vous enfin sur terre, mon ami ? ah ! grâces au ciel ; & il l'embrassa

## 46 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

avec chaleur. Oh ! restez toujours en haut , & laissez-là tous les abymes souterrains. Restez en haut , je vous en conjure !

--- Je vous fais gré , mon cher baron , d'un intérêt si rendre.

--- Oui , le ciel m'en est témoin , je vous aime , je vous aime comme ma vie ; & si je vous ai voulu du mal , d'avoir osé descendre dans cet antre maudit , ce n'est que par un excès de tendresse. Quoi dans un abyme où il y avoit tout à perdre & rien à gagner ! Quel démon vous y conduisoit ?

-- La curiosité , baron. --- Ne vit-on pas dans le monde pour apprendre à le connoître ?

--- Oui , mais que ce soit avec moins de danger ; il y a tant de choses à voir , pourquoi choisir précisément Antiparos ?

--- Ces fortes d'entreprises donnent de la réputation , on les regarde comme des preuves de courage. Et qu'en arrive-t-il après tout ? On satisfait sa curiosité , on descend dans la grotte , on l'examine un peu.....

--- Et on se casse le col , rien que cela !

--- Ainsi , baron , si vous aviez été présent , vous ne m'eussiez pas permis d'y entrer ?

--- Moi ? Je vous aurois saisi par les cheveux. ( Il se leva & lui donnant la main , ) je vous jure , Millwitz , qu'eût-il fallu nous battre , je vous aurois tenu par les cheveux.

--- Réellement ! je dois donc rougir que vous eussiez eu pour moi plus d'amitié que je n'en ai pour vous. Ne dites-vous pas que vous avez la tête foible ?

--- Oui , pourquoi cette question ?

--- Vous êtes sujet aux vertiges ?

--- De tems en tems , & ils me rappellent malheureusement les écarts de ma jeunesse.

--- Eh bien baron , dussé-je me battre avec vous.... ( Il se leva, revint , & le *Système de la Nature* étoit en proie aux flammes.)

Le baron étoit trop déconcerté pour prendre son parti sur le champ , & le livre étoit déjà à moitié consumé lorsqu'il voulut le retirer. --- Monsieur , dit-il , avec aigreur , après un moment de silence , est-ce un bon génie ou un démon qui vous possède ?

--- Le génie de l'amitié est un bon génie ; mon cher baron , vous étiez en peine pour ma vie , il est juste qu'à mon tour je veille à vos intérêts.

--- Mais que voulez-vous dire ? --- Dans votre grotte vous risquiez de vous casser le col , & moi --- .....

--- Et vous , vous risquiez bien davantage : douter de l'existence de Dieu & de sa providence ; ôter toute consistance à une vertu qui déjà ... pardon , mon ami , n'est pas appuyée sur des fondemens trop solides , détruire tout ce qui sert à nous consoler dans l'infortune & aux approches de la mort ; perdre en un mot tout ce qui est grand & important pour un être qui pense & pour un être aussi fragile que l'homme ; voilà , baron , ce qui est bien pis que de se casser le col.

--- Vous extravezuez , je pense ; suis-je en danger de perdre tout cela ?

## 48 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

--- Vous *pourriez* le perdre. Vous vous plaignez de foiblesse de tête , de vertiges. --- Ce n'est pas pour une pareille tête qu'est fait le *Système de la Nature*. Il faut des nerfs vigoureux , un regard perçant & profond pour risquer cette lecture. D'ailleurs vous disiez que dans ma grotte il n'y avoit rien à gagner , & tout à perdre : dans les spéculations du *Système de la Nature* , il n'y a également rien à gagner pour vous & tout à perdre. Poussons si vous voulez le parallele jusqu'à la plaisanterie : selon vous , nul médecin n'auroit eu le courage ou le pouvoir de m'apporter du secours. Et votre curé ! ah ! l'honnête homme recommanderoit votre ame à Dieu , feroit le signe de la croix devant votre grotte , & s'en retourneroit à grands pas.

Le baron paroissoit absorbé dans les plus profondes réflexions , car il demeurait sérieux , quoiqu'on eût entamé sa these favorite & qu'on plaisantât sur son curé. --- Vous êtes persuadé que je vous aime , dit M. de Millwitz , en lui tendant la main.

--- Mon ami ! s'écria le baron les larmes aux yeux.

--- Eh bien , écoutez-moi : vous m'avez conjuré avec une noble chaleur de ne plus visiter de grottes souterraines , je vous en donne ma parole , je suivrai vos conseils. Mais à présent , je vous conjure , à mon tour , de ne plus vous occuper des livres qui tendent à renverser Dieu & la providence de son trône. Au lieu de vous engager dans ces noirs labyrinthes , tenez-vous en au grand jour du bon sens ,

fens, & au lieu de vous suspendre à un frêle cordon sur le bord d'un abyme, restez sur le terrain ferme & solide, où le sentiment & la conscience vous serviront de guides.

Le baron l'embrassa & promit tout. Mais ajouta-t-il, -- mes plus belles années sont déjà passées comme un songe. Je suis un ignorant, & il me fâche de l'être : suis-je condamné à l'être toujours ?

--- Vous lirez, mon cher baron : il est plus d'un genre de connoissances estimables, mais parmi celles-là, les unes méritent la préférence sur les autres. Votre goût pour les sciences, s'il est réel, n'est point condamnable, & je me ferai un plaisir de vous aider dans le choix.

Le lendemain il lui envoya les ouvrages de Reimarus.

( *Bibliothèque Hollandoise des sciences & des beaux-arts.* )

*HISTOIRE de l'Eglise, dédiée au roi; par M. l'abbé DE BERAULT-BERCASTEL, chanoine de l'église de Noyon. Tomes 1, 2, 3, 4. In-12. A Paris, chez Moutard, rue des Mathurins, à l'hôtel de Cluny. 1778.*

**N**OUS avons besoin d'une histoire ecclésiastique qui tînt le milieu entre l'histoire de M. l'abbé Fleury & celle de M. l'abbé Choisi. La première est trop étendue pour la classe la

Tome IX. C

## 50 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

plus nombreuse des lecteurs ; la seconde ne l'est pas assez , & l'auteur ne s'y renferme pas assez dans son sujet. Il mêle , à chaque instant , le profane avec le sacré , les intrigues du monde & des cours , avec les austérités du désert & du cloître , & son ouvrage est plutôt une histoire universelle qu'une histoire ecclésiastique. Parmi quelques histoires ecclésiastiques plus modernes , les unes ont pu passer pour des ouvrages de parti , les autres sont des abrégés si secs & si courts , qu'ils n'apprennent rien ; ainsi une nouvelle histoire ecclésiastique plus étendue , plus développée , plus instructive que ces dernières , plus abrégée , plus renfermée dans ses justes bornes que celle de M. l'abbé Fleury & de son continuateur , étoit un ouvrage nécessaire. Le plan de M. l'abbé de Berault est : de réunir ces avantages , en retranchant ce qui seroit regardé comme des superfluités dans une histoire d'une étendue moyenne , & en conservant la brièveté que peut comporter une histoire qu'on veut rendre complète ; de corriger les méprises de ses prédécesseurs , d'employer leurs matériaux toutes les fois qu'ils se trouveront bien choisis , & , dans certains cas , de leur substituer ceux qu'ils n'auroient pas dû négliger ; de suivre leur méthode lorsqu'elle sera la meilleure , d'en changer lorsqu'elle paroîtra défectueuse ; en un mot , de n'envisager dans son travail , que l'intérêt des lecteurs qui veulent étudier , de bonne foi , la religion dans ses principes.

Comme il est dangereux de donner du neuf,



& principalement en matiere de dogme, l'auteur s'astreint ordinairement à n'employer d'autres expressions que celles dont les saints docteurs, ou quelques écrivains autorisés ont consacré l'usage. Il en résulte peut-être un peu de bigarrure dans la diction de M. l'abbé de Bérault; mais on lui fait gré d'avoir sacrifié la vaine gloire au mérite si important de la propriété du mot, quand on a de certaines matieres à traiter. S'il se montre respectueux & réservé jusques dans l'emploi des termes, on comprend bien qu'il n'est pas moins scrupuleux dans le choix des faits. Il n'en admet aucun qui n'ait pour garant quelque autorité au moins imposante. Encore faut-il que ce fait ait un caractère de grandeur & d'importance; les loix d'un abrégé forcent M. l'abbé de Bérault à se borner aux-grands faits. Ce qui n'est que trait isolé, & à plus forte raison les matieres étrangères & profanes, ne trouvent aucune place dans son histoire. Enfin, s'il s'applique à ne rien omettre de nécessaire, il a le plus grand soin de ne rien dire d'inutile.

En écartant la superfluité & les digressions, l'historien se ménage un champ suffisant, pour développer, d'une maniere convenable, les événemens qui tendent à son but. Grace à cette sage économie, les grands faits se présenteront sous toutes leurs faces, & avec toutes leurs circonstances essentielles. Tel est du moins le caractère distinctif des quatre volumes que M. l'abbé de Bérault vient de publier sur l'histoire ecclésiastique.

## 52 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Le premier comprend les tems écoulés depuis l'établissement de l'église, jusqu'à la paix que lui donna Constantin en 313. Le second se termine à la soixante-unieme année du quatrieme siecle, époque de la mort de l'empereur Constance. Le troisieme nous conduit jusqu'à la mort du grand Théodose, en 395. Enfin l'auteur parcourt, dans le quatrieme volume, les vingt-huit années écoulées depuis cette époque, jusqu'à la décadence de l'empire d'Occident en 423. Ces volumes contiennent par conséquent plus des deux tiers du premier âge de l'église, qui, suivant la division de M. l'abbé de Bérault, embrasse les six premiers siecles, qu'il appelle *siecles de lumieres & de ferveur*. Le second âge comprendra 500 ans, que l'auteur qualifie *siecles d'ignorance*; dénomination qu'il ne faut employer que d'une maniere comparative, & dans un autre sens que les sectaires qui l'ont mis en usage. Dans le troisieme âge seront compris les douzieme, treizieme & quatorzieme siecles, qu'on peut appeller, avec les mêmes modifications, *siecles de relâchement*. Le quinzieme siecle & les suivans, y compris celui où nous vivons, composeront le quatrieme & dernier âge, qu'on nomme *siecle de réforme*, mais en deux sens bien différens. Quant à la premiere époque ou premier âge, le seul dont on suive l'histoire, dans ces quatre volumes, qui même n'en présentent qu'une partie, l'auteur observe qu'on pourroit le rapporter presque à la naissance du monde, puisque la religion chrétienne, considérée dans

toute son étendue, commence à la chute du premier homme, ou à la promesse que Dieu lui fit d'un libérateur. Mais il ne jette qu'un coup d'œil *préparatoire* sur les tems antérieurs à l'établissement & à la propagation de l'église proprement dite. Encore n'en prend-il l'histoire qu'au tems de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres.

Quand on fixeroit la naissance de l'église à celle de son divin instituteur, comme l'évangile ne nous laisse pas ignorer ce qui concerne sa vie mortelle, & que tout le monde peut recourir à cette source sacrée, il n'entroit pas dans le plan de M. l'abbé de Bérault de tracer l'histoire de J. C. ; il n'en est pas ainsi des travaux apostoliques de ses premiers disciples, ni de ceux des coopérateurs qu'ils s'associerent ; l'histoire en est rapportée en partie dans les actes des apôtres ; mais ces monumens inspirés se taisent sur plusieurs événemens étrangers au plan de l'historien sacré, qui ne laissent cependant pas de porter sur des fondemens solides. D'ailleurs, les premiers siècles de l'église étant comme la base de la religion, on a dû recueillir, avec un soin religieux, les trésors épars dans tous les anciens monumens, en évitant cette surabondance démesurée, qui produit toujours la confusion & l'ennui ; & , pour appliquer ce principe général, à une espèce particulière, aux actes des martyrs, par exemple, l'historien peint les combats de ces héros chrétiens, dans une tableau consacré à ce seul objet. Quoiqu'assez étendu ce tableau n'offre pour-

#### 54 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

tant de leurs travaux & de leurs tortures ; que ce que la piété & le goût en peuvent desirer. Pour satisfaire la curiosité de ses pieux lecteurs , M. l'abbé de Bérault donne la traduction de plusieurs & des plus beaux traits de ces actes héroïques ; il en use de même , par rapport aux canons des conciles , aux réglemens des premiers pasteurs , & aux œuvres des saints peres. C'est le même discernement , le même tact , la même sobriété que lorsqu'il emploie les actes des martyrs , avec cette différence , qu'il lie au corps de l'histoire ce qu'il juge à propos d'extraire des peres , des conciles & des autres dépôts de ce genre. Des morceaux détachés d'érudition trop multipliés auroient pu répandre de la sécheresse sur cette partie doctrinale de l'ouvrage.

Ce vice du style est quelquefois inévitable ; lorsqu'on a certaines questions à discuter , & l'on doit convenir que M. l'abbé de Bérault n'a pas toujours pu s'en garantir ; mais en général , sa diction , quoique sévère , n'est pas dénuée des agrémens que peut comporter une histoire ecclésiastique , l'un des genres où il est sur-tout essentiel de voiler l'intention de plaire & d'amuser. Ce n'est pas qu'on y soit dispensé d'intéresser son lecteur par la forme & le tour qu'on y donne aux pensées. Mais autant qu'il est possible , ce doit être par des moyens étrangers à la plupart des écrivains profanes. On comprend que l'énergie guindée , l'afféterie , le faux brillant , l'enflure & l'épigramme y seroient particulièrement déplacés.

La maniere d'écrire de M. l'abbé de Bérault n'offre aucuns de ces défauts ; & si par fois on y remarque des phrases obscures ou froidement traînées , de la bigarrure & peu d'harmonie , elle est ordinairement correcte & naturelle , elle s'élève même quelquefois jusqu'à l'énergie dans le discours qui se lit à la tête du quatrieme volume. Le morceau qu'on va rapporter est d'une noblesse digne de l'éternelle sagesse que l'auteur y fait parler : » Où étiez-vous quand » je dessinois l'édifice de l'univers ? Qui appli- » qua sur cette vaste masse la regle & le com- » pas ? Sur quelle base portent ses fondemens ? » & qui en a posé la premiere pierre ? Qui » est-ce qui a circonscrit à la mer de si justes » bornes ? Quelle chaîne , quel invisible frein » contient si impérieusement la fougue de ses » vagues écumantes ? Quelle région , durant » la nuit , habite la lumiere ? Et quelle est , » pendant le jour , la retraite des ténèbres ? » Dans quels magasins sont en réserve les nei- » ges & les frimats ? Par quel canal se répand » à propos la mesure de chaleur & d'humidité , » propre à développer les germes de vie dans » le sein du moins actif des élémens ? Com- » ment cette boue , sans variété de couleurs » ni de saveurs , produit-elle des fleurs & des » fruits de toute espece ? D'où les plantes , si » richement diversifiées , perdant chaque an- » née leurs fruits , leur verdure & presque » leur vie , tirent-elles régulièrement cet avan- » tage pour l'année suivante ? &c.

Le morceau suivant est d'une grande force

## 56 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de logique, & son éloquence fera sentie, même des incrédules en qui la corruption & l'habitude du sophisme n'ont pas tout-à-fait anéanti la faculté de raisonner.

» Non, aucun de nos dogmes les plus im-  
 » pénétrables ne combat la raison ; ils ne con-  
 » tredisent que nos sens & nos préjugés ; &  
 » combien d'autres vérités incontestables les  
 » contrarient également ? Le rapport des sens  
 » est si trompeur, que c'est une des premières  
 » maximes de la sagesse, de se tenir dans la  
 » défiance à leur égard. Y prendrons-nous donc  
 » une confiance aveugle, quand il sera ques-  
 » tion de ce qu'il y a de plus impénétrable,  
 » de l'unité d'essence, par exemple, de la  
 » trinité de substances ou de personnes dans  
 » l'être divin ? Mais d'où proviennent les dif-  
 » ficultés qu'on trouve à croire ce profond  
 » mystère ? De ce que nous voyons, dans  
 » les hommes, qu'une nature ne constitue  
 » qu'une personne, & que plusieurs natures  
 » font plusieurs personnes distinctes. La diffi-  
 » culté vient donc de l'habitude ou du préju-  
 » gé, & non du jugement ou des lumières  
 » de la raison. Pour les contredire, il faudroit  
 » affirmer & nier la même chose, assurer qu'il  
 » n'y a qu'une nature divine, qu'il n'y a  
 » qu'un Dieu & qu'il y a trois Dieux. Or,  
 » la foi même nous fait rejeter cette absurdité  
 » impie : elle enseigne qu'il n'est qu'une nature  
 » en Dieu, & qu'il y a cependant trois per-  
 » sonnes. Qui nous induit donc à confondre  
 » les termes de personne & de nature ? C'est

» l'imagination & non pas l'intelligence. Mais  
 » pour peu que l'on ait de circonspection, ne  
 » doit-on pas se tenir perpétuellement en garde  
 » contre l'imagination, ou contre le rapport  
 » des sens qui n'en differe point ? M'en rappor-  
 » terai-je à mes yeux ou à mes sensations,  
 » quand elles me disent que le soleil n'a qu'un  
 » pied de diametre, que les couleurs sont quel-  
 » que chose de sur-ajouté aux corps & à la  
 » disposition des parties de leur surface ? La  
 » raison, d'un autre côté, ne me dit-elle pas  
 » que les propriétés des êtres sont analogues à  
 » leur nature ? Elles sont donc nécessaires,  
 » dans l'être nécessaire ; parfaites, dans l'être  
 » souverainement parfait ; infinies, incompré-  
 » hensibles, dans l'être à qui l'immensité n'est  
 » pas moins essentielle que ses autres attributs.  
 » C'est donc une prétention insensée, que de  
 » vouloir les comprendre : ce seroit un  
 » travers, que d'entreprendre de les expli-  
 » quer. «

Il est aisé de voir que M. l'abbé de Bérault  
 a puisé chez les anciens & dans les bonnes  
 sources modernes la diction, la forme & la  
 méthode qui caractérisent cette histoire. Il a  
 cru, d'après les bons modeles, ne devoir adop-  
 ter, dans cet ouvrage, d'autre ordre que celui  
 des faits & des tems, & que diviser les fastes  
 de l'église & des empires en sections & para-  
 graphes, c'étoit se mettre dans la nécessité de  
 hacher les événemens, d'ôter à l'histoire son  
 intérêt & son ensemble, de tomber en des re-  
 dites ennuyeuses que ne sauroit couvrir la plus

## 58 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

brillante élocution. Le moindre développement porteroit cette observation jusqu'à l'évidence.

Nous avons déjà donné des éloges à la manière dont l'auteur a répandu, dans son ouvrage, des traits tirés des actes des martyrs. L'histoire de sainte Perpétue & de sainte Félicité, à la fin du premier volume, est attendrissante jusqu'aux larmes.

L'horreur dont Perpétue fut saisie en entrant dans la prison ; les combats que la nature & la grace se livroient dans son ame ; la douleur qui la consumoit ; le courage qui la soutenoit ; la pitié que lui causoient l'aveuglement d'un pere payen, & la foiblesse d'un enfant à la mamelle ; l'effroi même qu'inspiroit à sa délicatesse l'attente des tourmens, forment un tableau plein de vie & de vérité, que sainte Perpétue trace elle-même dans ses actes avec la naïveté la plus touchante ; mais le trait profond de ce tableau, c'est ce pere payen, qui, au premier bruit de la détention de sa fille, court à la prison ; qui à ce seul mot, *je suis chrétienne*, s'élance sur elle comme pour la déchirer ; qui s'arrête, rougit de son emportement, & plein de confusion & d'horreur, s'éloigne en jetant des cris de désespoir ; qui revient bientôt à la prison livrer au cœur de Perpétue un assaut plus redoutable encore, en ne lui offrant plus que le spectacle de la tendresse & de la douleur paternelles. » Ma fille, lui dit-il, ayez pitié de mes cheveux blancs ; ayez pitié de votre pere, si vous me jugez digne de ce nom ; je vous ai élevée avec tant de soin



» & tant de tendresse ; je vous ai plus chérie  
 » que tous vos freres ; ne me rendez pas l'op-  
 » probre du public..... Considérez votre mere  
 » & votre tante ; envisagez votre fils qui ne  
 » peut vivre sans vous.... Aucun de nous n'o-  
 » fera désormais se montrer , si vous êtes con-  
 » damnée à une mort infâme. En me parlant  
 » ainsi , il me prenoit les mains & ne cessoit  
 » de les baiser en les arrosant de ses larmes ;  
 » il se jetta même à mes pieds.... Il me perçoit  
 » le cœur.... « Cependant Perpétue résiste ;  
 ce malheureux pere se retire , l'amertume & la  
 désolation dans l'ame.

Mais sa tendresse ne se démentit pas un mo-  
 ment : » Comme mon pere tentoit de me tirer  
 » de l'échafaud , le procureur Hilarien , qui  
 » exerçoit la suprême magistrature , commanda  
 » qu'on le fît sortir , & on alla jusqu'à le  
 » frapper pour le faire obéir. Je ressentis le  
 » coup plus vivement que si je l'eusse reçu  
 » moi-même ; & j'avois le cœur déchiré de  
 » voir ainsi traiter dans sa vieillesse celui qui  
 » m'avoit donné le jour. «

Voilà certainement la nature dans tout son  
 pathétique & toute son énergie. Le supplice  
 de sainte Perpétue & de sa compagne , montre  
 la grace dans tout son triomphe.

Nous remarquerons encore , pour l'agrément  
 & pour l'intérêt , l'histoire de S. Nil & de son  
 fils , T. IV. pag. 154 & suivantes , 199 &  
 suiv.

Quoique M. l'abbé de Bérault ait rejeté , à  
 l'exemple des bons historiens , la profusion des

## 60 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ornemens & des réflexions ; cependant il trace des portraits : ce sont ceux des personnages fameux par leurs vices & leurs erreurs, ou célèbres par leurs vertus ; ceux des saints peres & des écrivains ecclésiastiques. On doit lire, entr'autres , ceux de Tertulien, d'Origene, de St. Bazile, St. Grégoire de Nazianze , de St. Ambroise, de St. Augustin , de St. Jean Chrysostôme. On y reconnoît une touche ferme, vigoureuse, & la ressemblance des caracteres parfaitement faisie. L'analyse de leurs ouvrages ne mérite pas moins d'éloges, en peu de mots l'auteur les fait connoître, du moins les principaux : il en montre les beautés ; & l'on voit que ce n'est qu'après les avoir bien lus & médités qu'il entreprend d'en parler.

Nous observerons, en finissant que l'auteur ne fait aucune mention de l'abrégé d'histoire ecclésiastique de M. Racine. Ce silence, peut-être motivé, n'est pas de nature à lui concilier le suffrage de tous les lecteurs, & particulièrement de ceux qui font une étude approfondie de l'histoire de l'église. Au reste, ce n'est pas, comme il a la bonne foi d'en convenir, pour cette classe de lecteurs que M. l'abbé Bérault travaille ; mais pour la classe commune des personnes qui n'ont que le tems d'effleurer l'histoire ecclésiastique, tels que les prêtres trop occupés des fonctions publiques de leur ministère, pour donner beaucoup de tems à la lecture. L'auteur s'est proposé un objet très-utile, celui de tracer, dans les dix huit volumes qui doivent former son ouvrage, le tableau

le plus grand & le plus magnifique que l'on puisse offrir à l'admiration des hommes.

On trouve à la fin de chaque volume, une table chronologique & critique des papes, des empereurs, des sectaires, des persécutions, des écrivains ecclésiastiques, & des principaux conciles.

(*Journal des savans ; Journal ecclésiastique ; Journal de littérature, des sciences & des arts ; affiches & annonces de Paris.*)

---

*LA LOUISEIDE, ou histoire de l'expédition de S. Louis à la Terre-Sainte, poëme épique. A Paris, chez Nyon l'aîné, rue S. Jean-de-Beauvais, & au mois d'octobre prochain, conjointement avec M. Saillant, rue du jardinet, quartier S. André-des-Arcs. In-8vo. Prix, 5 liv. relié.*

C'EST probablement la première fois qu'on a réuni ensemble le titre d'*histoire* & celui de *poëme épique*. Ce n'est pas la seule singularité qu'offre cet ouvrage.

Qu'un homme sans esprit, sans connoissances, sans études, & qui devroit, comme M. Jourdain, commencer par apprendre l'orthographe, soit attaqué de l'épidémie regnante, se mette à écrire en vers ou en prose, & écrive ridiculement, rien n'est plus simple ni plus commun ; mais qu'un homme instruit & éclairé,

## 62 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

qui possède l'histoire, les langues anciennes, & même l'hébreu; qui montre dans ses notes & dans sa préface des vues saines, un esprit juste, qui s'énonce en prose d'une manière sage & précise, écrive avec méditation, & même avec prétention, un volume de vers où il est au dessous du pere le Moine, comme le pere le Moine est au dessous de Virgile & de Voltaire; ce contraste est, en plus d'un sens, digne de l'attention des hommes qui réfléchissent, & peut donner matière à des observations morales, beaucoup plus qu'à des remarques critiques.

L'auteur de la *Louiseïde* commence par se justifier de l'espece de merveilleux qu'il a employé dans son poëme ou dans son histoire, c'est-à-dire, de l'intervention des esprits infernaux. Il prétend que Boileau a eu sur ce sujet des vues très-petites & très-mesquines. Nous croyons, avec beaucoup d'autres, que ces vues sont très-judicieuses. Boileau n'a pas dit que dans un poëme chrétien on ne pût pas faire usage des êtres intellectuels, admis dans le christianisme. Il a paru penser seulement qu'il est difficile que ces agens soient aussi poétiques que ceux de l'ancienne mythologie. Il avoue en même tems que le Tasse en a tiré parti :

Le Tasse, dira-t-on, l'a fait avec succès.

Mais il le blâme d'en avoir un peu abusé; & il pense, avec beaucoup de raison, à ce qu'il nous semble, que toute sa magie & toutes ses processions auroient fort peu réussi sans

Clorinde & Armide. Nous avouons que nous sommes entièrement de l'avis de Boileau, en admirant beaucoup le beau poëme de la *Jerusalem*. M. de Voltaire, admirateur du Tasse, n'a fait que répéter la même opinion, quand il a dit :

De faux brillans, trop de magie,  
Mettent le Tasse un cran plus bas ;  
Mais que ne tolere-t-on pas  
Pour Armide & pour Herminie ?

L'auteur, dans plus d'un endroit de ses notes, revient encore à l'apologie de ses diables & de son enfer qu'il déchaîne contre S. Louis. Il témoigne beaucoup d'humeur contre l'esprit philosophique qui doit contribuer à affoiblir l'effet de ces fictions, & il marque d'avance un grand mépris aux critiques qui ne les approuveront pas. Il n'a pas l'air de supposer qu'on puisse lui faire d'autre reproche. En ce cas, il sera peut-être un peu étonné ; car il est vraisemblable que personne ne lui fera le moindre reproche sur ses démons, & qu'au contraire on ne formera qu'un regret : c'est qu'il n'ait pas fait usage du lutin qui dicte les bons vers.

Nous ne citerons point quelques vers pris séparément, mais plusieurs morceaux entiers, la seule méthode que n'emploient jamais les critiques de mauvaise foi, parce que c'est la seule qui montre l'auteur tel qu'il est. Voici l'exorde du poëme.

Je chante un roi pieux, qui voulant affranchir  
Le sol que de son sang un Dieu daigna rougir,

## 64 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Alla braver , d'un cœur saintement héroïque ,  
La rigueur des tyrans & du ciel de l'Afrique.  
On trembla sous son bras : son bras porta des fers ;  
Le Barbare interdit respecta ses revers.  
Sa vertu subjuguait les âmes inhumaines  
Des mortels assez vils pour le charger de chaînes.  
Descends, guide ma main , saint objet de mes chants ,  
Tout don nous vient du ciel, dont tu parcoures les champs.  
Mon héros est assis dans le conseil des anges.  
Leur langage est sa langue : il sied à mes louanges.  
Mets-le donc sur ma levre , & dicte-moi des vers ,  
Qui célébrant ton nom , instruisent l'univers.  
Protège ton poète , & travaille à ta gloire , &c.

Ce début est un des endroits les mieux écrits du poëme. En voici quelques autres , choisis dans le même esprit. Commencement du cinquième chant.

Sur les saphirs des cieux , comme à nos yeux domine  
La reine de la nuit, dans sa robe argentine ;  
Tel portant d'un héraut les habits radieux ,  
Un séraphin léger brille parmi les Dieux.  
Azaphiel, c'est vous ! De sa main magnifique  
L'Eternel prit plaisir à parer sa tunique.  
En deux rameaux d'olive arrondis sur son front ,  
L'or qui ceint ses cheveux avec eux se confond.  
L'adolescence en fleur , le doux feu du bel âge ,  
L'excellente beauté sourit sur son visage.  
Son plumage immortel , par sa variété  
Ravit & surprend moins que son agilité.  
Dans sa main droite il tient la verge impériale ;  
D'une écharpe , tissu d'hyacinthe & d'opale ,  
Pend son clairon d'argent , dont les sons entendus  
Percent du ciel entier les confins étendus.  
Quand Dieu veut des élus assembler le concile ,

Du vol le plus hardi, ce séraphin docile ,  
 Suspendu sur l'Olympe à la même hauteur  
 Que celle du soleil qui n'a pas sa splendeur ,  
 Fait entendre aux élus l'harmonie immortelle  
 Du sonore métal qui d'en-haut les appelle ;  
 Et des saints attentifs l'œil suit avec respect  
 De son sceptre émaillé le mouvement direct, &c.

Voilà quel est l'auteur , quand il écrit le  
 mieux ; mais il a le plus souvent une manière  
 qui lui est propre , & dont nous citerons des  
 exemples curieux. Voici entre autres l'énumé-  
 ration des fausses divinités qui composent le con-  
 seil infernal.

L'ange qui fut Isis , belle-sœur du soleil ,  
 Remplit à son côté son siége de vermeil.  
 Opas , l'un des grands Dieux , qui , déchu dans la Grece,  
 Fut le mépris du Ciel orné par son adresse ;  
 Le muet Harpocrate , & l'enfantin Horus ,  
 Ces monstres encensés , Anubis , Ælurus ,  
 Bubaste , qui des rois fut la déesse pure ,  
 Le triste Sérapis , Thaut , l'agile Mercure ,  
 L'humide Canopas , cet étoilé Mendez ,  
 Le Dieu de Paprémis , la reine de Butès ,  
 Sur des sièges ornés de marques distinctives ,  
 Prirent , selon leur rang , leur place en perspectives ;  
 Près d'eux siégeoient ces Dieux qu'Israël détruisit ,  
 Et dont le culte impur souvent le séduisit ;  
 L'Androgyne Astarté , dont l'impur sanctuaire  
 Brilloit entreteñu d'un obscene salaire ;  
 Dagon & Dercetto , par le sexe opposés ,  
 Mais d'homme & de poisson tous les deux composés ;  
 Nergel , Marnas , Remphan , de Dieux foule innombrable ,  
 L'homicide Moloch , & Chamos l'exécration ;  
 Le destin de ces champs qu'ils chériront toujours ,  
 Disputés à Dieu même , attiroit leur concours.

## 66 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Tous ces Dieux, chez l'Arabe, inventeurs du Sabisme,  
D'autels dépossédés par le Mahométisme,  
Viennent voir si lui-même éclipsé par la croix,  
Leur sein qu'il conquiert perdra ses vastes droits.  
Alzohara qui tint dans Sanaa son siège,  
Temple qui promettoit la mort au sacrilège,  
Dont le bras détruiroit son seuil sanctifié;  
Sur le calife Othman arrêt vérifié;  
La driade Aluzza dans un arbre adorée,  
Dont Mohammed trancha la racine sacrée, &c.  
On vit tous ceux enfin dont le culte tomba,  
Quand un culte nouveau soumit la Caaba, &c. &c.

Nous ne pouvons pas nous refuser au plaisir de transcrire encore la description d'une machine de guerre.

Sur ce fond quatre mâts que des vergues traversent,  
Soutiennent un plancher, une hune qu'ils percent,  
Et couverte de peaux que de laine on remplit,  
Que préserve du feu l'eau qui les assouplit,  
Sur ce donjon portoit une mobile échelle;  
Huit fantassins de front peuvent monter sur elle.  
A ses extrémités de mordaces harpons,  
L'attachent aux créneaux saisis par leurs crampons,  
Dessous sur des pivots tourne un pont circulaire,  
S'ouvrant par le milieu de la tour angulaire.  
Il doit ferrer les flancs, en butte au choc alors,  
Du béliet lancé par de puissans efforts.  
Ainsi sur la machine, industrieux chef-d'œuvre,  
Et d'un art meurtrier & d'habile manœuvre,  
Quand l'échelle pesante & chancelant dans l'air,  
Dressoit contre le mur ses bras armés de fer,  
Mûs par le jeu savant des calornes puissantes,  
Des cabestans massifs & des vis gémissantes;  
Quand on escaladoit, tout couvert d'assaillans,  
Le pont joint à la tour travailloit sur les flancs.



Sur le château de proue & sur celui de poupe,  
 D'archers les plus adroits est une agile troupe :  
 Placée à l'avantage, elle bar les remparts,  
 Inondés, éclaircis par la grêle des dards;  
 Et protège l'ardeur de ceux qui, sur l'échelle,  
 Entre les deux dangers d'une chute mortelle,  
 Ou d'un sanglant trépas, sur les créneaux altiers,  
 Vont gravir sans écus, exposés tout entiers.  
 De robustes rameurs une galere armée,  
 Qui porte contre l'huile & l'étroupe enflammée,  
 Le secours éprouvé, le sûr préservatif,  
 Remorque contre flot le bâtiment massif.

C'est l'auteur de ces vers qui dit dans une note : *Vous aimez le Jupiter & la Vénus d'Homere ; pardonnez-moi mon Pere éternel & mes Anges.* Il n'a certainement pas emprunté la Vénus d'Homere, avec qui le séraphin Azaphiel, dont on vient de voir le portrait, ne paroît pas avoir rien de commun. Voyons *son pere éternel*, après avoir vu *ses anges*. Il parle au commencement du huitieme chant.

Olympe, écoute-moi : Terre, voici ton sort :  
 Je t'ai prouvé long tems que j'étois le Dieu fort.  
 La victoire a jadis été mon interprete,  
 Et j'ai fait exalter mon nom par sa trompette,  
 Le glaive des combats par mes mains fut guidé ;  
 Sur l'esclave terreur mon regne étoit fondé, &c.

La marche du poëme est, comme le titre l'indique, une histoire exacte, un récit purement didactique.

( *Mercur de France.* )

---

*FLORE françoise ou description succincte de toutes les plantes qui croissent naturellement en France , disposée selon une nouvelle méthode d'analyse , & à laquelle on a joint la citation de leurs vertus les moins équivoques en médecine , & de leur utilité dans les arts ; par M. le chevalier DE LAMARCK. 3 volumes in-8vo. de 6 à 700 pag. chacun , avec 8 planches en taille-douce. A Paris , de l'imprimerie royale ; & se vend chez Gouée & Née de la Rochelle , libraires , quai des Augustins , près le pont St. Michel. Prix 21 liv. broché , & 24 liv. relié. 1779.*

P ARMI ce grand nombre de savans , qui se partagent entre différens genres de connoissances , il n'en est point qui aient plus de droit à l'estime publique que ceux qui consacrent leurs veilles à perfectionner les sciences vraiment utiles à l'humanité , à en faciliter l'étude , & à la mettre à portée d'un plus grand nombre d'amateurs. M. le chevalier de Lamarck a donc bien mérité du public , en dégageant la botanique des épines dont elle étoit hérissée , & en nous procurant un moyen aussi sûr que facile de parvenir à la connoissance des plantes indigènes , qui nous intéressent beaucoup plus que les exotiques. Son plan est exposé avec

autant de netteté que d'élégance , dans un discours préliminaire qu'il a divisé en 4 parties.

Dans la premiere, l'auteur examine l'état où se trouve aujourd'hui la botanique , & fait voir les obstacles qu'on rencontre à chaque pas dans l'étude de cette science. Ces obstacles naissent en partie des définitions vagues que les botanistes ont données des organes même les plus essentiels de la plante , tels que la corolle & les étamines. M. de Lamarck appuie sa critique de plusieurs exemples tirés des auteurs les plus célèbres en botanique. Mais la principale cause des difficultés que présente cette étude , est le faux point de vue sous lequel les botanistes envisagent le regne végétal , lorsqu'ils s'efforcent de distribuer les plantes par genres , par familles , par ordres , &c. en regardant ces différentes divisions comme naturelles. L'auteur fait voir que la nature , toujours infiniment variée dans ses productions , ne se plie point à ces loix auxquelles on prétend assujettir sa marche. Il ne rejette cependant pas les genres , qu'il regarde comme propres à faciliter la connoissance des plantes , en diminuant la somme des noms & en soulageant la mémoire ; mais il veut , pour former ces genres , qu'on ne se borne pas à la considération exclusive des rapports , & qu'on se serve d'un caractère , qu'il nomme artificiel , tiré d'une partie quelconque des plantes , & assez saillant pour distinguer d'une maniere tranchante toutes celles qui composeront le groupe auquel appartiendra ce caractère. L'auteur voudroit encore qu'on s'ap-

pliquât à établir des caractères qui distinguassent, avec la même netteté, les espèces les unes des autres, au lieu d'en confondre les limites, en les multipliant aux dépens des variétés, qui ne tiennent qu'à des nuances locales & passagères.

Dans la seconde partie du discours, l'auteur, après avoir jetté un coup-d'œil rapide sur les distributions de plantes que les anciens ont formées d'après la considération de leurs vertus, des divers lieux où elles croissent, &c. examine plus particulièrement ces ordres généraux de plantes, imaginés par les botanistes modernes, & qu'on appelle *systèmes*, lorsqu'ils sont fondés par-tout sur le même principe, & *méthodes*, lorsque le principe est moins fixe, moins déterminé, & qu'on peut s'en écarter toutes les fois qu'on le juge à propos pour remplir l'objet qu'on se propose. Il prouve qu'il n'y a aucun caractère qui puisse fournir un assez grand nombre de divisions avantageuses pour conduire toujours avec sûreté à la connoissance de la plante qu'on observe, aucun qui ne soit susceptible d'une multitude d'exceptions nuisibles à la science. Pour sentir la force de cette preuve, il faut suivre l'auteur dans la critique raisonnée qu'il fait du système de M. Linné, auquel il accorde d'ailleurs toute la justice que mérite ce célèbre botaniste. Il termine cet article par un examen succinct de la méthode de M. de Tournefort, aux talens duquel il rend le même hommage, sans dissimuler les défauts de sa méthode, dont le prin-

principal est cet attachement qu'il avoit pour conserver des rapports , au préjudice de la sûreté des principes d'après lesquels il travailloit.

La troisieme partie du discours préliminaire traite de la meilleure maniere de voir & de travailler en botanique. M. de Lamarck observe d'abord que tout ce qu'on peut proposer de principes sur cette matiere se réduit à deux objets. Le premier consiste à fournir un moyen facile & sûr pour parvenir à la connoissance des plantes. Le but du second est de présenter la série des végétaux , rangés d'après les degrés de ressemblance qui les rapprochent , & de nous montrer l'ensemble , & , pour ainsi dire , l'ordonnance du grand tableau que forme le regne végétal , considéré du côté des rapports. Ici l'auteur examine s'il est possible de remplir à-la-fois ces deux objets. Il se décide pour la négative ; & , passant en revue toutes les especes de coupes différentes qu'on peut imaginer pour une distribution méthodique qui conduise à la connoissance des plantes , il fait voir qu'il n'est pas une seule de ces coupes qui ne rompe des rapports , & par conséquent ne dérange la chaîne des végétaux. Car la nature a tellement mêlé les caracteres d'après lesquels il faudroit diviser & subdiviser , qu'en quelqueendroit que l'on trace une ligne de séparation , pour mettre d'un côté toutes les plantes auxquelles appartient un même caractère , & de l'autre toutes celles dont il se trouve exclus , il arrive qu'on sépare deux portions de chaînes liées entr'elles par quelqueautre caractère , qui

72 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,  
convient à toutes les plantes auxquelles elles s'é-  
tendent.

Il faut donc séparer les deux objets dont il s'agit , celui qui doit fournir un moyen pour connoître les plantes , & qui portera sur des principes purement arbitraires , & celui à l'aide duquel on formera une distribution naturelle des végétaux. La quatrième partie du discours est destinée à l'exposition des moyens que l'auteur a imaginés pour remplir séparément l'un & l'autre objet.

A l'égard du premier , M. de Lamarck donne une nouvelle méthode artificielle , qui consiste dans une combinaison ingénieuse de tous les caractères les plus saillans qu'offrent les plantes, opposées deux à deux dans une même accolade. L'observateur choisit entre les deux caractères celui qui convient à la plante qu'il se propose de connoître. Un numéro , que porte le caractère , renvoie à une nouvelle accolade , où se trouvent deux autres caractères , dont l'un conviendra encore nécessairement à la plante observée , & l'autre en sera exclus. Cette marche , suivie avec attention , conduit , en un instant , à un dernier numéro , où se trouve le nom même de la plante , avec la description de son port.

Quant à la formation de la série des végétaux ou de l'ordre naturel , l'auteur , persuadé qu'on n'y réussira qu'en considérant l'ensemble des parties de la fructification , & non pas une seule partie isolée , se propose de résoudre trois problèmes , dont le premier consiste à déterminer

miner la plante qui doit être placée à l'une des extrémités de l'ordre. Cette plante, d'après les raisonnemens de l'auteur , sera un *agaric*.

L'objet du second problème est de trouver un moyen pour continuer la chaîne , en mesurant les degrés de rapport qui peuvent servir à rapprocher les plantes. L'auteur fournit pour cet effet l'idée d'un calcul dont il faut voir les fondemens dans l'ouvrage même , & à l'aide duquel on pourra supputer la somme des ressemblances entre deux plantes , & obtenir un résultat qui fixera la place que chaque plante doit occuper dans la série végétale.

Le troisième problème a pour but de découvrir un moyen pour se reconnoître dans un ordre où l'on n'admet aucune limite ni division quelconques. Ce moyen consiste à placer de distance en distance , à côté de la série , les caractères les plus saillans que présentent certaines affinités très-marquées , que l'on observe assez souvent entre les plantes qui forment une même portion de série , telles que les ombellifères , les composées , &c. Mais ce qu'il faut bien remarquer , c'est que ces titres ne fixeront aucune limite , & se trouveront toujours vis-à-vis du point où le caractère sera le plus fortement prononcé ; en sorte que souvent , à mesure que les plantes s'éloigneront de deux titres voisins , elles se rapprocheront les unes des autres & formeront des nuances mêlées , & , pour ainsi dire , fondues entr'elles par des dégradations insensibles.

Tel est le précis des idées d'après lesquelles est composé cet ouvrage intéressant, qui sera sûrement accueilli par tous les amateurs de la botanique. La méthode analytique de l'auteur paroît être le moyen le plus sûr qui puisse conduire à la connoissance des plantes, par la liberté qu'il s'est donnée de choisir toujours les caractères les plus saillans ; c'est dans cette vue qu'il a préféré une marche moins uniforme, mais indépendante, à la marche gênée des systèmes, dont les auteurs, captivés par le principe qu'ils ont une fois adopté, se trouvent forcés de l'employer, même dans les cas où il est le moins avantageux. Cette méthode est en même-tems très-commode dans l'usage. L'opération se trouvant divisée par les renvois, l'attention n'est point fatiguée, ni obligée de se partager entre une multitude de divisions. Le choix que l'auteur propose de faire est d'ailleurs d'autant plus facile que les deux caractères, renfermés dans chaque accolade, se font sortir mutuellement & se prêtent du jour par leur contraste. On a de plus l'avantage de passer en revue tous les principaux traits de la plante dont on suit l'analyse, & d'en faire soi-même la description, ce qui doit nécessairement en graver les caractères dans la mémoire.

Si la méthode analytique de l'auteur suppose en lui des connoissances profondes de botanique, les principes neufs & lumineux qu'il propose sur l'ordre naturel, prouvent qu'il possède encore le talent rare de voir en grand, & de s'élever à ces idées générales, qui, pour



me servir de ses expressions, parcourent toute la sphere d'un sujet, & sont, pour ainsi dire, le coup-d'œil du génie. A ce mérite, il en ajoute un autre, peut-être encore plus estimable, parce qu'il est beaucoup plus rare. Bien différent de ces hommes pour qui la reconnaissance est un fardeau insupportable, M. le chevalier de Lamarck se fait un plaisir de reconnoître ses obligations, & semble déjà les acquitter en partie par l'aveu qu'il en fait. Moins jaloux d'éloges mandiés que de critiques raisonnées, il avoit communiqué son manuscrit à un littérateur, à qui aucune science n'est étrangère. Celui-ci, pour répondre dignement à sa confiance, lui a communiqué quelques idées heureuses, que la lecture du manuscrit lui avoit fait naître, & même a refondu le discours, dont il n'a laissé subsister que le fond. Il est beau de les voir disputer entr'eux de générosité : car l'un a parfaitement oublié ce service ; l'autre en conserve précieusement le souvenir. Le premier ne vouloit pas même qu'on en fît la moindre mention dans l'ouvrage, & le second, à son insu, & au risque de lui déplaire, l'a publié hautement & sans réserve.

» Je ne puis m'empêcher de publier, dit-il, » tout ce que je dois à M. l'abbé Haüy, » professeur d'humanités en l'université de » Paris. J'avoue que la partie du style est entièrement de lui, & qu'il m'a suggéré des » idées très-heureuses, relativement à l'ordre » naturel, exposé dans le discours préliminaire. » C'est un hommage que je rends volontiers

## 76 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» à ses talens distingués & à l'honnêteté de  
 » son caractère , qui leur donne un nouveau  
 » prix aux yeux de tous ceux qui le connois-  
 » sent ». Qu'il seroit à desirer que cette can-  
 deur si honorable pour les lettres , que cette  
 estime réciproque se trouvât dans tous ceux  
 qui les cultivent ! Cet hommage est d'autant  
 plus généreux , que la partie du style , que  
 M. le chevalier de Lamarck avoue lui être  
 étrangère , n'est pas le moindre mérite de son  
 ouvrage. La manière d'écrire de M. l'abbé Haüy  
 est simple , mais d'une simplicité noble , élé-  
 gante & toujours convenable au sujet ; nous  
 allons mettre nos lecteurs à portée d'en juger  
 par quelques morceaux du discours préliminaire ,  
 qui leur feront connoître en même-tems  
 quelques-unes des observations judicieuses que  
 renferme ce discours.

» L'homme n'a vu pendant long-temps dans  
 » les fleurs qu'une parure pour les plantes &  
 » un objet d'agrément pour lui-même. Il a dû  
 » ne les apprécier d'abord que d'après cette im-  
 » pression douce & vive à-la-fois qu'elles font  
 » sur nous , lorsque dans une belle matinée  
 » de printemps , sous un ciel pur & serein ,  
 » la terre étale avec complaisance ses richesses ;  
 » lorsque la verdure , émaillée de mille cou-  
 » leurs , devient le fond d'un tableau aussi va-  
 » rié que gracieux ; lorsqu'un parfum suave ,  
 » répandu de toutes parts , donne un nouveau  
 » prix à la fraîcheur de l'atmosphère ; & que  
 » le voyageur se trouvant tout-à-coup comme  
 » invité à une fête brillante , jouit avec trans-

» port de l'accueil innocent d'une solitude riant  
 » & animée, où tout semble en ce moment  
 » n'exister que pour lui. Dans la suite des ob-  
 » servateurs attentifs ont cru appercevoir que  
 » le mérite des fleurs ne se bornoit pas au don  
 » de plaire ; ils ont soupçonné qu'elles pour-  
 » roient bien avoir une utilité réelle par rap-  
 » port à la plante même : des expériences in-  
 » génieuses ont confirmé ce soupçon ; & enfin  
 » l'on s'est convaincu que les différentes par-  
 » ties de la fleur formoient autour de la graine,  
 » ou de son embryon, autant d'organes, destinés  
 » à assurer le succès de ses fonctions, relative-  
 » ment à la reproduction de l'individu. «

Lorsque la fleur n'est plus d'aucune utilité,  
 & que le fruit n'a plus besoin de ses secours,  
 la nature l'abandonne & cherche à s'en débar-  
 rasser : ses fibres se roidissent, ses vaisseaux  
 s'obstruent, la matiere colorante, qui jusques-  
 là avoit été verte, comme la plante même,  
 s'altère & prend diverses couleurs, & c'est à  
 ce moment qu'arrive l'épanouissement. Pendant  
 l'automne, les feuilles des peupliers, des til-  
 leuls, &c. jaunissent ; & celles des cornouillers,  
 des sorbiers, &c., se peignent d'un beau rouge :  
 quelle en est la cause ? C'est que la partie co-  
 lorante, qui est naturellement verte, s'altère  
 alors & se décompose insensiblement ; & cette  
 altération annonce la chute prochaine des feuilles.  
 La corolle des fleurs éprouve le même effet,  
 & précisément par la même cause. Ainsi, bien  
 loin que la fleur, lorsqu'elle est épanouie, soit  
 une partie de la plante plus parfaite & plus

## 78 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

précieuse que les autres , on doit au contraire la regarder comme une partie souffrante , une partie qui languit , dépérir , se dessèche ; & ces couleurs , qui effacent tout ce que la peinture a jamais étalé de plus brillant à nos regards , ne sont que les symptômes de la maladie & les signes avant-coureurs de la mort. On voit combien ceux qui cultivent les fleurs & ceux qui les étudient les envisagent différemment : les vues & les intérêts des uns & des autres forment un contraste qu'on lira sûrement avec plaisir. » Le fleuriste , plus jaloux de jouir que  
 » de connoître , appelle continuellement l'art  
 » au secours de la nature , pour exciter celle-  
 » ci à des efforts inconnus , & ménager à l'œil  
 » des surprises par la nouveauté des couleurs ,  
 » & par le luxe pompeux des ornemens : il  
 » sacrifie tout au brillant & à l'apparence ; il  
 » néglige l'espece en faveur de quelques indi-  
 » vidus qu'il a adoptés , auxquels il prodigue  
 » ses soins , & qu'il transforme en nouveaux  
 » êtres , qui sous les dehors de la fécondité &  
 » de l'abondance , cachent une dégradation réelle.  
 » Le botaniste , au contraire , uniquement atten-  
 » tif à épier la nature , se plaît à la contempler  
 » dans cette naïve simplicité , plus précieuse ,  
 » sans doute , que ces agrémens , dont on ne  
 » l'embellit que par la contrainte ; il n'adopte  
 » les nuances qu'autant qu'elles n'alterent point ,  
 » d'une manière sensible , la constance des for-  
 » mes primitives ; en un mot , l'individu qui  
 » s'offre à lui dans ses recherches , n'est point  
 » à ses yeux un être isolé ; il y voit comme

» le type & le modele de l'espece entiere, & il  
 » aime à y retrouver ces traits unis, mais  
 » vrais, que la nature a fidèlement prononcés  
 » dans les productions qui lui appartiennent  
 » toutes entieres. Une grande partie des fleurs  
 » qui naissent à l'aide de la culture, sont donc  
 » de véritables monstres végétaux ; mais la  
 » multiplication ou le développement contre  
 » nature des parties, qui, dans le regne ani-  
 » mal, produit des difformités choquantes, ne  
 » fait ici qu'ajouter à l'individu de nouvelles  
 » graces, & un nouveau prix pour ceux qui  
 » se bornent à la satisfaction momentanée du  
 » coup-d'œil. Au reste, la botanique n'aura  
 » jamais rien à craindre de l'art du fleuriste.  
 » La nature est si riche & a des ressources si  
 » multipliées, que l'abandon qu'elle fait, dans  
 » nos parterres, de ses plus beaux droits, est  
 » moins une perte pour elle, que l'occasion  
 » d'une des plus agréables jouissances qu'elle  
 » puisse accorder à l'amateur des jardins. «

La fleur annonce le fruit ; & la maniere  
 dont l'auteur vient de parler de l'une, annonce  
 aussi celle dont il va parler de l'autre, qui est  
 le but où tend la nature, & vers lequel elle di-  
 rige toutes ses opérations. » Parmi les différens  
 » moyens de reproduction qui concourent à  
 » perpétuer la succession des êtres végétaux,  
 » on fait que la fructification est le plus uni-  
 » versel, & comme l'opération familiere de la  
 » nature ; elle est en même tems le but vers  
 » lequel sont dirigées les principales fonctions  
 » de la végétation : à mesure que le fruit s'ac-

## 80 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» croît & se perfectionne, les organes qui avoient  
 » eu le plus de part à sa formation, l'abandon-  
 » nent, dépérissent & le laissent parvenir à  
 » son entier développement, à l'aide des seuls  
 » sucs nourriciers, qui cessent à leur tour de  
 » lui fournir, dès qu'il a atteint sa maturité.  
 » C'est dans cet organe conservateur de l'espece,  
 » que la nature déploie ses plus fécondes res-  
 » sources : ce n'est point assez pour elle d'a-  
 » voir multiplié les fleurs sur la plupart des in-  
 » dividus, elle a encore donné plusieurs se-  
 » mences à un grand nombre de fleurs; il en  
 » est même à l'égard desquelles ses profusions  
 » en ce genre, ne connoissent plus de mesu-  
 » res : on ne fait quelquefois ce qu'on doit  
 » le plus admirer, ou de la quantité innombra-  
 » ble, ou de l'extrême finesse de ces corpus-  
 » cules, qui ne sont eux-mêmes que des en-  
 » veloppes grossieres par rapport aux germes  
 » qu'ils recellent (\*). Ce terme, qui étonne  
 » déjà notre imagination, n'est cependant pas  
 » encore le dernier effort de la nature : l'ex-  
 » périence prouve qu'une seule graine est com-  
 » me le réservoir commun d'un grand nombre  
 » de jets, que des circonstances favorables peu-  
 » vent faire éclore & développer (\*\*). En un

---

(\*) Un seul pied du *zèa* ou *maïs*, a donné jusqu'à  
 deux mille graines; de *Pinula*, trois mille; de *l'hé-  
 lianthus*, quatre mille; du *papaver*, trente-deux mille;  
 du *typha*, quarante mille; & du *nicotiana*, trois  
 cens soixante mille; au rapport de Rai.

(\*\*) Pline rapporte que l'on envoya à Neron trois  
 cens quarante tiges, provenues d'un seul grain de bled.

» mot, la multitude des semences, qui se dis-  
 » persent de toutes parts après la maturation  
 » est si prodigieuse, que, par le calcul qui en  
 » a été fait, le produit complet d'un terrain  
 » de quelques lieues de contour, pourroit suf-  
 » fire, au bout de quelques années, pour peu-  
 » pler de végétaux la surface entière du globe.  
 » Mais la nature, qui ne semble fuir l'indi-  
 » gence & la disette qu'en se portant vers  
 » l'excès de l'abondance, se trouve, pour ainsi  
 » dire, arrêtée sur la route par divers obsta-  
 » cles, qui resserrent dans de justes bornes l'em-  
 » ploi de ses facultés. La plupart des semences  
 » avortent & demeurent stériles, par les acci-  
 » dens qu'elles essuient dans leur dispersion,  
 » par l'intempérie de l'air, & plus encore par  
 » le défaut de préparation dans le sol même.  
 » Par-là l'immensité des ressources se tourne  
 » en précaution contre les dangers; & la terre,  
 » sans cesser d'être prodigue, nous montre, jus-  
 » ques dans les présens qu'elle nous refuse,  
 » des traits marqués de la sagesse infinie qui  
 » préside à sa fécondité. Mais d'ailleurs, quel  
 » parti ne tire pas le cultivateur laborieux de  
 » cette tendance presque sans bornes de la na-  
 » ture vers la reproduction ! Sollicitée par des  
 » mains assidues, dégagée des obstacles qui cap-  
 » tivoient ses puissances, nourrie par des en-  
 » grais salutaires, elle recouvre une grande  
 » partie de ses droits : elle nous restitue avec  
 » usure les semences que nous lui avons con-  
 » fiées avec économie ; elle nous dédommage  
 » d'un léger sacrifice, pris sur ses libéralités,

## 82 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» par ces moissons abondantes , qui nous rendent le fer qui leur a préparé la voie , mille fois plus précieux que l'or dont on les paie , & qui , d'un simple gramen , rejeté , dans nos spéculations , vers la limite du regne végétal , font , à notre égard , la plus parfaite & la première de toutes les plantes. «

A la suite du discours préliminaire , on trouve des principes élémentaires de botanique , dans lesquels l'auteur donne une explication exacte des différens termes employés dans cette science , termes factices & d'un latin barbare , mais cependant très-utiles , en ce qu'ils peignent bien leur objet , & le distinguent assez nettement de tout autre. Ces principes renferment plusieurs observations intéressantes sur les diverses parties des plantes. Les articles les plus importans ont chacun en tête une espèce de tableau , qui présente une vue générale de l'objet dont il s'agit , & de ses fonctions , relativement à la végétation.

Ces préliminaires posés , l'auteur donne le tableau des divisions qui constituent proprement sa méthode.

Voici ce tableau tel qu'on le trouve à la tête du deuxième volume.

Toutes les plantes ont des fleurs *distinctes* ou *indistinctes* ( qu'on n'apperçoit pas. )

Les plantes à fleurs distinctes sont ou *conjointes* , ( fleurs composées de fleurons , de demi-fleurons ou fleurettes sur un même receptacle ) ou *disjointes* ( seules , détachées. ) Les plantes à fleurs indistinctes sont les fougères , les mousses , les algues , les champignons.



## S E P T E M B R E , 1779. 83

Les fleurs conjointes sont de deux especes ;  
*fleurettes de même sorte , & fleurettes de deux sortes.*

Les disjointes sont *unisexuelles* ( mâles ou femelles , ) ou *bisexuelles* ( hermaphrodites. )

Les fleurettes de même sorte sont ou *flosculeuses* ou *semi-flosculeuses* ; celles de deux sortes sont *radiées* , ( fin de leur division. )

Les fleurs disjointes unisexuelles sont *monoïques* ou *dioïques*.

Les fleurs disjointes bisexuelles sont *petalées* ( avec petales ) ou non *petalées* ( sans petales. )

Les petalées ont l'ovaire dans *la corolle* ou sous *la corolle*. Les non-petalées sont *nues* ou *glumacées* , ( fin de leur division. )

Celles qui ont l'ovaire dans la corolle , sont *complettes* ou *incomplettes* , ( fin de la division de ces dernieres. )

Celles qui ont l'ovaire sous la corolle , sont *monopétales* ou *polypétales* , ( fin de leur division. )

Les fleurs complettes ont *dix étamines* ou moins , ou bien *onze étamines* ou plus.

Les fleurs complettes à dix étamines ou moins , ont leur *corolle monopétale* ou *polypétale*.

Celles à onze étamines ou plus ont leurs *pétales insérés sur le calice* , ( fin de leur division. ) ou *non-insérés sur le calice* , ( fin de leur division. )

Les monopétales ont leur *corolle régulière* ; ( fin de leur division , ) ou *irrégulière* , ( fin de leur division. )

Les polypétales sont les *cruciformes* , les *papillonacées* , &c.

Tel est le tableau donné par M. de Lamarck ;

#### 84 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

& qui renferme ses principales divisions, dont la plupart sont encore subdivisées dans le cours de l'ouvrage, & toujours en deux membres, ce qui facilite singulièrement la recherche de la plante. Pour donner un exemple de l'application de cette méthode & du parti qu'on en peut tirer, comparons-là à celles de Tournefort, de Linnæus, & supposons que quelqu'un ayant un pied de jasmin en fleurs ( & non en fruit ) dont il cherche le nom, ait recours à ces trois méthodes.

Par celle de Tournefort, il est obligé de chercher la classe qui contient les arbres & les arbrisseaux à fleur monopétale ; il faut qu'il parcoure & compare sept sections ou sept membres de division qui contiennent les caractères communs à chaque section, lesquels sont tirés de la structure du fruit, ( première difficulté. ) Il parcourt ensuite huit genres dont les caractères sont établis tant sur la figure de la corolle, qui est dans presque tous en cloche ou en entonnoir ( 2<sup>e</sup>. difficulté ) ; que sur la structure du fruit ( 3<sup>e</sup>. difficulté ) enfin il trouve le jasmin qu'il peut confondre facilement par cette méthode avec le troëne, s'il n'y a pas de fruits à l'un ou à l'autre.

Suivant Linnæus, il est obligé d'avoir deux ouvrages de cet auteur, s'il veut découvrir le genre, trois s'il veut découvrir l'espèce, & quatre s'il veut avoir moins de difficultés à chercher ; le *philosophica botanica*, pour entendre les termes, le *genera plantar.*, le *species plantar.* & le *systema naturæ*. Il cherche dans la dian-

drie monogyne, puisque le jasmin n'a que deux étamines & un pistil. Il est obligé de parcourir & de comparer les caractères génériques très-détaillés de 26 genres, ( première difficulté qui se trouve un peu applanie à la faveur des divisions qu'on trouve dans les diverses éditions du *systema naturæ*, ou du *systema vegetabilium* de Murray ); enfin il trouve le genre, après bien des recherches.

Par la méthode de M. de Lamarck, ayant le jasmin à la main, le lecteur en parcourant le tableau des divisions, passe rapidement, par un choix exclusif & court, aux fleurs distinctes, aux disjointes, aux bisexuelles, aux peralées, à celles qui ont l'ovaire dans la corolle, aux fleurs complètes, à celles qui ont moins de dix étamines, à celles qui ont leur corolle monopéale & régulière. Il est renvoyé au n°. 267. Parmi des plantes de deux sortes, il choisit celles de 5 étamines ou moins; au n°. 330, celles à 2 étamines; au n°. 340, celles à tiges ligneuses; au n°. 341, celles à fleurs terminales; au n°. 345, celles à étamines enfermées dans le tube de la corolle; au n°. 336, celles dont les feuilles sont pour la plupart tout-à-fait ailées ou ternées; enfin au n°. 348, il trouve le jasmin.

Cette méthode a beaucoup moins de difficultés qu'elle paroît en avoir au premier coup-d'œil, si l'on considère que les membres des divisions étant rapprochés & ne se trouvant jamais que de deux, le lecteur a beaucoup moins de peine à opter entre deux caractères

## 86 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

différens & exclusifs l'un de l'autre , qu'entre un plus grand nombre ; vice qu'on rencontre dans les autres méthodes.

Ce ne pas que celle de M. de Lamarck n'ait des défauts, qui étoient inévitables relativement aux bornes des connoissances actuelles ; mais nous la croyons très-susceptible de réforme & de perfection , & c'est beaucoup d'avoir tracé le premier la route.

M. de Lamarck n'a fait aucun changement à la distribution des plantes de la cryptogamie de Linnæus, ni aux graminées qu'il a exposées telles qu'on les trouve dans cet auteur, quoique la plupart soient très-susceptibles de division. On peut reprocher encore à M. de Lamarck de n'avoir pas rempli par-tout, ni même généralement, la tâche qu'il s'étoit imposée dans le titre de l'ouvrage, qui annonce l'exposition des vertus des plantes en médecine & leur utilité dans les arts ; de n'avoir pas indiqué toutes les plantes, même les plus connues qui croissent en France ; d'avoir donné à plusieurs, en traduisant le latin, des noms françois qui peuvent induire en erreur, comme d'avoir traduit *boletus igniarius* de Linnæus, par *bolet couleur de feu*, tandis que cette épithète n'a été donnée à l'agaric de chêne qui est gris ou roux, & un de ceux dont on fait l'amadou, que pour désigner la qualité qu'il a de prendre feu ; d'avoir marqué en France des champignons à lames, qu'on n'y a pas encore observés, tels que *agaricus lactifluus* de Linnæus, & de n'en avoir marqué que 41 espe-

ces , tandis qu'il y en a plus de cent désignées dans les auteurs ; d'avoir donné des synonymes à des especes dont le sens est diamétralement opposé à celui qu'on trouve dans la description , comme à l'espece 30 , pag. 114 , prem. vol. , & d'avoir d'ailleurs , au sujet des champignons , conservé la plupart des erreurs consignées dans les écrits des auteurs. Du reste , nous avons vu avec plaisir deux remarques de M. de Lamarck sur des méprises faites au sujet des dénominations des champignons par Linnæus & Vaillant aux especes X & XXX , *ibid.* pag. 108 & 114 , qui sont justes , & parfaitement conformes à celles qu'on trouve dans des mémoires , sur cet objet , lus il y a plusieurs années à l'académie royale des sciences de Paris.

Malgré les observations que nous venons d'exposer sur le travail de M. de Lamarck , & qui portent sur des fautes légères & faciles à corriger , tous ceux qui liront la *Flore Française* , applaudiront & se réuniront sans doute aux commissaires de l'académie des sciences , qui , dans le compte qu'ils en ont rendu , exhortent l'auteur à remplir l'engagement qu'il contracte avec le public , de donner , dans quelques années , un *Théâtre universel de Botanique*. Il nous a fait connoître les plantes isolées , & prises chacune en particulier : il lui reste à nous présenter la série & la chaîne admirablement graduée , qu'elles paroissent former lorsqu'on les rapproche en raison de leurs ressemblances & de leurs affinités. C'est ainsi qu'après nous

## 88 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

avoir , pour ainsi dire , ouvert l'entrée du temple de la nature , il nous fera pénétrer jusqu'au fond du sanctuaire.

( *Journal de littérature , des sciences & des arts ; Gazette de santé ; Année littéraire ; Journal des savans ; Journal de Paris ; Journal encyclopédique.* )

---

*SATYRES de JUVÉNAL , traduites en françois par M. M... avec le texte , des notes & un index. Vol. in-4to. Prix , 7 l. 16 s. broché , & 10 liv. relié en veau , 3 filets. Il y a quelques exemplaires en grand papier , à 15 l. brochés. A Paris , chez Didot le jeune , quai des Augustins. 1779.*

**U**N nouvel athlète s'avance fièrement dans la carrière périlleuse des traducteurs : il a choisi pour devise :

N'ai-je pas comme un autre achevé mes études ?

Et nous dit : » Je viens rompre une lance pour  
» Juvénal. .... Je prétends relever sa statue ,  
» rendre à sa taille le port majestueux que je  
» lui connois , réparer les traits mutilés de sa  
» physionomie , faire entendre à peu-près son  
» langage , & détruire le préjugé qui a terni sa  
» gloire. .... J'oublie M. Dufaulx , pour remon-  
» ter à la source de ses méprises ; & j'aggrave

» la témérité pour qu'on me la pardonne. Je  
 » déclare la guerre à Schrévelius & à ses asso-  
 » ciés du commentaire *variorum* , cet antique  
 » colosse qui n'a d'imposant que son nom. «

M. M.... veut & prétend que le public re-  
 garde désormais Juvenal comme le *plus sublime*  
*des poètes* ; il va détruire les *inepties puériles &*  
*grossières dont il a plu à Lubinus , à Turnebius ,*  
*à Farnabius , à Henninius & autres de le défigurer.*  
 Horace lui paroît cloué à son sujet ; sa gaité est  
*triviale (\*) & populaire* ; cet Horace n'invite  
 Torquatus à dîner qu'en lui vantant les char-  
 mes de l'ivresse , & *rassasie* M. M... avant la  
*fin du premier service.* Mais quand Juvénal invite  
 un ami , il lui sert un repas plus délicat que de  
 coutume , & *cependant frugal* , &c. » Que trouve-  
 » t-on dans Horace ? Longueurs , égoïsme , fades  
 » louanges. Et dans Juvénal ? Sages conseils ,  
 » morale sublime , exemples frappans , éléva-  
 » tion , véritable noblesse «. Horace est un vrai  
*pourceau d'Epicure* , qui adressoit ses hymnes cyni-  
 ques à *Lygarius* comme à *Phylis* ; qui dessinoit  
 des cannevas , que *Martial* a brodé depuis à l'en-  
 vers , à l'endroit , & sur tous les bords. » Vous  
 » récriminez , me dira-t-on ? Eh bien , essayons de  
 » justifier Juvénal. Quand les emportemens d'un  
 » poète ne tombent que sur la crapule , l'avorte-  
 » ment , l'adultère , & qu'il n'épargne pas même

---

(\*) M. M... observe qu'il ne faut cependant pas  
 comparer ses plaisanteries à l'analyse d'une parade des  
 boulevards.

## 90 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» l'indécence des habillemens , je demande  
 » quelle a pu être son intention ? N'apperçoit-  
 » on pas qu'il vouloit faire rougir la crapule  
 » elle-même ? Le spectacle le plus capable de  
 » faire rougir un jeune libertin , n'est-ce pas  
 » celui d'un réduit , où les tristes victimes de  
 » la débauche , pâles , défigurées , expient si  
 » douloureusement leur honteuse foiblesse , *en*  
 » invoquant la légèreté du bistouri ? Voilà précisé-  
 » ment ce qu'a fait Juvénal. »

Afin d'élever son Dieu pardeffus tous les Dieux de l'Hélicon , M. M... demontre que Boileau , étranger à la société des honnêtes gens , *a donné dans l'hyperbole* ; qu'il n'a fait que *ressasser* la cendre des morts ; qu'il a fait des satyres *pour dire des bons mots* , ou pour satisfaire *sa jalousie* ; qu'il a désolé tous les auteurs de son temps , après avoir *tailladé Cotin neuf fois*. Boileau n'étoit donc qu'un jaloux. Il étoit même un méchant homme ; *car il s'avouoit coupable de méchanceté , en disant :*

Je veux dans la satire un esprit de candeur ,  
 Et suis un libertin qui prêche la pudeur.

Quoique l'auteur ait achevé ses études , il nous permettra sans doute de lui observer qu'il prend les *F* pour des *S* , & met ici , dans la bouche du satyrique françois , une indécence & une absurdité qui ne se trouvent point dans son livre. Boileau ne se vante pas d'être un libertin qui prêche la pudeur ; il dit au contraire :

Je suis un effronté qui prêche la pudeur.



La rigueur inflexible avec laquelle M. M... traite & les rivaux de Juvénal , & ceux qui l'ont commenté , & ceux qui l'ont traduit , nous fait présumer qu'il trouveroit fort mauvais qu'on le jugeât lui-même avec indulgence. Ayant entrepris de faire oublier les traductions de Marolles , de Tarteron , de Martignac , de la Lavalterie , & même celle du savant académicien M. Dufaulx , il nous saura gré du zèle qui nous anime pour la gloire de son héros , & des remarques que nous allons hasarder sur quelques points de sa traduction , qui défigurent encore cette belle statue antique. Nous nous livrons à ce travail avec d'autant plus de zèle que M. M... déclare qu'il n'entre pas dans son plan d'esquiver le jugement du public , ni d'escamoter furtivement son approbation.

Juvénal , pour allumer sa verve , se représente d'abord les travers , les ridicules & les vices de ceux qui l'environnent. Un mouvement impétueux d'indignation lui fait dire :

*Quum tener uxorem ducat spado ; Mœvia tuscum  
Figat aprum , & nudâ teneat venabula mammâ ;  
Patricios omnes opibus quum provocet unus ,  
Quo tondente gravis juveni mihi barba sonabat ;  
Quum pars Niliacæ plebis , quum verna Canopi  
Crispinus , Tyrias humero revocante lacernas ,  
Vintilet æstivum digitis sudantibus aurum ,  
Nec sufferre queat majoris pondera gemmæ ;  
Difficile est satyram non scribere.*

Cette phrase est ainsi rendue par le nouveau traducteur : « Quand je vois un jeune eunu-

## 92 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» que se marier ; & Mœvia , le sein tout en  
 » désordre , attaquer un sanglier féroce & le  
 » percer de *son épieu* ; quand un *plat-pied* , qui  
 » faisoit *crier le duvet* de mon menton en me  
 » rasant dans ma jeunesse , voudra faire assaut  
 » de richesses contre l'ordre entier des sénateurs ;  
 » quand un vieil Egyptien , né à Canope dans  
 » l'esclavage , Crispin , le manteau de pour-  
 » pre rejeté sur les épaules , rafraîchira *dans*  
 » *un bain d'air* , ses doigts surchargés par le  
 » poids d'une bague d'été ; ( car il n'auroit pas  
 » la force de porter un anneau ordinaire ) con-  
 » venez-donc qu'il est bien difficile de ne pas  
 » se décider pour la satyre. «

A ce duvet ( \* ) qui crie sous la main d'un plat-pied ; à cette bague d'été qu'on rafraîchit dans un bain d'air , on doit reconnoître que l'auteur a non-seulement *comme un autre achevé ses études* , mais qu'il s'est long tems nourri de la lecture de nos meilleurs écrivains. Quoique le *bain d'air* ne soit pas dans le texte , on sent bien que cette heureuse image étoit dans l'esprit de Juvénal , ainsi que *duvet* au lieu de *barbe* , & *plat-pied* au lieu de *barbier*. Il a supprimé *les doigts en sueur* , *digitis sudantibus* , parce que la sueur & le bain vont mal ensemble.

Ouvrons la seconde satyre , & dès les premiers vers on reconnoîtra la même touche , le même génie , les mêmes graces.

*Fronti nulla fides ! quis enim non vicus abundat*

---

(\*) *Barba gravis.*

*Tristibus obscænis ? Castigas turpia , quum sis  
 Inter socraticos notissima fossa cinados :  
 Hispida membra quidem & duræ per brachia setæ  
 Promittunt atrocem animum ; sed podice lavi  
 Cæduntur tumidæ , medico ridente , mariscæ , &c.*

» Ne vous fiez pas aux apparences , car il  
 » n'y a que trop de ces obscènes personnages  
 » à face austère. Tu déclames contre les goûts  
 » dépravés , toi la chevre de tous les bouquins  
 » socratiques ! tes bras velus & la mal-propreté  
 » de ton extérieur annoncent une morale sé-  
 » vere ; mais comme le médecin rit de ton  
 » hypocrisie lorsque le fruit de tes impuretés  
 » exerce la légèreté de son bistouri ! «

M. M... paroît grand amateur du bistouri :  
 voilà deux fois qu'il le représente ; & à peine  
 sommes-nous arrivés à la 27e. pag. de son  
 livre.

Mais pour mieux saisir la supériorité de la  
 nouvelle traduction , il faut la comparer à celle  
 de M. Dufaulx. Nous allons choisir deux ta-  
 bleaux les plus connus de Juvénal , celui de  
 la pitié , qui termine la XVe. Satyre , & un  
 autre tiré de la Satyre sur la noblesse. Le pu-  
 blic jugera qui des deux traducteurs est le plus  
 fidele , le plus énergique , le plus adroit , le  
 plus maître de sa langue ; & sur-tout si M. M...  
 n'est pas quelquefois le plagiaire de l'académi-  
 cien des belles-lettres.

*Traduction de M. Dufaulx.*

» La nature en nous donnant des larmes ,

» prouve bien qu'elle nous créa sensibles, &  
 » c'est-là le plus exquis de tous nos sentimens.  
 » C'est elle qui nous fait mêler nos pleurs aux  
 » pleurs d'un ami malheureux ; qui nous inté-  
 » resse au sort du pâle criminel , à celui d'un  
 » pupille contraint de citer aux tribunaux son  
 » perfide tuteur ; aimable enfant, dont les joues  
 » arrosées de larmes , ombragées de longs che-  
 » veux, font douter quel est son sexe. C'est la  
 » nature qui nous force de gémir, à l'aspect  
 » des funérailles d'une vierge nubile, ou quand  
 » la terre reçoit le corps d'un enfant trop  
 » petit pour le bûcher. Est-il un homme de  
 » bien, un homme digne, au jugement des  
 » prêtres de Cérès, de porter une torche pen-  
 » dant les mystères de la Déesse, qui puisse  
 » regarder comme étrangers les maux de ses  
 » semblables ? C'est la pitié qui nous distingue  
 » des animaux stupides ; & c'est pour obéir à  
 » sa voix que nous seuls reçûmes des célestes  
 » demeures, une ame capable de commercer  
 » avec les Dieux, d'enfanter & *de polir* les  
 » arts ; bienfait dont est privé la brute aux  
 » regards fixés vers la terre. L'architecte de  
 » ce vaste univers n'accorda qu'une ame sen-  
 » sitive aux animaux ; il nous donna de plus  
 » une ame intelligente, afin qu'une bienveil-  
 » lance mutuelle nous avertît d'avoir recours  
 » à nos semblables, & d'être toujours prêts à  
 » les secourir ; afin qu'abandonnant les antiques  
 » forêts habitées par leurs peres, les hommes,  
 » si long-tems dispersés, fussent enfin réunis par  
 » les liens de la société ; afin qu'on bâtit des

» maisons contiguës, & qu'ainsi rapprochées,  
 » chacun y goûtât avec sécurité les douceurs  
 » du sommeil ; que les armes à la main on re-  
 » levât, on soutînt ses concitoyens opprimés  
 » ou chancelans sous de larges blessures ; &  
 » que protégés par les mêmes remparts, ren-  
 » fermés sous une même clef, la trompette fût  
 » le signal commun de la défense. »

*Traduction de M. M...*

» Les larmes que nous donne la nature ;  
 » prouvent bien qu'elle nous créa tendres &  
 » compatissans, & la sensibilité fait le plus  
 » exquis de nos sentimens. C'est la nature qui  
 » confond nos pleurs avec ceux d'un ami en  
 » proie à la douleur, qui excite notre pitié  
 » à l'aspect d'un criminel morne & défait, &  
 » qui nous intéresse en faveur d'un pupille  
 » forcé de traduire en justice son infidèle tu-  
 » teur. La longue chevelure qui nous cache  
 » ses traits & qu'arrosent ses larmes, nous lais-  
 » sent douter si ce n'est pas *une jeune fille*. C'est  
 » la nature encore qui nous arrache des fan-  
 » glots quand nous voyons porter au bûcher  
 » une vierge nubile, ou mettre en terre l'en-  
 » fant trop petit pour le bûcher. Quel est  
 » l'homme de bien, l'homme jugé digne par  
 » les prêtres de Cérès, de porter la torche  
 » aux mystères de cette Déesse, qui soit in-  
 » sensible à la peine d'autrui ? N'est-ce pas la  
 » pitié qui nous distingue des brutes ? Seuls  
 » nous reçûmes la faculté de penser, qui nous

## 96 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» fait sentir l'existence des Dieux, qui nous  
 » rend capables de cultiver & de perfectionner  
 » les arts. C'est des célestes demeures que nous  
 » est venu le raisonnement refusé aux animaux  
 » penchés vers la terre. Au commencement du  
 » monde, l'auteur commun de leur existence  
 » & de la nôtre, leur donna l'ame sensitive  
 » seulement; mais il nous fit présent d'une ame  
 » intelligente, afin de lier les hommes entr'eux  
 » par le besoin des services mutuels. C'est ce  
 » besoin qui forma les nations, réunit les hom-  
 » mes dispersés, & les chassa des antres &  
 » des forêts qu'habitoient leurs aïeux; c'est lui  
 » qui bâtit nos maisons & qui les appuya l'une  
 » contre l'autre; pour que la confiance réci-  
 » proque nous procurât la douceur d'un tran-  
 » quille sommeil; c'est lui qui protégea le ci-  
 » toyen affoibli par la perte de son sang, ou  
 » qui l'emporta quand il avoit péri dans une  
 » bataille; c'est lui qui éleva les remparts &  
 » les tours, qui nous enferma dans nos villes,  
 » ou qui nous avertit, la trompette à la main,  
 » d'en sortir tous à la fois pour notre défense  
 » commune. «

D'après ce rapprochement, il est visible que  
 le nouveau traducteur copie servilement l'ou-  
 vrage de l'ancien; quand il s'en écarte, son  
 style manque d'énergie; il le charge d'épithé-  
 tes & d'incises qu'on n'apperçoit pas dans l'ori-  
 ginal; il porte même la licence jusqu'à donner  
 à Juvénal des pensées & des mouvemens qu'il  
 n'a point.

Voyons si M. M... est plus heureux lors-  
 qu'il

qu'il traduit la satire contre la noblesse. Juvénal apostrophe *Rubellius* : *Tecum est mihi sermo Rubellii*, &c. » C'est à toi, *Rubellius Planeus*. » La généalogie des *Drusus* te *boursofle* d'orgueil, (*tumes alto Drusorum sanguine*) comme si tu pouvois par toi-même justifier ta noblesse. » (Phrase équivoque qui rend mal, *tanquam feceris ipse aliquid propter quod nobilis esses.*) » Comme si tu méritois que ta mere fût de l'illustre sang des *Jules*, plutôt qu'une journaliere gagnant son pain à filer en plein air. » *Texit* ne signifie pas *filer* ; *sub aggere*, n'est pas traduit ; & *gagnant son pain*, ne se trouve pas dans le texte. » Cette obscure populace, dis-tu quelquefois, dont aucun ne pourroit citer les aïeux de son pere, *voudroit se comparer à moi*, qui descends de *Cécrops*. » (*voudroit se comparer à moi* ! encore un mouvement & une idée que le traducteur prête au satyrique Romain.) » Mais cette classe que tu méprises, c'est elle qui produit les orateurs ; & qu'un illustre ignorant ait une cause à défendre, c'est de *la gent portant toge* que sortira le jurisconsulte seul capable de débrouiller le nœud de l'affaire, & de concilier les loix. » (*Legum enigmata solvat*, est encore mal traduit). » N'est-ce pas dans cette populace plébéienne que se trouve la brave ? N'est-ce pas elle qui porte les aigles romaines sur les bords de l'Euphrate, & qui tient en respect le Batave subjugué ? Mais toi, tu n'es que le descendant de *Cécrops*, & ressembles au buste d'Hermès. ....

## 98 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» Dis-moi , rejeton des Troyens , n'est-ce pas  
 » la force & le courage qui décident *le cas* que  
 » l'on fait des animaux ? Quel est le cheval  
 » dont nous vantons la vîtesse ? Celui qui a  
 » gagné plusieurs prix & mérité les applaudis-  
 » semens du cirque ; le noble courfier , *sans*  
 » distinction d'herbage , est celui qui prend &  
 » conserve sur ses rivaux une avance considé-  
 » rable , & qui leur *chasse la poussiere au nez* ;  
 » mais la lignée de Corythe & d'Hirpin ne  
 » nous laisse voir que des *rosses à envoyer au*  
 » *marché* , quand elle ne remporte la palme  
 » que de loin en loin ; alors plus de respect  
 » pour les aïeux : & , sans égard pour leurs  
 » ombres , ces descendans paresseux sont ven-  
 » dus à vil prix , pour être attelés au char-  
 » riot ou tourner la meule de Népos , *qui leur*  
 » *pèle le col*. Or , si tu veux que nous prisions  
 » ta personne & *non pas le buste* , fais preuve  
 » d'un mérite auquel on ne puisse refuser les  
 » honneurs que nous rendons encore à ces  
 » ancêtres à qui tu dois tout « .

Ce n'est pas ainsi que M. Dufaulx nous re-  
 présente & le noble courroux de Juvénal , &  
 son intrépidité vertueuse , & ses effrayantes  
 images. Sa traduction est une glace qui réflé-  
 chit au moins les principaux objets sans les  
 énerver.

» Superbe descendant d'Enée , n'est-ce pas  
 » la force qui distingue les animaux ? Nous van-  
 » tons un cheval , parce qu'il est rapide & plein  
 » de feu , parce que le cirque retentit souvent  
 » du bruit de ses victoires. Sans égard aux pâ-



» turages qui le nourrissent , nous accordons la  
 » noblesse à celui dont la course brillante fait  
 » voler sur l'arène le premier tourbillon de  
 » poussière. Mais nous envoyons au marché  
 » la postérité de Corythe & d'Hirpin quand  
 » elle cesse de remporter la palme. En dépit des  
 » ombres mémorables de leurs ancêtres , ces  
 » lâches rejets passent à vil prix sous le joug  
 » d'un nouveau maître , & leur col décharné  
 » traîne un charriot , ou fait tourner la meule  
 » de Népos. Si tu veux jouir d'une *estime* (\*) per-  
 » sonnelle , montre-nous des vertus que nous  
 » puissions inscrire à la suite des titres hono-  
 » rables que nous donnâmes & donnons en-  
 » core à ceux à qui tu dois toute ton exis-  
 » tence ? «

On n'apperçoit ici ni *rosses* , ni *meule* qui *leur*  
*pelle le col* , ni courriers sans *distinction d'herbage* ,  
*qui chassent la poussière au nez* , ni courage qui  
*décide le cas* , &c. &c. Qu'on ouvre au hasard  
 la nouvelle traduction , par-tout même élégance ,  
 même exactitude. » D'où viens-tu ? A quelle ta-  
 » verne t'es-tu farci de fèves & de *ripopée* ?  
 » Quel est le *savetier* qui a partagé ton *fri-*  
 » *cot* ? «

» C'est à la grande *gargotte* qu'il faut aller  
 » chercher le général. «

» Tu crains que ton ami ne trouve des *crottes*  
 » de chien dans ton appartement. «

» *Frangere miser calamos* : déchires le bec de  
 » ta plume. «

(\*) *Considération* seroit le mot prop.c.

## 100 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» *Vanissime* : roi des fous ! «

» *Gloria tanta libet quid erit , si gloria tantum est ?* Que leur fera la gloire , telle qu'elle puisse être , si c'est de la gloire toute sèche ?....

» *Mulier corpore sano* : femme qui creve de santé. «

» *Turgida Lydes* : la féconde Lydé. «

» *Tunicati* : endosser le gilet. «

» *Togatus* : courir en habit du matin. «

» *Heres bullatus* : enfant à la jaquette. «

» *Sordes farris mordere caninis* : grignoter un méchant morceau de pain , tel qu'en en donne aux chiens. «

» *Solidæ jam mucida frusta farinæ* : un chignon moisi de pâte compacte qui ébranle les machelières , &c. «

» *Coram dominis consumitur pecunia* : ils mangent l'argent à la barbe de celui qui l'a prêté. «

» *Uxor primâ luce egressa reverti nocte solet* : quand ton épouse auroit l'habitude de sortir dès le petit jour , pour ne rentrer qu'à nuit close , avec sa robe fripée. « ( Avec sa robe fripée , addition du traducteur. )

» *Brevibus pistæ remis incumbere testæ* : voguer dans des canots grands comme des coquilles. «

» *Tunc adversis urgentibus , illuc recidit ut malum ferro submitteret ac se explicat angustum* : alors Catulle , voyant que la tempête redouble se détermine à couper le mât , & met son vaisseau comme un sabot.

» *Sed qui sermones ! quam fæda buccina famæ !*

» Mais si tu savois ce que l'on dit de toi , &  
 » comme le public *t'habille* ! «

Les phrases de ce genre sont si multipliées dans l'ouvrage de M. M.... qu'on en pourroit former un dictionnaire très-nouveau , très-piquant , aussi propre à orner la mémoire qu'à perfectionner le goût. La langue françoise acquiert sous sa plume des tournures d'une mollesse & d'une rapidité comparables au grec & au latin. Celle-ci , par exemple : » Tous les  
 » vieillards se plaignent , qui de l'épaule , qui  
 » des reins , qui de la cuisse. Celui-là , totale-  
 » ment privé de la vue , porte envie à ceux  
 » qui ont encore un œil ; celui-ci , &c. «

M. M.... rectifie aussi le jugement de ses prédécesseurs avec une grande supériorité d'intelligence : Quand on présente à Néron le fameux turbot qui avoit été pris dans la mer Adriatique : aggrée , lui dit le pêcheur , un morceau trop superbe pour des tables vulgaires. Le nouveau traducteur persuadé que ce compliment étoit indigne & de l'empereur & de Juvénal , fait dire au pêcheur : » César , je vous présente  
 » un morceau plus grand que les cuisines or-  
 » dinaires. « *Accipe , privatis majora focus.*

C'est ainsi que M. M.... prétend faire entendre le langage de Juvénal , & rendre à sa taille le port majestueux qu'il lui connoît. C'est avec des rosses , des sabots , des pieds-plats , des robes fripées , des jaquettes & des capuchons gris ; c'est avec du fricot , des crottes de chiens , de la ripopée , &c. qu'il veut relever sa statue , réparer les traits mutilés de sa physionomie , & nous l'offrir.

comme *le plus sublime des poètes*. Une telle entreprise , assurément , doit lui valoir autre chose qu'une gloire toute sèche.

Les commentaires du savant anonyme ne le cedent point à sa traduction ; ce n'est pas en vain qu'il attaque *Lubinus, Turnebius, Farnabius, Henninius*, & tant d'autres qu'il trouve remplis d'*inepties puériles & grossières*. Un seul exemple suffira pour manifester la prééminence du nouveau commentateur. Jusqu'ici nous n'avions eu que des notions vagues sur la statue de *Vagellius* ; enfin l'oracle de l'antiquité va nous instruire : » Sans savoir précisément quel étoit » ce *Vagellius*, l'on conçoit que ce devoit être » un plat sujet. Le même nom revient, Sat. XVI, » avec l'épithète de déclamateur entêté comme » une mule : il faut croire qu'il y avoit à Rome de ces bavards d'avocats, qui parlent comme un réveil jusqu'à la fin du ressort : les causes sont rares pour eux ; & peut-être veulent-ils donner à une seule l'étendue de plusieurs. Dieu nous fasse paix & miséricorde, & leur envoie tant d'affaires personnelles qu'ils ne s'occupent plus de celles d'autrui. « Ainsi soit-il.

( *Mercur de France.* )



---

*L'ENFANT INDOCILE*, comédie en quatre actes ou cinq, *se on le juge à propos*. A Londres, & se trouve à Paris, chez Cloufier, imprimeur-libraire, rue Saint-Jacques. In-8vo. de 132 pag. 1779.

**P**OUR lever toute équivoque, l'auteur auroit dû ajouter au titre de sa comédie, qu'il est question d'une jeune demoiselle, & non d'un garçon. Mais il semble que dans tout le cours de sa piece, il affecte de soutenir cette équivoque, en mettant au masculin les épithètes qu'il donne au mot *enfant*. Ainsi il ne manque jamais de dire, par exemple, *ce cher enfant*, au lieu de *cette chere enfant*, qui nous paroît d'un meilleur goût & plus conforme à l'usage reçu. Autre reproche sur le titre; c'est qu'il n'énonce pas exactement le sujet de la piece. Il auroit fallu plutôt l'intituler, *la méchante mere*, puisque celle dont il est ici question, est cause, par ses duretés, ses emportemens, sa haine la plus décidée, de tous les défauts de sa fille Eugénie, & de la démarche imprudente qu'elle est sur le point de faire, en s'enfuyant de la maison paternelle, pour se soustraire aux mauvais traitemens qu'elle éprouve. *Cette enfant* a d'ailleurs le cœur excellent; elle répare ses brusqueries & ses vivacités par les paroles & les manieres les plus obligeantes. Sensible à la tendresse de

son pere, elle fait avec plaisir tout ce qu'il lui ordonne. Pour lui complaire même, elle porte la déférence jusques à solliciter fort humblement les bonnes graces de sa mere, & elle ne se retire avec dépit qu'après avoir été repoussée avec fureur. Nous demandons si c'est-là *une enfant indocile*? A cela près l'ouvrage n'est pas sans quelque mérite; il marque d'ailleurs une ame honnête & d'excellentes vues.

Lisimon, forcé de s'expatrier à la suite d'une affaire d'honneur, avoit laissé Araminte, sa femme, chargée seule de l'éducation d'Eugenie, leur fille. La premiere, occupée de la société, des plaisirs qu'elle lui procuroit, & auxquels l'attente & le malheur de son mari ne l'empêcherent pas de se livrer, ne trouva pas le tems d'élever sa fille. Une femme qui songeoit foiblement à ses devoirs d'épouse, ne pouvoit être fort occupée de ceux de mere. Elle confia Eugenie à une femme unique pour la douceur, qui lui laissa faire tout ce qu'elle voulut. Lorsqu'elle eut passé 9 ans dans cette espece d'indépendance, elle la mit au couvent sous les soins d'une femme sévere qui ne s'occupa qu'à la contrarier en tout. Une éducation ainsi conduite eut les effets qu'elle devoit produire. Lisimon, à son retour, trouva qu'il falloit recommencer l'ouvrage, &, ce qui étoit plus difficile, détruire ce qu'on avoit mal fait. Il se flatte d'en venir à bout; mais il auroit besoin d'être secondé par sa femme; il ne l'est point. Elle ne fait opposer à Eugenie qu'une violence qui aigrit son caractère. Si elle lui

parle , c'est avec dureté & le ton du reproche , qui lui attire , de la part de sa fille , des réponses vives , ou un silence qu'elle a raison de regarder comme un manquement. Lisimon , qui ne fait employer que la douceur & la tendresse , réussit toujours à la faire revenir à elle ; il parvient à la déterminer à faire des excuses , après l'avoir fait convenir que si sa mere s'est emportée sans raison , elle a eu tort de lui manquer ensuite. Eugenie ne tient pas contre la raison présentée par la tendresse ; elle se rend chez sa mere ; & la voyant occupée avec ses femmes , elle s'arrête dans l'éloignement , d'où elle entend le dialogue suivant ;

ARAMINTE , *vivement*. On n'est point allé chez le tapissier ?

LISETTE , *froidement*. On y est allé , madame.

ARAMINTE , *avec humeur*. Cet homme étoit sorti , jamais il n'y manque.

LISETTE. Il étoit chez lui , madame.

ARAMINTE , *vivement*. Ce couffin n'étoit pas fait ?

LISETTE. Il étoit fait , madame.

ARAMINTE , *avec humeur*. Il n'étoit pas garni ? C'est affreux.

LISETTE. Il étoit garni , madame.

ARAMINTE , *vivement*. On ne l'a point apporté ?

LISETTE. Il est ici , madame.

ARAMINTE , *avec humeur*. Vous n'avez point examiné , si c'est du duvet ou de la plume , cela vous est parfaitement égal.

LISETTE. C'est du duvet , madame , du plus beau & du meilleur.

ARAMINTE. Ah ! mon pauvre chien dormira donc à son aise ; qu'on l'amuse quand il se réveillera , & qu'on ne s'avise point de le provoquer.

Après avoir montré tant de tendresse & d'attention pour son chien , Araminte s'arme de sévérité à l'aspect de sa fille , qui s'approche pour lui prendre la main , & dont elle repousse les excuses qui étoient déjà sur ses levres , & éteint la sensibilité qui s'éveilloit au fond de son cœur ; elle lui ordonne de demander pardon à genoux ; & les genoux d'Eugenie , que la tendresse alloit plier , se roidissent aussitôt qu'elle entend des ordres & des menaces. Araminte , irritée , se plaint amèrement à son mari , le presse de la débarrasser de cette indocile , en la mariant ou en la mettant dans un couvent. Lisimon a de grandes objections contre ce dernier parti ; quant au premier , il croit devoir attendre le tems où sa fille , qui ignore encore ce qu'elle doit à sa mere , sera instruite de ce qu'elle devra à ses enfans & à son mari.

Ces délais impatientent Araminte ; elle veut les achever , & forcer Lisimon à la satisfaire ; pour cela , elle emprunte le secours de Céphise , une femme de sa société , qui ne devroit être celle d'aucune femme respectable , & qui ayant assez peu de délicatesse pour la seconder , ira sans doute plus loin qu'elle ne le veut. Céphise propose un parti. » Valere , s'é-  
 » crie Araminte ! Ce seroit achever de la per-  
 » dre. Il lui faut un homme en état de pro-  
 » fiter de la connoissance que je lui donnerai



» de son caractère, un homme qui ne lui cede  
 » rien, qui la contrarie en tout, qui se fasse  
 » un point d'honneur de détruire les mauvais  
 » effets de l'aveugle complaisance du plus chi-  
 » mérique de tous les peres ; Dorante est  
 » l'homme qu'il lui faut «.

» CÉPHISE, *d'un air d'étonnement & d'ad-  
 » miration.* Il faut être mere pour voir  
 » d'un coup-d'œil & l'indocilité de votre fille,  
 » & l'inflexibilité de votre gendre ; & l'usage  
 » que vous pourrez faire d'une certaine inti-  
 » mité entre vous & lui «.

Céphise n'hésite point de s'engager à tout ce qu'on exige d'elle ; mais occupée de tirer parti de tout, elle propose cet hymen à Valere & à Dorante, bien sûre de tirer avantage de leur concurrence, & bien résolue de faire choisir celui qui lui paroîtra le plus reconnoissant. Elle connoît Eugenie, qui ne fait rien de rien, qui ne voit dans un mari qu'un homme qui la tirera de la dépendance de sa mere, & qu'il ne lui sera pas difficile de faire prononcer comme elle voudra. D'ailleurs elle a une ressource certaine : c'est de l'engager dans quelque démarche qui rendra le mariage nécessaire. L'occasion s'en présente bientôt ; Eugenie maltraitée à souper par sa mere, qui s'emporte jusqu'à la frapper, vient presser elle même la dangereuse conseillère de lui accorder un asyle dans sa maison. Les arrangemens sont pris pour l'y conduire le soir-même. Céphise triomphante, se hâte d'écrire à Valere & à Dorante, pour les avertir que le parti qu'elle destine au

## 108 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

plus digne sera chez elle cette nuit ; qu'ils se hâtent de venir , & de faire les offres qui doivent influer sur le choix. Valere trop honnête pour se prêter à cette intrigue , envoie à Lifimon la lettre qu'il a reçue. On empêche la fuite d'Eugenie. » Ma fille , lui dit Lifimon ,  
 » *mon cher enfant* , je ne te fais aucun repro-  
 » che , je suis plus coupable que toi. Pour-  
 » quoi , par un égard absurde , criminel même ,  
 » puisqu'il s'agissoit ..... mais toi ..... com-  
 » ment imaginer les horreurs dont une femme  
 » artificieuse est capable ? Comment prévoir  
 » les suites funestes d'une seule démarche faite  
 » à mon insçu & dictée par la passion ? La  
 » honte dont tu te couvrois ; la nécessité ac-  
 » cablante de fuir à jamais les regards du pu-  
 » blic ; l'impossibilité plus affreuse de te déro-  
 » ber aux tiens ; la désolation de ta famille  
 » qui partageoit ton opprobre ; le désespoir de  
 » ton pere , trop vertueux pour n'être pas le  
 » bourreau... ou plutôt la victime de l'homme  
 » vil... ( *il frémit* ) c'étoit la main d'Eugenie  
 » qui m'entraînoit au tombeau ! « Eugenie se  
 jette aux pieds de son pere. Araminte , éclairée sur les projets de Céphise , reconnoît son imprudence , & revient à sa fille qui , touchée des caresses de sa mere , s'élance dans ses bras , & annonce que la douceur corrigera bientôt les défauts de son éducation.

Tel est le sujet de cette piece , où l'on trouve de l'intérêt , des situations , mais pas assez de développemens , & des plaisanteries qui ne sont pas toujours du meilleur ton. L'anonyme a fait

5 actes que le lecteur peut , à son gré , réduire à 4 ; il ne s'agit pour cela que de supprimer une scène que l'auteur a trouvée plaisante , mais qui n'est pas liée à l'action. Pendant qu'Eugenie se dispose à sortir de la maison pour gagner la voiture de Céphise , elle est forcée de rentrer & de se cacher pour faire place à un valet & à une soubrette qui se proposent de se marier , mais qui , témoins de la conduite d'Araminte à l'égard de sa fille , prennent ensemble l'engagement solennel de ne pas l'imiter quand ils auront des enfans. Cette scène a de la gaieté ; quoiqu'elle rappelle des faits qui viennent de se passer hors de la scène , elle n'en est pas moins un hors-d'œuvre propre à faire languir l'action , & même à impatienter le lecteur ou le spectateur autant qu'Eugenie , dont il retarde la fuite qui ne doit pas avoir lieu. L'auteur , quel qu'il soit , annonce des talens qui méritent d'être encouragés ; l'usage & l'étude des maîtres de l'art lui apprendront à décider davantage les caractères dont il présente les effets , à les moins charger quelquefois , & à en écarter quelques-uns qui , comme celui de Céphise , ne sont pas de l'espèce de ceux qu'il faut présenter au théâtre.

( *Journal de Paris ; Journal encyclopédique ; Affiches & annonces de Paris.* )

---

*EXPOSÉ d'une méthode par laquelle on rend des disques de verre , destinés à des machines électriques , capables d'exciter l'électricité dans une atmosphère humide ; suivi d'une manière de faire de très-bons coussins pour frotter les verres des machines électriques , & de la description d'un électrophore perpétuel , plus parfait que ceux dont on s'est servi jusqu'ici ; par C. CUYPERS , 1778. In-8vo. de 38 pages. A la Haye , chez Pierre-Frédéric Goffe , libraire de S. A. S.*

**L**A Hollande est peut-être de tous les pays celui où la physique & l'histoire-naturelle sont cultivées avec le plus de succès , par des gens même qui n'ont pas fait des études réglées , & dont l'état & le genre de vie paroissent n'avoir aucun rapport avec les sciences : M. Cuypers en fournit un nouvel exemple ; sa profession , très-étrangere assurément à la philosophie , ne l'a pas empêché de consacrer à celle-ci ses momens de loisir , & de faire des découvertes utiles au public , & qui sont exposées avec beaucoup de netteté dans la brochure que nous annonçons. On fait que l'humidité de l'atmosphère influe considérablement sur les machines électriques , dans lesquelles on emploie des globes , des cylindres ou des disques de verre : il arrive de-là que les effets qu'on

obtient sont souvent beaucoup plus foibles lorsque l'atmosphère est chargée de vapeurs humides, que lorsqu'elle est pure & sèche. M. Cuypers s'est appliqué depuis quelques années à rechercher s'il y auroit moyen de diminuer ou de corriger entièrement ce défaut auquel ces machines sont sujettes. Sachant qu'on avoit déjà observé que toutes les sortes de verre ne sont pas également propres à exciter l'électricité, il a fait diverses expériences pour découvrir quelle en est la meilleure sorte, & il a trouvé que c'est le verre qui est le moins attaqué par l'humidité, qui est le plus dur, qui résiste le plus à la lime, & qui ayant été exposé pendant long tems à l'air, au soleil, ou dans des appartemens où l'on fait fréquemment du feu, a perdu, au moins en partie, ces particules salines qui entrent dans la composition de tout verre. De-là M. Cuypers conclut que pour rendre un disque propre à exciter une forte électricité, il ne s'agissoit que de communiquer au verre un degré de chaleur assez considérable pour faire évaporer les particules salines surabondantes. L'expérience a justifié cette conjecture : un disque de 16 pouces de diametre ayant été placé pendant 12 à 13 semaines, dans un four médiocrement échauffé, il s'est trouvé que la chaleur l'avoit rendu infiniment plus susceptible d'électricité qu'un autre disque de même verre, mais qui n'avoit pas été dans le four.

Comme les effets des machines électriques dépendent non-seulement de la qualité du verre

## 112 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

frotté , mais encore en grande partie des coussins dont on se sert pour frotter , notre industriel auteur a aussi tourné ses vues de ce côté-là , & il est parvenu à faire d'excellens coussins qui peuvent servir quatre fois plus long-tems que les frotteurs ordinaires. Il faut voir dans la brochure même la description de ces coussins , aussi bien que celle de l'électrophore perpétuel que M. Cuypers a inventé. Nous nous contenterons de dire que les effets électriques de cet instrument sont incomparablement plus forts que ceux des électrophores de la grandeur de celui-ci : ils surpassent même quelques électrophores plus grands , & ils ne sont pas moindres quand l'atmosphère est humide que quand elle est sèche. Il est à remarquer qu'un seul frottement foible rend l'appareil capable d'agir pendant long-tems avec la même force : quand M. Cuypers a frotté ses verres , il peut tirer plus de 200 étincelles de chacun de ses plateaux , & en laissant le plateau de métal sur le verre , sans y toucher , l'électricité subsiste encore plusieurs heures après le frottement.

L'écrit dont nous venons de donner une idée , a été composé en Hollandois , & le sieur Gosse l'a aussi imprimé en cette langue. Quant à la traduction françoise , nous apprenons qu'on la doit à M. S. P. van Swinden , jeune avocat , qui joint aux connoissances qu'exige sa profession , beaucoup de goût pour la physique & pour l'histoire-naturelle. Il est frere du célèbre professeur de Franeker.

Nous terminerons cet article , en transcrivant une note que M. Cuypers a ajoutée à sa préface : elle montrera le jugement que les connoisseurs portent de son électrophore : » Je » ne puis passer sous silence le sort qu'ont subi » mes électrophores pendant qu'on imprimoit » ceci. D'abord M. Allemand , professeur de » philosophie à Leyde , après les avoir examinés , » a témoigné que leurs effets étoient surprenans. S. E. M. van de Perre , représentant » de S. A. S. Mgr. le prince d'Orange , comme premier noble de la province de Zélande , » a jugé mon grand électrophore digne de paroître sous les yeux de S. A. S ; comme en » effet , elle a bien voulu y jeter un coup-d'œil favorable , & permettre qu'il fût placé » dans son cabinet de physique , tandis que le » petit électrophore est actuellement entre les » mains de S. E. Enfin , S. E. le prince de Galitzin , ministre plénipotentiaires de S. M. C. l'impératrice de Russie , à la Haye , a bien » voulu juger très-favorablement des effets de » mon électrophore , quoique le jour où j'eus » l'honneur de le lui présenter fût très-nuisible » à l'électricité. «

( *Bibliothèque Hollandoise des sciences  
& des beaux-arts.* )

---

Ueber den religions zustand in den Preussischen Staaten , &c. *Lettres sur la situation de la religion dans les états Prussiens.* Premier & second volumes. A Leipzig , chez Weigand , 1778. 2 vol. in-8vo.

CES 37 lettres ont été écrites par un jeune voyageur en 1775 , 1776 & 1777 , sans ordre , à mesure que les objets se sont présentés à ses yeux ou à sa pensée. Elles sont suivies , d'un commentaire de l'éditeur , qui n'est point nommé , non plus que leur auteur ; mais elles sont imprimées à Halle & s'y vendent librement , ainsi qu'à Leipzig , où l'on peut adresser des mémoires pour les tomes suivans , chez Weigand.

Ire. Ile. Ille. *Lettres.* » En entrant dans le premier village Prussien , je fus frappé de l'air de gaieté qui regne sur le visage & dans tous les mouvemens des payfans. Tout y annonce leur bonheur sous cette domination ; ils chantoient la plupart , & leurs voix robustes & harmonieuses , surpassoient le son des cloches qui annonçoient le dimanche : car c'étoit un samedi. J'allai voir le pasteur Luthérien , prédicateur habile , que je trouvai occupé à soigner des vers à soie. Il m'apprit que le roi favorisoit beaucoup cette culture , qu'il accordoit des prix à ceux qui s'y distinguoient , qu'il en avoit remporté deux , & que



sa fille qui n'avoit que quatorze ans en avoit obtenu un. «

» Arrivé à Berlin, je desirois y voir le ministre Spalding, pour qui son livre de l'utilité du ministère de prédicateur, *ueber die nutzbarkeit des predigtamtes*, m'avoit inspiré de la vénération; il étoit en campagne dans cette saison, comme c'est l'usage des ecclésiastiques du premier rang. D'ailleurs on dit de M. Spalding qu'il vit plus retiré, & se communique moins, depuis que M. Gleim a commis envers lui l'infidélité inexcusable de publier les lettres dans lesquelles il lui révéloit les secrets de son ame, en matiere de religion. Cependant je m'amusai à lire la vie & les pensées de maître Sebaldu Nothanker, *Leben und meinungen des herrn Magister Sebaldu Nothanker*, roman fort en vogue de M. Nicolai, qui n'a pas épargné le ridicule de certains prédicateurs. «

» Je me promenai aussi dans le parc & sous les tilleuls, promenades uniques au monde, & qui, de l'aveu des Anglois, l'emportent sur leur *Hyde-parc*. J'y vis des ministres en habit de couleur avec leurs épouses & d'autres dames. Plusieurs font l'ornement de leur sexe par les agrémens de leur esprit & leurs talens littéraires, telles que madame Bamberger, fille du ministre Sak, de laquelle on a quelques écrits ingénieux; & madame Reclam, fille du ministre Stosch, connue par ses poésies charmantes, & par les cantiques spirituels qu'elle a traduits de l'allemand en françois: sans compter feu madame Busching, née Dilthei, qui étoit mem-

bre honoraire de la société Allemande de Göttingen. «

IVe. On regarde M. Sak , natif du pays d'Anhalt, comme le premier ministre Protestant des états du roi de Prusse. Il y occupe les places de premier conseiller du consistoire supérieur, de premier prédicateur de la cour, & de catéchiste des jeunes princes & princesses de la maison royale. Il y passe pour le réformateur de l'éloquence de la chaire. Sa bibliothèque fut toujours ouverte aux jeunes prédicateurs , qui le réverent comme leur pere & leur maître. Avant son grand âge , il daignoit revoir & corriger leurs sermons. Mrs. Bamberg & Noltenius, prédicateurs à Berlin , Kuster à Magdebourg, Pauli à Halberstadt, Hering à Breslau, Erichson à Königsberg, se glorifient d'avoir été ses élèves. Ses sermons, imprimés en 6 parties, n'ont pas démenti sa réputation, & tout le monde a lu son *apologie de la foi*. A soixante & treize ans [ en 1775 ] il prêche encore dans l'appartement de la reine; il a un teint de rose, & le contentement est peint sur son visage. Quoique Réformé, il n'a point fait difficulté de marier son fils à la fille du premier pasteur Luthérien, pour fortifier les liens de la fraternité entre les deux communions protestantes. Ce fils, aujourd'hui son collègue, marche sur ses traces, & s'est déjà acquis de l'estime par ses ouvrages.

Ve. M. Spalding tient le second rang dans l'opinion publique, & le premier des Luthériens. Il imprime un respect irrésistible, quand il pro-

cede de la sacristie à la chaire. Aucun prédicateur ; si ce n'est peut-être M. Zollikofer de Leipzig, n'a un port aussi sérieux & aussi majestueux. Malheureusement sa voix n'a pas assez d'étendue , pour remplir une aussi grande église que la sienne , celle de S. Nicolas. Il censure les vices des grands avec une hardiesse apostolique, sans en offenser aucun par des applications personnelles. Son auditoire est toujours nombreux & illustre ; il prêche aussi dans l'appartement de la reine. Ceux qui sur la foi de relations infidelles , s'imaginent que l'irréligion triomphe à Berlin , & que les temples y sont déserts , ceux-là n'ont , pour être détrompés de leur erreur , qu'à y venir eux-mêmes être témoins de l'affluence de toute condition qui les remplit aux momens destinés au culte public. Les premières familles font élever leurs enfans dans la crainte de Dieu , & donnent l'exemple de la fréquentation de l'église. Telles que les Finkenstins , les Buddenbroke , les Herzberg , Zeidlitz , Domberg , Schulenburg , &c. M. Spalding , comme écrivain , s'est fait un nom immortel par son traité sur l'utilité de la prédication , déjà cité , deux volumes de sermons , & d'autres ouvrages.

M. Scholz , ancien prédicateur de la cour ; doit être compté au nombre des principaux ministres de Berlin. C'est peut-être le seul Allemand qui sache la langue cophte.

La fantaisie a pris quelquefois à certains prédicateurs , de vouloir prêcher en vers dans des circonstances extraordinaires. M. Baumgarten , confesseur de la reine & premier pré-

## 118 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

dicateur de la cour, céda en 1762 à cet amour de la singularité , à l'occasion de la paix , & se permit inconsidérément dans son discours des déclamations au moins fort déplacées sur les têtes couronnées , & particulièrement sur l'impératrice de Russie. Cette imprudence lui a attiré des chagrins qui ont vraisemblablement avancé ses jours ; car il est mort dans la même année. Bando , prédicateur de village , a eu la démangeaison de l'imiter en prêchant également en vers : ce qui a donné lieu au consistoire de défendre à tout prédicateur des états Prussiens de prêcher dorénavant en vers.

VIe. & VIIe. M. Teller , né à Leipzig , prévôt & premier prédicateur de S. Pierre , est plus connu par ses écrits que par ses discours. Il est associé au travail de la bibliothèque générale d'Allemagne. Son dictionnaire est fort répandu , & on fait grand cas de son sermon sur la dévotion domestique. Il est exposé aux imputations de focinianisme : sort qu'il partage avec la plupart des théologiens de Berlin , que ceux de Saxe , de Mecklenbourg & d'Anhalt représentent comme autant d'ennemis de la divinité de J. C.

Le catéchisme de M. Diterich lui assure la reconnoissance de notre âge & des générations futures. On ne connoissoit presque à Berlin que le petit catéchisme Luthérien d'Heidelberg. Quelques grandes maisons seulement faisoient usage de ceux de Saurin & d'Osterwald. Tout le monde sentoît le besoin d'une instruction courte & précise accommodée au tems. M.

Diterich en a composé une qui peut également servir aux Protestans des deux communions, parce qu'il y a évité tout ce qui est un sujet de contestation. Il l'a encore abrégée & réduite à une feuille pour les gens de la campagne; déjà elle est passée de la capitale dans les provinces, & peut devenir la source commune d'une même doctrine.

VIIIe. Les théologiens Réformés - François se sont peu distingués par leur savoir en comparaison des Allemands, soit à Berlin ou dans les provinces. Ceux qu'on élève en petit nombre au séminaire de Berlin, ne sont pas concevoir l'espérance qu'ils surpasseront leurs prédécesseurs. M. Formey est aujourd'hui le plus célèbre théologien de cette église. On ne peut lui contester des connoissances très-étendues. Il prêche d'une manière touchante. Abstraction faite de ses talens littéraires qui l'ont élevé à la place de secrétaire-perpétuel de l'académie des sciences & de conseiller-intime, son lustre en qualité de théologien est effacé par l'éclat des Sak, Spalding, Teller, Ludke, Busching, Bamberger, &c. Les autres prédicateurs françois, si l'on excepte Mrs. Moulines, Pajon, les deux Bocquet & Reclam, ne sont point du tout connus du monde savant.

IXe. Xe. XIe. Sous le gouvernement Prussien aucun n'a été banni du pays ou dépossédé de sa charge pour sa religion ou pour sa liberté de penser, de parler & d'écrire. Les Catholiques, les Luthériens, les Réformés, les Herrenhuthers, les Piétistes, les Gichte-

liens , les Mufefeldiens , les Edelmanniens , les Dammiens y vivent enfemble focialement. Le bourgeois Catholique ne trouve point de difficulté à choifir un Luthérien ou un Réformé pour parrein de fon enfant , & ceux-ci de même. La plupart des cimetières font communs aux trois religions. Les miniftres les plus renommés des différentes communions fe voient amicalement. Le feu médecin Stahl aimoit à les réunir chez lui. Ils fe rencontrent fouvent enfemble à la fociété de Reffource ; c'eft le nom qu'on donne à une maifon où les honnêtes gens peuvent trouver une compagnie de perfonnes éclairées à toutes les heures du jour. Il faut convenir que l'éducation domeftique eft affez négligée à Berlin , & pour l'éducation extérieure il n'y a qu'une bonne penfion , celle du fieur Splittgarbe.

XIle. & XIIIe. Le fyftême de la tolérance eft fort ancien parmi les Proteftans , qui en avoient befoin pour eux-mêmes au commencement de leur réforme. Quoiqu'il ait été abandonné dans plufieurs états , il a été maintenu dans le Brandebourg par les électeurs Luthériens & leurs fucceffeurs Réformés. L'électeur Jean Sigifmond , qui fe déclara Réformé en 1613 , comme Joachim fecond s'étoit fait Luthérien en 1536 , rendit en 1614 la fameufe ordonnance qu'on peut regarder comme le fondement légal de la tolérance réciproque dans les états Pruffiens. Il eft vrai qu'en 1678 cette tolérance ne s'étendoit pas jufqu'à fouffrir que les Ariens , les Sociniens , les Photiniens qui commençoient

commençoient à pulluler dans le Brandebourg; eussent un culte public , mais en même-tems que cette publicité leur fut interdite ; il fut enjoint de les supporter , tant qu'ils demeureroient paisibles , & ne travailleroient pas à étendre leurs erreurs. L'asyle accordé aux réfugiés françois a aussi contribué à répandre l'esprit de tolérance : car tous les Réformés ne sont pas de même avis ; par exemple , les Réformés d'Anhalt ne reçoivent point le synode de Dordrecht.

XIVe. Frédéric I. augmenta encore la liberté de conscience , en défendant de prêcher , nommément contre ceux qu'on appelloit Piéristes , Séparatistes , Labadistes. On vit dès-lors des ministres Luthériens & Réformés recevoir alternativement la communion les uns des autres , sans égard pour le nom d'*Indifférens* qui leur étoit donné par le vulgaire rigide. Le petit traité de Schaden contre la confession privée , ayant causé quelque trouble parmi les Luthériens , fut supprimé ; & néanmoins il fut absolument défendu aux ministres Luthériens de refuser la communion , sous prétexte d'omission de confession privée , aux membres de leur église ; parce que Luther n'avoit rien statué sur cet article , & qu'il n'y avoit pas même de confessionnaux dans les églises luthériennes des royaumes de Suede & de Danemarck , de plusieurs états de la Haute-Allemagne , ni dans celles d'Hollande. Pour indemniser les ministres de la perte d'une partie de la petite rétribution qu'ils avoient coutume de recevoir sous le nom de denier de

confession , il accorda 200 thalers de gratification par an à ceux des églises de St. Nicolas , St. Pierre & Ste. Marie.

Thomafius , obligé de sortir de Saxe pour n'y être pas la victime de ses ennemis , qui l'accusoient d'hérésie & de lèse-majesté , trouva en 1690 un asyle à Halle , avec la liberté d'écrire. Il y déclara la guerre aux procès de forciers & de démons ; il découvrit une infinité de supercheries pratiquées sous le manteau de la dévotion ; il arracha le masque aux faux théologiens qui entretenoient le peuple dans l'ignorance & l'obéissance aveugle , & il apprit à ceux du plus bas état à penser en hommes raisonnables , & à voir de leurs propres yeux. L'électeur créa l'université de Halle en partie à sa sollicitation , l'en fit directeur , & se servit plusieurs fois de ce téméraire & infatigable écrivain , partisan de la tolérance , pour attaquer les opinions qu'il vouloit détruire ou modifier.

XVe. Quoique Frédéric-Guillaume ait reçu , jusqu'à la mort , la communion suivant les cérémonies des Réformés , il fréquentoit plus souvent les églises luthériennes , entraîné par son affection pour la profession militaire , dont les principaux chefs assistoient au sermon dans l'église de la garnison. Il se prêtoit à tous les goûts & à toutes les fêtes. Ainsi en 1713 il célébra le jubilé ou la centieme année de l'introduction de la réforme sous Jean Sigismond , en 1717 celui de la réforme de Luther dont le second siecle étoit révolu , en 1730 aussi la deux-centieme année de la confession d'Augs-



bourg, & en 1739 aussi la deux-centieme année de la réforme acceptée dans le Brandebourg sous Joachim second. L'exemple du souverain qui écoutoit sans scrupule les prédicateurs des partis opposés, a sans doute beaucoup affoibli leur animosité, & sembloit frayer le chemin d'une réunion qui n'a point encore été achevée, quoiqu'elle lui ait semblé possible. Il se figuroit que le concours des autres églises réformées y étoit nécessaire; c'est pourquoi il écrivit en 1721 aux Cantons Suisses Evangéliques, pour les engager à obtenir de leurs ministres qu'ils n'exigeassent plus la souscription du formulaire appelé parmi eux *Formula consensus*, qui étoit la pierre d'achoppement du côté des Réformés, comme du côté des Luthériens, celle dite *Formula concordia*. A son instigation le corps évangélique s'adressa aux Cantons pour le même sujet; mais l'effet désiré ne s'ensuivit pas. Les cris de Neumeister, pasteur de Hambourg, des théologiens étrangers & des Piétistes le firent échouer.

Frédéric veilla à la discipline ecclésiastique en réduisant les sermons à une heure d'étendue au plus; en établissant une revue des prédicateurs qui doivent chaque année prêcher devant un visiteur sur le texte qui leur est donné; en abolissant l'usage des surplis, des chasubles, des lumieres, & des nappes d'autel, comme des superfluités dispendieuses dont on peut se passer, au jugement même des Catholiques, chez qui les moines prêchent sans surplis; en défendant de prêcher sur des matieres de controverse, sans fruit pour les auditeurs, au lieu

de leur apprendre à craindre Dieu & à pratiquer les devoirs; en réglant les cas de pénitence publique imposée jusques-là trop arbitrairement; en déterminant l'ordre & les matieres des sermons.

XVIe. Les dix regles prescrites aux jeunes prédicateurs par Frédéric-Guillaume en 1739, méritent de trouver place ici. 1°. Avant tout ils doivent être élevés dans une crainte de Dieu véritable, & sans hypocrisie, dans la connoissance des vérités & dans la pratique des vertus, afin qu'étant de vrais chrétiens, ils soient capables d'édifier l'église par une doctrine pure & une conduite irréprochable. 2°. Ils doivent de bonne heure se fortifier dans la philosophie & dans l'usage d'une logique saine, telle par exemple que celle du professeur Wolff, afin qu'ils sachent se former une idée claire & précise de toute la théologie, & particulièrement des textes qu'il s'agit d'expliquer, les envisager dans leur vrai sens, en déduire les vérités qu'ils renferment, en tirer des conséquences solides & en faire l'application d'une maniere convaincante. 3°. Ils doivent s'accoutumer à une façon de s'exprimer raisonnable, nette & persuasive, en sorte que leurs discours n'aient rien de bas & de commun, & ne soient aussi ni trop élevés, ni trop fleuris, ni artificiels, ni forcés. Il faut donc qu'ils s'exercent à acquérir un style pur, intelligible & précis, & s'appliquent à exciter des idées claires dans l'entendement, & de bonnes résolutions dans la volonté de leurs auditeurs, plutôt qu'à faire parade de

leurs talens & de leur science. 4°. Ils doivent apprendre à méditer avec ordre, & à bien concevoir la matiere qu'ils veulent traiter; alors il ne leur sera point difficile d'en parler clairement & convenablement : il est nécessaire qu'ils rédigent leurs sermons par écrit, non-seulement pour s'assurer d'y mettre un meilleur ordre, mais afin aussi de ne rien avancer publiquement qui ne soit pas assez réfléchi. 5°. Ils doivent expliquer leur texte raisonnablement & avec édification, suivant la portée de leur auditoire. A cet effet, il est à propos qu'ils prennent pour sujet de leur sermon, un point de croyance ou de conduite, qu'ils le divisent en peu de parties avec ordre, qu'ils expliquent chaque partie avec intelligence, qu'ils dirigent tout à l'édification des auditeurs, en tirant des conséquences bien liées, courtes & fortes, dont l'application doit être faite avec une éloquence gracieuse, touchante & sans affectation; desorte que tous ceux qui écoutent, comprennent bien la vérité, & conçoivent sérieusement la volonté d'y conformer leur conduite. 6°. Quand les textes sont longs, comme les épîtres & les évangiles, il n'est pas besoin de les expliquer dans toute leur étendue, avec peu d'utilité pour les auditeurs qui ne les retiendroient pas; mais on peut en tirer un ou deux points d'instructions solides, en réservant le surplus pour un autre tems, vu que ces mêmes textes reviennent tous les ans. 7°. Comme rien ne contribue plus à l'instruction que la plus grande clarté possible dans

## 126 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

le discours du maître, les prédicateurs s'accoutumeront à éviter soigneusement le langage obscur de la théologie mystique, & les expressions allégoriques des prophètes ; & si les conjonctures exigent qu'ils s'en servent, ils les expliqueront à leurs auditeurs, en termes clairs & ordinaires, pour leur en laisser une idée raisonnable. 8°. La méthode ne doit point avoir un air contraint, encore moins le dessein doit-il rester en désordre & en confusion, de manière que les auditeurs n'en entendent ni n'en retiennent rien ; mais il y doit regner un arrangement facile & naturel, & une liaison qui rendent toutes les parties dépendantes les unes des autres, & tellement jointes, qu'elles ne fassent qu'une chaîne. 9°. Il faut pour cela que les passages de l'écriture allégués en preuve, soient choisis avec jugement, parmi les plus clairs & les plus décisifs, au lieu d'être inutilement accumulés en grand nombre sans discernement. 10°. Jamais ils ne doivent substituer des vues vaines & terrestres aux vrais motifs qui doivent animer sans cesse un prédicateur ; savoir la gloire de Dieu & le salut des âmes.

XVIIe. Si Wolf, dont la logique est tant recommandée, avoit eu la modestie de Loke, & se fût cru capable de se tromper, l'Allemagne n'auroit peut-être point de plus grand philosophe. Il introduisit l'ordre géométrique dans la philosophie, & en habillant ses maximes des livrées de la science mathématique, il se persuada leur en avoir donné l'évidence & la cer-

titude. Il faut avouer que la théologie naturelle lui a l'obligation d'être enseignée avec plus de méthode , & d'être en même tems plus dégagée des épines de l'ancienne dialectique. Feu Reinbeck suivit dans son ouvrage sur la confession d'Ausbourg , la méthode de Wolf , & la portant jusques dans ses sermons , il a été le précurseur des meilleurs prédicateurs Prussiens. Dans les états du roi de Prusse , les jeunes théologiens subissent un examen sur la philosophie & la théologie naturelle de Wolf. Enfin , ce philosophe a produit une révolution générale dans les esprits des nations du Nord , à leur avantage. Voyez l'*Histoire de la philosophie* de Wolf par Ludovici.

XVIIIe. & XIXe. En 1773 , M. de Rochow , chanoine d'Halberstadt , touché du défaut d'éducation des enfans de la campagne , auxquels on enseignoit à peine à épeler dans quelque cabane pauvre & obscure , & qui , du reste , étoient abandonnés à l'ignorance de la religion & de leurs devoirs , fit bâtir des écoles propres & saines dans ses terres de Rekahn & de Gettin. Il écrivit lui-même une instruction pour les maîtres d'école de campagne , & peu après encore un autre livre , qu'il intitula : *l'Ami des Enfans* , der kinderfreund. Ayant trouvé deux jeunes hommes qu'il jugea capables d'être de bons maîtres , il leur assigna à chacun 120 thalers par an , & procura de plus à l'un , une place de chantre , & à l'autre celle d'organiste. L'instruction étant entièrement gratuite , jusques-là que les livres mêmes sont fournis

## 128 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

aux enfans, ainfi que le papier & l'encre; les parens n'eurent plus de prétexte de pauvreté à alléguer pour fe difpenfer d'envoyer leurs enfans apprendre à devenir des hommes bons & utiles, & à fe fervir non-feulement des forces du corps, mais auffi de celles de l'efprit, en réfléchiffant & en faifant leur ouvrage avec intelligence & jugement. Partagés en deux classes, ils n'y vont qu'une fois le jour, les plus avancés le matin, & les autres l'après-dîné. Ces établiftemens ayant promptement prospéré, ont fervi de modeles à beaucoup d'autres du même genre.

Il ne feroit pas juſte de fruſtrer un prélat catholique de l'ordre de St. Auguſtin, des remerciemens dont il eſt digne pour avoir encore plutôt érigé de fort-bonnes écoles dans le duché de Siléſie & le comté de Glatz. C'eſt M. de Felbiger, abbé de Sagan. Il ſe concerta en 1763, avec le ſuffragant & vicaire-général du diocèſe de Breſlau, M. de Strachwitz, & avec les miniſtres du roi, pour ériger des ſéminaires de maîtres : & afin de trouver un fonds conſtant pour leur entretien dans ces ſéminaires, il fut reſolu que tout nouveau curé y verferoit le premier quartier du revenu de ſon bénéfice. Dès 1765, le principal ſéminaire étoit déjà établi à Breſlau, & il y en avoit de moindres à Leubus, à Gruſſau & à Rauden. Le roi a confirmé tous ces établiſſemens. Aucun maître n'eſt reçu qu'il n'y ait fait quelque ſéjour.

XXe. Mrs. Finkenstein & Broke, de qui

le roi de Prusse a reçu son éducation, l'ont élevé dans la disposition de souffrir les divers sentimens de ses sujets, à l'exemple de son pere. Le monarque a porté la patience encore plus loin. En montant au trône, il déclara à ses ministres qu'il ne vouloit point que ses intérêts fussent distingués de ceux de l'état, qu'ils ne devoient jamais perdre de vue; que dans le cas d'un conflit d'intérêts, c'étoit les siens qu'il falloit négliger; qu'il vouloit rendre ses peuples aussi heureux que des hommes peuvent l'être, & tellement régler les affaires spirituelles & temporelles, que personne ne fût mécontent que ceux qui aimoient le désordre, & s'attireroient de justes punitions. Dès le 3 juillet 1740, il rendit aux Luthériens la liberté des choses indifférentes, comme d'allumer des cierges, de porter des surplis & des chasubles, en ordonnant au clergé de bien inculquer au peuple que ce n'étoit point des parties essentielles de la religion. Les cierges furent rallumés par-tout. Sur le reste les avis furent partagés, plusieurs opinant à ne point rétablir ce qui étoit aboli. Il fut défendu aux ministres de refuser la communion à leur gré & de leur autorité privée. Il supprima dans les prières pour le roi les titres de majesté, voulant qu'il n'y en eût point d'autre que celui de serviteur de Dieu.

XXIe. La conquête de la Silésie paroît avoir occasionné les faveurs singulieres dont les Catholiques ont depuis été comblés à Berlin. Le roi de Prusse s'est engagé, par le traité

## 130 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de paix de 1742 avec l'impératrice-reine, à laisser la religion catholique en Silésie, *in statu quo*. Il a protégé les Dominicains d'Halberstadt, en vertu du traité de Westphalie, contre le magistrat qui les inquiétoit. Le vicaire-général de Silésie est entré dans les vues pacifiques du roi, en enjoignant aux Catholiques d'éviter, soit dans les sermons, soit dans les catéchismes, de se servir des termes d'hérésie, d'hérétiques, & autres offensans, pour désigner les Protestans : mais rien n'a fait plus de sensation que la construction d'une grande église catholique à Berlin, où les Catholiques n'avoient qu'une très-petite chapelle qui ne pouvoit plus contenir le grand nombre attiré d'Allemagne, de France, d'Italie & d'ailleurs, par la réputation d'un roi qui protégeoit tous ses sujets, & les faisoit vivre heureux, de quelque religion qu'ils fussent. Le pere Eugene Mécénati, carme, ayant conçu le dessein de bâtir une belle église digne d'une capitale, avec des clochers & des cloches, obtint en 1746 de la libéralité du roi l'emplacement nécessaire, plusieurs matériaux, la permission de faire une collecte pour la construction, & la promesse pour lui & ses successeurs de ne la jamais employer à d'autre usage. Le comte Hake en mit solennellement la première pierre au nom du roi le 3 juillet 1747. A cette occasion on avoit frappé des médailles sur lesquelles on voyoit d'un côté le buste de Frédéric II, & de l'autre cette inscription : *Fautori suo Religio Romano-Catholica*. Le pape Benoît XIV, con-



blé de joie , tint un consistoire dans lequel il fit de grands éloges du roi de Prusse. Le cardinal Quirini donna 8056 thalers : on en envoya 18000 d'Espagne : depuis 1747 jusqu'en 1754 , on en recueillit au-delà de cent mille. Ces sommes ne suffirent pas ; & le défaut d'argent & les circonstances de la guerre de 1756 , interrompirent les travaux qui ne furent repris qu'en 1766. Enfin l'église ne fut point en état d'être consacrée avant le 1er. novembre 1773.

Ce fut un jour de triomphe pour les Catholiques. Le comte Krasiky , évêque d'Ermeland , fit la cérémonie avec toute la pompe pontificale , escorté des officiers qui lui rendoient les honneurs militaires. Il chanta la messe , il bénit les cloches , il plaça des reliques sous l'autel , avec cette inscription :

FRIDERICO II.

INVICTO. MAXIMO.

PATRI. PATRIÆ.

QUOD. EOS. QUI. DEUM. ALITER.

ATQUE. IPSE. COLUNT.

NON. ODI.

ET. &c.

On est étonné de cet éloge de la tolérance ; *Quod eos qui Deum aliter atque ipse colunt non odit* , accordé au roi par les Catholiques qui ne peuvent en bien des pays rien supporter de contraire à leurs sentimens. La bonté du roi & la générosité du cardinal Quirini , bibliothécaire du Vatican , ont été consacrés ensemble.

## 132 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ble par une autre inscription gravée en lettres d'or sur la frise extérieure. L'église ressemble au panthéon de Rome.

Le bel ordre qui regna dans cette journée , malgré l'affluence de peuple innombrable de toute religion , fut dû à la vigilance & aux soins du baron de Ramin , gouverneur de Berlin , & du comte de Zedlitz , ministre d'état.

Il est bien permis aux Catholiques de Berlin de baptiser , de marier , d'enterrer , de prêcher & de faire tout le service de leur église au son même des cloches , mais il ne leur est pas permis de faire des prosélytes.

XXII. Le roi de Prusse n'a pas exclu de sa protection les Schwenkfelders , les Hussites , les freres Moraves , Herrenhuthers ou Herrenhouthois , ni les Francs-Maçons. Schwenkfeld , gentilhomme de Silésie , a eu des sectateurs qui , depuis le seizieme siecle jusqu'au commencement du dix-huitieme , s'étoient tranquillement étendus dans ce duché. Ils y jouirent du repos jusqu'au trouble excité à Goldberg en 1702 , par le docteur Schneider. Il leur fallut en 1718 apporter leur confession de foi à la régence de Lignitz. Au lieu de les tolérer , Charles VI leur envoya en 1719 une mission de deux jésuites , qui fut suivie de menaces de proscription. Un grand nombre quitta la Silésie , alla à Herrenhuth , & n'y trouvant point d'état fixe , parcourut l'Europe & se fixa en Amérique. Ils obtinrent du roi en 1742 une pleine liberté de conscience dans tous ses états. L'édit qui leur accorde cette grace est remarqua-

ble par le préambule dans lequel ce monarque explique ouvertement ses sentimens, en déclarant » qu'il ne tient rien de plus contraire » à la nature , à la raison & aux principes du » christianisme, que de violenter la conscience » des sujets , & de les tourmenter pour un ou » deux articles de doctrine erronnée qui n'attaquent pas les fondemens de la religion » chrétienne. «

Les Hussites, qui quitterent la Bohême, ne trouverent pas seulement la sûreté, mais encore des secours chez le roi de Prusse, qui leur fit distribuer 1500 arbres à bâtir, paya leurs prédicateurs de sa cassette, & fit distribuer aux autres 2000 rixdales recueillies pour eux.

Les loges des Franks-Maçons sont composées à Berlin de ce qu'il y a de plus illustre: des prédicateurs mêmes s'y rendent sans craindre d'être déposés, comme il est arrivé à Brunswic en 1745.

Peu après la conquête de la Silésie, les Herrenhutois eurent la permission de bâtir des églises particulières, premièrement à Grosskransche, puis à Pielau, & la troisième à Neufalze. Ils engagèrent le roi à s'interposer pour eux auprès du corps évangélique pour faire cesser les accusations d'hérésie suscitées contre eux; attendu qu'ils se reconnoissoient membres de la confession d'Augsbourg, qu'ils ne nuisoient à personne & qu'ils ne différoient que par une discipline particulière. Polycarpe Muller, leur évêque, leur fonda un séminaire & une école. Ils essayèrent de s'établir à Montmirail,

## 134 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

dans la principauté de Neuchâtel, dans le dessein d'attirer à eux les Vaudois des vallées Piémontoises & plusieurs Réformés François ; mais quoique munis du consentement du roi de Prusse, ils n'y ont pas réussi. En 1751 ils ont acheté à Berlin une belle maison dont ils ont fait leur maison d'assemblée & de prières, & à Ruksdorf près de Berlin ils ont bâti une école & une église dont le roi a fourni les matériaux. Ce sont gens qui travaillent paisiblement, & qui font leur commerce consciencieusement.

XXIIIe. Après la Hollande & l'Angleterre, il n'y a point de pays plus décriés à cause de leur irrégion que les Prussiens. Au fond les incrédules sont aussi nombreux en Italie, en France, & même en Angleterre & en Portugal : mais comme à Berlin, l'hypocrisie n'est bonne à rien, & que la liberté de penser & de manifester ses pensées n'y est point un crime, l'incrédulité s'y montre bien plus à découvert. Dans le vrai l'incrédulité dans les esprits est par-tout aussi ancienne que la foi, de même que l'erreur & la vérité, la sagesse & la folie. Ce sont les ouvrages de la Mettrie, de d'Argens, de Voltaire & d'Edelmann qui ont attiré en ce genre une mauvaise réputation à la Prusse. Cependant les trois premiers n'étoient pas même Allemands : ils ont seulement répandu en Prusse les opinions dont ils s'étoient nourris ailleurs.

Offrey de la Mettrie étoit né à St. Malo en 1709. Il ne faut pas croire qu'il ait joui d'une grande estime à Berlin, où Maupertuis lui avoit donné asyle & l'avoit fait lecteur du roi & mem-

bre de l'académie , pour lui donner du pain. Un prince éclairé a fait son épitaphe qui exprime l'opinion que les gens sensés ont eue de lui : *Ci gît la Mettrie, petit philosophe, médiocre médecin & grand fou.* Cet homme fameux par son impiété , auteur de la *nouvelle liberté de penser*, de *l'homme machine*, de *l'école de la volupté*, du *traité de la vie heureuse*, est mort comme un autre au milieu des capucins qu'il avoit mandés.

D'Argens & Voltaire sont nés & morts tranquillement en France. Il a été aussi permis à Berlin qu'à Paris de réfuter les ouvrages attribués à Voltaire. M. Gillet, conseiller consistorial & prédicateur de la cour demeurant à Halberstadt, a composé contre lui & ses disciples un écrit intitulé, *Voltaire le réformateur*, qui est un des plus solides de ce genre, & qui a été reçu du public Prussien avec un grand applaudissement.

Edelmann étoit né en 1698 à Weissenfels en Saxe. Il avoit fait ses études dans l'université d'Iene en Thuringe, avoit été précepteur des enfans du comte de Kornfeil à Vienne en Autriche, où il se corrompit par la lecture d'Arnold & de Dippel; avoit demeuré à Dresde chez le comte de Kallenberg d'où le comte de Zinzendorf l'avoit attiré à Herrenhuth. D'Herrenhuth il étoit passé successivement dans les sectes des Séparatistes & des Inspirés, avoit séjourné à Neuwied avec la protection du comte, ensuite à Brunswick, à Hambourg, à Altona, & avoit fini par se moquer du christianisme & de toute religion à Berlin, où il avoit pris

## 136 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

son dernier domicile, & où il est mort en 1767, y laissant la réputation d'avoir manqué de jugement & de ferres pour s'attacher à aucun sentiment raisonnable & certain.

XXIVe. & XXVe. Comme les Réformés sont bien moins nombreux que les Luthériens dans le Brandebourg, aussi y ont-ils beaucoup moins d'églises. Quelques-unes servent aux deux partis. La principale église de Berlin, qui est un fort beau vaisseau, bâti avec goût & une noble simplicité, a cinq prédicateurs Réformés qui sont présentés au roi par le chef du directoire ecclésiastique réformé, & qui sont soumis au département des affaires ecclésiastiques confié aux ministres de Zedlitz & Dornberg. Ils ont la préférence au-dessus de tous les autres prédicateurs. Le 1er. passe pour avoir environ 2000 rixdales d'appointemens annuels. Leur travail n'est pas aussi pénible que celui des autres prédicateurs, parce qu'ils ne prêchent que très-rarement le soir & dans la semaine, étant alors remplacés par des candidats. Il examinent & ordonnent eux-mêmes tous les candidats Réformés, en leur imposant les mains : ce qui procure l'avantage de connoître ces candidats & prévient la brigue & la faveur qui l'emporteroient souvent dans les examens de province. Frédéric I. a fondé dans cette église six places d'élèves royaux, dont deux doivent voyager en pays étranger & envoyer tous les trois mois la relation de leur voyage, un doit assister le prédicateur de la cour à Potsdam, & les trois autres demeurer à Berlin pour y catéchiser, visi-

ter les malades & s'y se tenir continuellement prêts à suppléer, à la première réquisition, aux cinq prédicateurs de la cour. Ces élèves ont par an chacun 150 thalers d'appointemens, & reçoivent 600 thalers pendant l'an & demi que durent leurs voyages. Il n'y a dans l'église pour autel qu'une simple table ornée d'un tapis de velours bleu. Tout l'office consiste dans la lecture de la bible par un des élèves royaux, dans le chant qui est fort court, une prière lue par le prédicateur & un sermon qui dure tout au plus trois quarts d'heures. Il est même défendu de le prolonger au-delà d'une heure. Les jours de communion, c'est-à-dire, tous les quatorze jours dans cette église, toutes les quatre semaines dans plusieurs églises, & quatre fois par an seulement dans d'autres; on lit la formule de communion. Les aumônes sont très-abondantes en cette solennité.

On voit avec peine qu'aucun ecclésiastique ne daigne assister ordinairement aux sermons des candidats. La liturgie des Réformés est trop longue; les offices, où ils sont courts, se font avec moins de précipitation & plus d'édification. Elle contient certains passages qui choquent le bon sens du siècle, & d'autres difficilement intelligibles. Certaines prières sont trop dogmatiques pour toucher le cœur. Les prédicateurs sont obligés de réciter leur sermon par cœur, sous peine d'un thaler d'amende. C'est un fort bon règlement. La lecture diminue l'effet de la prédication. Un sermon bien appris est mieux dit, & pénètre plus avant

### 138 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

dans l'ame des auditeurs, qui ont coutume de faire peu de cas des prédicateurs qui manquent de mémoire, ou qui ne les estiment pas assez pour se donner aucune peine en leur faveur. La coutume des Anglois & de quelques Hollandois, n'est pas en cela digne d'être imitée. A peine peut-elle se souffrir dans un ministre vieux ou infirme. Il y a de quoi s'offenser de voir un jeune prédicateur consumer son tems à sa parure, ou d'une autre maniere frivole, au lieu de l'employer à se préparer convenablement à satisfaire son église, qui a droit d'attendre de lui qu'il lui consacrera tout son tems & tous ses talens. Il n'y a pas dans tous les états Prussiens, plus de cent prédicateurs Réformés, non compris ceux des états de Westphalie & d'Ostfrise. MM. Hering, Kuster, Erichson, Gillet & Pauli, sont ceux des provinces qui se distinguent davantage. Il seroit à souhaiter qu'on pût choisir pour les grandes églises, ceux qui joignent au mérite de l'esprit le plus de santé & de force de corps, & qu'il n'y en eût dans les universités que de capables de servir de modele à la jeunesse qui les écoute & se forme sur eux. Aucun ministre ne peut laisser prêcher les candidats, à moins qu'ils n'aient obtenu du directoire ecclésiastique une permission qui ne s'accorde qu'après un examen.

La caisse du Mont-de-Piété fournit une partie des honoraires des ministres Réformés. Il a été pourvu aussi à la subsistance de leurs veuves & de leurs orphelins, qui se tire d'une



caisse , où se versent le produit d'une collecte générale , des contributions imposées pour cet objet aux ministres durant leur vie , & des legs & autres donations.

XXVIe. La religion catholique est en plein exercice dans la principauté d'Halberstadt ; les moines y portent leur uniforme sans difficulté. Il y a un couvent de Dominicains & un de Franciscains dans la ville même , avec des chanoines réguliers. Quatre chanoines capitulaires de la cathédrale doivent être Catholiques. Les autres peuvent être pris parmi les Luthériens & les Réformés. On compte dans la principauté d'Halberstadt & dans le comté de Hohenstein , qui y est incorporé , environ 136 prédicateurs Luthériens. Les ecclésiastiques Catholiques ne s'y donnent point la peine de composer des livres , au moins n'en connoissons-nous point de savant de leur façon : mais les Protestans y ont des écrivains estimables ; parmi les Luthériens , M. Struensée , qui se sacrifie pour l'instruction de la jeunesse , sur-tout dans l'hébreu & le grec , auteur d'une traduction des petits prophètes & de Jérémie ; ensuite M. Schaffer , premier prédicateur de St. Martin , dont on a des mémoires pour servir à augmenter la connoissance des antiquités allemandes ; 1764 ; M. Jacobi , surintendant-général , auteur d'un traité de la révélation , 1759 , &c.

Tous les Réformés de la principauté pris ensemble , ne surpassent pas 2000 , entre lesquels plusieurs ministres ont publié de bons ouvrages , comme feu M. Wolleb , né en Suisse ,

## 140 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

une nouvelle traduction des psaumes , mise en musique , adoptée d'abord à Gottingen , puis à Halberstadt ; & encore MM. Pauli & Gillet , également recommandables par leurs écrits.

XXVIIe. Frédéric-Guillaume établit en 1713 , le directoire ou conseil de direction des églises réformées Prussiennes , aujourd'hui composé par le roi , du baron de Dornberg , ministre d'état , qui en est chef & président ; de M. Sak , prédicateur du roi ; de M. Kefsler , de M. Bamberger , prédicateur de la Trinité , & de M. Nipten , secrétaire du consistoire supérieur , & receveur du Mont-de-Piété. Toutes les églises & les écoles réformées des états Prussiens , sont soumises à ce tribunal , à qui il appartient de placer les prédicateurs & les maîtres d'école Réformés , à l'exception des églises de Westphalie , qui sont conférées par leurs synodes , des cinq prédicateurs de l'église de la cour de Berlin , que le roi nomme , & de quelques autres , en vertu de droits & privilèges particuliers : d'avoir une vigilance générale sur tous les ministres & maîtres d'école , de les reprendre , les inspecteurs ne devant qu'avertir charitablement , & même de les déposer & suspendre pour de grandes fautes ; sur les biens des églises & leur emploi , sur les registres des morts & des naissances , l'observation des règles , les caisses des veuves , des orphelins , du Mont-de-Piété , sur la liturgie. Les places sont quelquefois données par ordre du cabinet , mais cela arrive rarement. Le roi , qui avoit signé

les provisions jusqu'en 1768 , en a depuis laissé le soin au ministre de ce département.

La vigilance spéciale est confiée à treize inspecteurs en autant de districts : savoir , de Berlin , Postdam , Francfort , Prenzlau , Neuruppin , Custrin , Stargard , Königsberg , Insterbourg , Magdebourg , Halle , Halberstadt , Breslau. Ils sont chargés d'empêcher que les prédicateurs ne portent en chaire des questions inutiles , n'élèvent de nouvelles difficultés , n'altèrent la liturgie ; d'installer les nouveaux prédicateurs & maîtres d'école ; d'avoir soin que les réparations des édifices ecclésiastiques soient faites comme il convient , que les aumônes soient bien distribuées , & les comptes envoyés tous les ans au conseil de direction. Ils ont droit de visiter , quand ils le jugent convenable , les églises , maisons & bibliothèques des ministres. Quand ils trouvent des pasteurs en faute , ils doivent parcourir à leur égard tous les degrés des avertissemens évangéliques , & enfin avertir le conseil de direction , si les avertissemens sont infructueux , & attendre ses ordres. Ils doivent aussi envoyer à ce conseil des mémoires instructifs , touchant ce qu'il y a de mieux à faire pour l'entretien & l'accroissement des églises réformées , & tous les ans une liste des prédicateurs & des maîtres d'école , accompagnée d'observations sur leur conduite qui , à leur gloire , donne rarement prise à la censure.

Chaque église particulière a aussi son tribunal particulier , composé de ses ministres &

d'anciens peres de famille , qui s'assemblent & délibèrent sur ses avantages spirituels & temporels.

Le catéchisme d'Heidelberg , malgré qu'on s'en serve toujours , n'est plus que médiocrement estimé. Il étoit bon pour son tems , mais à présent il y a bien des réponses qu'on ne goûte plus : par exemple celle-ci à la *Demande* : Peux-tu accomplir tout cela ? *Réponse*. Non ; car je suis porté par la nature à haïr Dieu & mon prochain.

Pour les livres de chant , les Luthériens en ont de meilleurs. Celui de Spalding mérite d'être imité des Réformés.

XXVIIIe. En 1672 il n'y avoit encore à Berlin qu'une petite communauté de Réformés François , pour qui M. de Beauveau , comte d'Epenfes , grand-maréchal de l'électeur Frédéric-Guillaume , en obtint la liberté du culte public en leur langue. Elle s'assembla pour la première fois chez le baron de Pollnitz , & ensuite dans un appartement qui lui fut assigné sur la place des écuries. Elle n'a eu d'abord qu'un seul prédicateur nommé Fornerod , à qui le célèbre Abbadie fut donné pour aide & successeur. Cette communauté s'augmenta tous les jours. En 1682 , elle eut permission de faire son service dans la chapelle du château. La révocation de l'édit de Nantes , l'ayant grossie en 1688 , elle obtint de s'assembler dans la principale église à onze heures du matin & à cinq du soir. Des difficultés de discipline obligèrent l'électeur de créer une commission

ecclésiastique perpétuelle pour les régler, & celles qui pourroient survenir. Elle fut composée du comte de Spanheim, inspecteur des nouvelles colonies, du conseiller-consistorial Neuhaſel, & des deux plus anciens prédicateurs François, Bancelin & Gouthier, qui devoient communiquer au conseiller-intime de Fuchs les affaires importantes pour en faire le rapport au roi. En 1701 cette commission devint un vrai consistoire supérieur, à l'instar des Allemands, qui veille généralement sur les églises & les écoles françoises, choisit les prédicateurs & les maîtres d'école, vuide les différends & fait la loi. Il est maintenant présidé par le baron de Dornberg, ministre d'état effectif, le conseiller-intime de Campagne, l'ancien pasteur de Poſtdam le Crinte & six autres membres choisis. Tous les prédicateurs lui sont subordonnés.

Les François ont cinq églises à Berlin, sans compter la chapelle de leur hôpital. 1<sup>o</sup> L'église de la nouvelle ville en commun avec les Luthériens & les Réformés Allemands, où il y a pour les François deux prédicateurs, M. Bocquet le jeune, habile théologien, & M. Moulines, connu dans le monde savant par sa bonne traduction d'Ammien-Marcellin en françois. 2<sup>o</sup>. L'église en l'isle qui leur est propre, avec trois prédicateurs, M. Lorent, M. Bocquet l'ainé, & M. Erman. Ce dernier, aussi professeur du college françois, attire la presse à ses discours. Sa voix de tonnerre pénètre la moëlle & les os. Il a fait imprimer des sermons

récemment & un recueil instructif pour la jeunesse. 3°. Une église dans le fauxbourg de Kopenik, qui leur est propre, avec un prédicateur. 4°. L'église de Frédéric-Stadt, aussi à eux seuls, avec deux prédicateurs. 5°. Celle dite Klosterkirche, bâtie à leurs frais, pour eux seuls, avec deux ministres, M. Pajon, ci-devant à Leipzig, homme de jugement, qui a traduit plusieurs ouvrages élémentaires de Basedow, & M. Ancillon, très-savant dans les langues orientales. Ces églises obéissent à la vénérable compagnie du consistoire particulier qui nomme des diacres pour distribuer les aumônes, dont le consistoire rend lui-même compte tous les ans aux peres de famille. Les ministres François vivent avec moins de fierté & plus d'union que les Réformés Allemands, à qui ils cedent, pour ce qui est de la science rhéologique & de l'éloquence de la chaire. Leur liturgie ne differe guere de l'allemande que par la différence de la langue.

Ils ont un séminaire de théologie fondé en 1770, en faveur des jeunes gens destinés au ministère. Ils ne vont point dans les universités, & parcourent leurs études trop rapidement pour se bien former. A peine ont-ils étudié un an ou deux dans ce séminaire, qu'ils sont faits proposans, c'est-à-dire, admis à prêcher dans les petites églises; peu après ils deviennent candidats, c'est-à-dire, qu'ils prêchent dans les grandes églises, & attendent l'ordination. Ils n'ont pas assez de maîtres; M. Formey, pour la philosophie; M. Boëquet l'aîné pour

pour la théologie ; Mrs. Ancillon & Reclam pour l'histoire ecclésiastique ; c'est tout. Les Pelloutier , les Achard & les Beausobre sont menacés de n'avoir point de successeurs de leur portée.

Les places de prédicateurs François sont la plupart d'un revenu trop mince pour tenter des gens de mérite. Dans les villes de province où il y en a , comme à Stendal , Stettin , Halle , Königsberg , Halberstadt , Magdebourg , Memel , Stargard , Minden & autres , ils jouissent à peine de 400 thalers ou mille livres de France , à Berlin de 500 seulement , tous sans distinction : à la campagne , plusieurs n'en ont que 180. Ils peuvent épouser des filles bien dotées , à cause de la considération qu'on a pour eux. Depuis 1715 , les cinq églises françoises de Berlin ont droit d'élire leurs ministres de cette manière : le consistoire leur présente six sujets , parmi lesquels ils en choisissent trois pour être présentés au roi , qui nomme ordinairement celui des trois qui a eu le plus de voix.

Outre le college françois , où la réputation de M. Erman attire des Allemands même Luthériens , il y a à Berlin pour les françois :

1°. Un hôpital , établissement aussi ancien que la colonie , où l'on reçoit pour toute leur vie , les gens âgés ou foibles qui sont incapables de se procurer leur subsistance , & les malades , jusqu'à ce qu'ils soient guéris. Les églises le soutiennent de leurs aumônes , qui montent annuellement au-dessus de 5000 thalers ; il est

## 146 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

administré par d'anciens diacres présidés alternativement d'année en année par un prédicateur.

2°. Une maison d'orphelins dont la sage économie suffit avec les intérêts d'un capital croissant & bien placé, à l'entretien de 40 à 50 jeunes gens des deux sexes qui y sont reçus, les garçons à sept ans au plutôt, & les filles à cinq. Il faut qu'ils soient légitimes & descendent de réfugiés François. Ceux de meilleure famille sont préférés ; & bien loin que leur séjour dans cette maison puisse leur faire le moindre tort dans la suite, il est honorable, & ils y conservent tous les droits & toutes les prérogatives de leur naissance. Huit personnes présidées par un prédicateur en ont l'administration.

3°. Une école de charité fondée en 1747 par des peres de famille, qui contient 150 enfans en deux maisons, où on leur apprend des métiers. Elle coûte par an environ 7000 thalers qui proviennent des collectes faites tous les ans dans les églises françoises, de la libéralité du roi, de la famille royale & des bienfaiteurs, des rentes de plusieurs capitaux, des pensions, & du produit du travail de ces enfans. Des dames pieuses y veillent sur les filles.

4°. La maison françoise. C'étoit un hospice pour les pauvres réfugiés François, qui est habité à présent par de pauvres vieillards qu'on y entretient.

5°. L'hôtel de refuge. Il fut bâti pour y recevoir les pauvres réfugiés Protestans obligés de se retirer de Suisse à la fin du dernier siècle,



où ils s'étoient fort multipliés. Lorsqu'on leur eut annoncé de se préparer à en sortir, ils envoyèrent des députés en Hollande, en Angleterre & en Allemagne solliciter des asyles. Frédéric I en accueillit une partie. Ceux qui prouvent qu'ils en descendent obtiennent dans leurs besoins des secours de cet établissement qui a quelques fonds.

6°. La maison d'Orange a été fondée dans le même esprit pour les Protestans chassés d'Orange au commencement de ce siècle.

Les mœurs des colons françois sont simples & innocentes, à quelques exceptions près. Accoutumés à la médiocrité, ils s'abstiennent aisément des superfluités. Ils manquent d'un catéchisme clair & instructif. Il seroit bon qu'ils tradussent & adoptassent celui de Dietrich. Leur chant est désagréable, & les paroles en sont surannées. Que n'ont-ils une meilleure traduction des psaumes, ou que n'admettent-ils de bons cantiques, comme ceux de Spalding, qui seroient mis en françois par une bonne plume?

XXIXe. XXXe. & XXXIe. il y a dans les deux Marches prises ensemble 1076 curés Luthériens sous 69 inspecteurs, qui sont des especes de doyens ruraux. En Poméranie, en Prusse, dans les pays de Magdebourg & d'Halberstad, presque tous les habitans suivent le luthéranisme. La Wesphalie a beaucoup de Réformés, & la Silésie de Catholiques. A Berlin les cinq sixiemes sont Luthériens, l'autre sixieme est composé des sectateurs des autres religions & de l'irreligion. Les Luthériens y ont sept églises. C'est

## 148 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

le magistrat qui nomme ordinairement les pasteurs dans les villes ; ce sont les seigneurs ou les communautés dans les campagnes. Le service des Luthériens est moins simple que celui des Réformés , & s'éloigne moins des rites de l'église romaine. Par exemple , dans l'église de St. Nicolas , le Dimanche au matin après un cantique , le diacre ayant chanté : *le seigneur soit avec vous* , & le peuple ayant répondu & *avec votre esprit* , il fait une priere qui est une espece de paraphrase du *munda* de la messe , puis il lit l'épître du jour sur un pupitre placé devant l'autel , & aussi l'évangile séparée de l'épître par un moment de chant. Après qu'on a chanté le symbole , le prédicateur monte en chaire , prêche sur l'évangile & dit le *Pater*. Le sermon est suivi de la célébration de la consécration & de la communion qui commence par une espece de préface & de *sanctus*. La communion est présentée sous les deux especes. Tout se lit ou chante en langue vulgaire. Ils emploient le signe de la croix à la communion & au baptême. En tems de guerre on ajoute la priere suivante par ordre du consistoire supérieur de Berlin.

*Dieu grand & tout-puissant , souverain modérateur de toutes choses , qui inclines tous les événemens du monde suivant tes saints décrets , & qui fais toujours éclater à la fin ta sagesse & ta bonté dans tout ce que tu permets qu'il nous arrive , nous adorons humblement tes voies en ce jour que tu étends le fléau de la guerre sur les pays & les peuples ; & que tu as destiné ton serviteur notre très-cher*

roi à protéger la liberté publique , à secourir les opprimés & à leur rendre justice. C'est à toi , Seigneur , qui tiens dans tes mains la victoire & la prospérité , que nous adressons notre instante priere. Viens du côté de celui qui cherche la paix & ne peut la trouver. Sois pour notre roi comme tu l'as été jusqu'à présent avec l'admiration de l'univers. Garantis sur-tout sa vie précieuse couverte d'honneur & de gloire qu'il va exposer à de nouveaux périls. Accorde le soutien de ton bras puissant au prince royal & à la famille royale qui partagent le danger. Accorde aux généraux la sagesse & la vigueur d'esprit du roi , à ses soldats la fidélité & le courage , & à tous ses sujets le succès & la bénédiction. Fais que la durée de cette violente secousse soit courte , qu'il n'y ait que le moins possible de sang répandu , de dégât & d'autres calamités , & que le retour de la paix désirée soit pour nous un nouveau motif de joie & d'actions de grace. Montre-toi de plus en plus notre protecteur & notre bienfaiteur , dont nous avons si souvent éprouvé la faveur toute-puissante , laquelle nous espérons encore maintenant avec confiance. Ecoutes ce que nous te demandons par Jesus-Christ notre sauveur. Amen.

Il est rare que les gens de condition étudient en théologie. Il n'y a presque que des parens pauvres ou d'une fortune bornée qui laissent leurs enfans suivre une vocation aussi peu lucrative , les revenus des pasteurs Luthériens ne consistant souvent guere qu'en casuel venant des baptêmes , mariages , enterremens , confessions & communions particulières. Aussi ne laissent-ils ordinairement en mou-

rant, que des livres & des enfans. En attendant des places aussi médiocres, les jeunes prédicateurs sont obligés quelquefois pour vivre de se faire précepteurs, condition dans la plupart des maisons malheureusement peu au dessus de celle des valets.

Les ecclésiastiques Luthériens sont subordonnés à deux degrés de juridiction, le consistoire ordinaire & le consistoire supérieur, dans lesquels il entre des laïcs avec eux. Les causes des mariages sont de leur ressort. Les inspecteurs qui n'ont que dix ou 15 églises sous eux doivent les visiter tous les ans, & ceux qui en ont davantage tous les deux ans, & à proportion. Quand ils trouvent tout en bon ordre, conformément à une instruction qu'ils sont obligés de suivre, ils doivent féliciter le pasteur & en remercier Dieu publiquement : au contraire ils doivent l'avertir secrètement, quand il est repréhensible, afin de ne pas diminuer le respect de son troupeau. Tous les pasteurs doivent fournir tous les ans une liste des morts de leurs paroisses, avec la spécification des maladies, pour mettre le gouvernement en état d'y apporter remède, s'il est possible.

XXXIIe. Les prédicateurs ou aumôniers des armées forment un corps particulier qui a son droit & ses réglemens. Ils sont capables, s'ils sont bien choisis, d'animer toute une armée, & d'enflammer en un moment tous les courages par leurs discours. On prétend même que leur conduite & leur éloquence ont été très-utiles dans l'avant-dernière guerre avec

les Autrichiens. Il faut que ces candidats soient nés dans les pays de la domination prussienne , qu'ils aient étudié dans une université prussienne , & qu'ils soient âgés au moins de 25 ans. Le chef du régiment les choisit , & ils sont ordonnés sans aucune souscription , soumis uniquement à Dieu & à leur conscience pour leur croyance. Le plus célèbre de ces aumôniers , ç'a été M. Tiede , né en 1732 à Pafewalk , auteur de discours moraux , de différens sermons & d'un livre de dévotion pour tous les soirs de l'année , sachant bien le françois , & poète latin agréable , à présent inspecteur & premier prédicateur à Schweidnitz. Le cardinal Quirini en faisoit cas , & lui a envoyé de Brescia une belle médaille d'or.

XXXIIIe. XXXIVe. XXXVe.

Les livres de chant sont différens presque par-tout , sans goût & peu édifiants. En 1765 le clergé de Notre-Dame de Berlin , obtint du magistrat la permission d'en joindre un nouveau aux anciens. On prétend que la cour en a fait composer un qui est sous presse , dans lequel on n'aura pas omis les beaux cantiques de Zollicofer & de Brême.

Le nombre & l'état des établissemens pieux en faveur de pauvres de toute espece sont honneur aux fondateurs & aux administrateurs. On compte à Berlin

1°. La charité royale pour les vieillards , les malades , les femmes enceintes. Elle doit sa création à Frédéric I , & son grand accroissement à Frédéric-Guillaume , & aux bienfaits

## 152 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

du feld-maréchal-général de Wartenleben , du général d'Arnim , du banquier Négelin. En 1775 on y entretenoit 453 personnes.

2°. Le grand hôpital de Frédéric , commencé en 1702 , dont le roi regnant a fait achever l'église & le clocher , pour quelques vieillards , les orphelins & les enfans-trouvés. Il contenoit 523 ames en 1775.

3°. L'hôpital des foux , 127.

4°. La maison des pauvres femmes de Koppe , ainsi nommée du brasseur Koppe , qui en 1720 a donné un capital dont les intérêts suffisent pour y loger & chauffer 24 pauvres demoiselles , & leur fournir quelque argent.

5°. L'hôpital de Dorothee , pour 15 vieilles femmes qui y demeurent.

6°. La maison de travail pour les mendiants , vagabonds & valides , au nombre de 398 en 1776.

Une caisse des pauvres pourvoit à 861. On fait mention de tous ces établissemens , parce que le clergé a beaucoup de part à leur direction. Quoiqu'on y reçoive les gens sans distinction de religion , il paroît qu'ils n'ont point d'autres ministres que des Luthériens & des Réformés. La propreté , l'économie , & toute la police en sont dignes d'admiration.

Charlottenbourg , à un mille de Berlin , a pour son prédicateur , M. Eberhard , que son apologie de Socrate , en 2 vol. 1774 & 1778 , a rendu célèbre.

La maison des garçons orphelins à Potsdam , principalement pour les enfans des soldats , en

S E P T E M B R E , 1779. 153

contient au-delà de mille, & celle des filles orphelines au-delà de six cens. Les enfans orphelins des officiers, sont élevés avec distinction dans la première, sous le titre de cadets. Les filles du même rang ont dans la seconde, une gouvernante françoise.

XXXVIe. & XXXVIIe. Le roi ayant considéré que le nombre de ses sujets de Glatz & de Silésie, qui se faisoient moines, n'avoit aucune proportion, ni avec les besoins du service de l'église, ni avec le nombre des habitans de chaque lieu, & voulant imiter l'exemple de plusieurs potentats mêmes Catholiques Romains, a défendu par un édit de 1746, aux bourgeois & aux payfans de Glatz & de Silésie, d'entrer dans les cloîtres sans une permission du président de la chambre des domaines, sous peine d'une amende de cent ducats, à payer par le cloître qui les auroit reçus, sans être préalablement munis de cette permission, & d'une amende arbitraire & même de peine corporelle contre l'admis & ses parens qui y auroient consenti.

Le college de Joachim Sihal peut être mis au rang des établissemens pieux, puisqu'il est occupé par 120 jeunes gens de la campagne, qui y ont la table & l'instruction gratuite. Il est sous la conduite de maîtres très-habiles, dont la liste & celle de leurs ouvrages nous meneroient trop loin.

Jalperd, libraire françois, a distribué contre ce livre, une brochure intitulée : *Berichtigung*, &c. C'est-à-dire, remarques sur quelques

## 154 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

endroits de l'état de la religion, &c. On y relève ceux dans lesquels l'auteur avoit parlé librement des ministres Réformés-François de Berlin, en leur attribuant de ne presque plus écrire, & en leur préférant les théologiens Allemands pour la science. *Voy. les lettres VIIIe. & XXVIIIe.* Il paroît que les ministres françois ont été vivement piqués d'une comparaison aussi désagréable. Ils y ont répondu, ou on a répondu pour eux, avec assez d'aigreur, qu'ils n'écrivoient plus, parce que leurs livres françois n'auroient point de débit, n'y ayant qu'un petit nombre de Réformés François à Berlin, & dans le reste de l'Allemagne, & qu'ils pourroient difficilement compter sur d'autres lecteurs en matiere de religion; que d'ailleurs les matieres ont été si souvent traitées qu'elles sont épuisées; qu'on n'aime pas en françois les répétitions, ni les mets réchauffés; que les sources nouvelles pour les Allemands, sont connues aux François depuis long-tems; que les ministres françois sont accablés d'occupations plus importantes, que celles de faire des livres; qu'ils instruisent la jeunesse, visitent les malades; qu'ils n'ont plus rien de nouveau à dire, leur doctrine étant invariable & suivie parmi eux, telle qu'elle a été exposée à la fin du dernier siècle, & au commencement de celui-ci, par les Turretin, les Werenfels, les Osterwald, les Pictet, les Saurin, les Vernet, les Beausobre & les Lenfant; que leur église est formée, & celle des Luthériens ne l'est point encore; & qu'ils aiment mieux



enseigner la vertu que des dogmes étranges ; capables d'engendrer de nouvelles divisions.

Il a été répliqué aux ministres Réformés François, qu'ils n'ont qu'à bien écrire, & qu'ils auront des lecteurs, non-seulement parmi les François de toutes les communions, mais encore entre beaucoup d'Allemands qui savent le français, comme en ont Lenfant, Achard, Formey, Dumas à Leipzig, Holland, Bertram en Suisse. *Tout est épuisé !* Quel vuide ont-ils seulement rempli dans la théologie depuis un siècle. Et s'il n'y avoit plus rien à dire en théologie, est-ce donc que la culture de la physique, des mathématiques, des langues, aviliroit leur profession ? Qu'ont-ils aujourd'hui à mettre en parallèle avec ces lumières de l'Allemagne & du monde, MM. Sak, Spalding, Teller, Busching, Sturm, Michaelis, Ernesti, Jerusalem, Semmler, Noffelt, Steinbart, Ludke, Krichton, Murfinna, Stark, Froschel, &c. Ces pasteurs n'ont-ils pas des embarras aussi pénibles, & de plus, la surcharge des pauvres, dont le consistoire décharge les François. Les Luthériens n'ont point la présomption & la folie de croire que leurs plus fameux théologiens, qui étoient des hommes, n'ont rien laissé à faire ou à dire après eux, c'est pourquoi ils travaillent sans cesse à perfectionner leur culte. Les Réformés peuvent-ils méconnoître qu'ils aient besoin d'un nouveau livre de chant ou de prières. Et est-ce le seul besoin de leur église, dont ils vantent la prétendue immutabilité, & louent les docteurs avec charlatannerie ?

## 156 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Nous finirons en rapportant les jugemens impartiaux des gazettes savantes de Halle & de Gottingen. Ecoutons celle de Gottingen. L'auteur a recueilli un grand nombre de faits intéressans pour l'histoire moderne de l'église, prononce des jugemens & donne des avis qui décelent un homme éclairé, & fait connoître à ceux qui les ignoroient, les beaux établissemens formés ou améliorés en Prusse par son glorieux monarque, qui dédaigne les vains titres, & a rejeté ceux qu'on donnoit à ses prédécesseurs dans la chaire évangélique. Cependant, en vain voudrions-nous dissimuler que l'ouvrage ne remplit pas notre attente d'y prendre une exacte connoissance de l'état de la religion dans les états Prussiens. Les descriptions y sont trop générales. On y vante beaucoup trop la tolérance des anciens souverains du Brandebourg, qui, dans la vérité, ont été plutôt guidés par leur partialité pour les Réformés, que par l'esprit de patience, de charité & de support mutuel.

On a, dit la gazette savante de Halle, des obligations à l'auteur, d'avoir fait connoître des établissemens dignes d'être imités ; mais il a grossi son ouvrage sans nécessité, par l'insertion de quantité des rescrits, de réglemens & de prières connus, qu'on ne croiroit pas y rencontrer. A ce compte, il faut s'attendre encore à des volumes, car il n'en est qu'à Berlin. Il est trop prompt à blâmer, & c'est à tort, par exemple, que le cantique, pag. 144. [ c'est le *Sanctus* en vers allemands ] lui dé-

S E P T E M B R E , 1779. 157  
plaît, puisqu'il est tiré mot à mot de l'écriture  
sainte.

---

*ANNALES poétiques, ou almanach des muses ,  
depuis l'origine de la poésie françoise , tome  
X. A Paris , chez Delalain , libraire , rue  
St. Jacques , vis-à-vis la rue du Plâtre ; petit  
in-12. de 258 pag. avec un portrait, 1779.*

**L**ES auteurs dont on a recueilli des poésies  
dans le dixieme volume de ces annales, sont  
*Claude Mermet, Jacques Grevin, Jean & Jacques  
de la Taille, Jean Doublet, Guy le Fevre de la  
Boderie, Pierre de Brach, Guy de Tours, Guil-  
laume de Salluste sieur du Bartas, Antoine du  
Verdier, François Lepoulchre, Claude de Morenne,  
Pantaleon Barthelon de Ravieres, & Jean des  
Planches.*

Mermet n'étoit guere connu que par le fa-  
meux quatrain sur les *Amis* de son tems, qui  
ressembloient à ceux d'aujourd'hui :

Les amis de l'heure présente  
Ont le naturel du melon ;  
Il faut en essayer cinquante ,  
Avant qu'en rencontrer un bon.

Cet auteur n'étoit pas un grand poëte ; ses  
vers ne sont guere que de la prose rimée : les  
éditeurs ont cependant pris dans ses œuvres quel-  
ques autres petites pieces assez agréables, telles  
que l'épigramme suivante :

## 158 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Quand ton depteur argent te mande,  
En tout tems il te fait plaisir :  
Quand ton créancier t'en demande,  
Monsieur dîne, il n'a pas loisir.

A l'exception de du Bartas & de deux ou trois autres, les poètes de ce volume ne sont féconds qu'en pieces de courte haleine, en épigrammes, sonnets, quatrains, chansons, &c. En voici une de Jacques de la Taille qui nous a semblé piquante. On peut même la regarder comme une espece de fable.

Dedans un antre, un lion d'aventure  
Trouve un renard navré mortellement,  
Dont il s'approche, & voyant sa blessure :  
Qui t'a, dit-il, outragé tellement ?  
Mais fors de-là, permets tant seulement  
Que je te leche, & lors en moins de rien,  
Tu seras sain : tu ne fais pas combien  
Ma langue est bonne & puissante en cela ;  
L'autre répond : ami, je le fais bien,  
Mais je crains trop pour les voisins qu'elle a.

On voit que les poètes de ce tems ne s'astreignoient pas à l'alternative des rimes masculines & féminines : cette regle est pourtant assez généralement observée dans leurs plus longues pieces. Un de ceux qui paroissent avoir le plus de talent, parmi les auteurs de ce volume, est Jean Doublet, poète jusqu'ici fort inconnu, & dont l'abbé Goujet ne fait aucune mention dans sa bibliotheque françoise. Les éditeurs des *Annales poétiques* le retirent comme tant d'autres du profond oubli dans lequel il étoit plongé ;

S E P T E M B R E , 1779. 159

Son style est quelquefois un peu difficile : mais il est presque toujours très-poétique. Pour dire qu'il ne peut chanter que l'amour, voici comme il s'exprime :

Soit que je file à trois cordons une ode,  
Soit que je cloche en ces quatrains boiteux,  
Mon chant n'a jamais qu'une mode;  
Amour le fait gai ou piteux.

Guy de Tours a peut-être moins d'énergie ; mais une versification plus naturelle & plus coulante , témoin ce sonnet dont l'idée & la tournure sont vraiment anacréontiques.

Crois vite, ô mon petit bocage,  
Sans avoir peur que la foudre des cieux  
Ni que des vents le souffle audacieux  
Te puisse nuire ou te faire dommage ;

Crois vite, afin que ton ombrage  
Tous les étés nous soit délicieux,  
Garantissant du chaud malicieux  
De l'avant-chien notre tendre visage.

Non, pour cela, bocage, ne crois point,  
Mais pour l'amour de celle qui me point  
Si doucement de sa grace estimée :

Elle m'a dit & promis dès long-tems  
Qu'elle viendrait au retour du printemps  
Prendre le frais sous ta verte ramée.

Une épigramme de ce même Guy de Tours est remarquable , parce que le célèbre Jean-Baptiste Rousseau l'a refaite depuis, & en a conservé presque toutes les expressions.

Marmot , ta femme est si jolie ,  
 Et de tant de grace remplie ,  
 Que si le puissant Jupiter  
 M'en avoit donné trois de même ,  
 J'en don'rois deux à Lucifer ,  
 Afin qu'il m'étât la troisieme.

De tous les auteurs mis à contribution dans ce volume , c'est du *Bartas* qui incontestablement a le plus de mérite , & c'est en même-tems celui qui a le plus de réputation. Il étoit gentilhomme ordinaire du roi de Navarre , depuis *Henri IV.* Son genre est la grande poésie ; aussi ses ouvrages consistent-ils tous en de longs poèmes en vers alexandrins. On y trouve de la verve , un ton noble , & beaucoup d'idées. C'est dommage que tout cela soit gâté par un style barbare & qui lui donne souvent l'air étranger à la langue qu'il écrit. Il a une manie qui le distingue & qu'il a empruntée des Grecs ; c'est de composer des expressions avec des périphrases , telles que celles-ci :

*Apollon porte-jour , Herme , guide-navire ,  
 Mercure échelle-ciel , invente-art , aime-lyre.*

Mais il a souvent de grandes idées & de belles expressions. On en rapporte plusieurs exemples dans sa vie , qui fera grand plaisir aux lecteurs , & où il est très-bien apprécié ; pour nous , nous ne citerons que ces quatre vers sur les Pyrénées :

*Passant , ce que tu vois n'est point une montagne ,  
 C'est un grand Biarée , un géant haut monté ,*

S E P T E M B R E , 1779. 161

Qui garde ce passage , & défend idompté

L'Espagne de la France & la France d'Espagne.

Les pieces que Fontenelle avoit données de cet auteur dans son recueil , n'étoient pas propres à le faire connoître du côté favorable : on l'estimera davantage sur les fragmens rassemblés dans ces *annales*. Il y a sur-tout un épisode du *sacrifice d'Abraham* qui seul forme un petit poëme , & qui est plein de poésie & de sensibilité.

Ce volume finit , comme les précédens , par une notice précise des principaux auteurs dont on n'a point recueilli de vers.

On souscrit toujours pour les *annales poétiques* chez Delalain , libraire , rue St. Jacques , vis-à-vis la rue du Plâtre , moyennant 24 liv. pour douze volumes. Le portrait de du Bartas qui est à la tête de celui-ci , est supérieurement gravé par M. Gaucher , de l'académie des arts d'Angleterre.

( *Journal de Paris.* )



ELOGIO del cavaliere Ifacco Newton, &c. *Eloge du chevalier ISAAC NEWTON*, avec cette épigraphe :

*Qui genus humanum ingenio superavit , & omnes  
Præstinxit , stellas exortus ut æthereus sol.*

LUCR. lib. III.

In-8vo. Milan , 1779.

**A**PRÈS avoir érigé des monumens durables à la mémoire de Galilée & de Cavalieri, les deux plus grands génies que l'Italie ait produits pour les sciences exactes , M. l'abbé Frisi passe à l'éloge de l'immortel Newton ; dont ils ont été en quelque sorte les précurseurs. Cet homme extraordinaire qui a honoré la nature humaine autant que sa patrie, qui a créé , pour ainsi dire , la science du ciel & la vraie physique , qui a étourdi son siècle de ses découvertes surprenantes , & qui tient encore le notre occupé à le comprendre , ne pouvoit avoir de panégyriste plus digne de lui qu'un géometre qui a donné le premier commentaire solide & complet du livre des *principes* dans son excellente cosmologie. L'auteur commence par des réflexions judicieuses & intéressantes , sur la lenteur des progrès de la raison humaine , & il décrit ensuite l'état des sciences physiques & mathématiques en Europe , & sur-tout en Angleterre , dans les années qui précéderent



la naissance de son héros. Le fameux Bacon de Verulam avoit montré la route qui conduisoit à la vérité, & Galilée y avoit marché à grands pas ; Cavalieri, par sa méthode des indivisibles, avoit jetté le germe du calcul infinitésimal ; Wallis avoit heureusement étendu cette méthode à l'arithmétique des infinis ; Harriot & Oughthred en Angleterre, & Viet en France, avoient reculé considérablement les bornes de l'algebre, & enfin le maître de Newton, Isaac Barrow, s'étoit avancé encore plus vers le calcul infinitésimal. Voila quel étoit, lorsque Newton parut, l'état des sciences dans lesquelles il fit des découvertes si rapides. Il eut pour lui la réunion des circonstances les plus favorables, la force de l'imagination, la supériorité du génie, la longueur de la vie, la sévérité des mœurs & une certaine insensibilité qui le rendant inaccessible à toutes les passions communes, le garantit de toutes les distractions. Les livres d'Euclide qu'on lui mit dans les mains à Cambridge, ne l'occupèrent que quelques instans. La géometrie de Descartes & l'optique de Kepler furent les premiers ouvrages qui fixèrent son attention. Il se repentit cependant dans la suite de s'être trop-tôt plongé dans l'algebre, & de n'avoir pas auparavant étudié à fond la doctrine d'Euclide & des autres géometres anciens, Apollonius, Diophante, Pappus, Archimede. En examinant les regles trouvées par Wallis pour quarrer l'espace renfermé dans quelque courbe que ce soit, il s'aperçut qu'il y avoit beaucoup de cas où ces regles

n'étoient pas exactement applicables , & où il falloit se contenter d'approximations. Tandis qu'il faisoit des recherches sur ce sujet, il trouva ce fameux théorème du Binome, qui donne tant de peine aux jeunes algébristes , avant qu'ils puissent bien comprendre d'où il se tire & comment il s'applique. Cette brillante découverte qui auroit suffi pour faire une réputation à un algébriste consommé , Newton la fit à l'âge de vingt-deux ans. Vers le même tems , il commença à Cambridge ses expériences sur les lentilles & les prismes. La peste survenue en 1666 l'obligea de se retirer à la campagne , où il se livra avec plus de tranquillité à ses calculs & à ses expériences. Ce fut alors que la chute d'un fruit dans son jardin , lui donna lieu d'imaginer que cette force secrete de gravité qu'il remarquoit , pouvoit s'étendre avec une certaine dégradation jusqu'à la lune , idée simple & grande , qui le conduisit ensuite au calcul des irrégularités de la lune , & à la théorie physique de l'univers. Mais Newton étoit plus grand encore que ses sublimes inventions ; il disoit qu'il vouloit attendre un âge mûr pour écrire , & ne sentant pas l'importance & la valeur de ce qu'il avoit déjà fait , il tenoit ses découvertes secretes , & se déroboit par son extrême modestie aux suffrages & à l'admiration des géometres & des algébristes de son tems. Barrow son maître , & Pemberton , avec qui il vivoit familièrement , étoient ses seuls confidens , & ce fut une espèce de hasard qui les engagea à rendre

ses découvertes publiques. Nicolas Kauffman de Holstein, plus connu sous le nom de Mercator, avoit publié à Londres en 1668 un livre ingénieux & profond, intitulé *logarithmothechnia*, dans lequel, entre autres choses, il exposoit une progression de nombres pour mesurer une espace hyperbolique. Barrow trouva dans les manuscrits de son jeune élève, la même serie étendue à la quadrature de plusieurs autres courbes, & il en fit part aussitôt à la société royale de Londres. Le manuscrit de Newton passa delà sous les yeux de Collins, de Jacques Gregory, du vicomte de Brounker & de plusieurs autres savans, qui tous convinrent de l'antériorité & de la supériorité des découvertes de Newton, dirigerent vers lui par leurs suffrages l'enthousiasme de la nation, & le firent regarder à l'âge de vingt-six ans comme un homme d'un ordre supérieur. Barrow fit encore plus. L'an 1669 il se démit en faveur de son élève de la chaire de mathématiques qu'il occupoit dans l'université de Cambridge, & l'engagea par-là à continuer ses recherches avec plus d'ardeur. Ses découvertes qui se succéderent alors rapidement, circulerent en Angleterre au moyen des leçons publiques qu'il donnoit, & furent bientôt connues des étrangers par l'extrait qu'on en donna l'an 1671, dans les *Transactions philosophiques*.

Les premières découvertes qui assurèrent la supériorité de Newton, & dans lesquelles son génie créateur se montra avec éclat, furent

celles qu'il fit sur les couleurs & sur la lumière. On avoit déjà observé dès le tems d'Aristote qu'un rayon de lumière passant à travers un verre triangulaire, se coloroit diversement. Ce phénomène parut à Newton plus important qu'on ne l'avoit cru jusqu'à lui. Il faut dire aussi que l'habileté des artistes Anglois qui étoient parvenus à dépurer la pâte des verres & à former des lentilles & des prismes sans veines & parfaitement lisses, contribua beaucoup à la gloire de l'observateur & aux progrès de l'optique. Newton n'auroit peut-être pas fait ses découvertes, s'il eût vécu en Italie ou en France, & qu'il eût eu dans les mains des prismes de Venise ou de Paris, dont les irrégularités internes s'opposent au passage uniforme de la lumière. Nous ne pouvons suivre M. l'abbé Frisi dans le détail où il entre sur ces découvertes étonnantes par lesquelles le géomètre Anglois créa, si l'on peut le dire, de nouveau pour les physiciens, les couleurs & la lumière. Il résulte de ses expériences, que les rayons les plus subtils de lumière sont composés d'une infinité d'autres rayons de couleurs différentes & invariables ; que les corps paroissent revêtus d'une couleur parce qu'ils réfléchissent les rayons de cette couleur de préférence aux autres ; que la couleur blanche est le résultat de la composition & de la réflexion de toutes les couleurs, & que le noir est le résultat des mêmes couleurs absorbées. Il déduisit entre autres choses de ses expériences la solution de ce problème

S E P T E M B R E , 1779. 167

pittoresque : *la quantité des couleurs composantes étant donnée , trouver la couleur composée , & il fut réduire le problème d'optique à cet autre problème mécanique , dans lequel , différens poids étant donnés , il s'agit de trouver le centre de gravité autour duquel ils peuvent former équilibre.* Il ne voulut pas abandonner ce genre d'expériences sans examiner à fond l'effet de la lumière sur les lames les plus minces. Il trouva que ces lames réfléchissoient des rayons de couleur différente en raison de la différence de leur grosseur , & il démontra ce principe singulier qu'en augmentant cette grosseur un nombre impair de fois , elles réfléchissent le même rayon , qui passe au travers librement si on augmente cette grosseur un nombre pair de fois. Toutes ces découvertes constituoient proprement la science physique de la lumière ; la partie mathématique exigeoit d'autres recherches encore plus subtiles & plus ingénieuses. Avant Newton , Snellius avoit déjà trouvé la loi suivant laquelle la lumière passe d'un corps à un autre. Mais personne n'avoit encore soupçonné que chaque rayon de lumière fût composé d'une infinité d'autres rayons différemment réfrangibles , depuis les violets & les indigos jusqu'aux orangers & aux rouges. De cette nouvelle propriété de la lumière , Newton tira l'explication du grand & majestueux phénomène de l'arc-en-ciel , déjà ébauchée par Marc Antoine de Dominis & par Descartes , qui s'étoient contentés de tracer le chemin de la lumière dans les gouttes d'eau

éparfés dans l'air après la pluie , fans rendre raifon de la variété des couleurs , & des autres particularités du phénomène. Des couleurs de l'iris célefte , il paffa à un autre phénomène qui avoit été le premier objet de fes recherches , à cette efpece d'iris que les lunettes d'approche font paroître autour des objets , les obfcurciffant & les rendant confus en même tems qu'ils les agrandiffent. Il vit d'abord que l'iris des lunettes d'approche provenoit de la féparation des rayons diverfement colorés & diverfement refrangibles , qui prenant un chemin différent à travers les lentilles , & ne portant pas les images au même lieu , les confondoient les unes avec les autres. Il montra encore l'impoiffibilité de remédier à cet inconvenient par des changemens dans la forme des lentilles , comme Descartes fe l'étoit imaginé. Mais il conclut trop précipitamment qu'il étoit impoiffible d'avoir des lunettes d'approche fans iris , & cette erreur lui fit manquer la feule découverte qu'on ait faite après lui fur cette matiere. Chacun fait que l'immortel Euler eft le premier qui ait eu l'idée heureufe des lentilles acromatiques , composées de deux différentes pâtes de verre , fi bien combinées que l'une remédie à la difperfon des rayons occafionnée par l'autre ; on fait auffi que Daldond , célèbre artifte & géometre Anglois , voulant prouver par de nouvelles expériences la prétendue impoiffibilité de remédier à l'iris des lunettes d'approche , réalifa en effet le projet d'Euler , & fabriqua les premieres lentilles exemptes

exemptes d'aberration. Si Newton s'écarta dans cette occasion de la véritable route, il ne tarda pas à y rentrer, & on le vit parcourir une nouvelle carrière non moins vaste & non moins brillante. De la réfraction il passa à la réflexion, des lentilles aux miroirs, & des lunettes d'approche au télescope à réflexion. Le télescope à réflexion n'avoit été jusqu'à lui qu'une simple idée, ce fut entre ses mains qu'il devint un instrument utile & une des principales pièces du cabinet des observateurs. Newton fabriqua lui-même son nouveau télescope, car il réunissoit au génie de l'invention le talent non moins rare de l'exécution, & la société royale publia l'an 1672 la découverte de ce bel instrument avec les éloges dus à l'inventeur, éloges qui furent confirmés par le suffrage des savans étrangers, & entre autres du célèbre Chrétien Huygens, le meilleur juge de ce tems. Newton ne manqua pourtant pas de contradicteurs, tels que Mariotte en France, & Rizzetti en Italie, mais les disputes cessèrent bientôt, lorsque les Italiens & les François se furent convaincus que leurs verres étant composés de pâtes moins dépurées, & offrant un passage moins régulier à la lumière, ne pouvoient pas en faire la séparation comme les verres anglois.

Après avoir analysé la lumière & les couleurs, & examiné la nature des corps colorés, Newton commença à considérer leur action réciproque. La réfraction de la lumière lui sembloit indiquer une espèce d'attraction, la réflexion

lui paroïſſoit l'effet d'une répulſion, & la déviation que produit le voiſinage d'un corps, tantôt un ſigne de répulſion, & tantôt un ſigne d'attraction. Il examina particulièrement la force avec laquelle les petits corpuscules voiſins les uns des autres s'attirent mutuellement, & celle qui fait que tous les corps grands & petits tendent vers le centre commun; il propoſa ſur ce ſujet diverſes conjectures, mais il avoua qu'il n'avoit pas d'observations ni d'expériences ſuffiſantes pour réſoudre ce problème. Effrayé de la difficulté de la matiere, il abandonna l'étude des cauſes, pour retourner à l'examen des effets, & quoiqu'il employât fréquemment les termes d'attraction, de tendance, de force centripete, il déclara qu'en ſe ſervant de ces termes il prétendoit énoncer un fait & non pas un principe, & qu'il les prenoit dans le ſens mathématique, & non pas dans le ſens phyſique. A la vérité la deſcente uniforme des corps graves, le mouvement périodique des planetes autour du ſoleil, & des ſatellites autour des planetes, lui paroïſſoient autant de phénomènes particuliers qui dépendoient d'un même principe, & ce principe étoit bien digne de ſa curioſité. Descartes, ſervi par une imagination hardie, avoit, en quelque ſorte, débrouillé le chaos; mais il n'avoit créé qu'un monde imaginaire, & le ſyſtème des tourbillons que Huygens & Jean Bernouilli n'avoient pu ſoutenir, ſ'affaiſſoit inſenſiblement. Newton vit au premier coup-d'œil que l'édifice élevé par Descartes manquoit par les fondemens, & que l'hy-



pothèse des tourbillons étoit en contradiction avec tous les principaux phénomènes de la lumière , de la gravité , de la figure des corps célestes & de leur mouvement. Mais après avoir détruit , il falloit édifier de nouveau. L'expérience vulgaire de la fronde fait voir clairement qu'il faut une force continue pour qu'un corps lancé de quelque manière que ce soit se meuve circulairement. Mais encore indépendamment de la forme circulaire , la courbure seule des orbites planétaires est un indice assuré de l'existence d'une force qui retient les corps célestes dans ces orbites. C'étoit déjà beaucoup , mais l'importance du sujet exigeoit quelque chose de plus , il falloit encore démontrer que la force des planetes & des comètes est dirigée précisément vers le centre du soleil , celle de la lune vers le centre de la terre , & celle des fatellites de Jupiter & de Saturne , vers le centre de ces dernières planetes. Heureusement Képler avoit trouvé les premières données pour la démonstration de cette vérité. Cet illustre astronome , cherchant avec attention au milieu de toutes les variations du mouvement des planetes , quelque point de comparaison , & quelque règle générale , en trouva une dans l'espace compris entre l'arc décrit par une planete dans un tems donné , & les deux lignes droites tirées des extrémités de cet arc au soleil. Il vit en confrontant toutes les observations , que cet espace étoit toujours proportionnel au tems employé pour décrire l'arc , c'est-à-dire , double pour un tems double , triple pour un tems tri-

ple , &c. Le géometre anglois réfléchissant à cette premiere loi du mouvement des corps célestes , parvint à concevoir que pour que cette loi existât , il falloit que ces corps éprouvassent l'influence de deux forces , l'une agissant dans la direction de tangente , l'autre dirigée vers le centre autour duquel se décrivent les aires proportionnelles aux tems. Le corollaire de cet important théorème fut que les satellites gravitent sur leurs planetes principales , & que celles-ci avec leurs satellites gravitent sur le soleil. La direction d'une force générale de gravité étant reconnue , il s'agissoit ensuite de chercher suivant quelle proportion & quelle loi cette force augmente & diminue à des distances différentes. Il chercha cette loi dans la diminution qu'éprouve la gravité terrestre , depuis la surface de la terre jusqu'à la sphere lunaire. En partant de la mesure du degré du méridien que Norwood, en Angleterre, & Picard en France , avoient trouvée de soixante-neuf milles anglois & demi, il put mesurer le rayon de la terre & la grandeur de l'orbite de la lune avec plus d'exactitude qu'il n'avoit fait la premiere fois qu'il s'étoit livré à ces sublimes spéculations. Considérant ensuite le mouvement circulaire de la lune comme composé de deux autres mouvemens , l'un dans la direction de tangente , l'autre dirigé vers le centre de la terre , il trouva que celui-ci seroit de quinze pieds de France & une ligne dans une minute de tems; or Huygens avoit démontré , que tel étoit le mouvement vertical des graves vers la superficie

de la terre dans une seconde, c'est-à-dire, dans un tems soixante fois moindre; & suivant la théorie de Galilée, cet espace deviendrait trois mille six cents fois plus grand dans un tems soixante fois plus long, c'est-à-dire, dans une minute. Donc la lune, en vertu de la seule gravité terrestre parcourrait un espace trois mille six cents fois moindre que celui que décrirait dans le même tems un grave qui tomberait librement sur la surface de la terre, ce qui prouve que la gravité terrestre qui agit sur la lune est trois mille six cents fois moindre que celle qui fait tomber les graves sur la surface de la terre. Donc la distance de la lune au centre de la terre étant soixante fois plus grande que celle des corps posés près de la surface, & par conséquent le carré de la première distance étant trois mille six cents fois plus grand que le carré de la seconde, il s'ensuit évidemment que la gravité est en raison réciproque ou inverse du carré des distances, du moins jusqu'à la sphere lunaire. Une autre loi du système planétaire, découverte pareillement par Képler, fournit à Newton un moyen d'étendre la même proportion à tous les corps célestes. L'astronome Allemand avoit trouvé que les carrés des tems périodiques de plusieurs planetes, étoient proportionnels aux cubes de leurs distances moyennes du soleil, & ce rapport singulier frappa l'esprit méditatif de Newton. En cherchant la raison de ce rapport, il démontra qu'en supposant les orbites des planetes circulaires, comme elles le sont en effet à très-peu-près, cette

loi de Képler exigeoit nécessairement que la force centrale qui les entraînoit vers le soleil diminuât dans la même raison du quarré des distances en allant d'une planete à l'autre. Prenant ensuite cette proportion pour principe, il démontra que la figure des orbites planétaires devoit être proprement une ellipse, & il fit voir que dans de telles orbites elliptiques décrites autour du même foyer, les quarrés des tems périodiques devoient être proportionnels, comme la loi de Képler l'exigeoit, aux cubes des distances moyennes. La comete de 1680 fit triompher la théorie du mouvement elliptique. Newton combina si bien les meilleures observations faites sur cette comete, avec les loix du mouvement dans une ellipse très-longue, qu'il ne se trouva qu'une différence de quelques minutes entre sa théorie & les observations. Toutes ces découvertes surprenantes étoient encore un secret à Londres & à Cambridge, & il fallut un autre hasard pour l'obliger à les publier. Le célèbre Halley, à qui toutes les parties des sciences physiques & mathématiques doivent tant, se trouvant de retour de ses voyages, se lia d'une amitié intime avec Newton. Celui-ci lui ayant confié ses premières démonstrations sur les loix des forces centrales, Halley en fut si frappé, que ne se faisant avec raison aucun scrupule de trahir son ami sur ce point, il alla lire ses papiers à la société royale, où il ne trouva que des admirateurs. Il écrivit donc à Newton au nom de la société dans les termes les plus pressans pour l'engager à con-

tinuer ses recherches avec ardeur , il se transporta lui-même à Cambridge , & Newton fut enfin forcé de se rendre aux sollicitations de son ami. Il se retira du commerce des hommes , & au bout de vingt-deux mois passés dans les veilles & dans la pratique de la plus exacte sobriété , il termina le plus grand ouvrage qui ait jamais été fait , *les principes mathématiques de la philosophie naturelle*. Ce chef-d'œuvre de l'esprit humain, qui contient la plus grande partie de tout ce qu'il est possible à l'homme de savoir , & qui a néanmoins un si petit nombre de lecteurs , a eu pour commentateurs les plus grands géomètres qui sont venus depuis. La figure de la terre , la théorie de la lune , la précession des équinoxes , les marées , les inégalités du mouvement de Jupiter & de Saturne , & tant d'autres phénomènes jusqu'alors incompréhensibles , furent expliqués pour la première fois d'une manière précise & satisfaisante par l'attraction universelle , & ce qui n'occupe dans le livre des *principes* qu'une simple proposition , un corollaire ou une scholie , a donné naissance depuis aux plus sublimes productions qui ont immortalisé les noms de Maclaurin , d'Euler , de Clairaut , des Bernouilli , & des autres grands géomètres de notre siècle.

L'idée de forces infinies , de directions infinies , & de variations infinies dans ces forces & ces directions , est certainement l'idée la plus grande & la plus majestueuse qui se soit jamais présentée à l'esprit de l'homme. Pour la développer dans tous ses rapports , & pour la ré-

duire à un examen rigoureux , il falloit avoir une méthode facile de calculer l'infini , & de passer des élémens & des différences aux sommes , & des sommes aux différences. Cavalieri , Roberval , Wallis & d'autres géometres , y avoient déjà réuffi en partie ; mais il reftoit encore beaucoup à faire pour généralifer la méthode , en connoître clairement les principes , & en rendre l'application facile. Heureufement Newton , depuis quelques années , s'étoit déjà bien avancé dans cette carrière , & fon traité fur les fluxions & fur les séries infinies qu'on lui avoit enlevé pour le publier , contenoit les fecours les plus néceffaires pour foumettre au calcul les irrégularités de la lune , & tous les autres phénomènes du ciel. A l'idée de quantités indivifibles , il avoit fubftitué la théorie des grandeurs naiffantes & qui s'évanouiffent ; il avoit trouvé le rapport général des quantités variables , & de leurs variations élémentaires , & il favoit déjà la maniere de passer aifément des unes aux autres. Ces merveilleux artifices géométriques & analytiques , que l'auteur tenoit fecrets , accrurent beaucoup aux yeux des géometres de ce tems , ce qu'il y avoit de prodigieux dans les découvertes que contenoit le livre des *principes* , & ce qui augmentoit la fuprife , c'étoit de voir que Newton , avec fa fimplicité naturelle , appelloit du nom de *principes* , & regardoit comme élémentaire un ouvrage que les géometres ne pouvoient pas comprendre ; c'étoit de voir la modeltie avec laquelle il demandoit qu'on s'occupât moins à

S E P T E M B R E , 1779. 177

critiquer les défauts de son ouvrage qu'à les corriger. Les mathématiciens d'Angleterre, toujours justes envers Newton, concentrèrent leurs efforts dans l'étude de son ouvrage. Le sentiment général fut celui de l'admiration. Ceux qui se trouvoient alors à la tête de la nation, furent les interpretes de ses desirs & les ministres de sa reconnoissance. Le comte d'Hallifax, grand-chancelier du royaume, obtint du roi Guillaume la surintendance des monnoies pour Newton. En 1703 il fut fait président de la société royale, ce qui est en Angleterre le comble des honneurs littéraires; & en 1705 il fut fait chevalier par la reine Anne. Les réformes utiles que Newton fit dans les monnoies d'Angleterre, prouverent combien un esprit calculeur est avantageux dans les affaires politiques & économiques. Il publia en même tems, pour remplir les obligations que lui imposoit sa place de président de la société royale, plusieurs ouvrages qui firent voir de plus en plus combien il étoit digne d'être à la tête des savans de sa nation. En 1704 il publia son optique, & y joignit deux traités analytiques, l'un sur soixante-douze courbes du troisieme ordre, l'autre sur la quadrature des courbes. Son arithmétique universelle fut imprimée à Cambridge en 1707, sans sa participation, & même il en eut quelque déplaisir, parce qu'il ne regardoit cet ouvrage si sublime en tant d'endroits, que comme un livre élémentaire & une compilation qu'il avoit faite pour l'usage de ses écoliers. Il publia en 1711 ses deux

## 178 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

traités sur l'analyse des équations infinies , & sur le calcul différentiel. Son livre sur le système du monde , & son traité sur la méthode des fluxions & sur les séries infinies , avec leur application à la géométrie des courbes , restèrent plus long-tems manuscrits. La société royale regarda sa gloire comme étroitement unie avec celle de Newton , & prit un vif intérêt à toutes les disputes qui s'éleverent sur la théorie des couleurs , & sur l'invention du calcul infinitésimal. Les premières furent bientôt terminées , mais celle qu'occasionnerent les prétentions de Leibnitz à l'invention du calcul différentiel & intégral , fit beaucoup plus de bruit , & dura beaucoup plus long-tems. Leibnitz publia en 1684 , dans les actes de Leipfick , sous une forme différente , la même méthode que Newton , dans le second livre des *principes*. Il se passa douze ans avant que la contestation s'élevât , & deux événemens peu importans en eux-mêmes la firent naître. Un certain Duiller , qui s'étoit fait quelque réputation dans les mathématiques , & qui a fini par faire métier à Londres de ressusciter les morts , écrivit en 1699 que Newton étoit l'inventeur des nouvelles méthodes , & que Leibnitz se les étoit appropriées. D'un autre côté , les journalistes de Leipfick , en donnant un extrait du traité sur la quadrature des courbes , s'expliquèrent d'une manière équivoque , donnant à entendre que Newton avoit pris quelque chose à Leibnitz. Leibnitz se plaignit de Duiller & de la société royale , & Keill répondant au reproche



indirect des journalistes de Leipfick , prétendit que Leibnitz n'avoit fait autre chose que substituer au terme de *fluxion* celui de *différence*. La société royale nomma des commissaires pour peser les raisons de part & d'autre , & ils jugerent que Newton avoit connu le calcul des fluxions avant Leibnitz , & que celui-ci n'en avoit eu connoissance que par une lettre de Newton qu'il avoit vue dans son second voyage d'Angleterre. Ce jugement , qui fut publié en 1712 , irrita encore davantage Leibnitz , qui conjointement avec son ami Jean Bernouilli , fit tout ce qu'il put pour décréditer le livre des *principes* , Newton & les mathématiciens d'Angleterre. Il proposa par défi à tous les géomètres Anglois , le fameux problème des trajectoires , c'est-à-dire , de ces courbes qui coupent une infinité de courbes de la même espèce sous un angle donné. Un problème si difficile ne fut qu'un jeu pour Newton , qui revenant de la monnoie dans sa Maison vers les quatre heures du soir , & y voyant ce problème , ne voulut pas se mettre au lit qu'il n'en eût trouvé la solution. Enfin Newton entra malgré lui dans la dispute pour la faire finir. Il observa très-judicieusement , & son panégyriste l'observe d'après lui , que le fond de cette contestation si animée , étoit bien peu de chose. Kepler , Cavalieri , Roberval , Wallis & Barrow avoient avancé si près du nouveau calcul , qu'il n'y avoit plus qu'un pas pour y atteindre. Il s'agissoit seulement de simplifier les méthodes qu'on avoit déjà , de leur donner une plus grande extension ;

& d'en rendre l'application plus générale : en cela Newton étoit incontestablement supérieur à Leibnitz ; puisque tandis que celui-ci , aidé de son ami Bernouilli , avoit à peine pu appliquer sa méthode à trois ou quatre problèmes , Newton avoit étendu la sienne à l'algebre entiere , à la mécanique , à l'optique & à l'astronomie.

Ce grand homme ne se borna pas à ce seul genre de gloire ; il travailla dans sa vieillesse avec succès sur la chronologie , & il porta dans cette science la même supériorité de génie qu'il avoit montrée dans les mathématiques. Son système chronologique auroit suffi pour immortaliser un autre homme que lui ; mais il faut avouer qu'il composa aussi le commentaire sur l'Apocalypse , & c'est la seule ombre qui se trouve au tableau de sa gloire.

( *Efemeridi di Roma.* )



*DICTIONNAIRE universel des sciences morale , économique , politique , & diplomatique , ou bibliothèque de l'homme d'état & du citoyen , mis en ordre & publié par M. ROBINET , censeur royal. Tomes IV, V, VI, VII & VIII. In-4to. A Paris , chez l'éditeur , rue de la Harpe , à l'ancien college de Bayeux ; à Liege , chez C. Plomteux , imprimeur des états ; à Londres , chez Elmsly ; à Amsterdam , chez Harrevelt ; & chez les principaux libraires de l'Europe. 1778. 1779.*

**N**ous avons donné des extraits détaillés des premiers volumes de ce grand ouvrage. (\*) Les tomes IV, V, VI, VII , & VIII ont paru successivement , & nous apprenons que le IXe. va paroître. Le public nous reproche notre lenteur à les faire connoître ; & ce reproche est d'autant mieux fondé , que le mérite particulier de ce livre ne nous laisse aucune espece d'excuse.

L'utilité de ces vastes collections , où l'on rassemble dans un ordre alphabétique toutes les richesses de l'esprit humain , ne peut être con-

---

(\*) Voyez notre journal de février 1777 , pag. 362 ; celui d'octobre , même année , pag. 402 ; celui de mars , 1778 , page 192 , & celui de septembre pag. 65.

testée que par le petit nombre d'hommes privilégiés qui ont l'avantage de vivre dans les grandes villes & dans la société des gens-de-lettres ; également à portée , & des bibliothèques où ils trouvent tous les secours dont ils ont besoin , & des savans qui leur indiquent les sources où ils doivent puiser , ils ne connoissent ni la pauvreté ni l'embarras des richesses. Mais dans la plupart des provinces, où l'instruction, loin d'être vulgaire , est encore très-rare , & même presque nulle ; mais chez quelques nations étrangères qui, participant plus ou moins au progrès général , tendent toutes vers le même but , comment se passer de ces magasins de science ou de littérature , qui tiennent lieu de bibliothèques , qui satisfont la curiosité sur un grand nombre de points , & qui la dirigent sur tous les autres ? La moitié de l'Europe est dans l'ignorance ; plus des trois quarts de l'autre moitié ne possèdent encore qu'une fausse science ; & on se plaindrait de la multiplicité des livres destinés , nous ne disons pas à l'instruction ultérieure des hommes déjà éclairés , mais à l'instruction de ceux qui ne lisent pas du tout ! On trouve quelquefois ces collections trop volumineuses ; mais il faudroit en compenser l'étendue à la substance qu'elles renferment. On les trouve dispendieuses ; mais il faudroit calculer ce qu'il en coûte journellement pour des livres achetés au hasard , la plupart inutiles , souvent nuisibles , parce qu'ils se contredisent , parce qu'ils jettent l'esprit dans la confusion & dans l'embarras ; & que s'ils ne parviennent pas à inspirer le dégoût de l'étude,

S E P T E M B R E , 1779. 183

ils substituent le goût stérile de la lecture au goût précieux de l'instruction. On objecte encore que les grandes entreprises de librairie sont des pièges tendus au public, qu'elles ne se soutiennent pas long-tems, qu'elles dégèrent ou restent sans exécution; mais le *dictionnaire universel des sciences morale, économique, politique & diplomatique* est la preuve du contraire; ce n'est plus une souscription: on n'en paie les volumes qu'à mesure qu'on les reçoit; ces volumes se succèdent avec une rapidité & une exactitude dont jusqu'ici on n'a pas eu d'exemple.

Le IVe. volume de cet ouvrage contient un moindre nombre d'articles que le précédent, mais il n'y en a presque aucun qui ne soit très-important. AMELOT, qui est le premier, comprend des notices très-bien faites & écrites avec élégance, de *Michel Amelot*, marquis de Gournai, ambassadeur de France dans différentes cours de l'Europe; d'*Amelot de Chaillon*, secrétaire d'état, ayant le département des affaires étrangères, en France, sous le regne de Louis XIV; d'*Amelot de la Houffaye*, secrétaire d'ambassade, auteur de plusieurs ouvrages de politique. Ces trois articles sont de M. de Sacy, jeune écrivain, connu par plusieurs ouvrages estimés, dans le genre de l'histoire, & dont nous avons eu plusieurs fois occasion de faire connoître les talens. On trouve dans ces trois articles des réflexions très-sages sur les ambassades & les négociations.

Les articles AMÉRIQUE; AMI DES HOMMES; AMOUR; AMSTERDAM; &c. présentent des dé-

## 184 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

tails curieux que l'on chercheroit inutilement dans un autre ouvrage ; mais c'est principalement l'article ANGLETERRE qui réunit le plus de ces faits importants. Cet article contient lui seul près des deux tiers du volume, & il n'est pas même fini. On donne d'abord une description géographique de l'Angleterre, une table chronologique de ses rois, & un abrégé de son histoire. Viennent ensuite des dissertations sur le gouvernement, la législation, l'état de l'agriculture, la population, les impositions, les revenus, les fonds publics, & les actions des compagnies. Les détails sont immenses, & l'on ne peut disconvenir qu'ils ne donnent une grande connoissance de l'administration de la Grande-Bretagne. On y lit quelques mémoires qui ont été traduits de l'Anglois : ils sont fort de choses, écrits avec énergie, & portent l'empreinte du génie fier, hardi, & quelquefois trop libre de la nation angloise.

Nous nous contenterons d'extraire quelques morceaux de ces articles, afin de donner une idée de la manière dont ils sont traités.

L'article AMOUR est subdivisé en plusieurs sections ; *amour* proprement dit ; *amour de soi-même*, ou *amour-propre* ; *amour conjugal* ; *amour paternel* ; *amour & amitié* ; *amour de la patrie & du bien public*. Il y a quelquefois des idées un peu trop métaphysiques dans ces différens morceaux ; mais on y trouve aussi des choses bien vues & bien développées. Il y a une section intitulée : *Les rois doivent être en garde contre les dangers de l'amour* : elle renferme la morale

la plus belle , & des peintures terribles de l'amour sur le trône : en voici quelques traits.

» Presque tous les princes qui furent trop li-  
 » vrés aux femmes , montrèrent peu de gran-  
 » deur dans leurs vues , prirent un extérieur  
 » galant pour un extérieur majestueux , chan-  
 » gerent de système , chaque fois qu'ils chan-  
 » gerent de maîtresse , & n'admirent près d'eux  
 » que des intrigans , qu'on leur faisoit regar-  
 » der comme des politiques.

» Les femmes qui paroissent à la cour , est-  
 » il dit ailleurs , pour s'y disputer les regards  
 » & les cœurs de leur souverain , avant d'as-  
 » pirer à lui faire oublier ses devoirs , n'ont-  
 » elles pas elles-mêmes oublié les leurs ? Avant  
 » de se donner en spectacle , n'a-t-il pas fallu  
 » mettre bas toute pudeur , & s'accoutumer à  
 » braver le mépris des courtisans , caché sous  
 » leur humble persiflage ? Que peut-on atten-  
 » dre dès-lors d'un cœur flétri , qui s'est fait  
 » une étude de s'accoutumer à l'ignominie ? ...  
 » Que la Valliere éprise pour le plus grand  
 » & le plus beau des rois , soupire pour lui ;  
 » que de tous les biens que son amour lui  
 » offre , elle n'accepte que son cœur ; on  
 » l'excuse lorsqu'elle regne ; on la plaint lorsqu'elle  
 » est disgraciée ; & tandis qu'elle verse  
 » dans sa retraite des pleurs de repentir ,  
 » l'homme sensible lui donne des larmes de  
 » pitié.

» Mais que l'altière Montespan insulte à la  
 » vertu des princesses , qu'elle traite son amant  
 » comme son sujet , les ministres , comme ses

## 186 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» valets ; qu'elle prodigue le prix du courage  
» & du génie à des hommes qui n'ont d'autre  
» mérite que l'honneur, ( & quel honneur  
» encore ! ) d'être ses parens ; que la veuve  
» Scarron rallumant dans un cœur épuisé, le  
» feu de l'amour, par celui de la dévotion,  
» appuyant la puissance expirante de ses char-  
» mes flétris du pouvoir des confesseurs, acheve  
» de dépeupler par des proscriptions, un royaume  
» déjà dépeuplé par la guerre ; alors l'indignation  
» du peuple s'allume, & la mesure  
» de l'amour du souverain pour la favorite,  
» est celle de la haine & du mépris que le  
» public conçoit pour elle. «

L'auteur de cet article rapporte une foule d'exemples des maux occasionnés par les maîtresses. Le tableau des effets malheureux de l'empire que Diane avoit sur Henri II, est terrible. Tout cet article est du plus grand intérêt. Il n'y en a aucun où l'on ne trouve d'excellentes leçons pour la politique & pour les mœurs.

A l'article ANGLETERRE, on lit une analyse des lettres publiées en Anglois. sous le nom d'Humfroy Oldcastle, sur l'histoire d'Angleterre & sa constitution, qui renferment des réflexions profondes & des détails intéressans. Le jugement qu'on porte sur Jacques I donnera une idée de la manière dont ces lettres sont pensées, & dont l'analyse en est faite.

» Jacques I ne manquoit ni d'esprit, ni de  
» bon sens, ni de talens naturels & acquis ;  
» il étoit très-capable de former un plan de



» gouvernement ; mais sa répugnance insur-  
 » montable pour la guerre , sa foiblesse pour  
 » ses favoris , son entêtement pour le pouvoir  
 » despotique , qu'il croyoit pouvoir légitime-  
 » ment exercer , en vertu de son droit héréditaire à la couronne d'Angleterre , corrom-  
 »pirent tout ce qu'il avoit d'ailleurs de bonnes  
 » qualités. Il avoit , outre cela , conçu une si  
 » haute opinion de son mérite & de sa capacité , que ses courtisans ne furent pas longtemps à découvrir son foible. C'étoit à qui  
 » exagéreroit le plus son savoir , son habileté ,  
 » & à qui pousseroit le plus loin les droits  
 » de la royauté , parce que c'étoient des moyens  
 » sûrs de gagner ses bonnes grâces. « La vanité puérile de Jacques , son arrogance insupportable , son amour aveugle pour le despotisme , causerent les plus grands désordres sous son regne. » Il confondoit la force avec la pesanteur du sceptre , sans considérer que plus  
 » il est pesant , plus il y a de danger qu'il  
 » n'échappe des mains d'un prince ; & sans  
 » faire réflexion que la prérogative est de la  
 » nature d'un ressort , qui se relâche ou qui  
 » casse quand on le bande trop fort.. «

En parlant des mœurs des Anglois , l'auteur fait cette remarque bien honorable pour cette nation. » Une chose qu'on ne sauroit dire  
 » avec moins d'admiration que de vérité , c'est  
 » qu'en Angleterre la considération personnelle  
 » se mesure en général sur les talens & sur  
 » les vertus de celui qui en est l'objet , bien  
 » plutôt que sur la naissance & sur les titres.

## 188 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» L'on y dresse des mausolées, l'on y érige  
 » des statues, l'on y applaudit au théâtre &  
 » dans les places publiques, au philosophe, à  
 » l'artiste, au poète, au comédien, au vaillant  
 » homme, au grand citoyen, soit que le ta-  
 » bleau des pairs en revendique le personnage,  
 » soit que la classe des communes le prenne  
 » pour un de ses membres. Delà sans doute  
 » cette multitude d'hommes illustres en tout  
 » genre, dont l'Angleterre s'honore, & dont  
 » la nation est d'autant plus en droit de se faire  
 » une gloire, que les grandes réputations s'éle-  
 » vent au milieu d'elle presque toujours par  
 » ses suffrages, & presque jamais par les fa-  
 » veurs du gouvernement. Delà sur-tout ce  
 » nombre de gens de qualité, vertueux & sa-  
 » vants, qui, témoins à la fois, & du peu de  
 » cas que l'on fait de la naissance en Angle-  
 » terre, & du grand cas que l'on y fait du  
 » mérite personnel, se livrent si heureusement  
 » à la culture des talens & du génie, & font  
 » pour ainsi dire oublier qu'ils sont nobles. «  
 C'est en effet cette sage méthode de mettre les  
 hommes à leur place, & de laisser une libre  
 carrière aux talens; c'est ce mépris unanime  
 pour des préjugés gothiques, qui malgré les  
 progrès de la philosophie & de la raison, n'en  
 regnent pas moins puissamment dans le reste  
 de l'Europe, qui ont fait la gloire de la nation  
 angloise, & ont été la source de ses succès,  
 & l'unique secret de sa puissance.

Dans les considérations sur la *liberté civile*  
 des Anglois, l'auteur trace d'un pinceau ferme

S E P T E M B R E , 1779. 189

& vigoureux , tous les défordres qu'entraîne en Angleterre la vénalité des suffrages , & la corruption de ces fiers insulaires , qui prétendent être les Romains de notre temps , & dont les mœurs en effet rappellent parfaitement Rome dans sa plus grande corruption ; qui , comme les Romains encore , semblent avoir gagné de grandes forces pour se mieux déchirer , & être devenus puissans pour se rendre malheureux ; qui augmentent leurs maux par les efforts mal combinés qu'ils font pour s'en délivrer , & que la crainte d'être esclaves conduit à l'esclavage , sous l'étendard de la liberté ; qui trop pleins de l'excellence de leur constitution , risquent de l'anéantir sans songer à la corriger , & marchent à leur ruine en aspirant à un excès de pouvoir & de richesses. » Votre constitution ,  
» dit-il en s'adressant au peuple anglois , place  
» la souveraineté , c'est-à-dire , le pouvoir législatif , dans le roi & les deux chambres du  
» parlement , dont la convocation lui est réservée : elle donne le pouvoir exécutif au roi ,  
» lui accordant de choisir ses ministres , ses  
» conseillers ses lieutenans ; enfin elle confère  
» l'autorité de décider les causes litigieuses aux  
» pairs des parties plaidantes. Voilà ce qui doit  
» faire le bonheur de la nation britannique.  
» C'est en quoi consiste l'excellence de votre  
» constitution sur toutes les autres. Mais que  
» dira-t-on en entendant vos plaintes contre  
» toutes ces sources de votre félicité ? Le roi  
» mal conseillé , abuse de sa prérogative ; son  
» choix de ministres n'est jamais bon ; le mi-

» nistre corrompu agit en despote. Le parlement  
 » est dévoué au ministère ; les jurés sont su-  
 » bornés par les intéressés. La chambre des com-  
 » munes , qui représente le peuple , qui est  
 » l'appui de la liberté publique & du bonheur  
 » de la nation , est devenue suspecte ; son crédit  
 » n'est plus : elle n'est regardée que comme  
 » l'instrument du ministère. Telles sont en gêné-  
 » ral les plaintes qu'on voit sortir presque sans  
 » cesse de la plus excellente des constitutions. «  
 L'auteur entre ensuite dans le détail des dé-  
 fectures & des abus qui se sont glissés dans  
 la constitution politique d'Angleterre, que Mon-  
 tesquieu regardoit comme le chef-d'œuvre de  
 la raison humaine. Il propose plusieurs moyens  
 de réparer les maux dont l'Angleterre est ac-  
 cablée. De tous les remèdes, le plus efficace  
 sans doute, seroit de faire revivre l'ancienne  
 simplicité des mœurs, le patriotisme & l'amour  
 de la vertu. » Ne croyez pas, dit-il, que vous  
 » puissiez être gouvernés en hommes vérita-  
 » blement libres, tant que vous resterez sous  
 » la tyrannie de vos passions, de l'ambition,  
 » de l'avarice, de l'intempérance. Si vous vou-  
 » lez être indépendans des principes de la vertu &  
 » de l'honneur ; si vous voulez vous livrer sans  
 » contrainte à tous vos appétits déréglés , être  
 » vains & ambitieux , aspirer aux honneurs sans  
 » les mériter, vivre dans l'opulence & l'oïveté,  
 » servir vos passions effrénées au lieu de servir la  
 » patrie, vous dechaîner sans cesse contre le  
 » ministère, au lieu d'opposer à ses intrigues  
 » une vertu incorruptible ; si vous prétendez

» tyranniser la cour de peur que la cour ne  
 » vous opprime ; si chacun de vous fait tous  
 » ses efforts pour mettre son indépendance par-  
 » ticulière à la place de la liberté commune ;  
 » ne nous plaignez plus des maux que vous  
 » souffrez , vous les méritez ; ils seront sans  
 » remède tant que vous persisterez dans ces  
 » malheureuses dispositions. Il n'y a & ne peut  
 » y avoir ni liberté ni bonheur dans une cité  
 » corrompue.... Là où regnera la vertu , là sera  
 » la patrie de la liberté. «

» Pour être un vrai patriote , il faut une  
 » ame grande , il faut des lumieres , il faut  
 » un cœur honnête , il faut de la vertu. Le  
 » patriotisme est une passion noble , fiere , gé-  
 » néreuse ; il est incompatible avec l'avarice ;  
 » passion toujours fardide , basse , infociable.  
 » Un peuple enivré de l'amour de l'argent ,  
 » ne trouve rien de plus estimable que l'ar-  
 » gent ; il craint la pauvreté ou la médiocrité  
 » comme le comble de l'infortune , & sacri-  
 » fiera tout au desir de s'enrichir. Un peuple  
 » commerçant ne voit rien de comparable à  
 » la richesse , chacun veut l'obtenir ; si cette  
 » passion épidémique gagne tous les ordres de  
 » l'état , le représentant du peuple n'en fera  
 » point exempt ; il traitera de la liberté pu-  
 » blique avec le prince & son ministre , qui  
 » auront bientôt le tarif des probités de leur pays.

» Une nation vénale , vicieuse , corrompue ,  
 » peut-elle donc long-tems conserver sa liber-  
 » té ? Elle ne fait cas de cette liberté , qu'au-  
 » tant qu'elle lui procure les moyens de s'en-

» richir. La liberté, pour être sentie & con-  
 » servée, demande des ames nobles, coura-  
 » geuses, vertueuses; sans cela elle dégénere  
 » en licence, & finit par devenir la proie du  
 » maître qui aura de quoi corrompre. Un peu-  
 » ple sans mœurs n'est pas fait pour être li-  
 » bre; un peuple injuste pour les autres;  
 » un peuple brûlé de la soif de l'or; un peu-  
 » ple conquérant; un peuple ennemi de la li-  
 » berté d'autrui; un peuple jaloux même de ses  
 » concitoyens ou des sujets d'un même état,  
 » a-t-il des idées vraies de la liberté? La li-  
 » berté véritable doit être accompagnée de  
 » l'amour de l'équité, de l'humanité, d'un sen-  
 » timent profond des droits du genre humain;  
 » ces sentimens ne peuvent être que le fruit  
 » d'une éducation vertueuse & généreuse, bien  
 » différente de cette éducation servile que l'on  
 » donne aux hommes en tout pays....

» Peuple d'Albion! d'où viennent ces alar-  
 » mes continuelles, ces factions qui vous dé-  
 » chirent, ces chagrins qui vous dévorent &  
 » qui se peignent sur votre front? Comment  
 » ces trésors qui s'accumulent dans vos mains,  
 » loin d'assurer votre bonheur, ne font-ils que  
 » le troubler sans cesse? Pourquoi dans le sein  
 » même de l'abondance & de la liberté vous  
 » voit-on rêveurs, inquiets, & plus mécon-  
 » tens de votre sort que les esclaves frivoles  
 » qui sont les objets de vos mépris? Apprenez  
 » la vraie cause de vos craintes & de vos  
 » peines. Jamais l'amour de l'or ne fit de bons  
 » citoyens. La liberté ne peut être fermement  
 établie

» établie que sur l'équité, & courageusement  
 » défendue que par la vertu. Laissez à des  
 » despotes la gloire folle & destructive de faire  
 » des conquêtes, & de répandre à grands flots  
 » le sang de leurs sujets. N'enviez point à vos  
 » concitoyens d'Amérique des droits, des pri-  
 » vileges, une liberté dont ils doivent jouir  
 » comme vous & avec vous. Mettez fin à une  
 » guerre aussi ruineuse, aussi destructive pour  
 » vous que pour eux. Montrez-vous aussi amis  
 » de leur liberté que de la vôtre. Ne faites  
 » point dire à l'Europe indignée que vous vou-  
 » lez les enchaîner pour jouir exclusivement  
 » de leurs richesses. N'allez pas anéantir les  
 » bienfaits que la nature vous prodigue, par  
 » une obstination insensée qui causeroit votre  
 » perte. Cultivez la sagesse & la raison ; occu-  
 » pez-vous à perfectionner votre gouverne-  
 » ment & vos loix. Liez à jamais les mains  
 » cruelles du pouvoir arbitraire. Ne vous en-  
 » dormez point dans une sécurité présomptueuse,  
 » dont l'ambition éveillée profiteroit pour vous  
 » charger de fers. Veillez sur vous-mêmes & sur  
 » vos représentans ; choisissez-les tels qu'ils ne  
 » puissent se laisser corrompre. Craignez un luxe  
 » fatal aux mœurs & à la liberté. Redoutez  
 » les effets du fanatisme religieux & politique.  
 » Enchaînez l'ambition des tyrans, protégez  
 » la justice opprimée ; & pour lors votre île  
 » fortunée deviendra le modele des nations,  
 » le foyer de la liberté, au feu duquel tous  
 » les peuples de la terre viendront s'éclairer  
 » & s'échauffer.

Le Ve. volume offre plus de variété que le précédent , & renferme un plus grand nombre d'articles. Il commence par la suite de l'article **ANGLETERRE** , qui présente les objets les plus intéressans , sur-tout dans les circonstances actuelles ; toutes les branches du commerce des Anglois , un tableau historique de leur marine , la description de leurs colonies , enfin les principaux actes par lesquels le parlement a réglé le gouvernement de ces peuplades & leur commerce , tant d'importation que d'exportation. Après avoir donné à la marine angloise les éloges qu'elle mérite , on termine ainsi ce morceau : » C'est dommage que cette marine si » nombreuse , si bien montée , si bien entretenue , si savante , si aguerrie , soit employée » aujourd'hui à subjuguier , disons mieux , à » détruire des colonies qui faisoient la gloire » & la force de l'Angleterre , & qui causeront » peut-être sa ruine «. Du reste , les rédacteurs de cet article ne touchent qu'en passant la querelle de la Grande-Bretagne avec ses colonies. Cet objet est réservé pour l'article **ETATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE** , où l'on nous promet l'histoire de la révolution qui s'avance , & qui doit changer à bien des égards le système politique de l'Europe.

Suit l'histoire de l'**EGLISE ANGLICANE** : on y voit son origine & ses révolutions ; elle est même précédée d'un tableau politique de la religion des druides , où l'on montre comment ces habiles imposteurs avoient su rendre la puissance législative inséparable du pouvoir sacer-



dotal, subjuguier le peuple , & faire trembler les grands. Avant de perdre de vue les isles Britanniques , on donne une leçon importante sur cette admiration exclusive que quelques esprits ont conçue pour l'Angleterre : enthousiasme bizarre , qui leur fait refuser à toutes les autres nations , à leur patrie même , tout ce qui peut rendre un peuple respectable , & qu'ils ont poussé dans ces derniers tems jusqu'à préférer aux chef-d'œuvres du génie & du goût , des farces monstrueuses , qu'ils auroient sifflées si elles avoient été enfantées en France. Mais nous ne nous arrêterons pas à l'article AN-  
GLOMANIE, qu'il faut lire dans l'ouvrage même.

« ANNUITÉ. » On entend par *annuité* une  
 « rente qui n'est payée que pendant un cer-  
 « tain nombre d'années, de sorte qu'au bout  
 « de ce tems le débiteur se trouve avoir ac-  
 « quitté son emprunt avec les intérêts, en don-  
 « nant tous les ans une même somme ». On  
 traite des avantages que la France peut tirer  
 de la création de ces rentes tournantes. Les  
 principes sont tellement liés aux conséquences  
 dans cet article , qu'on ne pourroit en donner  
 une idée sans le citer en entier , & son extrême  
 précision ne permet pas de l'analyser ; nous  
 y renvoyons le lecteur.

ANOBLIR , ANOBLISSEMENT. Que celui qui  
 a défendu sa patrie , que celui qui l'a éclairée,  
 que celui qui l'a enrichie soient élevés au rang  
 des nobles , l'envie seule en murmurerait , & les  
 gens de bien , les gens sensés donneront , par  
 leurs suffrages, un nouveau prix à cette récom-

pense. Mais qu'un homme enrichi par des moyens  
 peu estimables, peut-être même malhonnêtes,  
 achete la noblesse comme on achete un meu-  
 ble, c'est ce qui ne peut être excusé que par les  
 extrêmes besoins de l'état. Les réflexions sui-  
 vantes feront même voir que l'état doit rare-  
 ment adopter cette dangereuse ressource, qu'elle  
 ne lui procure qu'un bien momentané, &  
 qu'elle lui prépare pour l'avenir des maux réels,  
 & qui ne peuvent qu'aller en croissant. » L'a-  
 » noblissement devient nécessairement une sur-  
 » charge pour le reste des sujets roturiers.  
 » Qu'on fasse attention aux privilèges, exemp-  
 » tion de tailles & autres, dont jouit la posté-  
 » rité des anoblis de 1715 ; que l'on mette  
 » dans la balance le prix de cette noblesse  
 » achetée, & encore celui de la confirmation  
 » de 1771, avec le produit de soixante années  
 » de tailles, de franc-fief peut-être, & d'au-  
 » tres impositions qu'auroient payées toutes  
 » ces familles anoblies, & ce qu'elles devraient  
 » payer par la suite, & que l'on voie com-  
 » bien l'état y perdra. Si l'on dit que, mal-  
 » gré ces anoblissemens, & la postérité des  
 » anoblis toujours croissante, la taille des vil-  
 » lages a été portée au même taux, de sorte  
 » que la cottisation des exempts a été reportée  
 » sur les taillables, ces anoblis ont donc acheté  
 » le droit de charger leurs voisins d'un sur-  
 » croît de taille, & c'est le gouvernement qui  
 » les y a invités. Ce ne sont donc pas ces ano-  
 » blis qui ont payé leurs lettres de noblesse,  
 » ce sont leurs voisins, c'est tout un village

» qui s'est cottisé , & qui se cottisera chaque  
 » année pour les faire jouir des privileges de  
 » la noblesse ». Nous recommandons la lec-  
 ture de cet article dans un tems où tout le  
 monde veut être noble , & où le royaume  
 entier le seroit si l'on accueilloit toutes les de-  
 mandes qui se font chaque jour en ce genre.  
 Il ne faut point laisser avilir le titre de Plé-  
 béien ; c'est l'avilir que de le dédaigner dès  
 que l'on est riche ou que l'on a rendu quel-  
 ques services à l'état.

ANTI-MACHIAVEL. Analyse de l'ouvrage du  
 philosophe-roi , qui ambitionna tous les genres  
 de gloire , législateur , guerrier , poète , histo-  
 rien , & dont la vie n'est pas moins instruc-  
 tive que les ouvrages. » Peu de livres ont eu  
 » un aussi brillant succès. C'étoit un enthou-  
 » siasme. Il étoit beau de voir un jeune prince  
 » monter sur le trône sous d'aussi heureux  
 » auspices , montrer à la face de l'univers les  
 » sentimens d'une ame vertueuse , & prendre  
 » ainsi l'engagement solennel de gouverner les  
 » hommes en roi juste & bienfaisant. » Cepen-  
 dant la censure n'épargna point l'Anti-Machia-  
 vel. Quoi qu'il en soit , cet ouvrage , sans être  
 parfait , contient la plus excellente morale po-  
 litique. » Les raisonnemens n'en sont pas tou-  
 » jours précis , ni de ce ton frappant qui parle  
 » à la fois à l'esprit & au cœur ; rarement  
 » sont-ils appuyés de ces traits historiques qui  
 » rappellent toute l'attention d'un lecteur , &  
 » que Machiavel fait choisir & employer si  
 » heureusement ; mais on lui pardonnera ces

## 158 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» défauts , peut-être exagérés , en faveur de  
» la pureté de sa morale.

APPROVISIONNEMENT. Extrait du traité des  
approvisionnementens , qui fait partie de celui de  
la police du commissaire de Lamare ; nous n'en  
citerons que le commencement. » Le peuple  
» romain n'étoit pas le seul auquel on pût  
» appliquer ce mot célèbre de l'empereur Au-  
» rélien : *Populo romano saturo nihil est latius ,*  
» *nihil tranquillius*. La populace de Paris &  
» des principales villes de France , a du moins  
» ce trait de ressemblance avec lui ; c'est un  
» enfant doux , aimable , caressant dès qu'il  
» est rassasié ; hargneux , grimaçant , querel-  
» leur dès qu'il a faim. On ne peut condam-  
» ner ses murmures ; la plainte , même injuste ,  
» est permise à l'être qui souffre. Mais le mal-  
» heureux qui , dans un instant de disette , vou-  
» droit bouleverser tout l'état , tout brûler ,  
» tout détruire pour avoir du pain , a-t-il ja-  
» mais songé combien de ressources il faut  
» créer , combien de canaux il faut se ména-  
» ger , combien de provinces il faut mettre à  
» contribution , combien de circonstances il faut  
» prévoir , combien d'obstacles il faut appla-  
» nir pour fournir à la subsistance d'une ville  
» qui renferme un million d'habitans , d'une  
» ville où le luxe multiplie les besoins , où le  
» superflu est devenu nécessaire , où l'on con-  
» somme en un jour ce que d'autres villes  
» consomment en une année , d'une ville en-  
» tourée d'autres villes qui , à son exemple ,  
» ont des besoins factices , & des villages enfin

» qui ressembloit à des villes. Si le peuple ré-  
 » fléchissoit sur tous ces objets , il feroit plus  
 » étonné de trouver sa subsistance , que furieux  
 » lorsqu'il en manque. On ne peut mieux ap-  
 » pliquer l'apologue politique de l'estomach &  
 » des membres , qu'à la ville de Paris & aux  
 » provinces. « La suite de cet article nous  
 offre l'histoire des différentes ordonnances ou  
 de la législation françoise sur le commerce des  
 denrées, avec une analyse des principes des  
 économistes sur les approvisionnemens publics.

Les articles APPLICATION , APPRÉCIATION ,  
 APPRENDRE , APPROFONDIR , contiennent d'ex-  
 cellentes leçons d'administration. En voici quel-  
 ques-unes. » Apprécier avec justesse le mérite  
 » réel d'un homme , est un grand talent dans  
 » l'homme d'état ; mais cela n'est pas facile.  
 » Il faut avoir bien étudié cet homme , avoir  
 » suivi long-tems ses démarches , sa manière  
 » d'agir & de procéder , sur-tout dans les affai-  
 » res délicates , dans les circonstances décisif-  
 » ves... Mais est-il donc nécessaire de connoi-  
 » tre si intimement les hommes pour les em-  
 » ployer ? Demandez-le à ces ministres dont  
 » la confiance a été si souvent trompée ; qui ,  
 » avec la plus exacte probité & la meilleure  
 » intention du monde , ont mal fait le bien ,  
 » parce qu'ils y ont employé des agens peu  
 » propres à seconder leurs vues honnêtes ;  
 » qui se sont enfin perdus par la facilité avec  
 » laquelle ils se sont livrés à des gens qu'ils  
 » croyoient connoître assez pour compter sur  
 » leur vertu , & dont toute la vertu n'étoit

» que l'art de cacher leurs vices sous une  
 » apparence vertueuse ....

» On ne doit point rougir d'apprendre ce  
 » que l'on ignore. Si l'on n'a eu qu'une édu-  
 » cation négligée , si le tems de la jeunesse  
 » s'est vainement écoulé dans l'oisiveté & la  
 » dissipation , il est toujours louable de revenir  
 » sur ses pas ; d'étudier à quarante ans comme  
 » à quinze , pour acquérir les connoissances  
 » dont on a besoin. Si la faveur & l'intrigue  
 » vous ont élevé , au défaut du mérite , faites  
 » du moins cet honneur à la faveur , de la  
 » justifier par de nobles efforts pour vous ren-  
 » dre digne de votre élévation ; suppléez par  
 » l'étude , aux connoissances & à l'expérience  
 » qui vous manquent ; apprenez ce que vous  
 » devriez savoir. Que votre assiduité au tra-  
 » vail , votre application aux affaires , votre  
 » attention à consulter les gens instruits , fas-  
 » sent oublier l'intrigue qui vous a fait donner  
 » une place que d'autres sujets avoient méri-  
 » tée. Par cette conduite , vous parviendrez ,  
 » peut-être , au point que l'on dise de vous :  
 » le prince commit une indiscretion en lui  
 » donnant ce poste ; mais aujourd'hui il feroit  
 » une faute en le lui ôtant.

» Les hommes superficiels s'arrêtent à l'é-  
 » corce des choses , & n'approfondissent rien.  
 » Aussi ne savent-ils rien que très-imparfai-  
 » ment. C'est que pour approfondir , il faut  
 » un esprit capable de réflexions suivies , de  
 » constance & de combinaisons ; une tête bien  
 » meublée d'idées , & où elles soient arrangées

» dans un tel ordre, qu'elles puissent sur le champ  
 » se présenter lorsqu'on en a besoin ; une pé-  
 » nétration vive , une étendue de génie qui  
 » saisisse plusieurs rapports à la fois , & dé-  
 » couvre dans l'énergie d'une cause presque  
 » tous les effets qu'elle peut produire. Le peuple  
 » qui vit au jour la journée , l'homme du monde  
 » qui glisse légèrement sur la surface des ob-  
 » jets, le gros des citoyens qui ne s'occupent que  
 » de leurs affaires particulières dans les diverses  
 » professions qu'ils exercent , n'ont guère be-  
 » soin de cette méditation profonde sur les ob-  
 » jets qui les concernent. Un bon sens ordi-  
 » naire leur suffit ; & quoiqu'une connoissance  
 » plus intime & plus réfléchie pût souvent leur  
 » être utile , elle n'est pas communément né-  
 » cessaire. Mais il faut tout approfondir dans  
 » le maniement des affaires publiques. L'esprit de  
 » pénétration & de combinaison est d'une né-  
 » cessité indispensable à tous ceux qui y ont  
 » quelque part ; & c'est parce qu'il leur man-  
 » que , que nous les voyons faire tant de fauf-  
 » ses opérations dans les différentes branches  
 » du gouvernement. C'est faute d'avoir suffi-  
 » samment approfondi les maximes qu'ils adop-  
 » tent , qu'ils en changent si souvent. Quelques-  
 » uns se sont égarés dans de belles théories de  
 » finance qui ont échoué à l'exécution , parce  
 » que , ne les envisageant qu'en grand , ils n'ont  
 » pas su percer jusqu'aux détails qui en ren-  
 » doient la pratique impossible ou dangereuse.  
 » D'autres ont porté des loix qu'il leur a fallu  
 » réformer presque aussitôt qu'elles ont été por-

## 202 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» téas , faute d'en avoir combiné les inconvé-  
» niens réels avec les avantages prétendus qu'ils  
» y voyoient. Combien de magistrats se trom-  
» pent tous les jours dans les réglemens qu'ils  
» font , parce qu'ils ne connoissent pas assez  
» à fond les vrais principes de la police & de  
» l'administration municipale ! C'est encore par  
» la même raison que l'esprit de réforme dégé-  
» nere en un esprit de bouleversement & de  
» destruction. Avec assez de pénétration pour  
» voir les abus , on en manque pour apperce-  
» voir les remedes & les moyens de les appli-  
» quer ; l'on détruit ce qu'il ne falloit que cor-  
» riger. Dans la politique extérieure , si l'on  
» n'approfondit pas avec le plus grand soin tous  
» les rapports de l'état avec les puissances étran-  
» geres , ce qu'il a à craindre des uns & à es-  
» pérer des autres , ses forces réelles & ses for-  
» ces relatives , ses engagemens , ses alliances ,  
» ses ressources , l'état de sa population , de ses  
» finances , de son commerce , de sa marine ,  
» de son militaire , on risquera de se tromper  
» dans l'appréciation de ses véritables intérêts  
» politiques , & cette première méprise en oc-  
» casionnera beaucoup d'autres. Les esprits vo-  
» lages , indolens , inappliqués , accoutumés à  
» traiter légèrement toute espece d'affaires , ne  
» sont donc pas propres au gouvernement d'une  
» nation , ni d'une province , ni d'une ville ,  
» ni même d'une communauté. Nous voyons  
» qu'ils font ordinairement mal leurs affaires  
» dans le monde ; comment feroient-ils celles  
» d'autrui ?



» C'est la marque d'une insigne légèreté , que  
 » de regarder les formes politiques , comme  
 » des machines artificielles où l'on peut rejeter  
 » un vieux ressort , si l'on en découvre un plus  
 » exact & plus commode ; & où , quoique le  
 » succès soit douteux , on peut toujours faire  
 » des épreuves. Les épreuves en fait d'admi-  
 » nistration sont trop dangereuses. Une forme  
 » établie a des avantages infinis sur toute autre ,  
 » par cette seule circonstance qu'elle est éta-  
 » blie ; les esprits y sont faits ; le peuple s'en  
 » accommode ; elle a la recommandation de la  
 » coutume & de l'ancienneté qui compense les  
 » inconvéniens qu'elle peut avoir. Ainsi , un  
 » sage magistrat , un sage ministre ne se hasar-  
 » dera jamais à essayer des projets qui n'au-  
 » ront d'autre fondement que quelques suppo-  
 » sitions ou quelques raisonnemens philosophi-  
 » ques. Toute innovation un peu considérable  
 » déroute les esprits esclaves de l'habitude , &  
 » comme c'est le grand nombre , il faut ména-  
 » ger leur foiblesse ; elle indispose ceux qu'elle  
 » gêne , & leur mécontentement n'est pas tou-  
 » jours à mépriser ; elle cause des déplacemens  
 » dangereux , des bouleversemens odieux , quel-  
 » quefois même elle arrête le mouvement de  
 » la machine politique , au moins dans la partie  
 » où se fait le changement. Il n'en faut pas tant  
 » pour empêcher le bien dont on se flattoit  
 » mal-à-propos , parce qu'on ne faisoit pas ces  
 » considérations.

» L'homme d'état , vraiment digne de ce nom ,  
 » n'adopte ni projet , ni système , ni réforme ;

## 204 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» ne fait ni loi , ni règlement , ni alliance , ni  
 » traité , qu'il ne les ait bien médités & appro-  
 » fondis ; c'est-à-dire , qu'il n'en ait examiné tou-  
 » tes les circonstances , qu'il n'en ait recherché  
 » & préparé tous les moyens d'exécution , qu'il  
 » n'en ait calculé les avantages & les incon-  
 » vénients avec les ressources qu'il a en main  
 » pour étendre les uns & parer les autres , &  
 » que par sa sagesse & sa prudence il ne se soit  
 » rendu maître des suites qui peuvent en ré-  
 » sultes. Alors , & seulement alors , il pourra  
 » se flatter d'avoir fait un ouvrage durable ;  
 » mais un esprit qui n'a point de consistance ,  
 » ne sauroit en donner à ses opérations. «

Sous le mot ARCHEVÊCHÉ , on trouve la ta-  
 ble la plus complète , qu'il a été possible de  
 faire , des archevêchés de l'univers & des évê-  
 chés leurs suffragans. C'est un tableau du monde  
 considéré comme soumis au gouvernement ec-  
 clésiastique. Mais un des articles les plus im-  
 portans est celui du POUVOIR ARBITRAIRE ;  
 matière délicate , qui ne peut être bien traitée  
 que par un philosophe également ennemi de  
 l'adulation & de la licence.

Nous reprendrons dans un de nos journaux ,  
 les tomes VI , VII & VIII , d'un ouvrage aussi  
 utile , & qui justifie en effet le titre de *Biblio-*  
*theque de l'homme d'état & du citoyen.*

( *Journal des savans ; Mercure de France ;*  
*Journal de Paris ; Affiches & annonces de*  
*Paris ; Gazette universelle de littérature ; Ga-*  
*zette des tribunaux ; Nouvelles de la répu-*  
*blique des lettres & des arts.* )

---

---

## M Ê L A N G E S.

---

---

*L E T T R E aux Auteurs' du Journal de Paris;  
sur le roman d'Amadis de Gaule.*

M E S S I E U R S ,

**E**N parcourant , il y a quelques mois , la *Bibliothèque des Romans*, je vis avec une forte de surprise , que les rédacteurs plaçoient sous l'anonyme les romans de *Tyran le-Blanc*, d'*Amadis de Gaule*, & quelques autres dont les auteurs sont assez généralement connus de tous les savans de l'Europe. En lisant aujourd'hui la belle imitation de l'*Amadis* que M. le comte de Treffan vient de publier , ma surprise a été bien plus grande , en le voyant , dans un discours préliminaire , fortifier de son suffrage & des graces ordinaires de son style une vieille réclamation de d'Herberai , dès long-tems oubliée , ne parler qu'en deux mots & avec assez de mépris de Vasco Lobeira , le véritable auteur d'*Amadis* , & s'attacher singulièrement à revendiquer pour les François l'honneur de la premiere main. (\*)

---

(\*) Voyez notre journal du mois dernier , page 113.

## 206 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Amadis de Gaule est sans doute un superbe poëme dont une nation peut tirer vanité ; & à cet égard le zèle de M. le comte est tout-à-fait estimable. Mais il falloit de grandes preuves pour détruire une opinion aussi accréditée que celle qui , depuis près de six siècles , a maintenu l'Espagne dans la propriété de ce trésor. M. le comte a mis autant d'esprit que d'érudition & d'élégance dans le mémoire de sa réclamation : il me paroît sur-tout très-ingénieux à rassembler les probabilités & à lier les divers témoignages , de manière à devenir très-séduisant pour quiconque n'est pas au fait de l'autre partie du procès. Mais ne fait-on pas que dans tout état de cause , celui qui parle & qui parle bien a raison , & qu'il est bien plus aisé de donner de la force à une opinion que d'établir une vérité ? Ne se rappelle-t-on pas aussi , dans une matière à-peu-près pareille , tout ce qu'un écrivain paradoxal du dernier siècle avança de plausible pour ôter à Virgile tous ses poëmes immortels.

Je suis trop sincèrement admirateur de M. le comte pour ne pas éprouver quelque peine à lui faire connoître mon sentiment particulier. Mais je puis d'autant moins me renfermer dans le silence que je crois assez grave l'imputation faite aux Espagnols , & que je suis dans la persuasion intime qu'il n'y a pas d'autre auteur du premier Amadis que le poëte Vasco Lobeira. Ce qui est constant , c'est qu'il est regardé par tous les bibliographes Espagnols & Portugais comme l'inventeur du poëme en

prose , & qu'ils s'accordent à lui donner l'Amadis avec quelques poésies légères conservées dans différens recueils.

Nicolas d'Herberai , sieur des Essards , fut le premier qui éleva les doutes qu'on veut aujourd'hui transformer en certitude : & , en alléguant certains *manuscrits picards* qu'il se souvenoit , dit-il , d'avoir vus , il s'efforça de persuader que l'Amadis étoit originairement françois. Avant que je passe à des détails plus lumineux & plus concluans , qu'on me permette d'exposer deux ou trois raisons de mon incrédulité.

Si d'Herberai les a vus , ces rares manuscrits ; c'est un fait , & un fait a ses droits. Mais n'est-il pas un peu surprenant que personne n'en ait eu connoissance jusqu'à lui , & que lui seul en ait parlé , lui , très-suspect assurément dans la cause des François contre les Espagnols au milieu des circonstances trop connues pour les rappeler ici ? N'est-il pas très-suspect sur-tout avec son certain souvenir sans aucuns détails sur la date & la matiere bien confirmée de ces manuscrits ? Après son assertion , qui devoit être frappante , n'est-il pas extraordinaire qu'on ne trouve plus dans aucun auteur la plus légère trace de leur existence ? Enfin si sa preuve eût été bien admise , comment un Jacques Frisius auroit-il ensuite prétendu que l'original d'Amadis étoit écrit en vieux Hollandois , sans que pour tout cela les Espagnols rabâtissent le moins du monde de leur prétention ? Je crois qu'on pourroit sans malignité soupçonner d'Herberai d'avoir

voulu faire sa cour à la nation , & particulièrement à François I, en donnant un démenti aux Espagnols ; quoiqu'il ne tombât pas précisément sur eux , mais sur un Portugais qu'il ne paroît pas avoir connu.

Cependant, si les manuscrits existent , comme je n'ose en douter , puisque M. le comte s'étoit aussi du même souvenir , il me semble que je suis tout aussi fondé à croire qu'ils ne contiennent qu'une simple traduction , ou des matériaux formant l'a-peu-près du poëme de Lobeira , que les réclamateurs le font à les croire originaux. Et quand on assure que les Espagnols en ont pu prendre communication dans la bibliothèque de la duchesse Marie de Bourgogne , c'est cette époque même qui me feroit conjecturer que l'Amadis , composé deux siècles auparavant en Portugal , & se trouvant là sans miracle , les François en auront surpris une version qu'ils auront déguisée sous un idiôme particulier.

La réputation de Lobeira fleurissoit sous le règne de Denis sixième , roi de Portugal , dont la vie est renfermée entre 1279 & 1325. A cette époque on vit , aux bords du Tage , l'aurore de la poésie se lever aussi brillante que dans les autres contrées. Si le beau jour ne la suivit point , les causes en sont assez connues ; mais Denis avoit tout fait pour hâter la marche des lumières. Il avoit une trempe d'ame peu commune alors : il ne voulut aspirer qu'à la gloire des sages , & il réunit la passion du bien à celle des lettres. Ce ne sera pas sans

ingratitude que les Portugais oublieront le bon roi *Laboureur*. Outre plusieurs grandes opérations de son regne , la plus belle fut peut être d'appeller & de fixer les muses à ses côtés : il essaya par son exemple de faire renaitre le goût des amusemens fructueux & paisibles : ses sujets lui durent l'utile leçon de cultiver leur langue & d'abandonner dans les écrits le jargon latin wandle. Il composa sa bibliotheque de ce qu'on connoissoit alors des auteurs de la Grece & de la vieille Rome , des poëtes Siciens , ces charmans précepteurs de nos Troubadours & des Moresques , dont la lyre n'étoit pas moins harmonieuse : il établit à Coimbre une académie qui maintenant a un peu perdu de l'utilité & des agrémens qu'elle eut dans son origine ; & les monumens de son esprit & de ses vues sont consacrés à sa mémoire dans des vers d'amour & de piété.

Au milieu de ces circonstances si favorables, Vasco Lobeira composa son *Amadis*. Ce qu'on infere aujourd'hui du choix de son heros , qu'il a fait prince du sang de France , est absolument sans force. C'est un usage & un privilege confirmé de tous les auteurs , de se transporter en pays étranger ; & le trône de Portugal assez récemment élevé par des mains françoises , ne participoit point à l'inimitié des Castillans & des Arragonois , alors engagés dans des querelles que la sagesse de Denis fut appaiser. Ce qu'on infere encore des mœurs du poëme , de la courtoisie , de la tolérance & de la noblesse de ses héros , n'est pas plus concluant contre Lobeira.

C'étoit dans ce moment de réforme qu'il falloit présenter aux nobles Portugais des modeles tels qu'Amadis , Galaor & Florestan ; étouffer dans les cœurs l'affreux germe du fanatisme , & y substituer la galanterie , qui vaut au moins les philosophes & les loix pour adoucir le caractère des nations. Lobeira n'avoit point reçu de préceptes sanguinaires à l'aimable école des Siciliens , & il composa les mœurs de ses chevaliers d'après celles des Maures , qui ne furent jamais cruels ni fanatiques.

Au reste , je fais bien qu'il y auroit de la témérité à dire que Lobeira n'a pas eu connoissance des romanciers François & Bretons. Il a pu les imiter dans leur maniere , & profiter de quelques-unes de leurs inventions : mais il n'en résultera pas plus clairement qu'il ait tout copié , qu'il n'en résulteroit que Virgile a traduit l'Enéide , si les deux poèmes d'Homere étoient aussi ignorés que les manuscrits picards.

L'autographe de Lobeira subsiste : il est conservé dans la librairie des seigneurs d'Aveiro : les mss. subsistent : il n'est pas impossible par conséquent de percer plus à fond dans l'obscurité de ce procès , qui peut être terminé en fixant tout simplement les dates des deux ouvrages.

Je finirai par une réflexion : nous avons une telle idée de la littérature portugaise & de la portée de cette nation , qu'on aura peut-être peine à croire qu'il soit sorti un si bon ouvrage de cette contrée. Cependant on possède en histoire des monumens tels que nous n'en



aurons jamais. On y est capable d'invention & de goût : le genre héroïque est tout-à-fait dans le caractère national ; & comme les extrêmes se lient , le genre gracieux n'est pas plus étranger à la scène des Portugais qu'à celle des Italiens , témoins les jolis romans champêtres de Rodriguez Lobo & de Nunez Freire. Si le mauvais goût domine dans les écrits , si l'imagination y paroît gênée & retrécie , il faut s'en prendre au vice actuel des écoles publiques , & aux verges cruelles qui depuis si long tems y dégradent l'aimable caractère des muses , & les punissent quelquefois du doux emploi de leurs charmes. Je suis , &c.

COUCHU.

*LETTRE de M le comte DE TRESSAN , à l'occasion de celle qui précède.*

MESSIEURS ,

**V**OUS devez me savoir gré d'avoir proposé dans le discours préliminaire de ma traduction libre de l'*Amadis de Gaule*, l'opinion qui me fait regarder nos romanciers du douzième ou du treizième siècle comme étant les auteurs des trois premiers livres de ce beau roman.

La lettre également agréable & savante que vous avez reçue de M. Couchu , est un vrai présent que vous faites à la société éclairée ; cette lettre est un modèle de cette sage discussion qui

peut seule jeter un jour lumineux sur les faits; la politesse & l'agrément du style n'énervent en rien la force des raisons, & quoique j'aie encore quelque peine à me détacher d'une opinion qui m'a peut-être trop séduit, je rends la justice que je dois à la force des preuves apportées par M. Couchu pour soutenir la sienne.

Je dois au public de commencer par déclarer que je ne compte pas assez sur ma mémoire pour assurer que les manuscrits en langue romance que d'Herberai cite comme étant écrits en langue picarde, soient en effet dans la bibliothèque du Vatican, dans laquelle je ne suis pas entré depuis 1733 : j'ai prié l'un des secrétaires de son éminence Mgr. le cardinal de Bernis de faire la recherche de ces manuscrits, & ce ne pourroit être que sur son rapport que j'oserois certifier qu'ils y sont.

La preuve sur laquelle M. Couchu se fonde en assurant que l'autographe des Amadis par Vasco de Lobeira subsiste dans la bibliothèque des seigneurs d'Aveira, est jusqu'ici très-supérieure à celle des manuscrits picards, de l'existence desquels je ne suis point suffisamment assuré.

Plusieurs rapports contradictoires cependant m'ayant paru répandre une grande incertitude sur le véritable auteur de l'Amadis de Gaule, j'ai eu recours à l'analogie; & la grande habitude que j'ai de nos anciens romans m'a montré des rapports si frappans entre les trois premiers livres de l'Amadis de Gaule & les romans de la Table-Ronde, qui ne nous sont point

disputés , que je n'ai pu me défendre d'y reconnoître le goût & le costume national ; frappé par cette idée , j'ai saisi toutes les autres preuves qui m'ont paru plausibles , j'ai même été très-encouragé dans mon opinion favorite par l'autorité de plusieurs littérateurs très-éclairés ; mais je suis de trop bonne foi pour ne pas convenir que la savante lettre de M. Couchu m'ébranle & me porte à suspendre mon jugement , & à soumettre mon opinion à l'illustre compagnie qui doit décider cette question ; c'est à Messieurs de l'académie des inscriptions à fixer le jugement du public sur le véritable auteur de l'Amadis de Gaule , & M. Couchu montre également son patriotisme & sa justice , lorsqu'en soutenant son opinion par de savantes recherches , il convient qu'en effet Vasco de Lobeira s'est plu peut-être à prendre le ton & quelques idées des romanciers françois du temps de Louis VI, Louis VII & Philippe-Auguste.

Peu d'auteurs ont été imités aussi souvent que les nôtres ; le Dante & Bocace , qui tous les deux avoient fait leurs études à Paris , ont enrichi leurs ouvrages d'un grand nombre de traits pris dans nos anciens romanciers : les fureurs de Roland , & la charmante épisode de la coupe enchantée , ont été prises en entier par le sublime Arioste dans *Tristan de Léonois* , écrit en latin par Pausficien de Puise au commencement du douzieme siecle ; j'espere qu'il me seroit facile de prouver , comme j'espere l'avoir déjà fait dans l'extrait de *Huon de Bor-*

*deaux* , que lorsque le goût des romans renaquit en France à la fin du quinzieme siecle , les très-médiocres écrivains de ce tems-là rechercherent avec avidité dans la poussiere des bibliotheques les manuscrits qui restoient de nos anciens romanciers , dont ils paroissoient même souvent n'avoir pu recueillir que quelques fragmens ; presque tous les romans du tems de Louis XI , & de la cour brillante de Charles VIII & d'Anne de Bretagne , commencent assez bien , & montrent de l'invention & de l'esprit ; mais la fin de la plupart de ces romans est presque toujours insoutenable à lire , tombe dans une diffusion sans goût , sans génie , & se montre bien digne de l'usage que M. ou madame Oudot en ont fait depuis.

Je vois à-peu-près, je l'avoue, la même marche dans les *Amadis*. Il ne peut échapper au goût éclairé de M. Couchu quelle est la différence extrême qui se trouve entre les trois premiers livres des *Amadis* & ceux qui le suivent : il en eût jugé comme Michel Cervantès , s'il en eût parlé le premier : si j'acheve donc d'être convaincu que Vasco de Lobeira reste l'auteur original de l'*Amadis de Gaule*, j'espere que M. Couchu m'accordera du moins que l'auteur Portugais n'a pas dédaigné d'imiter nos anciens romanciers , qu'il n'a fait que les trois premiers livres , & qu'il étoit incapable de tomber dans les défauts & les anacronismes absurdes qui se trouvent déjà dans le quatrieme livre qui traite des aventures d'*Esplanadian*.

S E P T E M B R E , 1779. 215

Jè desire vivement , Messieurs , me trouver à portée de profiter des lumieres de M. Couchu , je me consolerais facilement de m'être mépris , si je peux me flatter d'avoir pu réussir à plaire à l'auteur d'une lettre également spirituelle , aimable & savante. Je suis , &c.

TRESSAN , *Lieutenant-Général.*

( *Journal de Paris.* )

---

*LETTRE écrite au Czar PIERRE-LE-GRAND ,  
sur la fin du dernier siecle , par deux paysans  
de Saardam.*

Saardam , le 5 décembre 1698.

P IERRE Alexiowiz notre bon ami & notre  
» frere en Jesus-Christ , nous vous souhaitons  
» toutes sortes de biens & ici-bas & dans l'é-  
» ternité. La dernière qui est aussi la première  
» lettre que nous vous avons adressée , étoit  
» du 28 novembre , & celle-ci est une copie  
» de la précédente , où nous marquions que  
» n'ayant pas eu auparavant l'honneur de vous  
» écrire , la présente servoit à vous donner  
» connoissance que depuis votre départ de  
» Hollande , il est survenu tout-à-coup dans  
» notre village de Saardam , & aux environs ,  
» une grande cherté dans les grains , & princi-  
» palement dans le seigle. Ce peu de lignes  
» est donc pour vous prier instamment que nous  
» ayons la liberté de faire acheter dans vos

## 216 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» états & transporter à Saardam une cargai-  
 » son de seigle d'environ deux cens tonneaux ;  
 » en quoi faisant vous obligerez vos affection-  
 » nés amis de Saardam, qui conserveront en  
 » éternel souvenir votre glorieux nom. Requé-  
 » rons amicalement une réponse favorable le  
 » plus promptement possible , d'après laquelle  
 » nous nous réglerons ; & si de notre côté  
 » nous pouvons vous servir en quelque chose ,  
 » soyez sûr que nous y sommes disposés.  
 » Nous vous saluons amicalement , & vous  
 » remercions de ce qu'il vous a plu de nous  
 » honorer de votre présence. Veuillez aussi sa-  
 » luer *Alexandre* (\*) & *Gabriel* (\*\*). Nous  
 » finissons en vous recommandant à la garde  
 » de Dieu. Vos très-affectionnés amis.

*Cornelis Mighielz Calff.*

*Cornelis Cornelisse Calff.* «

L'original de cette singulière lettre , écrit en  
 Hollandois , est entre les mains de M. N. Mol-  
 voo , négociant à Pétersbourg , & petit-fils de  
 l'amiral Cruys , à qui Pierre-le-Grand avoit re-  
 mis la lettre , en le chargeant d'y répondre. Le  
 vaisseau des *Correspondans* du Czar , arriva au  
 printems en 1699 ; il le renvoya avec une  
 cargaison de seigle , dont il fit présent aux Saar-  
 damois.

( *Bibliothèque Hollandoise des sciences  
& des beaux-arts.* )

---

(\*) Le prince *Alexandre Menzikof*.

(\*\*) Le comte *Gabriel Golofkin*.

---

 APOLOGIE DES SAUVAGES.

*Morceau traduit de l'Allemand.*

UN homme né sauvage, qui avoit vécu 20 ans au Cap de Bonne-Espérance avec les Hollandois, qu'il a quittés pour retourner avec les Sauvages, est supposé avoir écrit cette *Lettre apologétique*, adressée à un Hollandois, & insérée dans le journal de Duisbourg, de qui nous l'avons empruntée. C'est un Hottentot, c'est-à-dire, d'une nation qui, suivant la plupart des auteurs, a le moins d'humanité, & qui ressemble plus aux bêtes qu'aux hommes. Il défend assez bien ses compatriotes vis-à-vis du Hollandois son ami, qui s'étonnoit, qu'avec du goût & du bon sens, il pût préférer la société & les manieres des Sauvages à celles des Européens. On fait que plus d'un Hottentot, après avoir long-tems vécu au milieu des Européens, est retourné dans sa patrie, préférant la vie des Hottentots. Ainsi la fiction, si c'en est une, n'est pas dépourvue de vraisemblance. Quoi qu'il en soit, voici la lettre de ce Hottentot, nommé *Quayha*.

A M I !

« Tu es surpris que j'aie retourné dans mon pays sauvage, après avoir été témoin pendant

*Tome IX.*

K

vingt ans de la préférence que tu supposes due à la vie civilisée des Européens sur celle des habitans naturels du Cap de Bonne-Espérance. Est-il possible, dis-tu, que *Quayha* aime mieux la brutalité des Hottentots que la police des Européens ! Oui, mon ami ! il est possible & certain que je préfère beaucoup l'état, auquel je suis retourné librement & par choix, à mon état parmi vous, & que j'ai résolu de passer le reste de mes jours avec les Hottentots. Je vais t'exposer de bonne foi les motifs de ma préférence, & si tu es impartial, tu conviendras que j'ai raison. «

» Il seroit superflu de prouver que les hommes naissent avec un fort penchant naturel pour le lieu qui leur a donné la naissance & l'éducation, & qu'ils conservent ce penchant toute leur vie. Tandis que j'ai séjourné avec vous, j'ai plus d'une fois observé, qu'un Hollandois a beau être bien établi au Cap, il soupire après sa patrie. Ce n'est pas l'air qui en est cause, comme je te l'ai entendu dire d'un certain peuple d'Europe que tu nommois Suisse, qui est si accoutumé à respirer un air pur sur ses montagnes, qu'il ne peut supporter celui des autres contrées, d'où lui vient ce qu'on appelle la *maladie du pays*. Tu avoueras que l'air du Cap est plus agréable que celui de Hollande. Vous ne pouvez pas dire que vous seriez plus heureux en Hollande ; car ici vous êtes presque tous des seigneurs, & vous y avez presque pour rien tout ce que vous acheteriez cher en Europe. Il faut donc que ce soit un penchant profondément imprimé par la nature, qui porte les hommes à vivre plus volontiers avec leurs connoissances, leurs amis & leur famille. Trouveroit-on étrange qu'un Européen qui auroit passé plusieurs années avec les Thœkoes & les Namaquas, cédât au desir de



revoir sa patrie ? Pourquoi blâmer dans un Hottentot , homme comme un autre , le même desir & la même inclination ! Ami , crois-moi , les Européens sont aux yeux des Hottentots ce que les Hottentots sont aux yeux des Européens. Vous êtes même pires que nous , & vous méritez moins le nom d'hommes. Vous nous nommez *sauvages* , mais vous êtes plus sauvages que nous. Vous nous traitez d'*esclaves* , & vous êtes de plus vils esclaves que nous , esclaves de l'avarice & d'autres passions criminelles que nous connoissons à peine de nom. «

» Ecoute ! puisque tu penses que l'état d'Européen vaut mieux que celui d'un Hottentot , je veux traiter avec toi la matière en ordre , & t'ôter ton erreur , en parcourant l'un après l'autre tous les chefs du différend. «

» Je commence par notre religion. Nous Hottentots reconnoissons un Être suprême que nous nommons *Thickwa* , c'est-à-dire , le grand Ordonnateur. Nous savons que le tonnerre & la tempête procedent de lui , qu'il est le seigneur du tems , & que les fléaux publics sont les messagers & les suites de sa colere : c'est pourquoi nous l'honorons particulièrement au tems de la nouvelle lune & des orages , des éclipses & des autres menaces de malheurs. Nous savons qu'il existe un autre *Esprit* , qui est précisément l'opposé du bon *Thickwa* ; nous le nommons *Dangoh* , & nous sommes persuadés qu'il est l'ennemi du genre humain , & qu'il exerce principalement sa domination sur les méchans. Nous tenons aussi par tradition que les hommes descendent de *Noh* , & de sa femme *Kingnoh* , couple créé par l'Être suprême. «

» Nous avons dans notre conscience une loi dont nous suivons exactement les préceptes. En-

nemis de tous les vices , nous punissons le vol par le fouet , la faim , la prison , le bannissement , la perte de l'honneur , & d'autres peines mesurées sur la valeur de la chose dérobée , mais non de mort ; parce que nous croyons qu'entre un bien temporel , si grand qu'il soit , & la mort , il n'y a point de proportion. Ce que nous punissons de mort , c'est le meurtre , quand nous pouvons saisir le coupable. La débauche & l'adultère sont très-rares parmi nous , & ils ne demeurent pas impunis dans l'occurrence. Nous mettons l'amour & la fidélité , sources de la plupart des vertus , au rang de nos premiers devoirs , & nous les pratiquons non-seulement envers nous & envers notre nation , mais aussi envers les étrangers. Nous n'offensons personne. Nous sommes droits & sans artifice dans toutes les affaires. Nous ignorons la dissimulation. Quelque modique que paroisse notre sort , nous en vivons pleinement satisfaits. J'avoue que notre religion naturelle n'est pas si parfaite que la religion incomparable que vous enseignez , vous Européens , & dont j'ai appris de toi les sublimes maximes. Mais lorsque ma nation met exactement en pratique le peu qu'elle fait , pouvez-vous la condamner de ce qu'elle n'en fait pas davantage ? Que vous sert à vous Européens , votre belle religion , puisque vous agissez directement contre ses règles ? Si le ciel vous a accordé des yeux plus clairvoyans que les nôtres , afin de mieux connoître la vérité & la volonté , pourquoi ne suivez-vous point vos lumières ; d'autant que vous confessez que le serviteur qui fait la volonté de son maître , & lui désobéit , mérite une double punition ? Pourquoi la convoitise du bien d'autrui , la luxure , le vol , l'assassinat , la calomnie , la trahison , la haine &

tous les autres vices sont-ils si fréquens entre vous ? N'avouez - vous pas , en pratiquant ces noires actions , ou que vous ne croyez pas ce que vous faites profession de croire , ou que si vous le croyez , vous vous exposez de gaieté de cœur à un sort funeste ; & qu'au-lieu d'un bonheur futur , vous provoquez contre vous les divins châtimens ? Dans le premier cas , vous êtes la plus méchante de toutes les créatures , & la plus stupide au second cas. Qui est le plus tranquille au moment de la mort , ou un Hottentot qui , couché à l'ombre d'un palmier sur un lit de gazon ou de mousse , rend doucement le dernier soupir , sans craindre une peine future ; ou un Européen sur un lit de duvet , luttant contre la mort , l'enfer sous les yeux , frémissant à l'aspect de cet avenir effroyable , voyant tous ses crimes comme autant de géans qui le tourmentent avec les fouets des Furies ? «

» Ami , rends avec moi justice à ma nation , & admire l'honnêteté de son caractère franc & loyal , qui , s'il eût été cultivé par une religion & une éducation plus parfaite , auroit laissé les Européens bien au-dessous des Hottentots , lesquels par leur inclination naturelle , & sans avoir besoin de loi , pratiquent continuellement la vertu si rare à rencontrer parmi vous. «

» Notre genre de vie n'est pas celui des bêtes , comme vous vous le figurez. Nous composons un état réglé. Nous avons notre conseil & notre justice en certaines circonstances. Nous avons des chefs à qui nous confions notre conduite à la guerre , & le jugement de nos différends , sans que ( Dieu soit loué ! ) il faille des avocats , des procédures , des appels , un corps de droit , des sollicitations , & d'autres longueurs. Nous formons une société , quoique nous n'habitons

## 222 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

pas si près que vous les uns des autres. Chacun de nous occupe autant de terrain qu'il en a besoin pour lui, sa famille & son bétail : nous prévenons par-là les discussions avec nos voisins. Quelques-uns de nous se resserrent davantage, & leurs demeures forment alors un cercle au centre duquel nous menons le soir nos troupeaux, pour les garantir des bêtes carnassières. Il est rare qu'il y ait des querelles parmi nous ; au contraire, nous vivons comme des frères & des sœurs. N'as-tu pas vu quelquefois trois ou quatre Hottentots & Hottentotes, & même plus, assis de compagnie devant leur cabane, tous fumer à la même pipe, le premier la passant au second, après s'être rempli la bouche de fumée, le second à son voisin, & ainsi de suite ? Les meilleurs amis auroient-ils le courage d'en faire autant en Europe ? Nos cabanes ne sont pas aussi superbes que vos maisons, qui vous coûtent tant de peine & tant de frais à bâtir, mais elles n'en sont pas moins commodes pour nous. Elles sont faites de branches d'arbres, parce que c'est une matière plus facile à trouver que le marbre & la pierre. Des peaux de bêtes ou des faisceaux de joncs nous tiennent lieu de tuile & d'ardoise, & cette couverture nous met aussi-bien à l'abri de la pluie qu'aucune autre. Souvent vos grands palais n'ont pas encore assez de commodités pour vous, tandis que nos petites huttes suffisent pour nous & nos familles, si nous pouvons nous y chauffer au feu, nous y garantir de la pluie & du vent, & y dormir tranquillement. Car de quelle autre nécessité une maison peut-elle être ? Nous avons encore l'avantage dans nos cabanes, que si elles viennent à s'écrouler par la tempête ou par la vétusté, elles ne peuvent ni nous

tuer ni nous estropier par leur chute, à cause des matériaux légers dont elles sont construites ; & quand elles sont brûlées , nous nous en chagrions peu , parce que nous pouvons sans peine en rebâtir de neuves ; mais quand le même accident vous arrive , c'est un malheur capable de vous réduire à la pauvreté , parce que vous y avez employé la plus grande partie de votre bien. Ce ne sont pas là les seuls avantages de nos huttes : nous y vivons bien plus agréablement que vous dans vos maisons. Renfermés entre d'épaisses murailles vous ne voyez pas les beautés de la nature dont nous rassasions continuellement nos yeux. Les bois , les prairies , les montagnes azurées , les ruisseaux argentés , l'aurore du matin , la diversité des fleurs & des plantes , le concert des oiseaux , & mille autres objets font entrer dans notre ame un contentement ravissant , que vous ne sauriez trouver ni dans la vue de vos plus beaux tableaux , & des riches ornemens de vos hôtels , ni dans la musique artificielle la plus expressive. Nous jouissons réellement des biens dont vous ne possédez que l'ombre & la figure. La nature avec ses originaux est notre partage , vous n'en avez que des copies que l'art s'efforce en vain d'imiter. Nos demeures sont aussi plus saines que les vôtres , de quoi il est inutile que je fournisse des preuves , étant certain que vos médecins mêmes préfèrent l'air de la campagne à celui des villes , & que nous connoissons peu de maladies contagieuses. «

» Il est vrai que vos palais contiennent quantité de choses qui servent à votre aisance , & qu'au contraire tous nos ustensiles consistent dans un pot ou un chaudron pour cuire notre nourriture , une coquille qui nous tient lieu de tasse

## 224 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

& de cuiller , une pipe à fumer du tabac pour toute la famille , nos armes , & quelquefois un instrument de musique. Est-ce que cela n'est pas suffisant ? Vous êtes obligés de convenir que quantité de meubles ne sont que des inventions du luxe , de la vanité & du goût des superfluités. Je me rappelle ce que j'ai lu dans un de vos livres , qu'un ancien philosophe demuroit dans un tonneau , & n'avoit gardé pour toute richesse qu'une tasse de bois dont il se servoit pour boire de l'eau , & dont il se défît encore dans la suite , ayant vu un enfant boire dans sa main ; exemple qui lui apprit qu'une tasse étoit encore une superfluité. Ce philosophe étoit aussi heureux & content que le plus grand monarque de la terre , & Alexandre lui porta envie. Nous Hottentots sommes tous des Diogenes plus contents dans nos petites huttes que vous ne l'êtes dans vos maisons de marbre «.

» Il en est de même pour l'habillement. Nous allons nus la plupart comme ailloient les hommes dans leur ancien état d'innocence ; car les habits sont superflus dans les climats chauds , & empêchent beaucoup d'occupations. Ceux de nous qui ont des habits les portent plus naturels , plus commodes & en réalité aussi précieux que vous. Une peau de mouton ou de bête sauvage est assez pour nous couvrir. Que sont vos habits autre chose que du poil d'animaux ou des filamens de plantes pourries , ou la production d'insectes qu'il vous faut apprêter avec un travail pénible avant d'en pouvoir faire un habit à votre mode ? Les nôtres sont bien plutôt prêts , sans qu'il nous faille ni tisserands , ni boutonniers , ni tailleurs , ni galonniers. Un seul nous rend autant de service qu'à vous une garde-robe complète. La distinction que vous fai-

tes d'habits d'hiver & d'été démontre l'imperfection des vôtres. Nos peaux conviennent dans les deux saisons, en mettant en hiver la fourrure en dedans, & dans l'été en dehors. Il ne s'agit que de la retourner selon le tems. Nos chaussures & nos bonnets sont également simples. Un morceau de cuir de rhinoceros, ou de quelque autre bête lié autour de nos pieds, & un bonnet de fourrure, nous servent dans la nécessité, aussi-bien que toutes les especes de souliers & de chapeaux. «

» Les modes, cette peste des bourses, on ne fait ce que c'est chez nous. Attachés aux usages de nos peres, qui avoient appris des premiers hommes à se vêtir de peaux, nous conservons leur habit comme leurs manieres. Vous changez la forme des vôtres tous les ans, & prouvez par-là que vous n'en êtes pas contents, & que vous la jugez vous-même très-imparfaite. Il est sûr qu'il ne nous faut pas autant de tems pour nous habiller qu'à vous. Je me suis laissé dire qu'il y a en Europe des femmes qu'on nomme Dames, & des hommes appelés Petits-Maitres, qui passent tous les matins à arranger leurs cheveux & à s'habiller; mais je n'en crois rien : car les Européens se plaignent tous les jours de la surcharge des affaires, & allèguent continuellement qu'ils n'ont pas le tems, sur tout quand on en exige quelque service, pour lequel ils ne seroient point salariés. «

» Ne vas pas m'objecter que notre habillement n'est point agréable, & qu'un Hottentot avec sa fourrure autour des épaules & des reins, & sa peau de blaireau autour de sa tête, fait toujours une figure risible. C'est - là un préjugé manifeste. Un accoutrement étranger paroît tou-

## 226 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

jours incongru. J'ai oui dire que l'habillement des Turcs, semble étrange aux Hollandois, & que l'habillement léger d'un François, a l'air mesléant aux yeux d'un grave Espagnol, uniquement parce que chaque peuple est prévenu en faveur de sa mode. Combien ne riroit-on pas aujourd'hui d'un homme qui porteroit comme au siècle précédent, de larges canons & de grandes casques, parce qu'on n'est plus accoutumé d'en voir ? «

» Nous avons notre parure comme vous la vôtre ; des bagues & des bracelets de fer, de cuivre & d'ivoire ; de la verroterie, du corail & des coquilles aux cheveux & aux oreilles. Tout cela a auprès de nous le même prix qu'auprès de vous, l'or & les diamans, qui ne sont estimés davantage qu'à cause de leur rareté, & nullement pour quelque bonté intérieure. Nous nous entourons les jambes de boyaux & de peaux entortillées. Peut-être que cela vous paroît dégoûtant ? Cependant vos Européens, surtout les femmes, mettent sans répugnance des colliers de perles & de soie, quoique les perles, au dire de certains naturalistes, soient l'excrément de vieilles huîtres attaquées de maladie dans les mers orientales ; & que la soie soit une excrétion de vers du genre des chenilles. Nous n'avons point de peine à trouver nos ornemens, & la plupart des vôtres ne s'obtiennent qu'au péril de la vie. Un avantage encore de notre côté, c'est qu'en tems de disette, nous pouvons manger une partie de notre parure, en l'amollissant dans l'eau & en la faisant un peu rôtir : mais avec vos perles, vos diamans, votre soie, vous ne pouvez pas plus apaiser votre faim que ce *Midas*, de qui votre histoire raconte qu'il changeoit en or tout ce



qu'il touchoit , sans pouvoir rassasier avec ce métal ses entrailles affamées. «

» Sois convaincu , mon ami , qu'avec leur parure , nos belles ne plaisent pas mal aux jeunes galants Hottentots ; car nous avons aussi nos galants qui s'enveloppent les jambes de joncs colorés , en guise de bas de soie blancs , & qui au lieu d'un mouchoir de soie , ont une queue de chat sauvage , qui leur sert en même-tems de brosse , avec laquelle ils savent badiner aussi agréablement que les petits-mâtres Européens , avec leur boîte & le cordon de leur canne. Tu ne pourras nous contester le goût dans la galanterie , si tu remarques que nous n'entendons pas moins que vous l'art de nous peindre ou de déguiser la couleur naturelle de notre peau. A cet effet , nous employons la graisse des animaux ou l'huile , qui ne sont pas à beaucoup près si nuisibles à la santé que vos fards. Notre onction a l'utilité de nous rendre les jointures plus flexibles , de conserver à la peau sa souplesse , & de la garantir de l'intempérie du froid & du chaud. On dit qu'autrefois les athlètes s'oignoient les membres pour se rendre plus agiles , & remporter la victoire dans l'arène ; & qu'un vieillard interrogé , par quel moyen il étoit parvenu à un âge aussi avancé , répondit : j'ai souvent mangé du miel , & j'ai usé de beaucoup d'huile extérieurement. La couleur naturelle de la peau , de la plupart de nous , est brune dès notre naissance. Nous croyons l'embellir en la noircissant ou en la peignant , comme vos belles s'imaginent relever leurs charmes , en s'appliquant en divers endroits de petites emplâtres noires. «

» A l'égard de la prétendue puanteur des Hottentots , qui répugne si fort aux Européens , on

## 228 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

n'a pas bonne grace à nous la reprocher. Il est impossible que nos habits de peaux, les entrailles des animaux dont nous nous parons, & leur graisse dont nous nous frottons, n'acquerent pas en vieillissant, une odeur forte, qui affecte de loin les étrangers qui n'y sont pas faits. Mais, vous autres Européens, ne portez-vous pas aussi avec vous des odeurs fortes? Ne vous graissez-vous pas avec des pommades & de l'huile de jasmin? Vos Dames n'exhalent-elles pas souvent une violente odeur de musc? Cette odeur, dites-vous, est agréable. Bon! la nôtre est également agréable pour nous. Chacun a son goût. L'un aime une odeur & l'autre une différente. Ce qui est un parfum pour celui-ci, est une infection pour celui-là. On m'a raconté qu'il y a des gens en Europe, qui, par une disposition particulière, ne peuvent sentir ni les lys ni les roses, ni aucune autre odeur agréable aux autres. Si l'histoire est vraie, un jour un médecin ranima un paysan tombé dans un fort évanouissement, en lui faisant respirer l'odeur du fumier, après avoir inutilement essayé les esprits volatils les plus actifs. Ici l'habitude fait tout. Un Hottentot est aussi rebuté de vos parfums & de vos huiles aromatiques, que vous l'êtes de son odeur. «

» Notre nourriture n'est pas fort différente de celle des Européens. Vous nous blâmez de manger avec appétit les intestins des animaux sans les avoir auparavant nettoyés de leur orduce. Mais n'en faites-vous pas de même avec vos bécasses & vos grives, dont vous savourez les excréments avec délices, quoique ces oiseaux se repaissent d'alimens bien plus impurs que les bœufs, les vaches & les moutons? Vous nous contestez la qualité d'hommes, parce que

nous mangeons la chair des animaux malades & des cadavres : mais les animaux que vous forcez à la chasse en les poursuivant à outrance pendant des jours & des nuits, ne sont-ils pas certainement malades, quand vous les avez réduits aux abois ? Vous en faites pourtant un régal exquis. Pour ce qui est de manger des cadavres, cela ne nous arrive que dans les nécessités extrêmes ; or, la faim rend tous les mets savoureux. Vous ne sauriez passer aux Hortentots de manger l'ordure de leurs habits. Est-ce que les huîtres, les limaçons, les coquillages fœtides, les vipères, les nids sordides d'oiseaux de l'inde que vous recherchez ne sont pas un aliment aussi nauséabond pour ceux qui n'en ont pas goûté ? J'ai vu souvent un Hollandois dévorer avec volupté des milliers de vers dans du fromage pourri. Le microscope a découvert qu'on avale avec un verre d'eau pure des millions d'insectes affreux à voir. Nous savons aussi bien que vous discerner le bon d'avec le mauvais. Nous ne dédaignons point un morceau de viande rôtie, quoique nous ayons horreur de tuer des animaux sans nécessité, parce que leur lait nous suffit abondamment. D'ailleurs nous ne manquons ni de poissons, ni d'écrevisses de mer, ni de racines & de plantes nourissantes. «

» L'eau & le lait sont notre principal breuvage ; c'est le plus ancien, le plus naturel & le meilleur ; il n'engendre ni goutte, ni rhumatisme, ni colique, ni gravelle, & il n'enivre point. Il est vrai qu'on accuse ma nation d'aimer l'eau-de-vie & toutes les liqueurs fortes ; mais quand même cela seroit vrai, on ne peut pas lui imputer l'invention honteuse de ces poisons, ni qu'elle se donne la peine de les com-

## 230 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

poser. Elle abandonne cette manipulation infernale aux barbares Européens. Il est aussi vrai que sur vos vaisseaux, il y a eu des Hottentots qui se sont laissés surprendre par les vapeurs d'une boisson dont ils ne connoissoient pas assez les effets : mais cela arrive rarement. Au contraire parmi vous il semble que s'enivrer tous les jours soit un honneur & une gentillesse. Il est encore vrai qu'on a rencontré des Hottentots si mal-avisés que de se vendre eux-mêmes pour un verre d'arak ou de rum, ou pour un morceau de tabac ; mais ce sont des insensés, le rebut de la nation. Parmi vous un bien plus grand nombre sacrifie leur santé & tout leur bonheur à la passion de boire. «

» De tous ces points il n'y en a aucun en quoi vous soyez dignes de nous être préférés ; & en tout le reste nous sommes certainement beaucoup plus heureux que vous. Le travail fatigant, le mécontentement, la peine & le chagrin sont tout entiers de votre côté. Vous vous tourmentez du matin au soir à poursuivre l'ombre des biens. Vous labourez la terre à la sueur de votre front en gémissant. Vous fouillez dans les entrailles des plus hautes montagnes au risque de vos vies. Vous passez tristement le printemps de vos années sous la discipline d'un maître sévère pour devenir des citoyens supportables. Vous ne goûtez point les douceurs du sommeil pendant la nuit, & vos jours sont un enchaînement de soucis inquiétans..... Est-ce là vivre ! «

» Ami ! admire notre bonheur. Nous sommes exempts de toutes ces fatigues & de toutes ces inquiétudes. La terre nous fournit ses légumes & ses fruits sans culture. Les animaux nous donnent leur lait, sans que nous y employions

qu'une légère industrie qui nous est particuliere. Nous vivons contents dans nos huttes sans souci & sans crainte. Nous commençons à vivre agréablement dès l'enfance, sans nous embarrasser de l'avenir. Nous mangeons & buvons quand nous avons faim ou soif, sans nous astreindre à certaines heures. La garde de nos troupeaux fait toute notre occupation, & cette occupation vos poëtes l'ont chantée comme de routes, la plus honnête & la plus douce. Nous menons la vie fortunée des bergers d'Arcadie. Assis pendant le jour à l'ombre d'un arbre, ou tranquilles dans notre hutte, en fumant une pipe de *dacha*, nous nous moquons des folies du genre humain. «

» Les arrangemens domestiques sont l'appanage de nos femmes dont nous sommes les maîtres absolus, & qui regardent comme une faveur que nous daignons leur permettre de manger avec nous, tandis que vous autres Européens êtes en grande partie soumis à la domination des vôtres. L'éducation de nos enfans leur cause peu d'embarras; c'est assez que la mere leur présente ses longues mamelles par-dessus ses épaules; du reste elle les laisse croître librement & se fortifier au gré de la nature. «

» Quant à vos arts & à vos sciences, nous ne nous en embarrassons nullement. Vous avouez vous-mêmes leur imperfection, leur frivolité, & les maux qu'elles engendrent. De quoi nous serviroient-elles dans notre genre de vie? On ne voit pas que ceux qui s'y livrent parmi vous en soient plus heureux. Des jurisconsultes nous seroient inutiles, puisque nous n'avons point de procès. Des médecins ne nous seroient guere plus nécessaires, parce que nous connoissons fort peu de maladies, au moins nous ne savons ce que c'est que goutte, consommation, pierre &

## 232 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

autres maux cruels : & la plus grande partie du reste des maladies , c'est vous qui nous les avez apportés , comme la petite-vérole en 1713 , dont les médecins que vous vantez n'ont pas eu l'art d'arrêter les ravages. Nous nous contentons d'un petit nombre de remèdes dont un peu d'expérience nous a enseigné l'usage , avec lesquels nous abandonnons la guérison à la bonté de la nature qui est le meilleur de tous les médecins. Nous nous passons encore mieux de philosophie , parce que nous ne nous embarrassons point de ce qui est hors de nous , & que nous bornons nos soins à notre personne. De bonne foi n'ai-je pas oui dire qu'il y a un grand nombre de fous parmi les gens qui portent le nom de philosophes. Nous n'avons ni écoles ni académies , parce que les leçons de la nature & de l'expérience nous suffisent. Nous n'avons pas besoin de savoir ni lire , ni écrire , parce qu'encore une fois nous ne nous mêlons de rien d'étranger , & que beaucoup de ce qui est écrit n'est bon à lire que pour des gens qui aiment le mensonge. Nous ne nous cassons pas la tête à apprendre des langues étrangères , parce que nous ne nous éloignons point de notre pays , & que nous ne cherchons point le commerce des étrangers. Nous laissons le soin d'apprendre notre langue à ceux qui desireront de s'entretenir avec nous. Nous réputons également l'histoire & la géographie inutiles pour nous ; car que nous importe de savoir si par-delà la mer il y a encore des hommes , ou bien ce qui est arrivé il y a mille ans & plus. Il n'arrive rien de nouveau sous le soleil , & ce qui se passe tous les jours est la même chose que ce qui s'est passé autrefois. D'ailleurs chacun de nous est un livre vivant d'histoire , à cause de l'expérience qu'une longue vie nous acquiert à tous. «

» Au surplus vous vous trompez de croire que tous les arts soient pros crits dans notre pays. Nous faisons grande estime de ceux dont nous ne saurions nous passer , c'est-à-dire , de ceux qui sont d'une utilité essentielle par rapport à nous. Nous entendons l'art de la guerre à notre manière aussi-bien que vous : car , malheureusement ! nous sommes souvent réduits à la nécessité de nous défendre. Nous avons nos javelots & nos fleches , nos arcs , & au besoin des bâtons & des pierres dont nous nous servons adroitement contre les bêtes féroces & contre nos ennemis ; & nous préparons ces armes nous-mêmes. Nous entendons pareillement l'art de la course , & je défie le meilleur cavalier d'Europe d'atteindre un Hottentot. Cette vitesse nous sert à échapper à plusieurs dangers. Nous savons aussi assez de musique , & quand nous voulons nous divertir , nous dansons aussi-bien au son de nos cornets & au bruit de nos tambours que vous avec la plus belle musique. «

» J'avoue qu'il seroit convenable que nous réformassions quelques-uns de nos usages, quoiqu'à les prendre du bon côté ils ne soient pas si ridicules ni si vicieux qu'ils le paroissent. «

» Je commence par l'opération que nous faisons à nos garçons , quand ils ont atteint l'âge de neuf ou dix ans , en leur ôtant une des parties qui les distinguent de l'autre sexe. Je pourrois opposer ce que certains Européens , particulièrement les Italiens , font souvent pour rendre la voix délicate. Au moins ne nous peut-on reprocher autant de cruauté , ni un motif aussi futile. Outre que la demi-castration rend nos enfans plus propres à la course , je crois que c'est une circoncision dégénérée que nous tenons d'un ancien peuple. Nous croyons encore

## 234 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

qu'elle contribue à nous faire engendrer des mâles vigoureux , quoique je ne voulusse pas être garant de cette conjecture. Au reste cette coutume est devenue chez les Hottentots un mal nécessaire , n'y ayant point d'Hottentote qui voulût pour tout au monde épouser un homme qui n'auroit pas subi cette épreuve dans sa jeunesse. «

» On est choqué de la manière dont un ami chez nous reçoit l'autre quand il vient lui faire visite : il l'arrose de son urine ; c'est-là un signe que la visite est agréable. Cet usage tout mal-honnête qu'il paroisse , ne l'est pas moralement autant que celui d'Europe , de s'accabler l'un l'autre de mots vuides , appelés complimens , qui expriment tout le contraire de ce que vous pensez , ou pour le mieux ne signifient rien du tout. «

» Quand une femme Hottentote engendre deux jumeaux , l'un mâle & l'autre femelle , elle conserve le mâle & abandonne l'autre. Si ce sont deux filles , elle garde l'ainée seulement. Il y a là de la cruauté sans doute. Cependant celui qu'on conserve en est bien mieux élevé que si tous les soins n'étoient pas à un seul ; & en ce que les Hottentots préfèrent les garçons , ils signalent la justesse de leur discernement. «

» Les vieillards incapables d'aider les autres , & de se servir eux-mêmes , sortent du monde promptement & de bonne grace , préférant la mort à une vie misérable. Il en est de même des malades dont les maux sont incurables. Quelqu'inhumaine que cette conduite paroisse , elle mérite d'être excusée , puisqu'elle a un bon motif , la pitié , outrée en effet , qui porte à leur épargner une longue suite des souffrance. «

» Une autre coutume qui n'est pas si mau-



vaîse , c'est qu'une veuve ne peut épouser un second mari qu'elle ne se soit auparavant laissé couper une jointure du pouce ou des autres doigts. Nous trouvons-là un double avantage : car premièrement l'intégrité des doigts des femmes dépendant de la vie du mari , elles sont intéressées à la conserver précieusement , & attentives à en écarter le moindre chagrin qui en pourroit abrégér la durée , & à imaginer tout ce qui peut la prolonger , afin de n'être pas dans le cas de perdre un doigt pour avoir un autre homme. Secondement , nous pouvons juger du caractère des veuves par le nombre des jointures qui leur manquent. Plus elles en ont fait couper , plus elles ont signalé leur estime pour les hommes , puisqu'il est évident qu'elles ont mieux aimé sacrifier une , deux , trois jointures , & même davantage , que de passer leur vie dans une triste viduité. Je vous laisse à juger s'il y a bien des femmes Européennes qui voudroient convoler à de secondes nûces à ce prix. Pour moi je n'ai pas eu assez de liaisons avec elles pour être capable d'en décider. Ce que j'ai dit suffit pour justifier mon retour vers mes compatriotes. «

» Je suis ton ami

Q U A Y H A. «

*A N E C D O T E extraite du journal de Paris.*

U NE jeune payfanne avoit quitté son village pour venir dans une ville de province se vouer aux travaux de la domesticité ; étrange aveuglement des habitans de la campagne qui

ont le malheur de préférer une sorte de servitude humiliante , aux fonctions honorables de l'agriculture , & à la noble indépendance qui les accompagne. *Catherine* , quoiqu'entourée de périls que l'on connoît peu dans les hameaux , conservoit l'innocence & la candeur de ses mœurs. Cette simplicité si touchante prêtoit un nouvel éclat à ses agrémens , & ils étoient faits pour être remarqués. Le maître de *Catherine* ne se borna point à la trouver jolie ; il devint éperduement amoureux. Cet homme avoit tous les vices qu'entraîne la corruption des villes : il lui parut très-juste & très-facile de se satisfaire : la sagesse de sa servante l'étonna , ses desirs s'en irritèrent ; tous les artifices de la séduction furent déployés ; propos flatteurs , promesse d'une fortune convenable , présens même , rien ne fut épargné & rien ne fut accepté. L'honnête créature n'en concevoit pas plus d'orgueil ; elle pensoit qu'il n'y avoit rien de si naturel que de regarder l'honneur comme un trésor au dessus de toute chose ; elle n'eut donc pas de peine à persister dans sa résistance. Un amour criminel est toujours près de la fureur : le scélérat , qui se voit trompé dans son attente , ne pouvant posséder *Catherine* , a résolu de la perdre par la plus noire & la plus abominable des vengeances. Il donne le congé à la malheureuse servante ; elle faisoit emporter une petite cassette qui renfermoit ses hardes. Il crie qu'il est volé ; la justice arrête aussi-tôt la cassette , en fait l'ouverture & y saisit des effets , que le monstre qui avoit su les y introduire

furtivement , reconnoît & réclame ; on s'attend bien à la suite de cette infâme machination ; l'infortunée Catherine est plongée dans un cachot , réputée coupable de vol ; c'est en vain qu'elle pleure , qu'elle gémit , qu'elle s'écrie continuellement qu'elle est innocente , qu'elle n'a jamais , jamais rien dérobé : la loi s'est élevée contre elle ; les juges , malgré la pitié qui les sollicite en sa faveur , ont été forcés de prononcer ; la vertu même subit enfin la punition du crime. Un chirurgien , fameux anatomiste , court retirer à prix d'argent le cadavre des mains de l'exécuteur ; il se hâte de le transporter chez lui ; le hasard veut que son frere se trouve à la maison ; c'étoit un religieux respectable , dont l'âge & les cheveux blancs ajoutoit à la vénération qu'il sembloit inspirer. Son premier mouvement , à la vue de ce corps , est d'être ému de compassion. Si jeune dans le vice , dit-il , & s'exposer à une fin si prématurée & si déplorable ! Cependant le chirurgien apprêtoit ses instrumens , il approchoit le scalpel ; il croit s'être aperçu que cette fille respiroit encore. Catherine en effet n'étoit point morte , elle a repris les sens , elle ouvre les yeux , les tourne sur le religieux , & frappée de cet air imposant , croyant voir Dieu même , elle se leve , va tomber à ses pieds , les embrasse avec transport , & s'écrie : *Ah , Pere Eternel , vous sauvez mon innocence !* Ce cri est pour le religieux & pour son frere celui de la vérité ; ils donnent tous leurs soins à cette fille , la rappellent entièrement à la vie , & se

## 238 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

hâtent d'instruire les magistrats de cet événement ; le procès est soumis à une révision , l'innocence éclate dans tout son jour ; le calomniateur est condamné au dernier supplice. Toute la ville se disputa le plaisir , cette satisfaction si pure , si douce , de rendre hommage à la vertu & de lui faire oublier , s'il est possible , de si cruelles épreuves. Catherine est comblée de présens , de marques de distinction ; elle avoit recouvré la vie & l'honneur ; mais on ne put parvenir à lui rendre la raison. Son châtiment si peu mérité avoit dérangé ses organes ; on est obligé de la renfermer ; on la trouvoit nuit & jour à genoux , les mains jointes , versant des larmes & répétant sans cesse ce qu'elle avoit dit à ses juges, *Messeigneurs , Messeigneurs , je vous assure que je ne suis point une voleuse.*

---

*CONTRE-OBSERVATIONS de M.... Commis de la guerre , sur le livre intitulé : Recherches & considérations sur la population de la France : adressées aux Rédacteurs de ce Journal.*

**P** A R M I les singularités , en tout genre ; qu'offrira notre siècle à la postérité , il n'y en a point , sans doute , qui puisse causer un plus grand étonnement aux écrivains moralistes , physiiciens , économistes , & aux journalistes sur-tout , que la noble franchise de l'auteur de ce livre. Pourra t-on croire en effet , qu'au tems de la

plus brillante littérature, où tout le monde a une prétention marquée à l'esprit, où la manie d'écrire s'empare de toutes les têtes, où les hommes de tous les états, de toutes les professions, où les femmes mêmes, se sont fait un style, que chacun croit le meilleur, le sublime, le style par excellence; croira-t-on qu'il s'est trouvé un auteur assez vrai pour se rendre à lui-même une justice sévère & exacte sur ses talens? Héroïque & rare exemple, reçois nos hommages & notre admiration! Puisses-tu produire le fruit bien mérité de ta vertu, celui de te faire des imitateurs! Nos neveux s'en trouveront bien.

Nous n'avons pu refuser ces élans de notre cœur à la sensibilité dont nous nous sommes sentis affectés, en lisant le début des observations insérées dans le *Mercur* du 15 août de cette année, pag. 183, sur lesquelles nous allons hasarder quelques courtes réflexions. Elles ne nous seront point dictées par un vain esprit de critique. Nous ne sommes animés que du desir bien sincère de contribuer, par une charité chrétienne, à l'accomplissement des vœux de l'auteur, dont la seule ambition paroît être de persuader ses lecteurs, qu'il est RICHE de cette béatitude vraiment évangélique, tant au-dessus des foibles avantages des pauvres mortels.

Nous nous bornerons à la maniere de raisonner de l'observateur.

Un ouvrage peut être un très-mauvais ouvrage, un livre peut être très-mal fait, quoiqu'il traite d'une matiere importante; l'on peut donc renoncer à le lire, ou le rejeter, si l'on a eu la patience de le faire, sans renoncer pour cela au genre de connoissance qu'il est essentiel d'ac-

## 240 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*quérir* sur cette matière ; l'on peut donc *nier* l'utilité du livre, sans *nier* l'utilité du sujet dont *il traite* ; donc *l'opinion qu'il est important d'avoir sur une science*, n'est point subordonnée à celle qu'on prend d'un livre *qui en traite*, donc l'auteur en raisonnant A CONTRARIIS n'a pas manqué son but.

De ce que *les recherches sur la POPULATION*, forment la compilation la plus forte qu'on ait eu la facilité d'entreprendre jusqu'ici, des dénombrements de quelques généralités, des relevés de registres de naissances, mariages & morts, il ne s'ensuit pas que ce livre mérite le nom d'*ouvrage le plus complet que nous ayons* ; il ne s'ensuit pas qu'il soit bon, exact, sans erreur, & qu'il puisse servir de base à aucune spéculation POPULATIVO-ECONOMIQUE.

De ce que les recherches sur la population ont eu pour *coopérateurs* tous les commis de deux ou trois intendances successivement ; de ce qu'on assure qu'elles ont dû coûter beaucoup de tems & de *dépense*, de ce que les *vérifications* des opérations arithmétiques, des tables simples & comparatives, ont *exigé de la précision*, il ne s'ensuit pas qu'elles soient précises & sûres ; il n'en résulte pas que la base du système de ce livre soit certaine. Et alors il n'y a personne qui ne convienne *qu'il faut renoncer à une méthode longue, pénible & dispendieuse*, puisqu'elle est incertaine, par conséquent *insuffisante*.

Que la connoissance des faits doive être la pierre fondamentale de tout édifice scientifique, sur-tout en administration, cela est incontestable : que le choix, l'établissement des principes ministériels, pour toute opération, puissent être assujettis à une méthode ; que cette méthode une fois reconnue bonne & précise soit adoptée, suivie

suivie pour l'exécution des plans, des projets; cela devient une conséquence nécessaire de la première proposition : mais que le sort d'un livre, qui ne contient que des observations particulières & locales, dont on ose tirer une base moyenne pour conclure au général, quand même ces observations seroient toutes bien choisies & non discordantes entre elles, que le sort de ce livre soit nécessairement lié avec celui de la méthode admissible pour établir des bases & des principes d'administration; c'est ce dont l'auteur nous permettra, en bonne logique, de ne pas convenir. Il a voulu dire, sans doute, que le sort de son livre étoit lié avec celui de la méthode admise par lui, &c., & c'est ce qu'on lui accordera volontiers. Il étoit donc inutile d'examiner & la manière dont ces recherches ont été dirigées, & les conséquences qu'on en peut tirer. L'intérêt de cet examen étoit réduit à zéro, par l'incertitude & l'insuffisance de la méthode non pas admissible, mais admise.

Que cet auteur ne dissimule pas qu'il desire qu'on pousse plus loin ces recherches, & qu'on rende son ouvrage inutile par un ouvrage plus complet; cela pourroit nous étonner, d'après ce qu'il a dit jusqu'ici pour tâcher d'établir la PRÉEXCELLENCE de son travail : cependant cela ne nous surprend pas. On ne peut prendre le change sur cette modestie de l'apropos. Mais qu'il imagine convaincre ses lecteurs, qu'une imperfection inévitable dans une entreprise étendue, (imperfection qui n'est autre chose, que d'avoir opéré seulement sur les petites provinces du royaume & en très-petit nombre), que cette imperfection n'empêche pas qu'il ne résulte un terme d'appréciation pour tout le Royaume; voilà ce qui nous étonne.

Dans un ouvrage où l'on donne hardiment le titre de *Recherches & considérations sur la population de LA FRANCE*, & pour lequel on n'a cependant RECHERCHÉ que dans les registres de quelques généralités, le nombre des morts, & des vivans, à telle & à telle époque, peut-on de bonne foi, pour s'excuser de n'avoir pu opérer sur d'autres provinces, de n'avoir pu embrasser un plus grand espace, espérer de contenter ses juges, en leur disant : QUE CELA EST ÉGAL : QU'UN TERME MOYEN UNE FOIS TROUVÉ, ( c'est-à-dire d'après son propre système ) POUR UN TRÈS-PETIT COIN DE CE ROYAUME, SUFFIT, ET DOIT ÊTRE ADAPTÉ AU ROYAUME ENTIER : QUE LA DIFFÉRENCE DU CLIMAT N'EST PAS ASSEZ SENSIBLE D'UNE PROVINCE MÉRIDIONALE A UNE OCCIDENTALE, POUR RIEN CHANGER AU CALCUL PROPORTIONNEL AUQUEL ON S'EST PLU DE FIXER, EN DERNIER RESSORT, LA POSSIBILITÉ DE LA POPULATION DE TOUT CE ROYAUME, SUR LA POSSIBILITÉ DE LA VIE DES HOMMES DE CETTE MÊME PROVINCE ? Suffit-il pour contredire l'opinion reçue & appuyée de l'expérience, que l'abondance des moyens de subsistance, ( nous ne dirons pas, comme l'auteur, peut influencer ) influe nécessairement sur la propagation de l'espèce & la conservation des individus, suffit-il d'avancer UNE OPINION ISOLÉE & prise de SON PROPRE FONDS, de dire enfin que dans tel pays d'état, l'homme est plus malheureux que dans certains pays D'ÉLECTION ? Assemblées augustes du Berry & du Dauphiné ne lisez jamais cette assertion aussi étonnante que déplacée ! Croyez que le cœur paternel du jeune monarque, qui a jeté les yeux sur vous pour faire l'essai des projets vastes qui



S E P T E M B R E , 1779. 243

lui sont présentés par un ministre éclairé & patriote , n'a d'autre but que la félicité la plus parfaite de ses peuples.

Nous terminerons ici nos réflexions : nous n'avons pas voulu relever quelques autres assertions de l'observateur , parce qu'elles tiennent au fond du sujet , & que nous avons traité cette matiere en détail dans un ouvrage que des circonstances particulieres ne nous ont pas permis de publier jusqu'ici. Nous finirons , à l'exemple de l'auteur , de même que nous avons commencé. MECONNOÎTRE L'UTILITÉ *des recherches* , &c. & *les conséquences* qui peuvent résulter de ses *observations* ou *considérations* , tout comme il voudra , quelque *multipliées* qu'il les prétende , n'est point du tout NIER l'existence d'une arithmétique politique.

---

LETTRE de M. l'Abbé ZACCHIROLI , à  
l'Imprimeur de la gazette italienne , intitulée :  
Notizie del mondo , du 9 Juillet 1779. ( Traduite de l'italien. )

**M**R. Dans la gazette intitulée , *le Courier François en Italie* , qui a paru ce matin , je lis une lettre datée du 6 de ce mois , dans laquelle on cite M. l'abbé Z. pour être auteur de la tragédie de *D. Carlos* , jouée dernièrement sur le théâtre de S. Marie de cette ville de Florence.

J'ignore s'il y a à Florence plusieurs abbés qui font des tragédies , & dont le nom com-

mence par un Z. Je fais que cette dernière lettre de l'alphabet est l'initiale de mon nom. Je fais aussi que je suis du grand nombre de ceux qui , au lieu d'une bourse , portent leurs cheveux ronds , & au lieu d'un col blanc , un morceau de batiste noire ; je fais enfin qu'au tems passé je composai une tragédie intitulée , *la Pucelle d'Orléans* , qu'on ne siffla pas par pure compassion. Si à raison de toutes ces circonstances , c'est moi qu'on a voulu désigner par *M. l'abbé Z.* , je supplie respectueusement l'auteur de la lettre insérée dans le *Courier François* , de me permettre de lui dire qu'il s'est trompé , en m'attribuant la tragédie de *Don Carlos*.

Il est bien vrai que le fils de Philippe II m'a toujours fait une compassion infinie , & que j'ai souvent donné des larmes à son sort , en lisant l'histoire de sa fin tragique , si éloquemment décrite par M. Watson ; mais il n'est pas moins vrai que j'ignore absolument si *les palais des ducs d'Albe & de Feria étoient voisins ou éloignés* , & que je ne suis pas assez instruit des intérêts de Don Carlos , pour savoir la raison qui fait qu'au lieu de fuir , il s'amuse à jaser avec ses partisans. Je confesse encore que je n'ai aucunes notions sur le *tempérament amoureux* de ce prince , & que n'ayant jamais vu mourir personne , je ne puis décider si ses derniers soupirs frappent tout le théâtre , ou seulement une partie du théâtre.

Si l'auteur de la lettre n'avoit fait que critiquer la tragédie , je me serois tu , & je n'aurois pas cherché à me soustraire à ses critiques ,

car j'ai toujours pensé que la réputation littéraire ne méritoit pas la moindre sollicitude. Mais comme à sa critique il a ajouté beaucoup de louanges , il m'auroit semblé , si j'eusse gardé le silence , que j'usurpois ces éloges , qui ne me sont point dûs. Qu'il daigne donc prendre de meilleures informations sur l'auteur de cette tragédie , & il saura que c'est M. François B. à qui il pourra rendre alors toute la justice qu'il mérite.

Quant à moi , je proteste que je profiterois volontiers des observations du critique , si j'avois intention de continuer à marcher sur les traces des Racine & des Voltaire , mais j'ai le cœur trop sensible , & je ne pourrai jamais me résoudre à tramer une conspiration ou à verser un sang illustre. Il m'est arrivé une seule fois dans ma vie de faire brûler la pauvre Pucelle d'Orléans , & quoiqu'elle ne fût pas d'un sang illustre , & que le bûcher & les flammes ne fussent que de carton , j'en ai cependant un sincère regret , & j'en demande pardon de tout mon cœur à l'ombre glorieuse de cette martyre du fanatisme.

Mais pourquoi attribuer *Don Carlos* à M. l'abbé Z ? Pourquoi attribuer à ce pauvre abbé la *Margheritona* , & les *Mémoires de littérature* , & les *Lettres de Minerve à Mercure* ? Quelle part directe ou indirecte ai-je jamais eue à la composition de tous ces ouvrages ? Au reste il faut bien que le public s'amuse , & je le remercie sincèrement , puisqu'au moins il fait de moi un écrivain laborieux & presque infatigable.

---

## POÉSIES FUGITIVES.

---

### VERS SUR LE PRINTEMPS.

**Q**UELLE innocente & douce volupté,  
 Par un charme secret, dans ces jardins m'attire!  
 Quelle vive fécondité !  
 C'est le plaisir qu'avec l'air on respire.  
 Quel Dieu sur l'univers exerce son pouvoir ?  
 Quel Dieu donne à la terre une face nouvelle ?  
 Eglé, pour le connoître, il suffit de vous voir,  
 C'est le Dieu qui vous fit si belle.

CHAQUE être qui respire, heureux en ces beaux jours;  
 D'aimer & d'être aimé fait son unique étude.

Tout le cortège des amours  
 Folâtre en cette solitude.  
 Ces petits Dieux éparpillés,  
 Aux rossignols égozillés,  
 Apprennent à chanter leurs plaisirs & leurs peines.  
 L'humble saule & le peuplier,  
 Le long de ces ruisseaux, au bord de ces fontaines,  
 Se courbent, amollis par les douces haleines  
 Du Zéphir qui vient les plier.  
 Un palais de verdure, un dôme de feuillage,  
 De ces ormes touffus enlace les rameaux.  
 Bergère, dont la gloire est encor d'être sage,  
 N'approchez pas de ces berceaux.  
 Là, tout inspire la tendresse.  
 Ces roses, ces lilas, ces brillantes couleurs,  
 Ces parfums, ces encens qui s'exhalent des fleurs,

## S E P T E M B R E ; 1779. 247.

Y font l'écueil de la sagesse.

Fuyez ces lieux, Eglé, vous les profaneriez ;

Faits pour toucher une inhumaine,

Hélas ! toujours vous le seriez.

Fuyez. Mais si l'amour vient embellir la scène

Et le tableau de l'univers,

Si ce ruisseau qui suit le penchant qui l'entraîne,

Si ce peuple d'oiseaux qui plane dans les airs,

Si ce troupeau bêlant qui bondit sur la plaine,

Si les chants des Bergers, si l'écho de ces bois,

Si toute la nature obéit à sa voix,

Croyez que des mortels ce Dieu veut un hommage.

Ce Dieu veut que l'on aime, il fait tout enflammer ;

Et tout, dans l'univers, vous dit en son langage,

Et vous apprend qu'il faut aimer.

*Par M. le marquis de V\*\*\*.*

---

### LE CARACTERE DU POETE,

*Ode traduite librement de l'Allemand de Utz.*

**C**ELUI qui, plein du Dieu que le Parnasse adore,  
Assista quelquefois à ses charmants concerts,  
N'ira pas pour de l'or braver d'affreuses mers,  
Ni des faveurs des rois suivre le vain phosphore.

IL n'ira pas encore en ce temple odieux,  
Où la chicane impure étouffe la justice ;  
On ne le verra pas, dans cette horrible lice,  
La vengeance à la main chercher des malheureux.

MOISSONNONS, sans tarder, les roses de la vie ;  
Le tems qui nous poursuit emporte également  
Les jours qu'aux vrais plaisirs nous donnons sagement,  
Et ceux qu'à de faux biens notre orgueil sacrifie.

## 148 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

IROIS-JE en Harpagon , sous le joug abattu ,  
Avaler le poison d'une morne tristesse ,  
Et mourir sur un or dont l'aveugle déesse  
Pouroit si rarement la timide vertu ?

NON , de mes ennemis qu'il devienne l'entrave ;  
Je n'aime que le vin , la muse , la gaîté ;  
Et content des douceurs de mon obscurité ,  
Jamais des préjugés je ne ferai l'esclave.

---

*ÉPI TRE à M..... Auteur d'un recueil de  
contes , intitulé : Graves Observations sur les  
mœurs du dix-huitieme siècle ; par le Frere  
Paul , hermite de Paris , à ses sœurs , &c.*

**F**RERE Paul , qui n'ignorez rien ,  
Vous savez que dans tous les âges ,  
Tantôt en mal , tantôt en bien ,  
Le fol Amour changeant d'usages ,  
Changea toujours d'historien.  
L'Italie a vu chaque muse  
De ses mœurs suivre le destin ;  
*Bocace* , aimable libertin ,  
Succede à l'amant de *Vaucluse* ,  
Et meurt suivi de l'*Arétin* :  
Beau temps de la chevalerie !...  
Les romans dans ces heureux jours  
Duroient autant que les amours ,  
Qui duroient autant que la vie ;  
Mais quand l'esprit avec les arts ,  
Sortant de la belle Italie ,  
Vint visiter notre patrie  
Qui l'appelloit de toutes parts ,  
La courtoise galanterie

# SEPTEMBRE, 1779. 249

S'enlumina de ses couleurs ;  
 On ne vit plus qu'amours jaseurs.  
 De la meilleure compagnie  
 La jouissance fut bannie ,  
 L'esprit seul enflamma les cœurs ;  
 Des métaphysiques ardeurs ,  
 La volupté moins avilie  
 Inspira nos galans auteurs ,  
 Historiens de leur folie ;  
 Et chaque amant lut dans *Clélie*  
 Le long journal de ses langueurs.  
 On vit enfin les sens rebelles ,  
 Las de grands mots & de soupins ,  
 Joindre aux faveurs spirituelles ,  
*Incognito* les doux plaisirs.  
 Tout étoit bien ; quand à Cythère  
 La mode vint avec fracas ,  
 De la pudeur & du mystère ,  
 Brouiller les amours délicats :  
 La convenance impérieuse  
 Fut de deux sexes vains & fous  
 L'universelle appareilleuse ;  
 L'amour-propre afficha ses goûts ....  
 Mais quoi ! qui le fait mieux que vous ?  
 Chez nos bons ayeux que j'envie ,  
 On avoit fait du tendre amour  
 La grande affaire de la vie ,  
 Il est chez nous celle du jour.  
 Plus d'esclavage, plus de flammes ;  
 Adieu constance, adieu devoir ,  
 Il étoit doux d'aimer ces Dames ,  
 Il est plus court de les avoir ;  
 Adieu les missives discrètes ,  
 Plus de rendez-vous amoureux ,  
 Plus de ténébreuses retraites ,  
 C'est en plein jour qu'on est heureux ,  
 Nos amans sont des grisettes ,

## 250 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Nos amours sont des amourettes ;  
 Il faut tout peindre en camayeux ,  
 Et vous avez mis pour le mieux  
 Notre histoire en historiettes.

OUI, si l'on peint l'amour du temps ;  
 C'est dans un conte qu'il peut plaire ,  
 Et l'on ne doit que des instans  
 A le conter comme à le faire.

O GRAND Hermite de Paris ,  
 Que j'aime vos graves faillies !  
 Voilà nos Dames, nos maris ;  
 Voilà bien toutes nos folies.  
 Un inquisiteur mal appris ,  
 De vos petits prônes chéris  
 Interrompt les saintes franchises :  
 Hélas ! je n'en suis pas surpris ;  
 Quand on permet tant de sottises  
 On doit défendre vos écrits.  
 Mais quoi ! déjà sur la toilette  
 On vous garde un coin assez doux ;  
 Au fond d'une alcove secrète ,  
*Chloé*, solitaire & distraite ,  
 S'endort & s'éveille avec vous.  
 Dans votre brochure chérie ,  
 Entre deux draps elle parcourt ,  
 Et de la ville & du fauxbourg  
 L'intéressante galerie.  
 Par-tout vous avez trait pour trait  
 Peint sa nouvelle cotterie ;  
 Par-tout le nom vole au portrait ;  
 Ouf , voilà le sot qui lui plaît ,  
 Et l'honnête homme qui l'ennuie ,  
 La jeune *Amince* qu'elle hait ,  
 La laide *Eglé* sa tendre amie.  
 Dans vos universels tableaux ,



SEPTEMBRE, 1779. 251

Si vous peignez quelque infidelle,  
Au cœur blasé, même un peu faux,  
Peignez-la jeune & vive & belle;  
*Chloé*, malgré tous ces défauts,  
Se croit toujours votre modele.  
Ainsi, grace à l'heureux secours  
De vos entretiens solitaires,  
Initiée aux grands mysteres  
Des plaisirs & des caracteres  
De nos cités & de nos cours,  
Tout-à-la-fois & sans scandale,  
*Chloé* chez vous va faire un cours  
De voluptés & de morale.

. . . . .

Par M. GROUVELLE.

---

### RÉPONSE DU FRERE PAUL:

DE tous les tems, non de nos jours,  
Non de Paris, mais de la terre,  
J'ai, d'une plume un peu légère,  
Tracé les mœurs & les amours.

LES romans de chevalerie,  
Les propos de la bergerie  
Qu'Urfé bâtit près du Lignon,  
Et les longs discours de *Clélie*,  
Me prouvent qu'on changea de ton,  
Mais le cœur beaucoup moins varie.  
En parlant de galanterie,  
En faisant protestation  
D'aimer tout le tems de sa vie,  
On jouissoit & de *Ninon*,  
Et de cent beautés dont le nom,

## 252 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Les charmes , la coquetterie  
Ont acquis bien moins de renom.

DE l'homme observateur sévère ,  
Quitte ton siècle & ton pays ,  
Il change de mode & d'habits ;  
Mais il garde son caractère.  
La femme n'est pas plus légère  
Qu'elle n'étoit au tems jadis.

. . . . .  
A nos dames rends-donc justice ;  
Approuve ou blâme ce caprice ;  
Mais conviens qu'il n'est pas nouveau :  
Autre théâtre , mêmes scènes.  
J'ouvre *Ovide* , il nous a transmis  
Les tours piquans que les Romaines.  
De son tems jouoient aux maris.  
Fastueuse , brillante , aimable ,  
La cour d'*Auguste* étoit semblable  
A l'heureuse cour de *Louis*.  
On est trop enclin à médire ,  
*Séneque* , *Epicéte* , *Roussseau* ,  
De leur siècle ont fait la satire ,  
J'en aurois voulu le tableau.

. . . . .

CES ruses , ces friponneries ,  
Ce fol amas de tromperies ,  
Qu'on nous vient souvent reprocher ,  
N'est qu'un jeu que par-tout on joue ;  
L'homme grave veut s'en cacher ,  
Le fou s'en vante & je l'en loue ;  
Mais qu'on le nie ou qu'on l'avoue ,  
Qui perd ne doit pas se fâcher.  
Ce n'est point une perfidie ;  
Mais on le croit , mais ce joueur

S E P T E M B R E , 1779. 253

S'arme , & prétend dans sa furie  
Poignarder l'objet séducteur  
Qui lui fit perdre la partie.  
Volez , dissipez son erreur ,  
De ses mains arrachez les armes ,  
Qu'il respecte aujourd'hui les charmes  
Qui causoient hier son bonheur.  
Qu'il sache que dans tous les âges  
Presque tout amant fut trompeur ,  
Que les femmes furent volages ,  
Que les jaloux sont en horreur.  
Voilà ce qui me fit auteur ;  
L'exemple instruit , le badinage  
Des chagrins amortit l'aigreur.  
Heureux cent fois si mon ouvrage  
En secret consolait un cœur ,  
Le dirigeoit pendant l'orage ,  
Et le préservoit de l'écueil ,  
Où poussé du vent de l'orgueil  
Tant de mortels ont fait naufrage ?  
Moi-même un jour je fus jaloux ;  
D'une beauté je me crus maître ;  
Je fus trompé , je devois l'être ;  
Mais j'en eus un trop long courroux.

. . . . .

---

## L A U R E

### CONSULTANT ESCULAPE.

*Conte.*

**J**ADIS madame Laure  
Voulut aller chez le Dieu d'Epidaure.  
Enfin , après bien des travaux ,  
Et des fatigues sans exemple ,

## 254 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

Elle arrive, & va droit au temple :  
Elle y voit Esculape & lui conte ses maux,  
D'abord elle se plaint avec inquiétude  
De son extrême lassitude.  
Mais le Dieu lui répond soudain  
Que cela n'est causé que par le long chemin.  
Il lui fait même entendre  
Qu'elle auroit très-bien fait de ne pas l'entreprendre.  
Elle lui dit aussi qu'elle se voit maigrir,  
Et qu'au lit elle a beau s'étendre,  
Qu'elle passe les nuits sans pouvoir y dormir.  
Le Dieu lui dit d'agir,  
Il lui prescrit la promenade,  
Et pendant tout le jour il lui défend le lin  
Mais, continua la malade,  
Mais ma vue, hélas, s'affoiblit !  
Je ne puis lire mes tablettes.  
Hé bien, dit Esculape, achetez des lunettes.  
Mais reprit-elle alors,  
Je m'affoiblis moi-même;  
Je sens par-tout le corps  
Une mollesse extrême ;  
Je n'ai plus la moindre vigueur :  
Pourriez-vous me guérir d'une telle langueur ?  
Hélas ! lui dit le Dieu, rien n'est plus difficile ;  
Car si vous devenez tous les jours moins agile,  
C'est que vous vieillissez, & pour ne plus souffrir,  
Le plus prompt des moyens est de bientôt mourir.  
O ciel ! s'écria Laure, ah ! que viens je d'entendre ?  
Est-ce là le secret que vous deviez m'apprendre ?  
Allez, vous vous moquez de nous ;  
Je le vois par votre langage :  
Car je savois cela tout aussi-bien que vous.  
Hé, si vous le saviez, dit l'oracle en courroux,  
Que n'en faisiez vous donc usage !  
Sans abréger vos jours par un si long voyage ?

*Par M. le comte D'... DE...*

A L'ÉMULATION.

**R**EINE de l'univers, noble Emulation,  
Des sciences, des arts, ô puissant aiguillon;  
Des biens & du bonheur source féconde & pure;  
Vertu, que méconnoît toute ame froide & dure:  
Enfin, dans mon pays, tu reçois un autel!...  
Puissons-nous t'y porter un encens éternel!

Du Liégeois, en tout tems, on vanta l'industrie;  
Son cœur s'élève à tout, ainsi que son génie:  
La nature, envers lui, prodigue de ses dons,  
Enrichit son esprit, ses cités, ses vallons.  
Mais, dans un cercle étroit, son ame assujettie  
Trop souvent s'engourdit, sans chaleur & sans vie.  
Privé de récompense, & d'égards & d'appui,  
Il languit, ignoré de lui-même & d'autrui.  
Telle, loin du soleil, dans sa sève arrêtée,  
Une plante est sans fruit, tristement rebutée.

Que de Liégeois pourtant, par un essor vainqueur,  
Se sont frayés la route au faite de l'honneur!  
La tiare & la pourpre, & la robe & l'épée  
Ne brillent point chez eux d'une gloire usurpée;  
Et vous, arts enchanteurs, délices des humains,  
Vous le savez, si Liege embellit vos destins!

Par tant de noms fameux la patrie illustrée,  
Qui dût être, à jamais, de leur pompe enivrée,  
Que fit-elle pour eux?... Mais quoi, chez l'étranger,  
D'un oubli malheureux, ils ont su se venger.

Le prix des grands talents est dans un grand empire;  
Tout peuple cependant, qu'un noble zèle inspire,

## 156 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Par des moyens divers flattant l'ambition,  
Peut du génie actif aider l'impulsion.

O mes concitoyens ! puissions-nous, par la flamme,  
Que son enthousiasme allume dans notre ame;  
Puissions-nous, par l'exemple & d'utiles travaux,  
Animer les talents & les arts libéraux !  
Puisse enfin ce moment nous annoncer l'aurore  
D'un beau jour, qui, sans doute, est loin de nous encore !  
Et dût-il n'éclairer que nos derniers neveux,  
Nous n'aurons point perdu notre attente & nos vœux.

Mais quoi ! dans l'union, dans la persévérance,  
D'un succès plus prochain déjà luit l'espérance.  
Un Prince affable, doux, magnanime, éclairé,  
Des talents & des arts protecteur adoré,  
Va répandre sur eux ses bontés paternelles :  
Elevés d'Apollon ! il vous donne des ailes !

[\*] Venez, du dieu des vers, aimables nourrissons ;  
Vous, qui, dès votre aurore, exercez ses leçons :  
A vos tendres essais vous le voyez sourire !  
Jeunes concitoyens, animez votre lyre !  
Rendez, du tems jaloux, vos accords triomphans ;  
Et qu'un jour mon pays célèbre ses enfans.

---

----- *Scribere jussit amor*  
*Patria.*

---

PAR UN CITOYEN DE LIEGE, (\*)  
Le 2 juin 1779, jour de l'inauguration de la SOCIÉTÉ D'É-  
MULATION.

---

(\*) Cette apostrophe se fait aux jeunes poètes Liégeois, & particulièrement à MM. Renier & Bassenge, qui dans l'âge le plus tendre, annoncent le plus grand talent.

(\*\*) Voyez le journal de juillet, page 286.

## É P I T R E

*A Madame la comtesse DE MAUREPAS , à son  
arrivée à Pontchartrain.*

DANS cette aimable solitude ,  
De mon sort je sens la douceur ;  
Le repos satisfait le cœur ,  
L'esprit est nourri par l'étude.  
Tout orne ces paisibles lieux :  
C'est le séjour de la décence ;  
On n'y voit jamais l'inconstance ;  
Tout y charme & flatte les yeux.  
Ici , les fleurs & la verdure  
Décorent nos prés, nos côteaux ;  
On entend le chant des oiseaux ,  
On voit renaître la nature.  
Les bergers, sur leurs chalumeaux ,  
Célébrent, dans leur douce ivresse,  
Le Dieu qu'on adore à Paphos ;  
Ils sont conduits par la sagesse ,  
Et ne connoissent point les maux  
Qu'à la cour font la jalousie ,  
La trahison , la perfidie ,  
La discorde & la vanité :  
Par leur heureuse obscurité  
Ils sont à l'abri de l'envie.  
Dans les palais on voit l'erreur ,  
La fausse gloire & le caprice ;  
C'est-là qu'habite l'artifice.  
Sous le chaume on voit la candeur ,  
On trouve dans ce beau bocage  
Les muses , Flore & les Zéphirs ,

## 258 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

L'amour y reçoit notre hommage ,  
 Nous lui consacrons nos loisirs ,  
 Nous n'avons point d'autre esclavage ,  
 Tout enchante & ravit nos sens ;  
 Les graces , les ris , les talens  
 Viennent égayer notre vie ;  
 Et de cette rive chérie  
 On bannit la pompe & les rangs.  
 Du port , nous voyons le naufrage ,  
 Des flots nous bravons le courroux ,  
 Nous sommes bien près de l'orage ,  
 Mais il ne peut tomber sur nous.  
 Par la souplesse & par la feinte ,  
 Par les revers ni par la crainte ,  
 On ne craint pas d'être abattu ;  
 Et ce n'est point par la contrainte  
 Que nous encensons la vertu.  
 Minerve arrive en ce séjour ,  
 Les ris suivent toujours ses traces ,  
 Les vertus , les jeux & les graces  
 Décorent sa brillante cour ;  
 L'illustre patron du rivage  
 Y reçoit un sincère hommage ;  
 Il méprise les vains honneurs ,  
 Du rang le fastueux étalage ;  
 Un ministre prudent & sage  
 Ne desiré d'autre avantage  
 Que de régner sur tous les cœurs.

*Par M. DE CHENNEVIERES.*





ACADÉMIES.

SÉANCES

DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

---

I.

*ACADÉMIE royale des sciences de Paris.*

**L**E premier du mois de mai dernier, M. de Saron, président à mortier au parlement de Paris, a été élu académicien honoraire sur-numéraire ; ce respectable magistrat est très-distingué par ses vastes connoissances en astronomie, & son zele éclairé pour les hautes sciences, auxquelles il consacre depuis long-tems ses loirs.

*(Nouvelles de la république des lettres & des arts.)*

II.

*SOCIÉTÉ royale de médecine de Paris.*

La société a élu, dans son assemblée, tenue au Louvre, le 25 juin, le docteur Czenpinski,

260 L'ESPRIT DES JOURNAUX,  
médecin Polonois, pour son correspondant. Il  
réside à Varsovie, & il est connu très-avan-  
tageusement par un ouvrage sur l'histoire na-  
turelle du regne animal.

## I I I.

### *SOCIÉTÉ libre d'Emulation de Paris.*

Le 20 mai, à six heures après midi, la so-  
ciété a tenu une de ses séances publiques, dans  
la galerie de l'hôtel de M. le maréchal-prince  
de Soubise, qu'elle compte au nombre de ses  
affociés.

M. Elie de Beaumont, l'un des directeurs-  
présidens, ouvrit la séance par un discours,  
dans lequel il présenta, avec beaucoup de force  
& d'éloquence, les principaux points de vue  
d'utilité publique qu'embrasse cette société, &  
fit voir sur-tout qu'elle possède plus qu'aucune  
autre l'avantage *de réunir des citoyens de tous  
les rangs, de tous les âges, de tous les états, &  
ayant en apparence les opinions les plus opposées,  
sans que pour cela leur zèle en soit affaibli*; il fit  
voir aussi qu'elle est un aliment pour l'activité  
de ceux qui, sans occupations réglées, se trou-  
vent pour ainsi dire surchargés du poids de leur  
existence; qu'elle leur offre des moyens de se  
rendre utiles, en s'intéressant au progrès des  
arts qui ont pour objet de multiplier les com-  
modités & de concourir efficacement au bonheur  
du plus grand nombre. Il finit par observer qu'à  
l'égard de ceux qui, par les différens état qu'ils

remplissent n'ont point de temps à consacrer aux travaux de la société, ou de ceux qui par la nature de leur éducation, ou par le genre de vie qu'ils ont embrassé, ont de l'éloignement pour toute application soutenue, il leur reste au moins la ressource de contribuer au bien que fait la société libre d'émulation, & qu'elle se propose de faire avec plus d'étendue en donnant la foible rétribution qu'elle exige de chacun de ses membres, & que l'on pourroit appeller *la capitation du patriotisme*.

Après la lecture de ce discours, M. Dumont, secrétaire de la société, en lut un, dans lequel il rendit compte avec autant de clarté que de noble simplicité & de goût, du but direct & essentiel de la société, de son état actuel, où l'on voit quels sont ses fonds, ses desins & ses moyens, afin de pouvoir juger de ce qu'on peut attendre de ses efforts pour opérer le bien qu'elle se propose de faire.

Dans la seconde partie de son discours, M. Dumont a rendu compte des différens objets envoyés au concours, en conséquence des programmes qui avoient été publiés, des concours précédemment ouverts, & qui le sont encore, & enfin des nouveaux prix qui devoient être annoncés à la fin de la séance.

La troisième & dernière partie du discours contenoit le tableau des inventions qui ont été présentées à la société, & qu'elle a trouvées dignes d'encouragement. Ceux qu'elle a donnés depuis le mois de juillet jusqu'à présent, montent à 3884 livres. Le prix des ser-

rures, & les encouragemens que la société a donnés le jour de sa séance publique, montent à 1798 livres.

Après la lecture des deux discours dont on vient de parler, on a lu une description faite par M. Dufourny de Villiers, des pieces & machines qui ont obtenu des approbations ou des encouragemens depuis la dernière séance publique. Pendant cette lecture, M. Dufourny de Villiers a fait les démonstrations. On a lu ensuite le rapport des commissaires pour les pieces du concours aux prix proposés pour les voitures, & à chaque encouragement accordé ( le prix annoncé pour cet objet ayant été remis ), le président a appelé l'auteur de la piece récompensée, & a distribué les sommes accordées à ceux qui étoient présens; il a remis à M. Comynet, trésorier de la société, les encouragemens de ceux qui n'étoient point dans l'assemblée, en déclarant qu'on les donneroit ou à eux-mêmes, ou à ceux qui viendroient de leur part. Il en a été usé de même à l'égard des ferrures de combinaison pour le prix; il a été adjugé à M. Rabache du Coroy, étudiant en médecine; & comme les autres ferrures envoyées au concours, ont été trouvées dignes d'éloge, on a accordé aux unes 120 livres d'encouragement, & aux autres 72 livres. Malgré les progrès que la société a fait faire à cette partie de l'art du ferrurier, elle a trouvé que l'on pouvoit encore désirer des découvertes plus usuelles; en conséquence elle a arrêté de continuer ce sujet de prix.

S E P T E M B R E , 1779. 263

Après cette distribution, on a lu l'extrait du programme sur les cheminées & poêles, & le programme pour l'invention d'un outil matrice propre à réduire ou à former les bandes de métaux : chaque prix est de 1200 livres. Le concours sera ouvert jusqu'au premier janvier 1781, & les prix seront distribués au mois de juillet suivant.

Les prix que la société a annoncés au nombre de neuf, doivent produire à ceux qui les remporteront 8100 livres, outre les deux nouveaux prix, qui seront incessamment publiés sur les voitures & les ferrures, car la société a pour principe de suivre les différens objets d'un art jusqu'à ce qu'il lui paroisse qu'on a, en quelque sorte, atteint le degré possible de perfection.

La société libre d'émulation paroît être d'une utilité évidente, il semble que ceux qui aiment les arts doivent contribuer à multiplier les avantages qu'elle a pour objet de leur faire produire.

( *Journal de Paris ; Journal général de France.* )

#### I V.

*SOCIÉTÉ royale des sciences, arts & belles-lettres de Nancy.*

La société tint, le 8 mai dernier, jour de St. Stanislas, patron de son auguste fondateur, une assemblée publique pour la distribution de

ses prix , & la réception de deux nouveaux membres. M. de la Porte , intendant de Lorraine , académicien-né , qui paroissoit pour la première fois à une pareille assemblée , ouvrit la séance par la lecture d'un discours dont on fut très-satisfait. M. l'abbé Barlet , auteur d'un excellent mémoire sur les longitudes , lut ensuite son discours de réception. M. Jadelot , directeur de la société , répondit aux deux récipiendaires , & leur donna des éloges mérités. Il annonça que cette compagnie avoit accordé pour la littérature deux prix à partager également entre trois ouvrages , dont l'un étoit un *Discours sur les qualités sociales* , par M. l'abbé Febvé , chanoine de Vaudemont ; le second , une *Idylle* de quinze strophes (\*), par M. Simonin ; & le troisième , un *Mémoire* de M. Durival , le jeune , intitulé : *de l'Agriculture*. Parmi les ouvrages qui ont concouru pour le prix des arts & des sciences , la société a arrêté qu'il seroit fait une mention honorable d'un *Essai sur la résistance que l'air oppose aux projectiles militaires* , & sur la forme la plus avantageuse qu'on peut leur donner. Elle a remis à l'année prochaine à prononcer sur un autre *Mémoire* qui traite de la teinture des cotons en noir. Les expériences qu'elle a répétées déposant toutes en faveur de cette découverte , il ne reste plus qu'à s'assurer que le coton ainsi préparé ne perd point de sa solidité. L'ouvrage qui a obtenu le

---

(\*) Elle a été imprimée dans le journal de *Juillet* , pag. 265.

prix des arts , a pour titre : *Phytographie économique de la Lorraine* , & pour auteur M. Willemet. La société a senti l'inconvénient qu'entraînoit à son égard même , & par rapport aux concurrens , la liberté des sujets ; en conséquence , M. Jadelot annonça qu'elle solliciteroit la réforme de cette partie de ses statuts ; qu'elle proposoit pour le prix littéraire de l'année prochaine , l'*Eloge du roi Stanislas* , & pour celui des arts , la *perfection des plâtres en Lorraine*. La société demande des recherches sur la nature du plâtre de cette province , comparé avec celui de Paris , sur la maniere de le cuire , de le battre , de le gâcher & de l'employer pour l'extérieur des bâtimens , de sorte qu'il résiste aux injures de l'air. En indiquant ces deux sujets , elle n'a d'autre but que de témoigner , quant au premier , son desir de voir les lettres ériger un monument digne du monarque bienfaisant qui a cherché à les naturaliser en Lorraine ; quant au second , de diriger les recherches des savans. Elle ne prétend point par-là déroger prématurément à ses loix , & gêner la liberté dont les concurrens ont joui jusqu'à présent , & dont ils continueront à jouir , tant que les statuts qui l'ont accordée ne seront point réformés dans cette partie. Ces annonces faites ; MM. de la Porte , Devaux , de Moulon , & François de Neufchâteau , lurent ; le premier , le discours de M. l'abbé Febvé ; le second , l'Idylle de M. Simonin ; le troisieme , l'éloge historique de M. l'abbé Leslie , académicien ; & le dernier , la traduction en vers François du

266 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,  
premier chant de l'*Orlando furioso* de l'A-  
rioſte.

( *Journal encyclopédique.* )

V.

*SOCIÉTÉ royale d'Agriculture d'Auch.*

La ſociété tint , le 10 du mois de mai , une ſéance publique ; M. l'abbé Deſpiau , principal du college royal de la même ville , en fit l'ouverture par la lecture d'un *Mémoire ſur la production des bleds du midi*. M. le marquis d'Aſtorg prononça un diſcours dans lequel il démontra *les avantages du travail du corps & ceux du travail de l'eſprit*. On avertit que la ſociété propoſoit pour le prix de l'année prochaine , la queſtion ſuivante : *Quelle eſt la meilleure maniere de tailler les vignes ſituées dans les différentes expositions , pour les conſerver & les rendre productives ? Doit-on avoir égard aux phaſes de la lune ?* Les auteurs ſont priés d'appuyer leurs inſtructions de preuves claires & précises , de démontrer l'avantage d'une bonne pratique , & de développer le dernier point de la propoſition. Les mémoires , qui ſeront d'un quart-d'heure de lecture au moins , doivent être envoyés dans le cours du mois de février au plus tard , au ſecrétaire perpétuel , ſous deux enveloppes , la première à ſon adreſſe , la ſeconde à celle de M. l'intendant d'Auch.

On annonça enſuite que M. Gentil , prieur de Fontete , près de Montbar en Bourgogne ,



avoit obtenu le prix de cette année ; que deux *accessit* avoient été accordés , le premier , à M. Vastel , avocat au parlement de Paris ; & le second , à M. de Sauffure , résident à Geneve.

La séance fut terminée par la distribution de plusieurs prix à divers cultivateurs dont l'intelligence & les succès parurent les avoir mérités : d'autres obtinrent des *accessit*.

( *Journal encyclopédique ; journal général de France.* )

## V I.

## S O C I É T É d'Emulation de Liege.

LE dimanche 18 Juillet dernier , la société tint une séance publique pour l'inauguration du buste de S. A. C. dont ce prince lui a fait présent. Ce buste en marbre, très-bien exécuté, ayant été exposé à la vue de l'assemblée au bruit de plusieurs symphonies, M. Ramoux , principal du grand-college , prononça un discours analogue à la fête , & ensuite M. de S. Péravi , orateur de la société , après avoir prévenu les auditeurs des raisons qui lui faisoient préférer en cette occasion le langage de la poésie à celui de la prose , lut une ode qui fut très-applaudie.

M. Dehouffe , chirurgien aussi connu par son habileté dans la théorie que par ses succès dans la pratique , lut un mémoire sur les inconvénients de la mauvaise habitude qu'ont les sages femmes de pétrir la tête des enfans nouveaux-

## 268 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

nés , & il eut la gloire , bien précieuse pour un citoyen , d'entretenir le premier la société d'objets d'une utilité directe & d'un intérêt vraiment pressant.

M. le Docteur Demeste lut le précis d'un savant mémoire sur la formation des montagnes , & en parlant par occasion des différentes especes de marbre , il ramena adroitement l'attention des auditeurs vers l'objet de la fête dont son sujet avoit paru l'écarter.

Une louable timidité ayant empêché M. Bassege , jeune citoyen de Liege , de lire lui-même une piece de vers qu'il avoit composée pour cette occasion , M. de S. Péravi se chargea de cette lecture , qui excita des applaudissemens universels ; on distingua sur-tout une superbe tirade qu'on fit répéter au lecteur deux fois de suite , & à la fin de la piece , l'enthousiasme général se manifesta de la maniere la plus vive & la plus satisfaisante pour l'auteur & pour tous ceux qui éprouvoient alors ce tendre intérêt qu'inspirent les premiers succès du talent.

M. le chevalier de Michel lut un beau sonnet Italien , dont on entendit ensuite la traduction en vers françois , par M. de S. Péravi.

M. le Gay , secrétaire-perpétuel , lut pour M. l'abbé Depaix , chanoine de St. Pierre de Liege , des stances vraiment ingénieuses & poétiques , qui furent goûtées & applaudies comme elles devoient l'être ; & après ces stances , des inscriptions proposées par différentes personnes pour le buste de S. A.

Enfin la séance fut terminée comme elle avoit commencé , par divers morceaux de musique vocale & instrumentale.

Plusieurs artistes avoient exposé leurs ouvrages dans la salle d'assemblée.

On y voyoit un tableau représentant une fenderie , par M. de France , professeur & directeur de l'académie de peinture de Liege ; & un tableau de M. Latour , peintre en histoire , représentant J. C. crucifié. La Vierge est à droite soutenue par des femmes. La Magdeleine est au pied de la croix , & St. Jean est à gauche. En général ce tableau est d'une savante composition.

Les connoisseurs ont distingué aussi deux académies faites à Rome d'après nature , par M. Jean-Martin Aubée, fils , (\*) Ces deux desseins

(\*) Il est fils de M. Martin Aubée , professeur & directeur de l'académie de peinture de Liege , dont nous avons parlé en annonçant la précédente séance ; nous étant alors mal expliqués sur les deux tableaux de ce peintre , nous nous faisons un plaisir d'en donner ici une notice plus exacte & plus détaillée.

Le premier tableau représentoit une boulangerie ; on voyoit un homme sur le devant du tableau pétrissant la pâte ; un autre au milieu chauffoit le four , & dans le fond de l'autre côté une femme pesoit le pain ; tout le sujet éclairé par le feu du four , peint dans un goût flamand & d'un coloris chaud , faisoit le plus bel effet. L'autre tableau représentoit une cave où on voyoit sur le devant un tonnelier qui mettoit un tonneau de vin en perce , à côté étoit un cavalier gourmant le vin , &

sont dans le goût Italien ; les belles formes des figures , l'élégance & la finesse des contours font augurer bien avantageusement de ce jeune homme , âgé de vingt-deux ans.

Le sieur Hubert Sarton , horloger de Liege , & mécanicien de S. A. R. le prince Charles de Lorraine , & de S. A. C. le prince-évêque de Liege , dont plusieurs machines ont été approuvées par l'académie royale des sciences de Paris , &c. a aussi exposé deux nouvelles pieces à cette société.

La premiere est une pendule d'observation propre à servir de régulateur. Sa hauteur est de douze pouces , & sa largeur de six ; son modele est d'une forme agréable , qui la rend propre à orner un appartement. Cette pendule indique les heures , les minutes , & bat les demi-secondes avec la plus exacte précision , au moyen d'un échappement à repos. La suspension de la pendule est disposée de maniere que l'on peut remonter ou baisser la lentille d'un dix millieme de pouce , si cela étoit nécessaire , pour faire suivre à la pendule le tems moyen. Le mouvement n'a que deux roues , & son moteur est un poids d'une once qui n'a que six lignes de descente. Ce poids se trouve re-

dans le fond un garçon mettant des cercles à un tonneau ; tout le tableau éclairé par la lumiere d'une chandelle : le reste étoit composé de tous les attirails analogues au métier de tonnelier. Ces deux tableaux répondent au talent de cet habile artiste.

monté par un mécanisme caché dans la pendule , & son action s'opere sans le secours d'aucun élément , & sans altérer de la moindre chose le mouvement de la pendule. Cette nouvelle invention de *remontoir* peut s'appliquer à toutes pendules , & les faire aller pendant un mois , six mois , un an ou mêmes plusieurs années , sans que pour cela il soit nécessaire d'augmenter la masse du poids. L'inventeur de cette mécanique construit , d'après sa méthode , des pendules à seconde & à grand balancier.

La seconde piece exposée à la société , réunit trois cadrans , dont deux forment les extrémités d'un levier qui les balance sur un pivot , au centre duquel est attaché le 3e. cadran , plus grand que les deux autres. Leurs aiguilles suivent exactement une même direction , & font ensemble leur révolution , sur chaque cadran , de maniere que le mouvement reçu mécaniquement dans l'un , est donné aux deux autres par la seule communication des équilibres , sans aucune roue ni pignon , & que la situation donnée à l'une ou à l'autre des aiguilles , se trouve marquée au même instant par les deux autres sur leurs cadrans respectifs. Un des pivots du levier tourne sur un rouleau qui porte une aiguille dont l'objet est d'indiquer sur un cercle chaque jour du mois où son se trouve.

*SOCIÉTÉ royale des sciences de Copenhague.*

Le 7 du mois de mai dernier, la société ad-jugea le prix de physique, sur la formation de l'acide nitreux, à un mémoire françois qui a pour devise : *In paucis multa, utinam bona*, & dont l'auteur ne veut pas être nommé. Quoique la question n'y soit pas pleinement résolue, ce qu'on n'avoit pas non plus osé se promettre dans une matiere si difficile, on a eu égard au soin & à l'exactitude avec lesquels ces recherches sont faites. Le prix de mathématique, sur la meilleure disposition d'un instrument propre à mesurer des petites distances d'une seule station, fut décerné à M. George-Frédéric Branders, fabricant d'instrumens à Augsbourg. Cet artiste avoit aussi envoyé à la société l'instrument même, qui a été éprouvé ; & les raisons de la différence considérable entre les distances trouvées par le moyen de cet instrument & les distances effectives, seront indiquées à l'auteur. La société propose pour l'année prochaine les sujets suivans : 1°. *Quæritur quæ in Hiberniâ exstiterint vel adhuc supersint ædificia, tumuli, inscriptiones, locorum nomina, aliave ejus generis monumenta, in quibus incolarum septentrionis nostri, speciatim Danorum & Norvegorum vestigia apparuere, vel etiam nunc apparent.* 2°. *Elementa tabularum astronomicarum solis & lunæ ita ordinare ut non solum eclipses utriusque luminaris nostro sæculo observata*

*ea præcisione quam Mayerianæ tabulæ exhibent, sed quoque antiquissimis temporibus in Balynoniâ & Ægypto visæ & consignatæ, sine notabili errore, indè supputari queant, itâ tamen ut æquatione sæculari in calculo non opus sit.* 3°. *An seminium vermium intestinalium taniæ, gordii, ascaridis, fasciolæ, &c., animalibus connatum, an ab extus intromissum observationibus & experimentis probare, remediaque in illo casu notare.* Outre ces problêmes, la société a cru devoir continuer pour l'année prochaine, le suivant, qui avoit déjà été proposé pour l'année 1779 : *Quæritur quo tempore Danorum in Esthoniâ imperium caperit, quanam incrementa, quasque mutationes habuerit à Valdemaro secundo ad Valdemarum usque tertium, quando penitus desierit, quis sub eâ potestate status hujus regionis, tam politicus quàm ecclésiasticus fuerit, & quanam legum Danicarum vestigia ibi adhuc reperiantur.* Le prix pour chacun de ces sujets consiste en une médaille d'or de la valeur de 100 écus, argent de Danemarck. Le mémoires, écrits en latin, en danois, en allemand ou en françois, doivent être adressés, francs de port, avant le mois de septembre 1780, à S. E. M. de Hielmstierne, conseiller-privé de S. M. Dan., président de la société royale des sciences de Copenhague. Ceux qui souhaiteront que leurs écrits qui ont concouru pour les prix de cette année, leur soient rendus, pourront s'adresser au même président, avant le 31 du mois de décembre prochain.

*L'ACADÉMIE royale des sciences & des belles-lettres de Berlin.*

Cette académie a tenu le 3 du mois de juin, son assemblée publique pour célébrer l'anniversaire de l'avènement de S. M. Prussienne au trône. Plusieurs personnes de a première distinction y ont assisté. M. le conseiller-privé Formey, secrétaire perpétuel de cette compagnie, a fait l'ouverture de la séance par un discours relatif aux circonstances doublement heureuses de la solennité du jour, & du rétablissement de la paix. Ensuite il a fait le rapport de ce qui concerne les prix de l'académie. La classe de philosophie spéculative devoit adjuger celui qui se rapporte à la question proposée sur la force primitive & substantielle, qu'on désigne par l'expression de *fundamentum virium*. Cette question, l'une des plus profondes de la métaphysique, avoit paru fort obscure ou même inutile à quelques savans; mais si l'on ne pouvoit en effet guere se promettre qu'elle servît à étendre les limites de nos connoissances, elle ne laissoit pas de donner lieu à des discussions analytiques, à des développemens ultérieurs de certaines notions, qui sans fournir la solution, tiennent lieu de ce qu'on appelle *approximations* dans le calcul. Parmi le grand nombre de pieces envoyées au concours, deux ont balancé les suffrages des examinateurs. Il se sont enfin déterminés pour la



pièce latine dont la devise est : *Non semper ea sunt quæ videntur : decipit frons prima multos.* La matière y est traitée avec beaucoup de netteté, mais sans aller au-delà des notions leibnitiennes, ni présenter de nouveaux points de vue. L'auteur est M. Joseph Pap de Jagaras, docteur en philosophie, & pasteur d'une église réformée en Transylvanie. La pièce allemande, avec la devise, *Inquirendo proficimus*, montrait peut-être plus de génie & d'invention ; mais les conséquences que l'auteur déduit de ses principes, ont paru trop hypothétiques, ou même hasardées & susceptibles d'être mal interprétées ; ce qui ne seroit pourtant pas retombé sur l'académie, ces compagnies n'étant jamais censées adopter toutes les idées des pièces qu'elles couronnent. Quoi qu'il en soit, celle dont il s'agit ici, a obtenu l'*accessit* avec des éloges bien mérités. La question pour le prix fondé par feu M. le conseiller-privé Eller, renvoyée jusqu'à présent, avoit pour objet la *classification des végétaux, fondée sur les différences de leurs racines.* Le prix a été décerné à la pièce françoise qui avoit pour devise :

*Hic segetes, illic veniunt felicius uvæ ;  
 Arborei fœtus alibi, atque injussa virescunt  
 Gramina.*

VIRG. *Georg.* lib. I.

L'auteur montre des connoissances étendues, jointes à beaucoup d'expérience ; & l'application qu'il fait de sa classification par les racines à la culture des végétaux, a mérité l'approbation des

## 276 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

connoisseurs. L'académie souhaiteroit seulement qu'il joignît à son mémoire des détails de pratique , où il déterminât plus exactement les sortes de culture qui conviennent aux différentes especes de racines , qu'il a d'ailleurs très-bien classifiées. En attendant , on a couronné sa dissertation ; & à l'ouverture du billet on a lu le nom de M. Amoureux , fils , docteur en médecine de la faculté de Montpellier , membre de la société royale des sciences de la même ville , de la société royale de médecine de Paris , & bibliothécaire de la bibliotheque publique de médecine à Montpellier. La classe de philosophie expérimentale a proposé une nouvelle question pour l'année 1781. Le programme qui en contient l'énoncé , sera bientôt publié , & inséré dans ce journal. Le secrétaire perpétuel a présenté à l'académie , de la part de leurs auteurs , les *commentaires sur les institutions militaires de Végece* , par M. le comte Turpin de Crissé , membre des académies royales de Berlin & de Nancy , & l'*éloge de mylord Maréchal* , par M. d'Alembert. Il a lu l'éloge de M. Sulzer. M. de Castillon a terminé la séance en présentant & en expliquant un ouvrage de mécanique , très-artistement exécuté , par M. Catel , assesseur de la justice françoise de Berlin. C'est une sphere automate , qui non-seulement indique avec beaucoup de précision les heures , les jours & les mois , mais qui tourne aussi toutes les 24 heures sur elle-même , & décline , par un double mouvement , des poles & de la terre , successivement au nord & au sud , de 23 de-

grés & demi, dans les mêmes proportions suivant lesquelles le soleil s'éloigne ou se rapproche de l'équateur, indiquant de plus l'heure & le méridien de tous les points de la terre. On ne la remonte que de 8 jours en 8 jours.

## I X.

*ACADÉMIE des Arcades de Rome.*

Le jeudi 3 juin dernier, l'académie tint une séance publique, dans laquelle on entendit une savante dissertation sur la diminution des eaux dans le globe terrestre, par M. l'abbé D. César Orazi, professeur de logique & de métaphysique au college romain. Cette dissertation fut suivie de plusieurs pieces de poésie, que réciterent divers membres de l'académie, & qui remplirent agréablement la séance. M. le garde-général en avoit fait l'ouverture en annonçant que les membres de la colonie fondée nouvellement à Fossano dans le Piémont, avoient tenu le 2 mai, sous les auspices de S. M. le roi de Sardaigne, leur premiere assemblée, que cette assemblée avoit été très-brillante, & qu'on y avoit distribué des médailles d'or & d'argent, gravées aux frais de M. le chevalier Don Jean-Alexandre Masino, de Valperga, marquis d'Albarei, écuyer de S. M.

Le jeudi premier de juillet, l'académie tint une nouvelle séance, dans laquelle M. l'abbé comte Ronconi, prononça un savant discours,

## 278 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

dont l'objet étoit de prouver que tous les hommes ont des talens égaux. On applaudit beaucoup ce discours , dans lequel on remarqua des idées très-philosophiques , & une analyse très-ingénieuse de l'esprit qui caractérise les différentes nations. On entendit ensuite plusieurs morceaux de poésie , qui furent extrêmement goûtés de l'assemblée , & entr'autres une élégie latine de M. l'abbé Ricchini , & un *capitolo* de M. l'abbé Monti , par lequel la séance fut terminée.

( *Notizie del Mondo.* )

### X.

#### *ACADÉMIE du Capitole à Rome.*

Le 19 du mois de mai , il y eut un grand concours à cette académie. Le premier prix de sculpture fut remporté par le sieur Matthieu Renfon , natif de Liege , âgé de 26 ans ; le sieur Joseph Henri , natif de Dinant au pays de Liege , obtint celui de l'architecture. La distribution des prix se fit le 25 , par M. le cardinal Rezzonico , camerlingue , en présence de M. le cardinal Albani , protecteur de l'académie , & de 12 autres cardinaux. Les ouvrages couronnés furent exposés dans la salle du sénat au capitolé , d'où ils ont dû être transportés , avec leurs inscriptions , dans la salle de l'académie.

---

---

S P E C T A C L E S.

---

---

P A R I S.

O P É R A.

**O** N a remis à ce théâtre *la Reine de Golconde*, paroles de M. Sedaine , musique de M. Monigny. Cet opéra , qui a eu du succès dans la nouveauté , & à la premiere reprise , est toujours sûr de plaire.

Le sujet , tiré d'un conte charmant & connu de tout le monde , est ingénieusement adapté à la scene lyrique. La musique en est agréable , pleine de morceaux d'un chant aimable & sensible ; le deuxieme acte présente tout à la fois un tableau piquant , & une situation intéressante & neuve au théâtre. Les accessoires en sont très-riches & très-variés ; & les airs de danse ont de la grace & de l'originalité. Cependant malgré la réunion des talens supérieurs & la perfection de l'exécution , le public a trouvé les ballets trop longs. Cet ouvrage a été composé dans un tems où la danse formoit le principal intérêt de nos opéras ; les idées qu'on avoit sur ce genre de spectacle ont un peu changé depuis quelques années ,

## 280 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

& l'on commence à sentir que la danse n'y doit avoir que la seconde place.

M. de Monigny n'a fait d'autre changement à sa musique, sinon de retoucher le récitatif; il a adopté la maniere de M. le chevalier Gluck, en le faisant toujours accompagner par toutes les parties de l'orchestre. Ce système, excellent sans doute dans la tragédie, où la dignité du sujet, la noblesse des idées, la véhémence des passions exigent un rythme plus marqué, un caractère de grandeur plus imposant, une énergie plus continue que dans toute autre composition, paroît à bien des personnes, ne pas convenir à la pastorale, à *Aline*, sur-tout, lorsque de *superbes rubis ne chargent point sa tête*. Quoi qu'il en soit, le grand nombre d'airs charmans qu'on trouve dans cet opéra, & qu'on retient facilement, la variété des symphonies, la fraîcheur ou l'originalité piquante des airs de danse, & , plus que tout cela, le tableau agréable du second acte, rendront toujours cet ouvrage précieux aux amateurs des ballets héroïques.

Le jeudi 15 juillet, on a donné la première représentation de l'*Amore soldato* ou l'*Amour soldat*, intermede italien en trois actes, dont la musique est del signor Sacchini.

Le titre n'a aucun rapport avec la piece. L'*Amour-soldat* est tout bonnement un officier amoureux de la fille d'un vieil avare, riche & fou. Pour obtenir sa main, il se met en garnison dans la maison du vieillard, & à force de mau-

vais traitemens , il l'oblige de lui donner sa fille. Le tout est saupoudré de quelques mauvaises plaisanteries , & embelli des *lazzi* du vieil avare , à qui l'on apprend , comme à notre *milicien* , à faire l'exercice des armes. Sa fille , bien digne de vivre au milieu du tumulte des camps , sort la nuit de la maison paternelle , & ne craint pas de se jeter entre les bras d'un homme dont à peine elle fait le nom. On a dit qu'il falloit juger des mœurs d'une nation par ses romans & par ses pieces de théâtre : si cela est vrai , on ne peut avoir qu'une très-mauvaise idée de l'éducation que reçoivent les demoiselles italiennes.

Mais si cette piece ressemble par l'intrigue & par les caractères , à toutes celles que nous avons vues jusqu'à présent , il en est peu dont la musique réunisse à un style plus brillant , autant de graces , de douceur & d'élégance. Le premier acte sur-tout , l'ouverture exceptée , est celui où l'artiste a répandu le plus d'intérêt & de charmes , soit dans la finale , soit dans les airs des deux principaux personnages. C'est après *la Frascatana* & *la Buona figliuola* , l'intermede qui a le mieux réussi. On regrette que toute cette musique délicieuse ne tienne pas à des drames traités avec plus de décence , de vraisemblance & de goût. *L'Amore-soldato* est d'ailleurs très-bien exécuté.

( *Journal général de France ;  
Mercure de France* )

## COMÉDIE FRANÇOISE.

Le samedi 12 juin , on a remis à ce théâtre le *Droit du Seigneur* , comédie de Voltaire , en trois actes & en vers de dix syllabes.

Cet ouvrage étoit d'abord en cinq actes , & fut représenté le 18 janvier 1762 , sous le titre de l'*Écuil du Sage*. Dès l'année suivante la piece fut imprimée sous le titre du *Droit du Seigneur* , qui lui convenoit beaucoup mieux que le premier ; & depuis l'auteur a cru devoir la resserrer en trois actes. Voici quelques détails sur la fable de cette comédie.

Mathurin , riche fermier , a promis à Colette de l'épouser ; mais depuis il est devenu amoureux d'Acante , crue fille de Dignant , ancien domestique du marquis du Carrage. Berthe , seconde femme de Dignant , a donné sa parole à Mathurin , elle a forcé son mari à lui donner la sienne ; le bailli trouve le mariage assorti ; en conséquence le fermier abandonne Colette , & presse le moment qui doit l'unir à Acante. Colette pleure , non pas la perte de Mathurin , mais celle d'un mari. Acante gémit sur la nécessité d'épouser Mathurin qu'elle n'aime pas. Il leur reste cependant une ressource. Le marquis est sur le point d'arriver ; il est possible qu'il ne consente pas à l'hymen proposé , & Colette se flatte qu'il lui rendra justice. M. du Carrage arrive en effet ; il est accompagné du chevalier Gernance , son parent , jeune écervelé à qui il paroît plaisant d'enlever la future



à l'instant du mariage. Tout le bourg vient présenter ses respects au marquis ; on lui parle de l'établissement d'Acante & des vœux de sa famille ; il consent qu'ils soient remplis ; mais depuis un tems immémorial , le Seigneur de ce village a le droit de rester seul un quart-d'heure avec chacune des filles qui se marient : Acante doit se soumettre à l'usage. Elle y consent d'autant plus volontiers qu'elle se promet de lui ouvrir son cœur & d'implorer sa protection contre le lien qu'on lui fait former. L'esprit , la décence , la sensibilité , les qualités d'Acante touchent M. du Carrage , qui prolongeroit le tête-à-tête sans l'attention de Mathurin , qui vient les interrompre , & réclamer la loi. Acante sort tristement. A peine a-t elle quitté le château , qu'on vient apprendre au marquis qu'elle a été enlevée. Celui ci donne ordre à ses gens de courir après le ravisseur. Pendant qu'on s'empresse à lui obéir , le vieux Dignant lui demande ce qu'il pense des papiers qu'il lui a fait remettre par Acante ; & sur ce qu'il apprend que le paquet n'a pas encore été ouvert , il frémit au souvenir de l'enlèvement d'Acante. Enfin le marquis ouvre le paquet ; & la lecture des papiers qu'il renferme lui apprend que Laure , fille noble & vertueuse , indignement trompée par le pere de Gernance , a donné le jour à Acante. Gernance arrive le remords dans l'ame & la honte sur le front. Son crime n'a servi qu'à faire briller les vertus & la fermeté d'Acante. Quand il apprend que sa sœur est l'objet qu'il a cherché à déshonorer , il reste

## 284 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

anéanti ; mais cette leçon lui ouvre les yeux ; il déteste ses erreurs , & consent à épouser Dormene , pour laquelle il avoit eu autrefois du goût , & qui a donné une retraite à la malheureuse Laure. De son côté , M. du Carrage n'a pu résister aux charmes & aux vertus d'Acante ; elle éprouve les mêmes sentimens & elle en fait l'aveu. Le marquis lui donne son cœur & sa main , après avoir forcé Mathurin à épouser Colette.

On a applaudi dans cette comédie la gaité du rôle de Colette , la scène de l'interrogatoire du bailli qui est plaisante , des détails agréables & intéressans dans le rôle du marquis , les remords de Gernance. La fable en est un peu romanesque ; & si les trois derniers actes avoient été trouvés autrefois trop longs , ici les événemens sont peut-être trop précipités , & surchargent le dernier acte. D'ailleurs l'action est supposée du tems de Henri II ; & le costume des acteurs est celui de nos jours ; ce qui nuit sensiblement à l'illusion.

( *Mercur de France ; journal de Paris.* )

## COMÉDIE ITALIENNE.

Le samedi 22 mai , on a représenté , pour la première fois , *le petit Œdipe* , comédie en un acte & en vers , mêlée d'ariettes & de vaudevilles.

Cet ouvrage n'est pas , à proprement parler , une parodie d'*Œdipe chez Admette* , comme on l'avoit d'abord annoncé. L'intrigue a bien quel-

que rapport à celle de la tragédie , & dans quelques passages on rencontre des allusions assez marquées ; mais cela ne suffit pas pour constituer une parodie. Voici une légère analyse du *petit Œdipe*.

L'Amour & l'Hymen sont exilés des cieux. Ils arrivent l'un & l'autre , le premier conduit par la Folie , dans une isle de la Grece , habitée par cent jeunes filles. Un seul homme nommé Agénor est toléré dans cette isle , parce qu'il a bien voulu leur tracer des loix quand elles ont renoncé au culte de l'Amour , pour ne plus adorer que la Félicité. Une tendre amitié unit Agénor & Zulma , la première d'entre les habitantes de l'isle. Un oracle a menacé Agénor de l'esclavage , & Zulma lui dispute ses fers. C'est dans cette circonstance que l'Amour & l'Hymen demandent un asyle : le jeune homme le leur accorde , & les engage à se cacher ; mais , malgré leurs soins , ils sont découverts. On veut les chasser de l'isle ; Agénor les prend sous sa protection , jusqu'au moment où , se présentant au temple de la Félicité avec Zulma , qui veut toujours se soumettre à l'esclavage pour son jeune ami , l'Amour se découvre à eux , & leur apprend que son aveuglement & son exil devant finir au moment où il naîtroit un enfant plus charmant que lui , & Mercure lui ayant annoncé la naissance de cet enfant , il recouvre la vue & la liberté. Bientôt le Dieu fait rentrer sous ses loix les habitantes de l'isle , & fait aborder cent jeunes Grecs , que l'hymen leur donne pour époux.

Il y a dans ce petit ouvrage de la facilité ; de la gâité & de l'esprit. L'auteur est très jeune, & mérite d'être encouragé.

La musique est de M. des Augiers. Il étoit plus difficile qu'on ne pense de ne pas s'écarter du genre des vaudevilles semés dans le cours de l'ouvrage : il a parfaitement réussi. Les accompagnemens qu'il a faits pour les airs déjà connus, ont de la fraîcheur, de l'agrément, & annoncent de l'adresse & de l'intelligence. Il est à désirer qu'un début aussi heureux engage M. des Augiers à se faire connoître dans des ouvrages d'un genre plus décidé.

Le samedi 26 juin, on a donné pour la première fois, *Les Réveries renouvelées des Grecs*, parodie des deux Iphigénies en Tauride, en trois actes & en vers, mêlée de vaudevilles.

Le 21 juillet 1757, on avoit représenté à ce théâtre la *petite Iphigénie*, parodie d'*Iphigénie en Tauride*, tragédie de Guimond de la Touche. Ce petit ouvrage, qui eut alors du succès, se trouve presque entièrement fondu dans celui que l'on joue actuellement. Comme la conduite de la tragédie & celle de l'opéra sont exactement semblables ; comme plusieurs scènes, plusieurs situations de l'opéra sont calquées sur celles de la tragédie, il falloit de toute nécessité renouveler aujourd'hui sur l'un les reproches que l'on fit autrefois à l'autre, & l'on ne pouvoit mieux faire que d'employer quelques parties de l'ancienne parodie.

Le premier acte de cet ouvrage a fait grand plaisir; les dernières scènes sont d'une gaieté charmante; le second acte est long, le troisième a paru meilleur. A la fin de celui-ci, Oreste devient inspiré, & voit dans l'avenir les succès des deux auteurs de l'opéra d'Iphigénie; on a fort applaudi ce passage. A la deuxième représentation, la pièce a eu un succès complet. Le vaudeville sera toujours accueilli du *François né malin*, lorsqu'il réunira comme ceux de cette pièce, une critique fine & ingénieuse, à un sel mordant & à une tournure piquante. Si l'on n'avoit pas nommé M. Guerin de Frémicourt, on auroit pu penser que l'agréable auteur de *la Chercheuse d'Esprit* & de tant de parodies charmantes, avoit encore travaillé à celle-ci; ce qui seroit le plus grand éloge qu'on pût faire de la pièce. Le vaudeville qui la termine a fait le plus grand plaisir.

## V A U D E V I L L E.

AIR : *Sans un petit brin d'amour.*

O R E S T E.

Sans un petit brin d'amour  
Finit la tragédie.

I P H I G É N I E.

Oh quand à moi je suis pour  
Un petit brin d'amour.

O R E S T E à P I L A D E.

Et bien, mon cher, épouse Iphigénie.

## 288 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

P I L A D E.

J'en suis d'accord.

I P H I G É N I E.

Je le veux bien ;

L'amour convient dans une parodie.

P I L A D E.

Reçois mon cœur.

I P H I G É N I E.

Reçois le mien.

C H Œ U R.

Sans un petit brin d'amour

Finit la tragédie.

I P H I G É N I E à P I L A D E.

Ah quant à moi je suis pour

Un petit brin d'amour.

O R E S T E à P I L A D E.

Rien n'est plus rare en ce jour

Qu'une amitié fidele.

I P H I G É N I E.

Rien n'est moins rare en ce jour

Qu'un petit brin d'amour.

O R E S T E à *Pilade.*

Des vrais amis nous sommes le modele.

I P H I G É N I E.

Aux vrais amis on ne croit plus ;

L'amour, l'amour, est chose plus réelle,

Par-tout ses droits sont reconnus.

E N S E M B L E.

Rien n'est plus rare, &c.

IPHIGÉNIE

S E P T E M B R E , 1779. 289

I P H I G É N I E au Public.

Pour vous, Messieurs, en ce jour  
Nous redoublons de zèle ;  
Marquez-nous à votre tour  
Un petit brin d'amour.  
Daignez sourire à notre bagatelle ,  
Sans prendre garde à ses défauts :  
Souvent un rien prouve une ardeur nouvelle  
Et des desirs toujours égaux.

E N S E M B L E.

Pour vous, Messieurs, &c.

( *Mercur de France ; Journal de Paris ;  
Journal général de France ; Affiches  
& annonces de Paris.* )

L O N D R E S.

D R U R Y - L A N E.

On a joué sur ce théâtre , quelque tems  
avant la piece dont nous avons parlé à la pag.  
307 de notre journal de juillet dernier , une  
comédie-farce intitulée , *Qui est la dupe ?* En  
voici le sujet. Le vieux Doyley ayant amassé  
des richesses considérables dans le commerce ,  
se détermine à établir sa fille unique , & à lui  
donner en mariage la moitié de sa fortune ,  
mais il veut absolument un savant pour gen-  
dre , & à ce titre il fait choix du jeune Gra-  
dus , un des ornemens du college de *Brazen-  
nose*. La fille , qui n'a pas le même goût pour  
la science que son pere , prend des arrange-  
mens tout différens avec le capitaine Gran-

*Tome IX.*

N

ger , qu'elle a vu à Bath , & dont elle est secrètement amoureuse. M. Gradus se présente à sa future épouse , & lui fait sa cour du ton de M. Thomas Diafoirus , dans *le Malade imaginaire* ; il débite force grec & latin , & ennuie très-fort la jeune personne , mais il enchante le pere ; & le confirme de plus en plus dans le dessein de conclure au plutôt le mariage. Pour parer à cela , Charlotte , cousine & amie de Miss Doyley , de concert avec le capitaine Sandford , persuade au jeune savant de changer de ton & de maniere , & de prendre les airs du monde pour plaire à sa maîtresse , & Gradus , métamorphosé en homme à bonnes fortunes , fait tout ce qu'il faut , quoique très-gauchement , pour faire revenir sur son compte le pere Doyley , qui bénit le ciel de lui avoir découvert assez à tems la frivolité du caractère de ce jeune homme. Dans le même moment , le capitaine Granger arrive dans le costume d'un vrai savant en *us* , & le capitaine Sandford le présente comme un homme tellement plongé dans l'étude , qu'il en est devenu presque sauvage. Il n'en faut pas davantage pour enflammer le vieux Doyley , qui reçoit le prétendu savant avec un profond respect , lui offre d'abord sa fille en mariage , & lui propose , en attendant , de faire un petit assaut d'érudition avec Gradus , qu'il soupçonne de n'être pas si fort sur le grec qu'il le dit. Cette proposition n'est pas trop du goût du nouveau venu , qui a ses raisons pour ne pas se compromettre ; cependant pressé d'entrer en lice ,



S E P T E M B R E , 1779. 291

il paie d'impudence , & après que Gradus a récité une épigramme grecque qu'on juge très-médiocre , il débite d'un air & d'un ton emphatiques , un galimathias inintelligible. Le vieux Doyley en est extasié , il s'empporte contre Gradus , qui ne veut pas convenir que ce soit du bon grec ; & pour que le bonheur de sa fille ne souffre aucun retardement , il se hâte de conclure le mariage. Alors tout se découvre , & Gradus convaincu que le savoir seul sans les qualités aimables , est d'un bien foible secours pour disputer le cœur d'une maîtresse , propose à Charlotte de se charger de son éducation , en l'épousant , ce qu'elle accepte.

M. & Mde. Cowley sont les auteurs de cette piece , qui a été très-applaudie.

( *Universal magazine.* )

### F L O R E N C E.

Le mercredi 7 juillet dernier , au soir , on a représenté sur le théâtre *del Cocomero* , l'opéra intitulé , *il Medonte* , mis en musique par M. Sarti.

Le dimanche 11 du même mois , la troupe françoise du sieur de Neville & de la demoiselle Clermont , fit l'ouverture de son spectacle sur le théâtre de S. Marie , par la représentation d'une tragédie de Voltaire.

( *Notizie del mondo.* )

### P O R T U G A L.

Un Officier qui résidoit dans ce royaume en

292 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,  
1776 , a fourni le mémoire suivant , inséré  
dans le *Theater-Kalender* de 1779.

» La cour tient un opéra italien à sa suite.  
Dans l'été il réside ordinairement à Belem, où  
elle a un superbe château sur le Tage, deux  
lieues au-dessous de Lisbonne. Il se rend aussi  
quelquefois dans ses autres maisons de plai-  
sance. C'est un des meilleurs de l'Europe, parce  
que le roi en fait son amusement favori. Les  
chanteurs & l'orchestre sont excellens. Ils ont  
des appointemens considérables, qui sont sou-  
vent augmentés par des présens aussi considé-  
rables. Pour parler avec exactitude, les chan-  
teurs ne sont pas immédiatement au service du  
roi, ils ne sont point payés de sa cassette ni  
des biens de la couronne; mais ils sont tous  
attachés à l'église patriarcale de Lisbonne, où  
on choisit ceux d'entr'eux qui plaisent davan-  
tage, parce que tous sont obligés par leur état  
de servir la cour, quand ils y sont appelés.  
Pour les virtuoses, ils sont immédiatement au  
service du roi. Les uns & les autres ne sont  
engagés que pour un certain nombre d'années,  
au bout desquelles on leur assure la demi-solde  
pour le reste de leurs jours; & ils obtiennent  
ordinairement la permission de la dépenser,  
même hors du pays. Les représentations ne leur  
sont point payées en particulier; seulement à  
chaque nouvel opéra ils ont coutume de rece-  
voir une gratification en bas de soie, en che-  
mises, mouchoirs, tours de col, gants, sans  
préjudice des présens extraordinaires. Sous ce  
gouvernement il n'est point permis aux chan-

teuses de monter sur le théâtre. L'esprit de cette exclusion est de prévenir les désordres qu'elles pourroient causer au milieu d'une nation ardente pour les plaisirs : ce qu'on a peut-être précédemment éprouvé. Des eunuques imitent la voix des femmes si naturellement , qu'on n'a pu quelquefois persuader à des voyageurs Anglois que ce n'étoit pas des femmes , qu'en leur laissant voir les preuves les moins équivoques. «

» L'entrée à ce théâtre est ouverte aux voyageurs étrangers , & aux négocians aussi étrangers domiciliés en Portugal , pourvu seulement qu'ils donnent leur nom par écrit. On n'y laisse entrer des Portugais que les gens de marque. La famille royale a sa place dans une loge spacieuse vis-à-vis du théâtre. On a quelquefois construit à côté, des loges pour les princes du sang des maisons royales qui voyageoient. Tous les autres spectateurs occupent le parterre , où il y a des bancs sans dossier , sur lesquels ils s'assoient pendant les représentations & les danses dont on remplit l'intervalle d'entre les actes. C'est la seule occasion où l'on ose s'asseoir devant le roi. Quand quelqu'un entre , il va droit à la place qu'il veut prendre , & là se tournant vers la loge du roi , il fait une inclination & prend sa place. Aussi-tôt qu'un acte est fini , toute l'assemblée se leve , se tourne du côté de la loge royale , & fait d'un commun accord une profonde inclination. On ne demeure debout que fort peu de tems , parce qu'au moment que les danseurs se montrent , on fait une nouvelle inclination , on se retourne vers le

théâtre , & on se raffie. Les habits , le théâtre & les décorations sont superbes. Tout a été disposé & peint par les plus fameux artistes Italiens & François qu'on a fait venir exprès. On change la scène , quand il en est besoin , en glissant les décorations de côté , à l'italienne , & non pas comme en Allemagne , en les faisant descendre & monter. La représentation commence en un clin-d'œil aussi-tôt que la famille royale arrive. «

« Les opéras qu'on goûte le plus sont ceux de Metastasio & d'Apostolo-Zeno , avec les compositions de Piccini , de Jomelli , de Guglielmi. Il y a un poète dramatique aux gages de la cour , qui est M. Gartano , un surintendant , M. Pinto. On ne doit pas s'attendre que nous nommions les hommes , si l'on peut donner ce nom à ceux qui remplissent les rôles d'amoureuses , ni les autres acteurs qui ont des seconds. »

La ville de Lisbonne a trois théâtres.

1°. Celui de Bairro Alto.

2°. Celui de la rue de Londres.

» Des troupes portugaises jouent alternativement sur ces deux théâtres. Un des deux a été occupé pendant quelque tems par une troupe angloise qui , en allant à Gibraltar , avoit obtenu la permission de s'arrêter deux mois à Lisbonne. «

« Telle est l'économie de ces théâtres. Un certain Varelle , qui s'est chargé depuis quelque tems de l'entreprise de tous les divertissemens publics , en a la direction. Il reçoit une somme fixe de la cour , paie les acteurs , les admet &

les congédie , fans en rendre compte , & supporte les défavantages de la recette , comme il profite des avantages. La plupart des acteurs & des actrices ne s'élèvent point au dessus de la médiocrité , si l'on excepte Cecilia Rosa de Aguiar , dont nous parlerons plus bas. Le jeu des autres est ordinairement fort inégal & le plus souvent froid. Il n'y a que les pieces nationales ou italiennes qui soient du goût des Portugais ; les autres ne leur conviennent point. Ils ont sifflé le *Pere de famille* , de Diderot , & ils bâillent aux pieces de Moliere , excepté à l'*Avare* & au *Tartuffe* , bien assorti au caractère de leurs dévots. En revanche , ils se divertissent fort aux pieces traduites de l'italien , sur-tout au *Magicien* de Goldoni , orné de tout son spectacle.

» Le spectacle commence en tout tems à la fin du jour , & a coutume de durer jusqu'au milieu de la nuit. Les actes sont séparés par de petits ballets qu'on répète sans les diversifier à peine une fois en deux mois. Quelquefois ce sont des ariettes au lieu des ballets , ou bien rarement quelque virtuose se fait entendre. La petite piece est toujours une piece de chanr , dans laquelle on applaudit quelquefois sans relâche , à une foible ariette médiocrement chantée par un acteur , ou une actrice qui a ses partisans , jusqu'à ce qu'elle ait été répétée deux ou trois fois , au grand ennui de ceux qui n'ont point de part à la cabale. «

» Le théâtre de Bairro Alto est le plus ancien. Il tire son nom du quartier de la ville où il

est situé, & appartient à la famille du comte de l'Etoile. Il est assez grand & spacieux. Le parterre est coupé en deux divisions. Les plus basses loges, ne sont guere plus élevées, & l'on n'y voit pas souvent de femmes, à moins que toutes les places ne soient remplies. Il y a deux rangs de loges plus hautes, onze de chaque côté à chaque rang, & cinq au fond, & encore un quatrieme étage dont on nomme aussi loges la partie la plus proche du théâtre, & le reste galerie. L'orchestre est comme partout immédiatement au devant du théâtre, & le souffleur devant l'orchestre, saillant sur le théâtre jusqu'à la poitrine. Les décorations sont anciennes & en assez mauvais état. «

» Le théâtre de la rue de Londres est plus petit & plus orné. Il n'a que 9 loges de chaque côté & cinq au fond dans chaque rang. Il y en a trois rangs & demi. Le surplus de la quatrieme, est aussi la galerie, que les Portugais nomment la Baranda. Sa premiere destination fut de servir à un opéra italien, à l'usage des factories étrangères, sur-tout angloises & allemandes, pour lesquelles la cour l'avoit fait construire. On recueillit pour cela une somme considérable dont les souscripteurs devoient avoir une part aux profits, proportionnée à leurs avances, mais tout s'est si bien dissipé que les acteurs ont bien de la peine à toucher, quoique tard, une partie de leurs appointemens. Le célèbre Ristini, qu'on a vu récemment à Londres, & Zamperini, qui est passé de la cour de Wurtemberg à celle de Vienne, où il chantoit en

1776 , ont brillé plusieurs années à Lisbonne sur ce théâtre.

» Revenons à *Cecilia Rosa de Aguiar la Neubérin* Portugaise. Elle fut d'abord à Lisbonne demoiselle de compagnie d'une femme de condition , qui craignant sa beauté pour elle ou pour son fils , la congédia. Bientôt elle trouva une nouvelle place auprès d'une dame de Serubal qui aimoit beaucoup les petites pieces dramatiques , & en faisoit jouer en sa présence par les personnes attachées à son service. Ce fut ainsi qu'elle commença à se former. Quand on fut un peu revenu à Lisbonne de la consternation causée par le tremblement de terre , le théâtre fut un des premiers amusemens publics au rétablissement duquel on songea. Le préjugé qu'il ne convenoit pas à des hommes de monter sur le théâtre , fut cause qu'on se contenta quelque tems de simples marionnettes. Enfin plusieurs jeunes garçons se réunirent pour former ensemble une petite troupe de comédiens que Varelle prit à ses gages. Il se donna long-tems beaucoup de peine inutile , avant de pouvoir y engager aucune femme , jusqu'à ce que le pere de Cécile , qui jugeoit que cette profession seroit plus brillante qu'une autre , & plus lucrative pour sa fille , la força de l'accepter. Ses succès extraordinaires détruisirent bientôt sa répugnance. Il y a à présent plus de 15 ans , qu'elle représente sur le théâtre en actrice formée , dont le jeu est naturel ; elle mit une fois tant de chaleur & d'action dans le rôle d'*Inès de Castro* , qu'elle fut plusieurs jours malade. Elle chante aussi agréablement. »

## 298 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» Le 3<sup>eme</sup>. théâtre est celui de *Nossa Senhora de Graxo*, occupé par une troupe espagnole qui n'est pas méprisable : il a peu de succès, à cause de la haine naturelle aux Espagnols contre les Portugais. «

» Il y a aussi une troupe de comédiens Portugais à Porto, que les négocians étrangers y ont formée. «





---

HISTOIRE-NATURELLE.

## P H Y S I Q U E.

## C H Y M I E . B O T A N I Q U E .

---

I.

*P H É N O M È N E relatif à l'histoire-naturelle.*

**D**Ans les pâturages que M. le marquis de Valdeguerrero , habitant de la petite ville de Saint-Clément , possède à *las Alamedas* , canton montagneux de la juridiction d'Alcaraz , dans la Manche , en Espagne , une grosse chienne qui gardoit un troupeau , mit bas au mois de mai dernier : les bergers tuerent ses petits , & les cachèrent dans un endroit où elle ne put point les aller chercher. Le lendemain matin , ils trouverent au milieu du troupeau , la chienne allaitant huit louveteaux assez grands , qu'elle avoit sans doute pris sur les montagnes voisines , en l'absence de leur mere. Ce fait paroîtra bien étrange , si l'on considère l'antipathie naturelle qui existe entre les deux especes d'animaux dont il s'agit ici. Les bergers apportèrent tous ces louveteaux dans la petite ville de

Lezuza , & reçurent des magistrats la gratification assignée pour chaque tête de loup pris ou tué.

( *Journal encyclopédique.* )

## I I.

### *EFFETS de la chaleur artificielle pour la multiplication des animaux étrangers. (\*)*

Le 19 du mois de juin dernier , M. le comte de Milly , de l'académie des sciences , a lu à l'académie un second mémoire sur les expériences de M. le marquis de Néelle , sur les effets de la chaleur artificielle employée pour suppléer à celle des pays chauds , par rapport à la fécondation & la multiplication des animaux étrangers dans les climats froids. Il a rendu compte , dans ce second mémoire , d'une seconde portée des deux petits animaux du Bresil , que M. de Buffon a nommés *Ouistiti* , & que Edward désignoit sous le nom de *Casqui minor*. Il conclut dans ce mémoire que , 1°. la chaleur artificielle supplée très-bien , dans les pays froids , à celle des climats chauds pour la génération des animaux , ce qui n'étonnera pas les physiciens ni les gens qui réfléchissent , parce que le flambeau de l'amour , qui s'éteint au milieu

---

(\*) Voyez le Journal de février de cette année , page 302 ; celui de mai , page 318 ; & celui de juillet , 1778 , page 297.

S E P T E M B R E , 1779. 301

des glaces , se rallume par une chaleur quelconque : 2°. qu'on pourra à l'avenir appliquer ce principe à la multiplication des animaux étrangers qui seront utiles dans nos contrées : 3°. qu'on peut actuellement déterminer , par les expériences de M. le marquis de Néelle , le tems où les *Ouistiti* entrent en amour , la durée de leur portée , les circonstances de leur naissance , avoir une idée de leurs mœurs , & enfin désigner la maladie à laquelle les individus de cette espèce sont le plus sujets , qui est l'*épilepsie*. Tous les savans & les amateurs d'histoire-naturelle sauront certainement gré à M. le marquis de Néelle de ses soins & des dépenses qu'il a faites & qu'il fait chaque jour pour multiplier & varier des expériences dans un genre aussi intéressant que nouveau.

( *Nouvelles de la république des lettres  
& des arts.* )

### I I I.

#### *DÉCOUVERTES sur le feu élémentaire.*

Depuis que j'eus l'honneur de vous donner avis , Messieurs , des découvertes importantes faites sur le feu élémentaire ( \* ) , je n'ai cessé d'être assailli par une foule de curieux , impatiens de savoir à quoi s'en tenir à cet égard.

---

( \* ) Voyez le journal de janvier de cette année , page 332 , 333.

Comme je me suis en quelque sorte porté garant de la réalité de ces découvertes, je puis aujourd'hui dégager ma parole, puisqu'elles sont constatées par une suite d'expériences qui viennent d'être vérifiées par MM. les commissaires de l'académie des sciences, & sous les yeux de M. Franklin.

M. Morat, médecin des gardes-du-corps de Mgr. le comte d'Artois, est l'auteur de ces découvertes. J'ai l'honneur d'être, &c.

DE GASSENVILLE.

( *Journal de Paris.* )

## I V.

### *HISTOIRE-NATURELLE du Tuffilage & du Pétasite.*

La phytologie ou l'histoire-naturelle des végétaux est ce qu'il importe le plus de connoître en botanique. Nous n'avons point encore de vraie histoire des plantes : c'est à tort que ce nom a été attribué à des descriptions de leurs parties ou de leurs vertus, telles que sont l'*Historia Plant. in Palat. elect. sponte cresc.* par M. Pollich : l'*Historia plant. Helv.* par Haller : *Historia general. Plant.* par Morison ou par Rai : l'*Histoire-Naturelle & générale des végétaux*, par M. Buchoz. Les titres qui convenoient proprement à ces ouvrages étoient : *Flora, enumeratio plantarum*, ou dénombrement des plantes.

Pour obtenir une exacte connoissance de l'histoire-naturelle des végétaux, il faudroit, 1°. indiquer les marques qui caractérisent les diffé-

rentes variétés des plantes : 2°. rapporter les noms que les auteurs leur ont donnés , en comparant ces noms avec les iconographies : 3°. rechercher leur patrie en la distinguant des contrées où elles se sont répandues : 4°. décrire leurs usages économiques & leurs propriétés médicales : 5°. faire mention des changemens qu'elles éprouvent en changeant de climats & de terrains : 6°. employer les expériences des fécondations étrangères à l'égard de toute plante qui en est susceptible : 7°. examiner les résultats des expériences qui seront continuées jusqu'à la deuxième, troisième génération, & au-delà, si cela est nécessaire : 8°. comparer les métis nés artificiellement avec les plantes exotiques ou indigènes qui leur ressemblent.

Il y a un moyen de découvrir entre plusieurs plantes qui ont le même caractère, celle à laquelle elles doivent leur origine ou qui représente leur souche ou ancienne mere commune. A cet effet, en choisissant le lys pour exemple, on prend huit pieds de lys martagon dont on supprime les anteres avant l'effusion de la poussiere fécondante des étamines. Leurs stigmates seront ensuite inspergés avec la poussiere masculine de huit autres especes de lys : du lys jaune, du lys de Calcédoine &c. C'est-à-dire, que le premier pied du lys martagon sera fécondé par la poussiere des étamines du lys jaune, le second pied du lys martagon par celle du lys de Calcédoine, & ainsi des autres. Si la poussiere des huit plantes éprouvées n'a point fécondé le lys martagon de maniere qu'il en naisse des individus, on renversera l'expérience en essayant la poussiere du lys martagon sur les huit autres lys. Si ils se trouvent fécondés, c'est signe que le lys martagon est le principal

& dominant qui doit être considéré comme le pere de tous les autres.

Le TUSSILAGE [ *Tussilago*. *Syst. veget.* ed. XIII. ] est une production de l'ancien continent. Lorsque cette espece est située entre le 60e. & 63e. degré de latitude , elle produit une variété avec le caractère suivant : la hampe est nue, de trois à quatre pouces de hauteur ; les feuilles sont oblongues, épaisses, solides, lanugineuses, pétiolées, un peu obtuses, avec les bords sinueux ; la fructification terminale est solitaire ; le calice est d'une seule piece, allongé, laineux, formé par des segmens divisés jusqu'à la base ; les fleurs sont blanches, les floscules du rayon au nombre de douze, les graines surmontées d'une aigrette à poil : c'est ce qu'on appelle *Tussilage* nain. La figure de Gmelin, *Flor. Sibir.* tab. 67. s'accorde avec l'indication précédente. Le tussilage nain habite les lieux élevés & sabloneux de la Sibérie, sa patrie.

Linné rapporte qu'une certaine plante qu'il range entre les tussilages, *Tussilago anandria*. *Syst. veg.* étant en plein air, a donné des fleurs radiées : exposée à l'ardeur du soleil dans un endroit très-chaud, le calice dans la génération suivante devint cylindrique de globuleux qu'il étoit dans la précédente. Ainsi une plante à fleurons née dans un lieu du nord, dont le calice auroit naturellement la forme sphérique, étant transférée sous une température de 26 à 28 deg. de lat. si elle peut s'y naturaliser, produira au bout de quelques générations des individus qui porteront des calices plus ou moins allongés, avec quelques autres particularités. Ces descendans différeront de leur souche, en ce qu'ils s'en éloigneront par la forme, la situation & le nombre de plusieurs de leurs parties ex-

térieures , & qu'ils maintiendront leur dernier état aussi long-tems que les mêmes causes agiront sur eux.

Les contrées qui sont au 62e. deg. de lat. fournissent un tussilage différent des précédens. La hampe qui s'élève à la hauteur d'une palme est creusée & écailleuse, la fructification solitaire; les fleurs sont blanches, le calice multifide à la base avec des appendicules, les feuilles ovales, pétiolées, d'une palme de long, avec les bords sinueux, c'est ce qu'on appelle tussilage des rochers. *Fl. Sib.* tab. 67. Gmelin est le seul qui ait donné de cette plante une figure & une iconographie. Elle habite les rochers & d'autres lieux pierreux de la Sibérie. Sa patrie est cette contrée qui comprend la partie la plus froide de la Russie & de l'Asie.

Entre le 40 & 43e. deg. de lat. il naît une variété particulière. La hampe est garnie d'écailles; sa hauteur est d'une palme; la fleur de couleur jaune est solitaire à l'extrémité de la hampe, le calice cylindrique d'une seule pièce, mais découpé jusqu'à la base en plusieurs segments égaux; la base est garnie de quelques appendicules; les languettes du rayon sont fort nombreuses & étroites, toutes les graines fertiles & surmontées d'une aigrette simple, les feuilles en cœur un peu arrondi, lisses en dessus, cotonneuses en dessous, à bords sinueux & dentelés. C'est le tussilage des boutiques, *tussilago vulgaris*. La figure de Morison représente fort bien cette plante. Elle est éparse en diverses contrées de l'Europe tempérée. On la trouve dans le Palatinat, principalement sur les pentes des fossés ou dans des champs un peu humides. Elle est fréquente dans plusieurs bailliauges des duchés de Juliers & de Berg, aux environs de Dusseldorf, de Ratingen, d'Elberfeld,

de Mettmann : on l'estime contre les affections de poitrine. Elle n'est pas moins merveilleuse extérieurement ; les paysans de Flandre s'en servent avec succès contre les plaies qui sont menacées de gangrene, en appliquant ses feuilles fraîches sur la partie malade. Quant à son usage économique, on se sert du duvet de la racine pour faire l'amadou & des allumettes.

Le tussilage des Alpes, dont Clusius a donné une assez bonne figure, & M. Jacquin une aussi, qui répond à l'exactitude de son iconographie, n'est pas un vrai tussilage, au jugement de M. de Necker. Il en est de même du tussilage bicolore : ce qu'il espère faire voir dans un ouvrage intitulé : *Elementa philosophico-botanica, secundum principia phytologiae*, qu'il doit publier en plusieurs volumes in-8vo. Il ne craint point d'avancer que » cet ouvrage vraiment classique, » ayant pour base invariable les principes mêmes de la phytologie, donnera à la botanique la plus grande clarté & la simplicité » qui est nécessaire à cette science ; de façon » que par-là elle parviendra à sa plus grande » perfection, en facilitant le travail des botanophiles & des commençans «.

Le PETASITE a été mis par Linné au rang des tussilages, & nommé *tussilago petasites*, *syst. veg.* à cause d'un certain rapport dans les attributs de la fructification ; mais avec la ressemblance on remarque des différences sensibles & essentielles. La plus grande partie des pétasites se trouve dispersée dans le continent de l'Europe. Entre le 50 & 51<sup>e</sup>. degré de latitude australe ; la hampe qui s'élève jusqu'à un pied & demi, est creuse & écailleuse ; la fructification qui forme une panicule serrée à l'extrémité de la hampe est ovale ; les fleurs sont rougeâ-



tres ou blanchâtres ; les languettes du rayon sont en petit nombre, courtes & menues ; les floscules du centre tubulées avec l'ouverture composée de cinq dents ; les fleurs amples en cœur arondi, blanchâtres en dessous, verdâtres en dessus, & soutenues par des longs pétioles fillonnés ; le calice cylindrique d'une seule piece, découpé jusqu'à la base en plusieurs segmens, cette base garnie de quelques appendicules : c'est notre *petasite vulgaire*.

La figure que Blackwel en a donnée, est assez bonne, celle de Morison est médiocre. Cette plante habite l'Europe tempérée, elle se plaît près des rivières & des étangs. On la rencontre dans les bailliages de Duren, de Mercken, de Juliers & Monjoye. Elle vient aussi autour de Neustatt, de Bretten, & de Mosbach. Il y en a dans la Fandre Françoisé & dans la Flandre Autrichienne. On la vante comme un bon alexipharmaque & un sudorifique, sur-tout sa racine qui doit être tirée de terre au commencement du printems. Kramer s'en est servi avec succès contre la goutte.

Les pays situés entre le 52e. & 53e. degré de latitude septentrionale, engendrent une variété très-remarquable. La hampe est longue d'une coudée, même au-delà ; la fructification étant adulte, prend la forme d'une panicule serrée & allongée ; les fleurs sont pendantes & pédicellées ; le calice qui paroît entièrement imbriqué, étant défleuré, renfle par la dilatation des graines ; les feuilles sont en cœur avec les bords denticulés : c'est ce qui s'appelle le *petasite gigantesque*, dont Dillenius a joint à la figure une iconographie assez exacte.

Entre le 44 & le 46e. degré de latitude méridionale, le sol fournit un pétasite dont la hampe n'a

### 308 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

guere plus d'une palme de long. C'est le *pétasite odorant* dont M. Oeder a donné une bonne fig. dans la *Flor. Danic.*

Il y a encore dans les provinces boréales de la Sibérie , de la Suisse & de la Russie un *pétasite du Nord* dont Gmelin a donné une iconographie & une figure. Tous sont décrits par M. de Necker. Les variétés peuvent être produites par la nourriture , tantôt plus & tantôt moins abondante , par les différens degrés de température , par la diversité des terrains , enfin par les fécondations étrangères qui se sont faites fortuitement au moyen de certains insectes ailés. Ces insectes , en s'introduisant dans les fleurs pour en sucir le nectar , frottent leurs pattes & leur corps chargés de *pollen* ou poussière fécondante sur les stigmates de différentes plantes analogues , d'où il résulte des individus d'une nouvelle forme qui se perpétuent , ou par graines , ou par des parties équivalentes. M. Koelreuter assure avoir lui-même remarqué sur quelques végétaux , cette fécondation artificielle opérée par les insectes.

Peut-être qu'à la formation de notre globe les individus du végétal n'étoient pas si compliqués , ni si diversifiés qu'ils le sont devenus dans la suite des tems , leur simplicité originale ayant été variée de toutes les façons possibles par la figure , le nombre , l'insertion , la position , la grandeur , la petitesse des sujets qui se sont unis & mariés ensemble.

Le seul changement de climat produit quelquefois une étrange disparité. Ainsi le célèbre Ludwig rapporte que le riccin commun forme un arbre dans le continent de l'Afrique , quoique ses graines semées chez nous ne produisent que des plantes annuelles à tige herbacée. Une certaine

mauve en arbre élevé qu'on trouve dans le même continent ayant été semée en Europe, y a produit des plantes bisannuelles dont la tige étoit tendre avec des feuilles plus grandes & plus succulentes. Vid. *Ludwig, dissert. de minuen. Plant. specieb. 1740.*

Ce mémoire de M. de Necker est extrait d'un plus long, par lequel il commence sa phytologie du Palatinat du Rhin, & des duchés de Bergue & de Juliers, qu'il se propose de publier successivement, malgré l'étendue de la matière, dans les *mémoires de l'acad. élect. des sciences de Manheim.*



---

# M É D E C I N E.

## C H I R U R G I E.

---

## I.

*LETTRE de M. BEAUPRÉAU, maître en chirurgie de Paris & dentiste, à M. SPALAROSSA, docteur en médecine, & professeur de chirurgie à l'hôpital de Cadix, &c. &c.*

**V**OUS paroissez desirer, Monsieur, que je vous communique tout ce que l'expérience peut m'avoir appris sur les moyens d'entretenir la propreté de dents. Je vous avouerai avec ingénuité que le hasard, si fécond en découvertes physiques, m'a mieux servi que les méditations les plus profondes. Voici le fait : Une actrice de province, qui depuis sa plus tendre jeunesse faisoit usage de beaucoup de *blanc*, éprouva à la suite l'accident ordinaire à celles qui s'en servent, c'est-à-dire, que ses dents devinrent noires sur toute leur surface, sans néanmoins aucune altération à leur propre substance.

Ayant essayé, comme plusieurs autre dentistes, de les nettoyer avec l'instrument, sans avoir réussi, je me rappelai que, pour enlever

les taches d'encre sur le linge, ainsi que pour dissiper la noirceur des dents occasionnée par les eaux minérales, cerneaux, artichauts à la poivrade, &c. &c. on employoit avec succès les acides végétaux, sur-tout l'oseille & son sel. J'en fis préparer sur le champ; l'expérience m'ayant réussi, a confirmé mes conjectures; on s'est bien trouvé de ses effets, même les personnes qui éprouvent l'agacement qui résulte de l'instrument, ou qui ont un préjugé contraire à son usage.

Ce qui doit rassurer dans l'administration de cette liqueur, c'est que répandue sur le marbre, elle ne l'altère point, & par conséquent elle ne peut agir sur l'émail des dents: l'acide d'oseille ne détruit pas le tartre qui couvre une partie de leur surface, mais il en empêche la formation, & enlève les taches noires & vertes qui se trouvent vers le col des dents, & les font paroître cariées. Ce moyen me paroît supérieur au vinaigre distillé, à la liqueur de Grunhout, si vantée en Angleterre, & à tant d'autres préparations dentifiques, telles que les poudres opiat, dont l'effet est de nettoyer les dents par un frottement plus moins réitéré.

J'ose me flatter que les personnes éloignées des secours de l'art, me sauront gré de cette découverte, qui produit aussi d'excellens effets sur les gencives gonflées & molles.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*Mercur de France.*)

## I I.

*OBSERVATION de M. BARAL ; maître en chirurgie , & lieutenant de M. le premier chirurgien du roi , à St. Etienne-en-Forès.*

Cette observation intéressante pour la saison , a été consignée dans le *Journal de médecine* ; & l'humanité nous engage à la répandre aussi par la voie de notre journal.

» La nommée Charlotte Chavanne , âgée de  
 » 17 ans , de la ville St. Etienne-en-Forès ,  
 » mangea sur la fin du mois de Mai de l'année  
 » dernière , 2 livres de cerises , & en avala les  
 » noyaux. Quelques heures après , elle fut  
 » incommodée par des coliques , des vomisse-  
 » mens & une diarrhée ; & sans se douter de  
 » la cause de sa maladie , elle prit une grande  
 » aversion pour les cerises , & n'en mangea plus.  
 » Elle fit quelques remèdes sans succès ; & les  
 » accidens ayant continué , je fus appelé sur  
 » la fin du mois d'Août suivant. Après l'avoir  
 » interrogée sur son mal , & ayant aperçu  
 » dans les selles quelques noyaux de cerises  
 » d'un noir très-foncé , j'examinai l'endroit du  
 » ventre où la malade sentoît des douleurs ;  
 » je trouvai sur l'hypocondre droit , une tu-  
 » meur longue de 6 pouces sur 2 de large ,  
 » qui faisoit , en la pressant avec les doigts ,  
 » un bruit semblable au cliquetis des fractures ,  
 » ce qui me fit juger que c'étoit un dépôt de  
 » noyaux de cerises. J'employai alors les éva-  
 cuans

» évacuans huileux, les lavemens, les fomenta-  
 » tions & les cataplasmes émolliens, qui détermi-  
 » nerent la sortie, en différentes fois, d'environ  
 » 40 noyaux de cerises très-noirs. Malgré cela,  
 » les accidens continuerent, & la jeune ma-  
 » lade mourut le 15 septembre suivant. L'ou-  
 » verture de son cadavre a fait trouver dans  
 » le colon un amas de noyaux de même nature,  
 » dont le nombre étoit de 380, avec 3 noyaux  
 » de prunes, de couleur naturelle, quantité  
 » de pepins de raisins & beaucoup de petits  
 » fragmens noirs, qui m'ont paru être de la  
 » même substance que les noyaux de cerises,  
 » qui ayant germé, s'étoient ainsi divisés en  
 » morceaux. Beaucoup de ces noyaux furna-  
 » geoient. Une autre fille nommée Trochon,  
 » a eu la même maladie, & n'en est pas morte;  
 » la force du tempérament, jointe à des se-  
 » cours efficaces & prompts, l'a sauvée. Ces  
 » deux observations doivent servir de leçon à  
 » ceux qui ont l'imprudence, en mangeant  
 » des cerises, d'en avaler les noyaux. On fera  
 » bien sur-tout de veiller sur les enfans qui y  
 » sont accoutumés. «

## I I I.

*OBSERVATION sur un coup de soleil, par M.  
 MARIGUES, lieutenant de M. le premier Chi-  
 rurgien du roi, & chirurgien-major de l'infirme-  
 rie royale de Versailles, &c.*

Le 29 mai 1779, on amena à l'infirmerie  
 royale le nommé Blanchard, âgé d'onze ans,  
*Tome IX.* O

sur l'épaule gauche duquel je trouvai une escarre de six pouces de longueur sur deux pouces de largeur. Je remarquai en même tems que cet enfant avoit toute l'étendue du dos, des lombes & une grande partie du devant de la poitrine, très rouge & très-enflammée; l'épiderme se détachoit de toutes ces parties, & le malade y éprouvoit des douleurs cuisantes. Ces dernières lésions ressembloient à des brûlures faites par de l'eau très-chaude, mais on auroit pris la première pour une uston faite par l'impression d'un fer brûlant. Cependant, toutes ces affections contre nature n'avoient d'autre cause que l'action des rayons du soleil, que ce jeune sujet avoit reçu sur ces parties en se baignant sur les deux ou trois heures après-midi, le 25 du même mois, jour que l'on fait avoir été très-chaud. Je fis mettre sur l'escarre une emplâtre de stirax, qui en favorisa la chute en peu de jours, & l'on pansa les autres parties avec des fomentations de fleurs de sureau aiguës d'eau-de-vie camphrée, & successivement avec l'eau végéto-minérale. L'escarre s'étant détachée par la suppuration, on se servit des moyens les plus propres à dessécher & à cicatrifier la plaie, ce qui se fit en peu de jours.

Cette observation démontre évidemment le danger que courent les enfans dont la peau est tendre & délicate, en s'exposant nus à l'action d'un soleil très-ardent. Elle fait connoître encore que les rayons directs de cet astre agissent sur la peau, avec une telle force, qu'ils sont capables d'en altérer la texture au même



degré que le feroit l'eau , dont le degré de chaleur seroit peu éloigné de celui de l'ébullition, ou d'autres corps très-chauds.

( *Gazette de santé.* )

*NOUVELLES observations sur les asphyxiques.*

I V.

Le 24 avril dernier , à sept heures & demie du soir , un enfant nommé J. B. Dubois , âgé de dix ans & demi , étoit au bord de la Seine ( à Paris ) à l'abreuvoir de la nouvelle monnoie ; il tomba dans l'eau & fut entièrement submergé : le courant l'entraîna vers la seconde arche du Pont-neuf , où il fut pêché après environ un quart-d'heure de submersion. On le porta au corps-de-garde de Henri IV. Il étoit sans connoissance & ne donnoit aucun signe de vie ; on le déshabilla , mais pour y parvenir , on fut obligé de couper ses vêtemens , à cause de l'extrême roideur de ses membres. Pendant ce tems-là on se procura la boëte , entrepôt du corps-de-garde de Malaquai ; on administra à l'instant les secours qu'elle renferme , tels que les frictions , lavemens , fumigations , &c. Ce ne fut qu'après trois quarts-d'heure de traitement qu'il donna les premiers signes de vie. On continua avec ardeur ; ils devinrent de plus en plus sensibles : enfin au bout d'une heure & demie de soins , on a eu la consolation de pouvoir le remettre en pleine connoissance à ses parens , qu'on avoit fait avertir.

M. Bourgarel , maître en chirurgie , avoit dirigé le traitement , & on avoit requis M. Pia , ancien échevin , qui s'y est transporté. M. le commissaire Chenu a été témoin de tout le traitement , dont il a fait dresser procès-verbal.

( *Journal de Paris.* )

V.

*DE LYON, le 3 juillet, 1779.*

Vers les deux heures de l'après-midi , un enfant de dix ans veut retirer du Rhône un de ses sabors qui y avoit été jetté , il y tombe & est entraîné par le courant , il dispaçoit dans le même instant & flotte entre deux eaux ; on le cherche , on apperçoit de loin ses vêtemens qui surnageoient : deux pêcheurs se jettent à la nage & franchissent les courans ; mais ce n'est qu'à la distance d'environ 450 pas & après trois-quarts d'heure de submersion qu'ils peuvent l'atteindre ; ils le saïsissent , il étoit sans connoissance & ne donnoit aucun signe de vie ; ils le portent à la Charité pour lui faire donner des secours. M. Grandchamp , chirurgien-major , les lui fait administrer. La saignée à la jugulaire , les frictions , l'esprit volatil de sel ammoniac , la fumée de tabac , l'insufflation dans la bouche , &c. tout fut mis en œuvre avec ordre , presqu'ensemble & avec un tel succès , qu'une heure de ces secours suffit pour le rappeler complètement à la vie ; & deux jours après il a été rendu en bonne santé à ses parens.

## V I.

Le 25 juin dernier, trois maçons se dispo-  
soient à faire la réparation d'une fosse, située  
rue St. Denis, à Paris, proche l'ancien grand  
cerf, qui avoit été vidée depuis quelques jours,  
& dans laquelle il restoit environ un pied d'eau;  
ils essayèrent de l'épuiser; l'un d'eux se sentant  
étourdi au quatrieme seau qu'il tira, remonta,  
un autre descendit, mais il fut à l'instant suffo-  
qué par la vapeur méphitique, & tomba dans  
la fosse; le troisieme maçon descendit pour se-  
courir son camarade, fut suffoqué & tomba dans  
la fosse. Le sieur Chauvetel, chandelier, des-  
cendit, saisit un des maçons; il étoit déjà par-  
venu avec lui jusqu'au milieu de l'échelle quand  
il fut suffoqué, & tomba dans la fosse. Un hom-  
me ose encore y descendre, & parvint à en  
retirer le sieur Chauvetel sans mouvement &  
sans connoissance, en asphyxie; enfin le sieur  
Chevadame, maître en pharmacie, & le sieur  
Dupont, son élève, ayant été avertis, allerent  
secourir ces malheureux; ils firent avaler au  
sieur Chauvetel quelques gouttes d'alkali vola-  
til-fluor étendu dans un peu d'eau; il fut pres-  
qu'aussi-tôt ranimé, la connoissance lui revint;  
il sentit mal au cœur & vomit une matiere verte  
& jaunâtre qui infectoit ceux qui l'environnoient.  
Le frisson & le tremblement succéderent au vo-  
missement; alors le sieur Chevadame lui fit pren-  
dre un peu d'éther, & continua alternative-  
ment à faire prendre de l'alkali volatil quand

### 318 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

le tremblement étoit passé , & de l'éther lorsqu'il se faisoit sentir. On parvint ensuite à retirer un des maçons , il étoit asphyxié comme le sieur Chauvetel ; le sieur Chevadame eut également recours à l'alkali volatil fluor , & eut encore le bonheur de rappeler à la vie cet homme , qui éprouva les mêmes symptômes que le premier. On eut beaucoup de peine à retirer le troisieme : comme il paroissoit mort , on balançâ si on employeroit les mêmes moyens ; M. Chevadame , encouragé par ses succès , lui fit prendre de l'alkali volatil-fluor étendu d'eau ; l'asphyxié donna aussi-tôt des signes de vie ; on lui en fit reprendre à plusieurs reprises , & de l'éther lorsque le tremblement se faisoit sentir ; dans l'espace de quelques minutes , ce maçon reprit sa connoissance , & fut en état de marcher à l'aide de deux personnes qui le soutenoient. Les trois personnes qui avoient été suffoquées , sont actuellement en bonne santé.

( *Journal de Paris.* )



---

---

A G R I C U L T U R E.  
É C O N O M I E.  
I N D U S T R I E. C O M M E R C E.

---

---

I.

*L E T T R E sur les moyens de faire fleurir  
l'agriculture & les mœurs.*

**L** Es étrangers instruits qui voyagent en France, M., paroissent étonnés, & c'est à juste titre, lorsqu'en discourant avec les cultivateurs des diverses provinces, ils les trouvent en général si peu d'accord entre eux sur les points les plus essentiels de l'agriculture, & quand ils considerent en même-tems l'énorme multitude d'ouvrages que nous avons sur cette importante matiere. Ces livres, ces fruits de tant de veilles, ne seroient-ils que de simples objets de curiosité, ou existeroit-il un obstacle presque invincible, qui empêchât les lumieres qu'ils renferment de parvenir jusques aux plus simples citoyens? Cette question, plus intéressante qu'on ne se l'imagine, mérite d'être examinée. C'est l'objet que je me propose dans cette lettre.....

Parmi les maux qu'entraînoit nécessairement le gouvernement féodal , ce gouvernement qui mettoit au rang des animaux la plus grande partie des individus dont il auroit dû faire le bonheur , le plus grand de tous fut sans contredit l'ignorance. L'intérêt que les possesseurs des fiefs avoient jadis pour que leurs vassaux ne connussent point leurs droits , les engageoit à ne rien négliger pour qu'ils rentrassent exactement dans la classe des brutes. Loin d'établir des écoles publiques pour que ces vassaux y reçussent des instructions utiles , ils eurent grand soin d'empêcher les progrès de ces établissemens. La gloire qu'ils attachoient eux-mêmes à l'ignorance , suite nécessaire de la vie dissipée & bruyante qu'ils menoient , ne contribuoit pas peu à les éloigner du desir de favoriser de pareilles institutions. Ils auroient craint de se voir humiliés à chaque instant si leurs serfs eussent été plus éclairés qu'eux. Les possesseurs de fiefs furent donc ignorans par paresse & par orgueil , & les vassaux par la dureté de leur condition. Les lettres & les sciences trouverent, il est vrai , un asyle dans les cloîtres & chez le clergé séculier ; de-là vint que la jurisprudence , la médecine ne furent plus exercées que par des clercs ; & que dans la suite on appella *clercs* tous ceux qui cultivoient les lettres ou les sciences. On sait aussi combien ces sciences languirent dans le séjour des monasteres , quelles entraves la philosophie d'Aristote mettoit alors à la raison , sans parler des troubles occasionnés par les

guerres civiles, qui ne pouvoient manquer de nuire à la propagation des lumieres. Le jargon barbare de l'école, l'usage de traiter les sciences dans une langue qui n'étoit point celle de la nation, & de plus la rareté des manuscrits, ne pouvoient que favoriser le regne de l'ignorance. Ce tableau des siècles passés trouveroit encore son pendant dans celui qu'un voyageur éclairé feroit aujourd'hui de l'état des connoissances chez les habitans de nos campagnes, malgré les secours qu'offre de nos jours l'imprimerie. Ces derniers n'étant pas gratuits, on peut les regarder en général comme nuls pour le plus grand nombre. La pauvreté des habitans des campagnes s'oppose encore aux essais qu'ils pourroient faire & aux améliorations dont leurs petits héritages seroient susceptibles. De plus, leur obstination naturelle, suite de leur misere, est un autre obstacle à vaincre. On ne peut donc pas espérer de dissiper tout-à-coup les tenebres de l'ignorance grossiere dans lesquelles ils sont plongés. Une pareille révolution ne peut être l'ouvrage que du tems & de l'instruction. C'est pourquoi je crois que le moyen le plus efficace pour éclairer les cultivateurs sur leurs propres intérêts, seroit, autant que mes foibles lumieres me le font appercevoir :

1°. De diriger d'une maniere uniforme vers cet objet les études de ceux qui sont chargés de l'instruction dans les campagnes. En conséquence, des cours d'histoire-naturelle, de chymie, de physique expérimentale devroient se joindre dans les séminaires aux études ecclé-

siastiques; peut-être même feroit-on bien de leur sacrifier une partie du tems qu'on y emploie à disputer sur des questions de dialectique & de métaphysique fort inutiles. Ceux qui seroient chargés de remplir les fonctions du saint ministère dans les campagnes, se trouveroient en état d'y répandre dans leurs momens de loisir les connoissances économiques qu'ils auroient acquises.

2°. Il faudroit faire composer par de bons cultivateurs des instructions familières sur l'économie champêtre, sur le code rural & sur les diverses especes de conventions & de contrats que les gens de la campagne peuvent faire entr'eux. Ces petits livres seroient mis entre les mains des enfans des payfans par les *magistrats* des villages; on les fourniroit *gratis* aux plus pauvres. Cette distribution seroit faite sous les yeux du curé, comme étant le plus à portée de connoître les besoins de ses paroissiens.

3°. Chaque communauté devoit distribuer des prix tous les ans à celui des cultivateurs qui auroit montré le plus d'intelligence à faire valoir son héritage. (\*) Ces prix seroient pure-

[\*] C'est aux courses de chevaux qui se font en Angleterre, & aux prix qui déterminent ces courses que cette île doit son excellente race de chevaux; c'est pareillement aux récompenses qu'y accorde la société établie pour l'encouragement de l'agriculture, qu'elle doit la perfection de cet art & la possession d'un grand nombre d'arbres étrangers & utiles que nous ne connoissons ici que par leur nom.



ment honorifiques pour les personnes aisées, & pécuniaires pour les pauvres. Une simple médaille, une place plus éminente dans l'église, &c. suffiroient pour ces encouragemens. L'honneur d'être cité comme bon cultivateur dans les annales du pays, la préséance dans les cérémonies publiques, l'accueil fait par les évêques & les intendants, dans leurs visites, suppléeroient abondamment à ce qu'on ne pourroit faire d'ailleurs qu'avec de l'argent.

4°. Etablir pendant l'hiver dans le presbytere ou chez le maire, des conférences qui rouleroient sur les instructions répandues gratuitement, & sur les ordonnances. Cet usage s'observe avec fruit dans quelques bailliages d'Allemagne; il y prévient une foule de procès qui sont ordinairement la ruine des communautés & la source de leur pauvreté.

5°. Il seroit bon que MM. les curés donnassent une notice exacte du physique de leurs paroisses, des usages singuliers qui y ont cours; qu'ils indiquassent les moyens qu'on pourroit prendre pour y faire fleurir l'agriculture, l'industrie & même le commerce, & des pensions accordées sur des bénéfices pourroient servir de récompense & d'encouragement à ceux qui se distingueroient davantage dans ce genre de travail, à ceux qui auroient donné la meilleure description topographique & physique de leur canton, à ceux qui auroient fourni de meilleures vues, &c. On réveilleroit l'attention des curés qui négligeroient de répondre à cette invitation, par cette simple note insérée dans

### 324 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

les ouvrages périodiques affectés à la province : *les mémoires sur telle paroisse n'ont pas été fournis.* Il conviendrait de tracer le cannevas de ces mémoires, afin que les curés n'eussent plus qu'à le remplir. Je l'ai donné dans le journal d'agriculture du mois de juin 1774, d'après les lumières du célèbre Targioni Tozzetti, auteur de la corographie de la Toscane.

6°. Tous les bons citoyens, & sur-tout ceux qui par état sont chargés de surveiller les campagnes, tels que MM. les subdélégués, les ingénieurs des ponts & chaussées, devraient concourir aussi à ce travail patriotique. (\*) De cette manière, on auroit, dans une ou deux années, l'histoire-naturelle du royaume, la connoissance exacte de toutes ses ressources, & les François cesseroient d'être étrangers dans leur propre patrie.

Les académies de province voudroient bien s'occuper de la rédaction de ces mémoires, & de concert avec les sociétés d'agriculture, elles mettroient en exécution ce projet si digne de toute l'attention du gouvernement.

Comme la mode des couronnes civiques est passée depuis long-tems, il seroit facile de les remplacer par des graces d'une autre espece. Il devroit être reçu que nul ne pût aspirer à aucune place sans avoir produit un certificat en règle qui attestât qu'il auroit bien mérité

---

(\*) M. Munier, ingénieur des ponts & chaussées, en a donné l'exemple pour la province d'Angoumois.

de la patrie, soit par ses découvertes, soit par son zèle, soit par ses conseils. Ne pourroit-on pas encore arrêter que chaque personne qui seroit pourvue d'un office ou commission ne toucheroit que la moitié des émolumens de la première année. Ces fonds serviroient à donner des encouragemens. Un pareil usage a lieu pour le militaire depuis long-tems chez une nation du nord. Les appointemens de la première année y sont retenus pour faire le fonds des pensions des veuves d'officiers. On retireroit un double avantage de l'exécution de ce projet : les places n'étant plus la récompense des sollicitations ni le fruit de l'importunité, elles honoreront davantage ceux qui en seroient pourvus, & ceux-ci ayant une plus grande réputation à soutenir, auroient aussi un nouveau motif pour faire le bien. Les lumières se répandroient d'une manière uniforme dans les campagnes ; la culture des terres n'y seroit plus abandonnée aux manipulations d'une vile routine ; elle seroit raisonnée & analogue aux qualités du sol & du climat. Enfin l'oïfiveté bannie, on ne verroit plus ces scènes scandaleuses données quelquefois par ceux qui doivent édifier ou instruire ; au contraire, on verroit renaître, sans effort, le siècle de l'âge d'or.

L'institution de ces fêtes, si connues depuis quelque tems sous le nom de Fêtes de la *Rosière*, & faïties avec enthousiasme par quelques personnes honnêtes & opulentes, annoncent l'aurore d'un si beau jour. Il seroit à désirer que chaque bourg, chaque village eût sa *Ros-*

*fiere.* Cet établissement, dût-il d'abord ouvrir la porte à l'hypocrisie, qui est toujours un hommage rendu à la vertu, produiroit un grand bien; la génération future, heureusement dupe de ces prétendus bons exemples, deviendrait elle-même vertueuse de bonne foi.

L'intérêt étant le grand mobile de toutes actions humaines, il faut que ceux qui sont faits pour gouverner les autres, sachent tirer de ce principe tout le parti possible pour le bien de la société. Si les places n'étoient données, par exemple, qu'à des peres de famille honnêtes, intelligens & sans faste, le goût du célibat tomberoit peu à peu, les bonnes mœurs regneroient nécessairement. On se plaint avec juste raison des progrès affreux de l'égoïsme, ce seroit le seul moyen de l'anéantir. Un pere aime nécessairement ses enfans, & le célibataire n'aime que soi-même. Dans cet état d'*isolation*, si je puis me servir de ce terme, il n'est aimé de personne; alors plus de bien réciproque dans la société. Or, quel fonds peut-on faire sur un tout dont les parties n'ont nul rapport, nulle cohérence entr'elles? Une pareille société me retrace l'image de ces montagnes de sable que la mer ou les vents forment dans un tems d'orage, & que les mêmes causes détruisent l'instant d'après.

Qu'on s'attache donc à éclairer les hommes, qu'on les instruisse mieux de leurs devoirs; qu'ils comprennent que l'ordre rétabli peut seul faire leur bonheur; alors on verra la dernière classe des citoyens supporter le poids des travaux

les plus pénibles , sans murmurer , & même avec plaisir ; de plus on la verra remplie de reconnaissance pour ceux qui la gouvernent.

Il m'est peut-être déjà arrivé , Mr. , de vous avoir entretenu en partie de mes idées sur la matiere que je viens de traiter ; mais comme on ne sauroit trop répéter les vérités utiles , j'espère que quand même les vues que je propose n'auroient pas toutes le mérite de la nouveauté , cette raison ne vous empêcheroit pas de les répandre par la voie de votre gazette.

J'ai l'honneur d'être , &c.

PINGERON , capitaine d'artillerie & ingénieur  
au service de Pologne. «

( Gazette d'agriculture , commerce , arts  
& finance. )

## I I.

*MANIERE de cultiver le Cedre , tirée d'un traité  
sur les arbres des forêts , par M. BOUTCHER.  
( Article traduit de l'anglois. )*

On apportoit autrefois du Levant les cônes du cedre du Liban ; mais les cedres naturalisés en Angleterre en fournissent maintenant en grande abondance qui sont de meilleure qualité que ceux qu'on tire des pays étrangers. Feu M. Philippe Miller , que ses observations ingénieuses , & l'avantage d'avoir sous sa direction dans le jardin des apothicaires de Chelsea , les plus belles plantes d'Angleterre , ont mis dans le cas de connoître cet arbre mieux que beaucoup d'autres personnes , observe avec justice

### 328 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

que les cônes qu'il produit sont beaucoup plus beaux dans les hivers rudes que dans les hivers doux, & j'ai reçu de lui pendant plus de vingt années, une grande quantité de ces cônes qui n'ont jamais manqué, comme cela arrive souvent à ceux qu'on apporte du dehors & qui coûtent très-cher.

Ayant eu journellement sous les yeux à Chelsea ces nobles & magnifiques arbres, je n'ai pu m'empêcher d'en faire un grand cas, & j'en ai fait venir un plus grand nombre qu'aucun autre en Ecoffe, graces à la facilité que j'avois de me procurer des cônes. D'après cette considération, j'imagine pouvoir donner des regles pour leur culture, qui certainement n'exige pas une grande pénétration, ces arbres étant très-robustes au bout de trois ou quatre ans de crue.

Pour ôter des cônes les semences qui y sont renfermées, on fend ces premiers dans toute leur longueur, ce qui se fait aisément après qu'ils ont été exposés au feu pendant quelques heures, à une distance convenable. Les cônes de deux ans donnent les semences qu'ils contiennent plus facilement que ceux qu'on vient de recueillir, & sont également bons.

Le meilleur sol pour cette plante est une terre de pâture riche & engraisée de fumier de vache; si cette terre n'est pas naturellement légère, on peut y mêler un quart ou un cinquieme de sable de mer ou de riviere; mais il faut faire ce mélange quelques mois avant de se servir du terrain ainsi préparé. J'ai dit

que ces arbres étoient très-robustes au bout de trois ou quatre ans de crue ; mais ils font très-déliçats au commencement, & il est absolument nécessaire de leur donner d'abord une nourriture abondante, pour en faire des plantes vigoureuses ; car si une fois ils se rabougrissent, aucun art ne peut leur rendre une forme plus avantageuse. Par conséquent ce n'est pas tout de faire venir un grand nombre de plants, chose dont un jardinier médiocre vient à bout aisément, il faut que ces plants soient beaux & sains, ce qui ne peut s'obtenir sans quelque science & quelque attention.

Ayant ainsi préparé le sol dans une situation où vos plants seront à l'abri & exposés seulement au soleil levant, placez dessus un chassis de couche chaude, & mettez dedans sept à huit pouces de terreau, dans lequel vous semerez les graines au commencement de mars, à environ un pied de distance les unes des autres : quinze jours après les avoir semées, si le tems est sec, arrosez-les légèrement, & continuez ainsi tous les deux jours au soir, tant que la sécheresse durera. En six semaines, les plants sortiront de terre ; alors, si vous craignez de la gelée pour la nuit, couvrez les le soir d'une natte, que vous ôterez quand le soleil dissipera la gelée. Après cette époque, le tems étant doux & sec, il faut continuer d'arroser régulièrement quoique légèrement ; il sera bon de le faire tous les matins, avant que la gelée soit dissipée, ce qui rendra l'arrosement du soir plus profitable.

Ces cedres, durant la première année, sont d'une hauteur remarquable ; leurs tiges sont minces & courbées par la pesanteur de leurs têtes ; ils ont les racines perpendiculaires avec peu de fibres, quoique d'abord ces racines pénètrent moins avant dans la terre que celles d'aucune autre plante que je connoisse, de manière que j'ai vu un grand nombre de ces plants entièrement déracinés par les pluies, même dans les mois d'été. Pour prévenir cet accident, entassez du terreau autour de leurs tiges, à mesure qu'ils avanceront dans leur crue, & par-là vous leur donnerez plus de force. Ils n'exigent pas pour cette époque d'autre soin ultérieur que de les couvrir avec une natte dans les pluies violentes ou dans la gelée.

Le printems suivant, préparez un autre terrain de la même manière, & donnez à votre mélange douze ou quatorze pouces de profondeur. Coupez avec un couteau bien affilé les pointes des racines perpendiculaires de vos plants, tenez-les une demi-heure plongées dans un vase rempli d'eau & de terre mêlés de manière qu'il s'en attache une quantité considérable à ces racines ; alors plantez les à dix pouces de profondeur, & à un pied de distance les unes des autres. Si vous jetez une natte sur ces plants, durant la chaleur du jour, jusqu'à ce qu'ils aient repris racine, & qu'ils commencent à pousser des feuilles, vous accélérerez beaucoup leur crue, & il faudra faire la même chose l'hiver suivant dans tous les mauvais tems. Il fera aussi nécessaire le premier été



d'amaſſier un peu de terre autour des tiges des plants , & de les arroſer légèrement & fréquemment dans le tems de leur crue. Le printemps d'après les cedres ſeront hors de danger , les nattes deviendront inutiles , & il ne faudra plus déſormais que les ſoins de la culture ordinaire.

Au bout de trois ans , ces plants ſeront aſſez forts pour être transportés dans une pépiniere commune , & dans un ſol & une ſituation ordinaires ; il faudra les tranſplanter au commencement d'avril , en les plaçant ſur des lignes de deux pieds & demi de diſtance , & en les écartant dans ces lignes de quatorze ou ſeize pouces. Pour cétte tranſplantation , coupez , comme ci devant , les bouts des racines perpendiculaires , rognez aſſi modérément les plus petites fibres ; par ce moyen les plants pouſſeront un grand nombre de nouvelles racines , & ſeront plus affermis dans la terre où ils croîtront. Il ſera néceſſaire de les tremper comme on a déjà fait , de les arroſer en les plantant , & de continuer ainſi tous les quatre ou cinq jours au ſoir , pendant fix ſemaines , ſi le tems eſt ſec ; vous les laifferez deux ans dans cett place , & au bout de ce tems , vous les tranſplanterez dans les endroits où vous voudrez qu'ils reſtent. Si cependant vous deſirez les faire groſſir davantage , vous pourrez les tranſplanter encore une fois dans un autre terrain , les y placer à trois pieds de diſtance les uns des autres , ſur des lignes écartées de cinq pieds , & les y laiffer trois ans , & ils reprendront enſuite aſſi-bien que les plus jeunes plants , en les arroſant à propos.

Je recommande cette culture, comme la meilleure, aux particuliers qui n'ont qu'à transplanter leurs plants de l'endroit où ils les ont élevés dans les champs voisins ; mais les jardiniers à pépinières, qui envoient souvent leurs plants à de grandes distances, doivent en planter une partie, au bout de trois ans de crue, dans des pots de neuf pouces de diamètre ; après les y avoir gardés trois ans, ils peuvent les en tirer, avec toute la terre qui les entoure, & les envoyer ainsi enveloppés dans un morceau de natte, au bout de la Grande-Bretagne ; ils se transporteront de cette manière sans danger, & pourront rester plusieurs mois en cet état sans en souffrir.

Quand les plants commencent à croître librement, le jet principal de la tige incline généralement d'un côté ; pour remédier à cet inconvénient, il faut donner un appui à chaque tige, & l'attacher fortement jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à une hauteur considérable, autrement les branches qui s'étendent naturellement beaucoup, empêcheroient leur crue.

A quelque hauteur que vous vouliez élaguer le tronc de ces cèdres ( hauteur qui ne doit jamais être considérable, car leur principale beauté consiste à étaler des rameaux majestueux & un feuillage verdoyant près de la surface de la terre ) coupez leurs branches quand elles sont encore jeunes & tendres, car aucun arbre ne se ressent comme le cèdre, de la coupe du vieux bois. M. Miller, dans son dictionnaire du jardinier, rapporte que de quatre arbres,

deux ayant été ainsi mutilés pour donner passage au soleil dans un cabinet de verdure, souffrirent tellement de cette opération, que dans quarante ans de crue, ils ne parvinrent guere qu'à la moitié de la hauteur des deux autres. J'ai eu occasion de faire moi-même l'observation semblable.

Quoique ces arbres, quand ils sont jeunes, exigent toute la culture & toutes les attentions que j'ai indiquées, pour devenir beaux & vigoureux, cependant quand ils ont atteint l'âge de cinq ou six ans, ils endurent mieux que toutes les autres plantes les tems les plus rigoureux, & ils croissent dans les terrains les plus arides, les plus beaux que nous connoissons, étant dans les lieux les plus froids & les plus découverts, où ils sont chargés de neige une grande partie de l'année; ainsi on ne peut douter qu'ils ne puissent être d'un grand profit, & servir d'un grand ornement dans la Grande-Bretagne.

On propage aisément les cedres blancs & rouges de la Virginie, en semant leurs graines dans le printems, sur des couches d'une terre molle & légère, exposées seulement au soleil levant, & garanties par des arbres, des haies ou des palissades. Ces graines restent un an dans la terre avant que les tiges paroissent; durant ce tems, il faut avoir soin de nettoyer les couches, & empêcher que la surface ne se resserre; il sera nécessaire, en cas d'extrême sécheresse, d'arroser de tems en tems légèrement, pour conserver la vigueur des graines;

### 334 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

car j'en ai vu beaucoup périr dans un été sec, & les autres pousser au printemps des tiges foibles, tardives & irrégulières. Comme ces plants font peu de progrès la première année, il faut les laisser deux ans dans l'endroit où on les a semés ; mais il faut les arroser fréquemment pendant l'été, & dans l'automne, travailler la surface des couches, comme on doit le faire pour les autres plants. Le printemps suivant, transplantez les dans un autre terrain bien garanti, & de la même qualité que celui où vous les avez semés ; placez-les sur des lignes écartées de dix-huit pouces, & à une distance de neuf ou dix pouces sur la même ligne ; donnez-leur la même culture qu'on donne aux autres plants d'arbres toujours verts du même âge, & laissez-les là deux ans. Ensuite transportez-les dans un autre endroit de la pépinière, dans un sol & une situation ordinaires, après avoir coupé le bout de leurs racines, & les branches superflues ou mal placées, & placez-les sur des lignes écartées de trois pieds & demi, & à une distance de deux pieds sur la même ligne. Arrosez les en les transplantant, & continuez ensuite de les arroser fréquemment dans les tems secs, jusqu'à ce que la moitié de l'été soit passée, avec la précaution de bien nettoyer le terrain. Laissez-les trois ans dans cet endroit, & ensuite transportez-les dans le lieu où vous voudrez qu'ils restent.

Je conseille aux jardiniers à pépinières, de mettre dans des pots quelques cedres de cette

espece , comme des cedres du Liban , pour les envoyer à une grande distance ; on peut les mêler avec des myrtes , des fleurs annuelles , & d'autres plantes en pots , pour orner les bords d'un parterre ou d'une cour.

Le genevrier Suédois exige la même culture & les mêmes soins que le cedre blanc & rouge.

Le cedre des Bermudes est plus délicat , & plus lent à croître quand il est jeune que les autres especes dont je viens de parler ; on réparera une partie de ce désavantage , en semant la graine de cet arbre dans des pots qu'on mettra à l'ombre dans les mois d'été , & sous un chassis dans l'hiver. Le printems suivant , quand les semences commencent à végéter , enfoncez les pots dans une couche chaude d'une température modérée , & laissez-les ainsi jusqu'au mois de juillet ; par ce moyen vos plants profiteront davantage en une seule saison , qu'ils ne feroient en deux dans leur état naturel. Le printems suivant , plantez-les dans des pots de deux liards (*half penny pots*) & tenez-les encore enfoncés dans une couche chaude jusqu'au mois de juillet ; le printems d'après , plantez-les dans des pots d'un sou , & les y laissez deux ans ; au bout de ce tems , vous pourrez les transplanter dans des pots de deux sous , ou dans quelque endroit de votre pepiniere bien à l'abri , & quand ils y auront resté trois ans , ils pourront résister à nos hivers les plus rigoureux. Quoique ce procédé paroisse long & pénible , ce n'est cependant qu'une bagatelle pour

### 336 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

un bon jardinier , & d'ailleurs le cedre des Bermudes est une plante si belle & si élégante, qu'elle mérite bien qu'on se donne quelques peines pour la faire croître & la porter à sa perfection.

Les deux cedres de Virginie , & le genévrier Suédois peuvent se propager par boutures , & j'ai eu par ce moyen beaucoup d'arbres très-beaux. Cette opération peut se faire au commencement d'avril ou à la fin d'août ; elle m'a très-bien réussi dans cette dernière saison. Après vous être pourvu de branches d'un ou deux ans , fendez-les vers les nœuds , en y laissant un nœud de vieux bois , & élaguez les feuilles & les rejettons de ces boutures , dans toute la longueur que vous devez plonger en terre , & qui doit être d'environ six pouces ; alors plantez-les sur des lignes écartées de dix-huit pouces , dans une terre riche & légère , & dans une situation où elles soient à l'ombre , & arrosez-les autant que la saison l'exigera. L'été suivant ayez soin de gratter légèrement la terre où vous les aurez déposés , & arrosez-les tous les trois ou quatre jours au soir dans les tems secs ; au second printems , elles auront poussé assez de racines pour pouvoir être transplantées dans la pépinière.

Le cedre des Bermudes peut aussi se propager par bouture , quoique moins aisément en plein air ; mais en mettant dix à douze boutures de cet arbre dans un pot d'un sol , & en tenant ce pot enfoncé dans une couche chaude , on leur fera très-bien prendre racine dans un été ;

si

si on les tire de ce pot le printems suivant, qu'on les mette dans des pots séparés de la même grandeur, & qu'on tienne ceux-ci enfoncés durant l'été dans une couche chaude, on aura des plants plus beaux que ceux qu'on fait venir de graine ne le sont au bout de quatre ans.

Il y a différentes autres especes de cedre ; mais les regles que je viens de donner suffisent pour diriger la culture de toutes ; il faut observer seulement que les graines ou les plants qu'on apporte des pays chauds, demandent plus de soins & d'attention que celles qui viennent de climats plus rigoureux.

Dans la culture de tous les cedres , aussi bien que de celui du Liban , il faut avoir pour regle invariable de les élaguer pour leur donner la forme qui leur convient , lorsqu'ils sont encore jeunes , car si vous attendez pour cela qu'ils soient vieux & forts en bois , il se fera dans les tems chauds une telle effusion de seve , qu'ils tomberont en langueur , s'ils n'en meurent pas.

Il n'y a peut-être pas d'arbres qui réussissent dans des terrains plus différens , & dans des climats plus opposés que les cedres ; ils s'accoutument de tous les extrêmes , de l'humidité des Barbades , de la chaleur des Bermudes , du froid de la Nouvelle-Angleterre , des marais de l'Amérique & des montagnes de l'Asie. Nous en avons maintenant beaucoup qui prospèrent dans la Grande-Bretagne , & la beauté extraordinaire de ces arbres , la valeur de leur

bois, tout enfin nous engage à en rendre les plantations plus générales.

( *Universal Magazine.* )

### III.

*MANIERE d'élever, de nourrir les dindonneaux ;  
& de les préserver des maladies ordinaires. (\*)*

Il n'est guere d'oiseaux qu'il faille élever plus délicatement ni qui demandent plus de soin que les dindons. Le froid étant leur ennemi mortel, on les met, dès qu'ils sont éclos, dans un lieu chaud, jusqu'à ce qu'ils soient devenus un peu forts ; on ne les laisse sortir avec la mere que quand il fait du soleil, & jamais quand on sera menacé de la pluie ; car si la chaleur les fortifie, le moindre froid les morfond, & la pluie les fait mourir. La moindre faim leur est aussi fatale. Pour l'éviter, on doit leur donner souvent à manger & à boire, car ils sont très-gourmands ; & si on les laisse souffrir la faim, ils tombent dans une langueur qui les fait périr.

*Pour trente dindonneaux.* On leur donne d'abord pour nourriture des feuilles d'orties cuites, qu'on hache bien menues avec quatre jaunes d'œufs durs, mêlés avec une bonne poignée de regré de froment, pendant dix à douze jours ; ensuite on leur fait prendre un remede

---

(\*) Voyez le dernier journal, page 334.



qui les préserve de la *figere* & des *ourles*, deux maladies auxquelles ils sont sujets. Ce remede est composé de quatre poignées de feuilles d'orties & de deux de fenouil, qu'on fait cuire ensemble pour les hacher bien menues, avec cinq jaunes d'œufs durcis, trois bonnes poignées de regré de froment, un demi quart de poudre à tirer & d'une demi-once de fleur de soufre. On leur donne de cette nourriture pendant huit à neuf matins de suite, à jeûn, observant de supprimer la fleur de soufre après trois ou quatre jours, pour éviter la trop grande avidité que cela leur occasionneroit, qui pourroit même leur causer la mort. On leur donnera néanmoins à manger souvent dans le cours de la journée de la pâtée ordinaire, dans laquelle il n'y aura pas de ce remede.

A mesure que ces oiseaux croissent, on les nourrit d'orties cuites, hachées grossièrement, & mêlées seulement avec du son.

Dans le tems où ils mettent le rouge sous le col, ils sont le plus sujets à mourir. Pour prévenir ou pour guérir les maladies qui peuvent alors les attaquer, il faut renouveler le remede tel qu'il est indiqué ci-dessus : on le leur fera prendre pendant cinq à six matins à jeûn observant néanmoins de supprimer la fleur de soufre après le premier jour.

Ceux qui ont suivi ce traitement n'ont jamais perdu aucun dindonnau.

( *Gazette d'agriculture, commerce, arts & finances.* )

## I V.

*INVENTION d'un barométrographe.*

Cet instrument , d'une précision singuliere dans ses effets , non-seulement *mesure* comme les *barometres* , les changemens qui arrivent dans la pesanteur de l'air , mais il les *écrit* ; c'est-à-dire , qu'il en tient note pour tous les instans du jour & de la nuit , pendant une semaine entiere ; au bout de laquelle il faut effacer les lignes qu'il a tracées , de peur de confusion. Au moyen de cet instrument , l'observateur est dispensé de faire des expériences ; il les trouve toutes faites , & avec une exactitude dont il n'est pas possible d'approcher avec le barometre ordinaire le plus parfait. Son auteur est M. Changeux , à qui le public doit le *Traité des extrêmes* , la *Bibliothèque grammaticale* , & plusieurs morceaux de physique & de météorologie.

La piece qui sert de base à cette machine est une pendule qui fait mouvoir , par le moyen de la roue de poids , un grand cadran d'ébene sur son centre. Sur ce cadran sont tracés des cercles concentriques distans entr'eux d'une ligne. La zone d'ébene , sur laquelle sont tracées ces lignes , est de deux pouces & demi de largeur. Le cadran a à-peu-près un pied de diametre , & fait révolution entiere en une semaine. Il est partagé en sept portions , par autant de rayons. Chacune de ces portions porte à sa circonfé-

rence les vingt-quatre heures du jour qu'elle représente. Un barometre, dont les variations se font par en-bas, comme les barometres à cadran, est attaché derriere le cadran d'ébene; sans le toucher. Sur la surface du mercure est un *plongeur*, ou une petite bouteille de verre, qui a une longue queue, laquelle s'adapte à une tige de cuivre qui porte un crayon. Ce crayon vient toucher le cadran d'ébene; & comme il suit les mouvemens du mercure sur lequel il nage, il se meut perpendiculairement, c'est-à-dire, de haut-en-bas, sur ce même cadran, tandis que celui-ci tourne sous le crayon. On voit que ce crayon se trouve toujours au-dessus de l'heure; & qu'il tient lieu d'une aiguille qui se mouveroit sur un cadran immobile.

Il falloit faire tracer le crayon ( qui est de craie pure, ) sans diminuer la force & la sensibilité du mercure, qui est la puissance. On sent que pour peu qu'il y eût de frottemens dans une machine de cette espece, elle seroit infidelle. L'espece d'impossibilité où l'on croyoit être de rendre nuls ces frottemens, a dégoûté plusieurs artistes qui ont tous échoué dans leurs tentatives. M. *Changeux*, par le moyen d'une bascule, qui fait d'instans en instans appuyer le crayon du plongeur sur le cadran. & qui rend incessamment ce même crayon & le plongeur parfaitement libres, est parvenu à son but. La solidité, la forme agréable de cet instrument ne laissent rien à desirer. Il est d'ailleurs d'une construction simple, facile & peu dis-

pendieuse. M. Changeux se fait un plaisir de montrer aux amateurs de physique , son barométrographe , & les projets de ses autres machines météorographiques ; il se propose même de les déposer chez un artiste , & de donner avis au public des heures où on pourra les voir.

( *Journal de littérature, des sciences & des arts.* )

## V.

*MONTRES perfectionnées , & nouveaux carillons du sieur Sarton , horloger-mécanicien à Liege.*

Cet habile mécanicien , exécute des montres qui se remontent d'elles-mêmes , par le seul mouvement qu'elles reçoivent en les portant. L'académie royale des sciences de Paris , après avoir fait l'examen d'une de ces montres , a reconnu que l'artiste avoit remédié aux défauts qui se trouvent ordinairement dans celles de ce genre ; surtout, en ce que, par une construction particulière, les montres du sieur Sarton , ne sont pas plus exposées aux variations que les bonnes montres ordinaires. En conséquence , l'académie a délivré à l'artiste , le 23 décembre de l'année dernière , une approbation conçue dans les termes les plus flatteurs.

Les carillons que cet artiste annonce au public , sont d'un genre absolument nouveau. Ils exécutent , à deux parties , des airs très-variés , de 72 mesures , & dans lesquels les *forte-piano*

sont rendus avec autant de délicatesse que de précision. Il y a , à chaque timbre , des sourdines que l'on fait agir à volonté pour rompre & adoucir les vibrations des sons. Au moyen de cette mécanique , très-ingénieuse , les timbres produisent , en quelque sorte , les mêmes effets que la flûte & le clavecin.

Les personnes qui desireroient se procurer de ses carillons , ou quelqu'autre objet relatif aux talens du sieur Sarton , pourront s'adresser à cet artiste , au bas du pont-d'isle , à Liege.



---

---

TRAITS DE BIENFAISANCE,  
DE PATRIOTISME, DE COURAGE,  
DE JUSTICE ET D'HUMANITÉ.

---

---

## I.

*DE Vienne, le 10 juin.*

**A**VANT que les régimens qui étoient à Prague, retournassent dans leurs quartiers, l'empereur leur a ordonné de tenir des assemblées militaires, pour rédiger par écrit les belles actions qui ont été faites dans chaque corps; ces rapports doivent être envoyés à S. M. I. qui se propose de récompenser honorablement les officiers & les soldats qui ont bien mérité de la patrie. Rien n'est plus propre, sans doute, à encourager & à entretenir l'émulation dans tous les grades. Il seroit digne de ce siècle éclairé qu'on imitât par-tout cet exemple; les personnes qui seroient dans les rangs inférieurs, sûres de participer à la gloire & aux honneurs rassemblés uniquement sur la tête des généraux, auroient les motifs les plus pressans de se distinguer, par l'espérance d'être remarquées quand elles formeroient les rayons de l'auréole qui entoure la tête du général victorieux.

( *Mercur de France.* )

## I I.

On lit avec attendrissement l'extrait d'une lettre, que l'impératrice-reine a écrite, le 2<sup>e</sup> du mois de juin, au duc Ferdinand de Brunswick. Elle lui marque avec quelle joie elle a appris, par le témoignage unanime tant des officiers prisonniers, que des habitans de Tropaup & de Jagerndorff, les preuves multipliées de bonté, d'humanité & de générosité que le prince héréditaire de Brunswick, & le prince Frédéric son frere, ont données pendant leur séjour dans ces villes. Elle prie en conséquence le duc Ferdinand, s'il n'y trouve point d'inconvénient, d'assurer les deux princes de sa reconnoissance, & des sentimens qu'une conduite aussi belle lui avoit inspirés pour leurs personnes. Cette lettre a dû être d'autant plus agréable au duc Ferdinand, que c'est sous lui que ses neveux ont appris, dans la dernière guerre, à allier les qualités de grand capitaine, à celles de l'homme & du citoyen.

## I I I.

*DE Paris, le 14 juillet.*

On peut juger de l'ardeur & de la joie dont sont animées les troupes Françaises qui vont s'embarquer, par l'empressement que témoignent les officiers de tout rang & de tout grade, de servir dans cette expédition. La lettre suivante

## 346 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

pourra donner une idée de cette disposition générale.

» SIRE , cinquante capitaines à la suite des régimens de V. M. , ne peuvent voir sans une peine extrême , que tandis qu'il va être permis à tous les officiers de vos troupes de signaler leur zele pour votre service & pour l'avantage de la patrie , ils seront condamnés à leur porter une généreuse , mais stérile envie , seront-ils moins heureux que le dernier de vos soldats ? Daignez , SIRE , accepter le foible secours qu'ils ont l'honneur de vous offrir , leur sang , leur vie ; ils les consacrent gratuitement à l'amour patriotique qui les embrase.

» Ils formeront , sous les ordres de tel officier-général qu'il vous plaira de nommer , une compagnie de volontaires ; loin d'eux sera banni tout luxe , tout appareil superflu , ils voudront mériter par leur subordination , par la régularité de leur conduite , par l'intrépidité de leurs efforts , l'honneur qu'ils supplient V. M. de leur accorder. Nous sommes , SIRE , &c. *signés*, le vicomte d'Osmond , le vicomte de Saint Hermine , le comte de Lamberty , le comte de Francieu , le baron de Gilliers de Pingareau , le chevalier de la Roche , le chevalier de Quimper , le baron de Renon , le baron de Trevels , le comte du Tronchet , le comte de Fontay , le comte d'Aché , le marquis de Gouvernet , le chevalier de Rose , le comte de Traci , le chevalier de Guin de Montagnac , de la Buffiere , le chevalier de Fontenay , le baron de Tessé , le comte de Lugné , le chevalier de Saint-Roman , le marquis de Turpin , le comte de la Tour , le vicomte de Menoux , le chevalier de Menoux. »



Plusieurs autres capitaines se sont joints depuis à ceux dont on vient de lire les noms ; ils étoient au nombre de 100 ; S. M. a loué le dévouement de ces jeunes officiers , & leur a répondu qu'elle ne pouvoit accepter leurs offres dans la circonstance présente ; mais qu'elle se souviendrait dans toutes les occasions du zèle qui les avoit inspirés , & qu'elle le récompenseroit.

## I V.

L'affaire du Sr. Haldin , auteur de réflexions hardies au sujet des brasseries royales d'eau-de-vie en Suede , est devenue plus sérieuse qu'on ne le croyoit. Le tribunal ordinaire de justice ne l'avoit condamné qu'à 3 semaines de prison au pain & à l'eau ; mais le sénat ayant évoqué ce procès , a déclaré le Sr. Haldin criminel de lèse-majesté , & l'a condamné , à la pluralité de 4 voix contre 3 , à avoir la tête tranchée. Gustave III , qui a déjà donné tant de preuves de clémence , n'a point confirmé cette sentence. S. M. a fait plus , car elle a remis au Sr. Haldin la peine d'emprisonnement au pain & à l'eau. La défense mâle & courageuse que le Sr. Haldin a faite par écrit , étoit bien propre à faire quelque impression sur un monarque qui a l'ame trop élevée pour ne pas estimer la fermeté d'un citoyen libre , & les talens de l'esprit , même dans ses ennemis. La nation suédoise applaudit à ce nouvel acte de clémence , qui contribuera plus à appaiser les murmures dont l'écrit du Sr. Haldin étoit l'in-

### 348 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

terprete que si le roi eût déployé toute la sévérité des loix. L'éditeur & l'imprimeur ont aussi été relâchés, après avoir subi le court emprisonnement auquel la cour de justice les avoit condamnés.

( *Journal encyclopédique.* )

#### V.

L'empereur & le roi de Prusse semblent s'être disputé l'avantage de récompenser dans leurs armées les actions de valeur & de prudence. Lorsque les troupes impériales défilèrent le 9 mai dans les environs d'Auffig, elles passèrent par un endroit où, l'automne dernière, il y avoit eu une vive rencontre au désavantage des Prussiens. Le caporal d'Assovich, qui s'y étoit distingué, reçut, sur le lieu même où il avoit donné des marques de sa valeur, une médaille d'or de 200 florins, qui lui fut remise de la part de l'empereur, & les autres soldats reçurent des récompenses pécuniaires. On voit d'un côté de cette médaille le buste de Joseph II, & de l'autre le globe, avec une épée & une bêche en sautoir.

Le roi de Prusse a envoyé à M. de Terzi, par un aide-de-camp, une tabatière d'or émaillée, comme une marque de la satisfaction de ce monarque à l'égard de la conduite que ce général Autrichien a tenue pendant qu'il commandoit dans le comté de Glatz. C'est bien-là reconnoître & récompenser le mérite, même dans la personne de ses ennemis.

## V I.

La guerre n'a point dérangé long-tems les projets bienfaisans de Frédéric II. S. M. vient d'assigner , ainsi qu'elle l'a toujours fait en tems de paix , 100 mille rixdhallers destinés à élever de nouveaux édifices à Potzdam , & une pareille somme pour l'embellissement de Berlin. Le même souverain consacre aussi un million d'écus pour former quelques colonies dans ses états , pour défricher les terres incultes , dessécher des marais , &c.

## V I I.

Le 4 du mois de mai dernier , l'évêque de Carthagene a baptisé , confirmé & communiqué dans cette même ville , avec toute la solennité possible , John Maetanel , Anglois Quaker , âgé de 30 ans , & né dans la Caroline. Le prélat a non-seulement fait tous les frais de l'instruction de ce cathécumene , mais il lui a encore assuré une pension viagere de 750 livres. Parmi les assistans à cette cérémonie , on distinguoit un vieillard , nommé Vincent Saragoze , âgé de 110 ans , qui jouit de la meilleure santé , & qui est logé & nourri aux dépens de l'évêque de Carthagene.

## V I I I.

Le service de mer fait d'autant plus souvent naître les occasions de se distinguer , qu'il offre

## 350 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

plus de dangers à surmonter. M. Pignol de Rocreufe vient d'en donner une nouvelle preuve. Cet officier , qui étoit parti de Brest le 3 mai dernier , sur le navire les *Trois Henriettes*, de la Rochelle , avec 200 hommes de recrues , qu'il devoit conduire dans les colonies , sous le convoi de M. de la Motte-Piquet , alloit mouiller en rade de l'isle d'Aix , lorsque dans la nuit du 4 au 5 , le navire fut jetté dans le pertuis d'Antioche , détroit entre l'isle de Ré au nord , & celle d'Oléron au midi ; l'équipage y perdit aussi-tôt tout espoir de salut , & passa la plus cruelle nuit , pendant laquelle les lames de la mer enleverent plusieurs soldats. Le jeune sous-lieutenant conserva lui seul assez de sang-froid pour en imposer aux mouvemens de désespoir qui agitoient toute la recrue , ainsi que les matelots ; & à la pointe du jour , appercevant une chaloupe de pilote , mouillée au large , il osa , malgré les brisans & la houle des flots , se jeter à la nage pour aller s'en emparer : 168 hommes de sa troupe , encore vivans , durent la vie à cette chaloupe , qu'il ramena à travers les plus grands dangers. Sur le compte que M. le prince de Montbarey a rendu au roi de cette action , S. M. a accordé à cet officier une commission de capitaine , & deux mille écus de gratification. Les habitans de l'isle d'Oléron l'avoient reçu avec le respect qu'inspire un bienfaiteur de l'humanité ; & l'on ne doit pas oublier le trait de sensibilité généreuse de la compagnie des chasseurs du régiment d'Enghien , détachée près du rivage où aborda la chaloupe.

Les soldats, qui dans le naufrage avoient perdu tout ce qu'ils avoient, trouverent chez les officiers & les chasseurs, qui se dépouilloient à l'envi pour secourir ces infortunés, les secours qu'ils auroient pu attendre de leurs propres freres.



---

---

## A N E C D O T E S.

### S I N G U L A R I T É S.

---

---

## I.

**O**N ne se plaint pas moins à Constantinople qu'ailleurs, du luxe des femmes. Elles portent par-dessus leur vêtement ordinaire, une espèce de manteau appelé *jaka*, qui étoit fort court & fort simple autrefois : aujourd'hui il est prodigieusement allongé & embelli. Les dévotes y font broder des sentences de l'Alcoran ; d'autres, des devises galantes ; & le prix en a tellement augmenté, qu'un seul *jaka* coûte quelquefois 40 à 50 piastres. Il a été publié contre ce luxe immodéré, une ordonnance, à l'exécution de laquelle le grand-visir veille lui-même : il parcourt pour cet effet les rues de la capitale, & il fait couper toutes les queues de *jaka* qui excèdent la longueur prescrite par l'ordonnance. Comme ce retranchement se fait en public, toutes celles qui le subissent doivent être conduites en prison. Le grand-visir a poussé plus loin la sévérité : un tailleur convaincu de s'être prêté à la fantaisie d'une femme qui l'employoit, & qui vouloit avoir un long *jaka*,

a été par ses ordres condamné à être pendu. Cependant , à la priere d'un des principaux négocians , il lui a accordé sa grace ; mais comme elle ne lui a été annoncée qu'au moment où il alloit être attaché au gibet , la frayeur de la mort avoit fait une telle impression sur ce malheureux , qu'il n'en a pu profiter , & qu'il a expiré sur le champ.

## I L.

Pendant son séjour à Breslau , le roi de Prusse a désiré de voir un recteur , qui passe pour très-savant. Ce recteur a fait au roi un éloge pompeux des anciens ; en ajoutant que les auteurs modernes ne sont que des *gâte-métier* , mot qui en allemand a une énergie particulière. Le roi a beaucoup ri de cette naïveté , quoiqu'il soit par ses écrits au nombre des plus illustres modernes. Dans la même conversation , ce savant a témoigné fort sérieusement sa surprise au roi , de ce que sa majesté ignoroit qu'il venoit d'être élevé au grade de recteur ; le roi a répondu sur le même ton , qu'étant *étranger* à Breslau , cette ignorance étoit excusable , & méritoit l'indulgence de M. le recteur.

## I I I.

Un mari trouva sa femme qui étoit fort laide , couchée avec un homme , à qui il dit sans se fâcher : *Eh , Monsieur , vous n'y étiez pas obligé.*

## I V.

Un homme de condition étoit très-malade à une terre en Auvergne , éloignée de tout secours. On lui proposa d'envoyer chercher le médecin de Clermont. » C'est un médecin trop » considérable , dit-il , je n'en veux point ; qu'on » aille chercher le chirurgien du village , je » l'aime mieux , il n'aura peut-être pas la hardiesse de me tuer. «

## V.

Une femme de province avoit écrit à madame Cornuel pour la prier de lui chercher un précepteur qui eût telles..... telles qualités ; l'énumération ne finissoit pas ; elle écrivit une lettre très pressante. Madame Cornuel lui répondit : » Madame , j'ai cherché un précepteur tel que vous me le demandez , je ne » l'ai point encore trouvé ; mais le chercherai , » & je vous promets que dès que je l'aurai » trouvé , je l'épouserai. «





---

---

# BIBLIOGRAPHIE

## DE L'EUROPE.

---

---

### I T A L I E.

DISSERTAZIONE sulla battaglia, &c. *Dissertation sur la bataille que Marc-Aurele Antonin livra l'an 174, aux Quades & aux Peuples Germains, lue le 15 avril 1779, dans l'académie littéraire de Rimini, &c. par M. François Ferrari. In-8vo. Rimini, chez Nicolas Albertini.*

**I**L n'est personne qui n'ait entendu parler de cette fameuse légion fulminante, composée d'Arméniens Chrétiens, qui faisoit partie de l'armée de l'empereur Marc-Aurele, lorsque ce prince défit l'an 174, les Quades & les Marcomans, peuples de la Germanie, qui correspondent à-peu-près aux peuples modernes de la Bohême. Les historiens s'accordent à dire que les Romains s'étant engagés témérairement dans les montagnes de la Pannonie, se trouverent enveloppés de tous côtés par l'armée ennemie, beaucoup plus nombreuse que la leur, & furent près de périr de soif & de chaleur. Dans cette situation désespérée, le Ciel vint à leur secours, & tandis qu'il tomboit dans leur camp une pluie abondante qui les rafraîchissoit, un orage épouvantable, mêlé de grêle & de tonnerre, fondit

sur le camp des ennemis. Ce prodige qui fut regardé comme une faveur spéciale du Ciel, décida du sort de la guerre, & fit proclamer Marc-Aurele *Imperator*, pour la septième fois. Dion attribue cet événement aux enchantemens d'un certain Egyptien, nommé Arnuse; Jules Capitolin en fait honneur à la piété de Marc-Aurele, & il a été suivi à cet égard par l'orateur Thémistius, & le poète Claudien. La colonne Antonine, destinée à perpétuer la mémoire des exploits militaires de Marc-Aurele, dont elle contient les cendres, attribue cette victoire à *Jupiter Pluvius*, suivant le sens d'un emblème, que Baronius & Casali ont rapporté, & une médaille relative au même événement, conservée dans le cabinet du roi de France, & citée par Morelli, fait entendre qu'il arriva par le ministère de Mercure. Les Païens privés des lumières de la véritable religion qu'ils persécutaient, ne pouvoient faire intervenir dans ce prodige que leurs fausses divinités. Mais Apollinaire, évêque d'Hierapolis, un des apologistes de la religion chrétienne, dont les ouvrages se sont perdus, Eusebe, évêque de Césarée, & Tertullien, prêtre de Carthage, ont attribué ce même prodige au vrai Dieu, fléchi par les prières des soldats chrétiens, qui composaient la légion fulminante. Le cardinal Baronius, Noël-Alexandre, Fleuri & plusieurs autres écrivains célèbres ont été de ce sentiment, & Cellarius & Baudouin se sont occupés particulièrement d'éclaircir tout ce qui concerne cette fameuse légion. D'un autre côté, le P. Pagi & Tillemont ont trouvé de l'incertitude dans cette histoire, & ont soutenu que la croyance du prétendu miracle opéré en faveur de l'armée romaine, n'étoit fondée sur aucune preuve solide. C'est

leur opinion que soutient l'auteur de cette dissertation, où il fortifie leurs doutes par des réflexions très-judicieuses. Il fait voir que l'événement dont il s'agit, n'a rien de prodigieux, & qu'il est entièrement conforme à l'ordre de la nature, n'y ayant rien de si commun que de voir de la pluie, de la grêle & du tonnerre, après de longues sécheresses, & il conclut modestement, en disant qu'au moins la question reste indécise. Ce ménagement pour l'opinion commune, n'a pu faire trouver grace à l'auteur aux yeux des journalistes de Rome. Leurs réflexions critiques sont assez curieuses pour avoir place ici. *L'histoire de la légion fulminante*, disent-ils, étoit trop ancienne, consacrée par une trop longue croyance, & cet événement étoit trop éloigné de nous, pour qu'il en pût résulter aucun motif de haine, d'envie ou de scandale; elle ne pouvoit produire aucune de ces superstitions, qui sont les plus grands fléaux de la religion, & par conséquent on pouvoit laisser les Chrétiens sans risque dans leur opinion sur ce sujet. *L'orgueilleuse philosophie moderne* n'étoit déjà que trop occupée du soin d'attaquer tous les faits dont le christianisme naissant a tiré quelque éclat, sans qu'il s'élevât encore au milieu de nous un homme qui entreprît de détruire la croyance généralement accordée à un fait si célèbre dans les fastes de l'Église. Nous exhortons donc notre auteur à faire désormais un usage plus exemplaire & plus utile de ses talens.... Qu'il tienne pour certain qu'il n'y a que de petits esprits qui se fassent un mérite d'exercer leur critique sur des faits stériles & sur des opinions oiseuses. On croiroit d'après cela, que les journalistes de Rome n'ont jamais annoncé, du moins avec éloge, que des ouvrages vraiment importants par leur sujet; mais

### 358 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

malheureusement pour eux & pour nous , ceux qui ont eu la patience de feuilleter nos différens journaux , y ont vu bien des preuves du contraire , & nous sommes très-persuadés qu'ils auroient comblé de louanges , avec leur prodigalité ordinaire , l'auteur de cette dissertation , s'il avoit été de l'avis du cardinal Baronius. Quant aux reproches plus graves qu'ils lui font , ils paroissent aussi mal fondés , & très-mal adroits , nous oserions presque dire , indécons. Il sembleroit , à les entendre , qu'il est de l'intérêt de la religion , qu'on n'éclaircisse pas certains faits historiques. A Dieu ne plaise que nous imaginions jamais que la découverte d'une erreur , quelle qu'elle soit , puisse nuire en aucune façon à un système de vérité , & des alarmes si mal fondées , sont peut-être plus propres à favoriser le septicisme irreligieux , que les vaines déclamations des apôtres de l'incrédulité. Qu'importe après tout à la religion que Dieu ait opéré ou non un miracle en faveur de la légion fulminante ? Quel rapport ce fait isolé peut-il avoir avec les preuves solides qui établissent notre croyance ?

ORAZIONI del P. M. Lodovico Fenati , &c.

*Discours sacrés du P. M. Louis Fenati , mineur conventuel de l'ordre de St. François , dédiés au R. P. Joseph Ximenès , général de l'ordre des Carmes. In-8vo. Rome , de l'imprimerie de Jean Zempel.*

Ces discours sont des panégyriques de différens Saints. L'auteur a su éviter les défauts ordinaires des prédicateurs Italiens , dont les sermons ne sont guere que des déclamations prolixes , où le peu de substance qu'on y trouve ,

est comme étouffé sous un amas stérile de phrases harmonieuses. Il a peut-être un peu trop donné dans l'excès contraire ; il l'avoue lui-même , & il en dit la raison avec une franchise intéressante.

» On ne trouve , dit-il , dans mes discours ;  
 » aucune de ces graces qui éveillent des sensations douces dans l'ame des auditeurs & des  
 » lecteurs ; je suis rude , je l'avoue , dans ma  
 » maniere d'écrire , mon style est de fer , mais  
 » il est tel que je l'ai reçu de la nature , qui  
 » l'a pour ainsi dire pétri d'âpreté ; je n'ai jamais  
 » pu l'adoucir , parce que l'unique but que je me  
 » suis toujours proposé en composant , a été de  
 » traiter mon sujet avec la plus grande force  
 » de raisonnement , &c. «

Ceux que cette rudesse de style ne rebutera pas , seront bien dédommagés des graces qui manquent à ces discours , par le nerf qui y règne , & les bons esprits préféreront sans doute des plans bien ordonnés , des matieres distribuées avec une sage économie , des preuves bien enchainées , des pensées solides & frappantes rendues avec énergie , à des *Concetti* mélodieux.

(*Efemeridi di Roma.*)

GIUNONE placata , &c. *Junon appaisée , composition dramatique , par M. l'abbé Vincent Monti de Ferrare , à l'occasion du mariage de LL. EE. Don Philippe Caetani , prince de Teano , & Dona Elena des princes Albani. In-4to. Rome , 1779 , chez Casaletti.*

M. l'abbé Monti s'étoit déjà fait connoître avantageusement par des élégies , des odes anacréontiques & d'autres pieces fugitives , tous morceaux très-estimables dans leur genre. L'ou-

### 360 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

vrage que nous annonçons prouve qu'il peut aussi s'exercer avec succès dans la carrière dramatique. Il suppose que l'altière Junon se réconcilie avec Jupiter en faveur des soins que ce Dieu se donne pour rendre heureuse l'union des deux illustres époux. Cette fiction a peut-être quelque chose d'exagéré, & quand on a entendu parler la Junon d'Horace, prononçant sur les destins de Rome & de l'Univers, on a peine à se prêter à cette nouvelle supposition; mais ces sortes d'hyperboles sont en quelque sorte autorisées en Italie par l'usage immémorial de tous les poètes, & M. Monti a en sa faveur l'exemple de Métastase même, comme il le fait remarquer très-adroitement dans une jolie canzone qui précède sa piece.

( *Efemeridi di Roma.* )

**I**DEA dell'universo, &c. *Idée de l'univers, contenant l'histoire de la vie de l'homme, les éléments de cosmographie, le voyage extatique au monde planétaire, & l'histoire de la terre; par M. l'abbé Don Laurent Hervás. Tom. I. II. & III. In-4to. Cefene, 1779, & se trouve à Rome, chez Paul Giunchi.*

L'auteur de cet ouvrage est un de ces savans Espagnols qui se sont établis depuis quelque tems en Italie, & qui cultivent avec honneur la littérature de ce pays. Quand nous n'aurions pas nommé sa patrie, on auroit peut-être reconnu l'esprit national à ce *Voyage extatique* qui figure assez mal dans le titre d'un ouvrage philosophique où les extases sont tout au moins déplacées. Mais on fait qu'il ne faut point juger un livre sur le titre seul, & cet ouvrage ne ressemble pas plus aux révélations de Ste. Brigitte

Brigitte & de Ste. Catherine de Sienne que le *Pastor Fido* à un traité de morale. Il est composé sur le même plan que le *Speſtacle de la Nature*, livre autrefois ſi fameux, avec cette différence cependant que M. Hervàs a excluſ la forme de dialogue, qui lui a paru ſujette à trop d'inconvéniens. Du reſte M. Hervàs, à l'imitation de Pluche, s'eſt propoſé de rendre en quelque ſorte populaires les ſciences les plus utiles à l'homme, en les dégageant de tout ce qu'elles peuvent avoir d'abſtrait & de purement ſpéculatif; il ſe rapproche auſſi de l'auteur du *Speſtacle de la Nature*, par l'attention qu'il a de rappeler continuellement à ſon lecteur l'idée de l'être ſuprême, & de faire naître de la conſidération des merveilles qu'il a produites, des ſentimens d'admiration & de reconnoiſſance. Les trois premiers volumes que nous annonçons traitent de l'homme, & l'auteur en doit publier encore autant ſur le même ſujet. Il ſe propoſe non-ſeulement de ſuivre l'homme paſſé depuis l'inſtant où il eſt conçu dans le ſein de ſa mere, juſqu'au dernier inſtant de ſa vie, mais encore de l'accompagner au-delà de ce terme, d'examiner l'état de ſon ame dans l'autre vie, de revenir enſuite à ſa dépouille mortelle, & d'en faire une anatomie exacte, au moins par rapport aux fonctions de l'eſprit qui l'animoit. Nous allons expoſer en abrégé l'ordre dans lequel les matieres ſe ſuccedent dans ces trois premiers volumes. Le premier a pour objet la conception de l'homme, l'hiſtoire de ſa génération, tous ſes progrès dans l'état de fœtus, tous les accidens auxquels il eſt ſujet dans cet état, toutes les précautions que la mere doit prendre durant ſa groſſeſſe, &c. Enfin, l'homme naît & entre au nombre des vivans;

mais pendant plusieurs années il mène une vie plutôt animale que raisonnable, & il a besoin de tout. Cette seconde époque de la vie humaine forme l'objet du second livre, où l'auteur expose en détail & avec netteté tous les soins que les parens doivent prendre pour former le physique de leurs enfans, & préparer le développement de leur raison. Il y démontre l'obligation où sont les meres d'allaiter leurs enfans; il y fait voir l'origine des maladies qui affaiblissent l'enfance, & y prescrit les préservatifs & les remèdes reconnus pour les plus efficaces; il y indique la meilleure méthode d'enseigner à lire & à écrire aux enfans, &c. Dans le troisième livre, il prend l'homme à l'âge de sept ans, & le conduit jusqu'à l'âge de quatorze. Cette époque est peut-être la plus intéressante de toutes, & celle dont l'emploi bien ou mal entendu décide du reste de la vie. Après avoir dit quelque chose de l'éducation physique & des maladies des enfans de cet âge, M. Hervès passe à leur éducation morale, sur laquelle il s'étend beaucoup davantage, & il résout plusieurs questions relatives à ce sujet, comme celles-ci, si on doit user de châtimens avec les enfans, si l'éducation publique doit être préférée à l'éducation domestique, quels sont les exercices & les divertissemens les plus convenables pour cet âge, &c. Il n'oublie pas cette belle moitié du genre humain qui a tant d'influence sur l'autre, & il donne des préceptes fort judicieux pour l'éducation des filles. Ici se termine le premier volume. Le second est rempli par le quatrième livre de l'ouvrage, où l'auteur a réuni les deux époques de la puberté & de la jeunesse de l'homme qui s'étendent depuis quatorze ans jusqu'à vingt-huit, en procédant toujours de



sept ans en sept ans. L'auteur expose au commencement toutes les raisons solides qui durant cet intervalle de tems doivent empêcher un homme de se charger des embarras d'un ménage, & il fait voir que ces années précieuses doivent être employées à acquérir les sciences pour lesquelles l'homme est né. Il prend delà occasion de s'étendre sur la méthode de les étudier & de les parcourir toutes en partie, il indique le but où elles tendent, il marque leurs limites, & il fait connoître les meilleures sources où l'on peut puiser. Enfin le troisieme volume, qui comprend la premiere partie du cinquieme livre, a pour objet l'homme parvenu à cette époque où

*Conversis studiis ætas, animus que virilis  
Quærit opes & amicitias, inservit honori.*

L'homme entre alors dans une société plus étroite avec ses semblables, ses dangers se multiplient, ses inquiétudes s'accroissent, & il seroit à tout moment exposé à faire naufrage s'il n'étoit soutenu & guidé par la religion. C'est à cette époque que M. l'abbé Hervàs juge qu'il est à propos de l'armer du bouclier de la foi, & en conséquence il emploie une bonne partie de ce volume à établir avec beaucoup de solidité la divinité de notre sainte religion, & à démontrer les erreurs des différentes sectes qui se sont séparées de l'église catholique. Dans le reste du volume, il commence à considérer l'homme en société avec ses semblables, & à examiner les rapports particuliers qui dérivent de ce rapport général, comme ceux de souverain, de sujet, de ministre, de maître, de serviteur, de pere, de fils, &c. On ne peut que desirer

de voir bientôt paroître la suite de cet ouvrage intéressant.

(*Efemeridi di Roma.*)

DELLA valle Vulcanico-Marina di Roncà , &c.  
*Mémoire oritographique sur la vallée Volcanique-Marine de Roncà , dans le territoire de Vérone ; par M. l'abbé Fortis , &c. In-4to. avec des gravures. Venise , de l'imprimerie de Charles Palese ; & se trouve à Rome chez Grégoire Settari.*

Cet opuscule, digne de la réputation de son savant auteur, contient une description topographique très-exacte de la vallée de *Roncà*, de deux torrens qui y coulent, & de la montagne nommée *Calvarina*, amas de matieres volcaniques & marines, qui est dans le territoire de Vérone, à seize milles de distance de la ville de Vicence. Mais M. l'abbé Fortis ne s'est point borné à la description de la superficie des terrains, son principal objet a été de faire connoître leur organisation & leurs couches intérieures, & d'enrichir l'histoire-naturelle de nouvelles observations minéralogiques. Ces observations sont directement contraires au système soutenu par Leibnitz, dans sa protogée, d'une conflagration postérieure à l'inondation du globe, car les couches de la vallée de *Roncà* & de la montagne *Calvarina* offrent une disposition tout opposée, les signes de conflagration étant recouverts par les signes d'inondation. Ce mélange de matieres volcaniques & marines disposées par couches & étroitement unies entr'elles, est le premier phénomène qu'offrent les lieux décrits par M. l'abbé Fortis, phénomène que les savans qui se sont livrés avec le plus d'ardeur à ce genre de

recherches , ont rarement observé. Un autre phénomène non moins étonnant, ce sont des *cochleæ* trouvées dans la couche inférieure & horizontale du petit torrent nommé *Gavinello* , qui sont parfaitement semblables à celle de la Chine, que d'Argenville a fait dessiner (tab. IX. B.) Comment se fait-il qu'on trouve dans ce petit coin de l'Europe un crustacée qui n'existe plus aujourd'hui que dans l'océan Atlantique? M. l'abbé Fortis a trouvé aussi sur les colonnes basaltiques de la montagne *Calvarina* une couche épaisse d'un pied & demi, de terre grasse, argilleuse, noire, toute remplie de testacées marins pétrifiés, de formes très-variées & très-rares pour la plupart, ou même inconnus, entre lesquels il a distingué une variété de la *tour de la Chine* (*torricella Chinesse*) une conque sélé-niforme, décrite par Gualteri & par Adanson, dans son traité des testacées du Sénégal, & quatre camées, &c. *Cela me feroit soupçonner*, dit l'auteur, *que c'est dans le fond & sur les rivages des mers de l'Inde & de l'Afrique, qu'il faut chercher les modeles de toutes les autres pétrifications qu'offre la vallée de Roncà.*

(*Efemeridi di Roma.*)

DELLE ville , e de' più notabili monumenti antichi e novi, &c. *Nouvelles recherches sur les maisons de plaisance & les monumens les plus remarquables anciens & modernes de la ville & du territoire de Tivoli; par MM. Etienne Cabral & Fauste del Re, dédiées à S. E. le Cardinal Jean-Baptiste Rezzonico. In-8vo. Rome, 1779, chez Benoît Settari; & se trouve aussi à Tivoli au Temple de la Sibylle.*

Parmi les lieux charmans dont les environs de

Rome font embellis , Tivoli paroît tenir le premier rang , tant par les agrémens de sa situation , que par le grand nombre de monumens antiques qui s'y trouvent & qui y attirent journellement une foule d'étrangers. Rien n'est donc plus utile ni mieux entendu qu'un ouvrage qui épargnera à ceux-ci la peine & l'embarras des recherches , les mettra sur la voie , & servira de guide à leur curiosité. Cet ouvrage , très-bien exécuté par Messieurs Etienne Cabral & Fauste del Re , contient une description exacte de tout ce que Tivoli & ses environs offrent de plus curieux , en commençant par la ville même , & en finissant par les monumens épars dans la campagne. Les auteurs ne se sont point bornés à une nomenclature sèche & à des indications superficielles , ils sont entrés dans des détails très-instructifs , & même dans des discussions savantes , comme celle qui a pour objet la découverte de la maison de campagne d'Horace , & dans laquelle ils répondent très-bien aux raisons que M. l'abbé de Sanctis & M. l'abbé Chaupi ont alléguées contre l'opinion commune. Au reste , presque tout ce qui concerne les maisons de plaisance est extrait d'un livre d'Antoine del Re , devenu aujourd'hui fort rare , qui fait partie d'une histoire complète de Tivoli , conservée en manuscrit dans la bibliothèque Barberine , où elle fut transportée en 1632 par le cardinal François Barberini , gouverneur de Tivoli à cette époque.

( *Efemeridi di Roma.* )

UBALDI Cassina in Parmensi lyceo moralis philosophiæ regii professoris de morali disciplinâ humanæ societatis , libri duo. *In-8vo.* Parmæ , ex typographiâ regiâ.

Cet ouvrage est divisé en deux livres. Le

premier contient neuf chapitres , dans lesquels l'auteur prouve la nécessité de la vie sociale, & en examine les avantages, ainsi que les droits & les devoirs qui en résultent, ce qui lui donne occasion de parler de la condition de l'homme dans l'état de nature , de l'égalité primitive, de la morale & de l'équité primitives, &c. Le second livre contient huit chapitres qui traitent de l'ordre politique, des causes qui ont fait succéder ce nouvel ordre à l'ordre de la société naturelle, des fondemens sur lesquels les loix en sont établies, des devoirs des princes & des peuples, de la nécessité de la justice, de la tolérance, de la tempérance, de l'industrie, de l'amour du travail & de la gloire dans les gouvernemens, &c.

( *Efemeridi di Roma.* )

LE Canzoni con altri componimenti scelti, &c.

*Canzoni & autres pieces choisies de Charles Innocent Frugoni; tome III. in-8vo. Rome, 1779, chez Michel-Ange Barbiellini.*

M. l'abbé Marotti, éditeur des deux premiers tomes, n'a pas présidé à l'impression de celui-ci, que l'envie de faire un volume a fait emplir d'un tas de poésies fugitives, dont la plupart ne sont pas de l'abbé Frugoni, ou sont indignes de lui. Il y a cependant dans le nombre quelques pieces où l'on reconnoît la touche brillante & pittoresque de ce poète célèbre; telle est une piece à M. le Marquis Calcagnini sur sa convalescence: telle est une autre semblable à M. l'abbé de Condillac après sa petite-vérole, où l'auteur a su exprimer très-poétiquement les idées métaphysiques du philosophe qu'il célèbre. Ce volume est précédé d'une préface dans laquelle

### 368 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

le nouvel éditeur, qui est un jeune homme, en donnant de justes éloges à Frugoni, défend avec beaucoup de chaleur la poésie italienne, attaquée par M. Sherlock.

( *Efemeridi di Roma.* )

**NUOVO sistema fisico universale, &c. Nouveau système physique universel ;** par M. Ignace Gaione, de Casal dans le Montserrat. Ouvrage divisé en deux parties. In-4to. Naples, 1779.

Il se trouve de tems en tems des hommes qui avec autant de science précisément qu'il en faut, pour briller dans une these de college, se croient appelés par la providence à réformer toutes les idées reçues, & qui plaignant de bonne foi, cette pauvre raison humaine livrée aux erreurs des Copernic, des Galilée, des Newton & autres petits esprits, viennent lui offrir avec confiance le flambeau de leur lumineuse dialectique. Le mal est que ces apôtres sans mission prêchent le plus souvent dans le désert, & c'est ce qui trouble un peu l'extrême satisfaction où ils sont d'eux-mêmes : mais l'effet de cette petite mortification ne va pas jusqu'à déconcerter leur intrépide amour-propre, ils n'en conçoivent que plus de mépris & de pitié pour l'ignorance & l'aveuglement des hommes, & ils finissent par trouver tout simple que les ténèbres ne comprennent pas la lumière. M. Gaione se consolera sans doute par-là, de la maniere peu satisfaisante dont les journalistes de Rome annoncent son ouvrage, qui, selon eux, doit faire époque dans l'histoire des extravagances de l'esprit humain, comme ceux de Newton dans l'histoire des sciences. *Ce nouveau système physique universel* n'a rien de commun avec toutes les hy-

potheses vulgaires dont les auteurs se sont appuyés plus ou moins heureusement d'expériences & de calculs géométriques; ce sont des ressources de petits génies, dont M. Gaione s'est passé en homme vraiment supérieur; tout ce qu'il peut faire pour Newton, c'est d'admettre son attraction universelle agissant en raison inverse du quarré de la distance, & qu'on ne croie pas qu'il lui en ait beaucoup d'obligation, au contraire il le traite à cette occasion en écolier, & il prouve très-bien que c'est à lui qu'est dû tout l'honneur de la découverte. *Voilà, dit-il, la loi de l'attraction proposée timidement par Newton; il n'en a compris qu'une partie relativement au comment, & il n'en a rien compris du tout relativement au pourquoi; ce qui n'étoit pour les autres qu'une conséquence déduite tant bien que mal d'expériences inexactes, devient pour moi un principe, & j'éleve au rang de cause, ce qui n'avoit été jusqu'à présent qu'un simple phénomène. Or voici le merveilleux raisonnement sur lequel est fondée cette merveilleuse découverte. Il y a trois qualités générales qui conviennent à toute matiere, qui lui conviennent toujours, lui conviennent partout & en sont inséparables, savoir, la multitude, le voisinage & la ressemblance. Mais la multitude, le voisinage & la ressemblance sont en métaphysique les principes constitutans de la sociabilité des êtres : la matiere a donc été créée pour s'affocier. Premier principe de l'attraction mutuelle des corps. La faculté de s'unir étant donnée aux corps en vertu des qualités finies de multitude, de voisinage & de ressemblance, leur attraction finie devoit être réglée en vertu & en raison de ces qualités; parce que, suivant les principes constitutifs de la matiere, elle devoit être ce que le créateur vouloit la constituer, autrement ces prin-*

### 370 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*cipes constitutifs devenoient inutiles ; donc il a dû être établi que les corps s'attireroient en raison composée de la multitude , du voisinage & de la ressemblance. Mais dans le cours de l'attraction le principe constitutif du voisinage a dû s'augmenter continuellement , & s'augmenter de sa propre valeur , car plus un corps est attiré , plus il s'avvoisine de celui qui l'attire , & plus il s'en avvoisine , plus il en est attiré. Ce principe constitutif se multiplie donc par lui-même dans son action , d'où enfin il résulte clairement que l'attraction doit être en raison composée de la masse & de la ressemblance & du quarré du voisinage. Par conséquent , suivant M. Gaione , la force de l'attraction est égale au produit de la masse par la ressemblance , divisé par le quarré de la distance , & en faisant la ressemblance égale à 1 , c'est-à-dire , en supposant que toute la matiere soit parfaitement semblable , cette force sera égale à la masse divisée par le quarré de la distance ; ainsi l'on voit que la formule de Newton n'est plus qu'un cas particulier de la formule de M. Gaione.*

Cet auteur expéditif procede avec le même succès , sur les loix du choc des corps qui ont tant exercé les géometres du siecle passé. Le principe fondamental *qu'à toute action correspond une égale réaction* , lui paroît digne de pitié , & il ne peut assez s'étonner que d'un principe si faux on ait déduit des conséquences si vraies. C'est encore à la *sociabilité* de la matiere qu'il faut recourir , & tout s'explique par une simple regle de compagnie. *Si deux négocians d'une même ville qui travaillent dans le même genre de commerce , font la convention de ne se préjudicier en rien l'un à l'autre , mais au contraire de rendre communs entre eux les profits & les pertes , quel que soit leur capital respectif , on voit d'abord que*



par cette convention les deux capitaux n'en forment plus qu'un, & que les profits ne formeront non plus qu'une seule somme. Ainsi la part que chacun d'eux aura dans les capitaux réglera celle qu'il devra avoir dans les profits, ou dans la somme des capitaux & des profits. Par exemple, que le capital du premier soit 2, & que celui du second soit 4, que le premier ait triplé son capital, & que le second ait sextuplé le sien, la somme des capitaux sera devenue 2. 3, plus 4. 6, ce qui fait 30, qui partagés proportionnellement entre les deux associés, donneront 10 au premier & 20 au second. Maintenant, continue M. Gaione, si vous divisez ce nombre 30 par la somme des deux capitaux primitifs 2 & 4, vous aurez pour quotient le nombre 5 qui exprimera dans quelle proportion les deux capitaux se seront accrus. Eh bien, il en est de même pour le choc des corps; multipliez la masse de chaque corps par sa vélocité, & divisez la somme des deux produits par celle des deux masses, le quotient exprimera la vélocité commune après le choc.

En voilà assez; nous ne finirions point si nous voulions rapporter toutes les idées nouvelles & extraordinaires que M. Gaione expose avec beaucoup d'assurance sur les centres de gravité, & de percussion, tout ce qu'il dit contre le calcul différentiel, &c. Nous nous contenterons d'observer que ce livre est un des plus curieux qui aient paru depuis longtemps.

(*Efemeridi di Roma.*)

ATTI o memorie degli uomini illustri in santità, &c. *Actes ou mémoires des personnages éminens en sainteté nés ou morts à Bologne, le tout recueilli & mis en ordre avec des notes & des éclaircissemens par M. Jean-Baptiste Belloni, ci-*

## 372 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*royen de Bologne, &c, vol. II. In-4to. Bologne, 1779, chez Lelio della Volpe, imprimeur de l'institut des sciences.*

Le premier volume a paru en 1773, & l'ouvrage entier en contiendra neuf. On trouve dans celui que nous annonçons, outre plusieurs articles très-bien faits de saints & de bienheureux, une *indice des églises & autres fondations pieuses de la ville & du diocèse de Bologne, composé l'an 1366*, qui est précédé d'une dissertation très-savante de notre auteur sur des objets relatifs.

(*Efemeridi di Roma.*)

PRATICA di agrimensura, &c. *Pratique d'arpentage, de stéréométrie & de gnomonique, dans laquelle on recommande l'usage d'un instrument qui est le plus simple & le plus sûr de tous ceux que les arpenteurs peuvent employer. Ouvrage dédié à Monseigneur Pignatelli, abbé Olivetain & archevêque de Capoue, par Don George Benedettoni, moine de la même congrégation. In-8vo. avec deux gravures. Lucques, chez François Bonfignori.*

L'instrument dont il s'agit dans le titre est le cercle ichnographique dont Gardner & Maclaurin ont parlé, & qui est connu de beaucoup d'ingénieurs & d'arpenteurs en Italie. Quant au corps de l'ouvrage, il est divisé en trois livres; le premier contient autant de géométrie que la pratique de l'arpentage en exige. Le second traite de la mesure des solides, & le troisième de la construction des cadrans solaires tant horizontaux que verticaux.

(*Novelle letterarie.*)

MEMORIE per servire alla storia del commercio,

S E P T E M B R E , 1779. 373

&c. *Mémoires pour servir à l'histoire du commerce de l'état de Milan , & en particulier de celui de la ville & de la province de Côme , recueillis & rédigés par M. Ange Pavese. In-8vo. Côme, de l'imprimerie de Staurenghi.*

Ce livre paroît être d'un homme très-versé dans les matieres économiques ; on y desireroit peut-être plus de méthode & un meilleur style ; mais l'auteur a en quelque sorte prévenu ce reproche , en donnant à son ouvrage le titre de *mémoires*, qui n'annonce qu'un amas de matériaux. Il exhorte vivement les habitans de Côme à faire fleurir de nouveau parmi eux le commerce des laines & des soies qui a fait autrefois la prospérité de leur ville , & il réfute avec beaucoup de force ceux qui ont prétendu que les fréquentes émigrations d'artisans qui ont lieu dans ce pays & dans le Milanois, sont très-avantageuses , parce que ces hommes laborieux revenant de tems en tems dans leur patrie, y rapportent l'argent qu'ils ont gagné ailleurs par leur travail. M. Pavese prouve très-bien que ce prétendu avantage est illusoire , & ne peut pas entrer en compensation avec les inconvéniens qui résultent de la dépopulation & du défaut de manufactures nationales.

( *Novelle letterarie.* )

LA vita militare politica e privata della nobile Zitella , &c. *Vie militaire , politique & privée de la noble demoiselle D'Eon , connue jusqu'à l'an 1772 sous le nom du chevalier D'Eon ; traduction du François de M. de la Fortelle, avec cette épigraphe. O quam te memorem , virgo ! Æneid. lib. I. In-8vo. Florence , 1779 , chez François Pisoni.*

### 374 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

L'original est bien connu. La traduction est précédée d'un sonnet Italien que voici :

Di te, D'Eon, che dir dovranno i fasti?  
 Già sotto il patrio, e sotto il ciel straniero  
 Splendesti in toga e in militar cimiero,  
 Or la gonna vestir par che ti basti?  
 De' due diversi aspetti in qual celasti  
 Sotto mentite fogge il sesso vero?  
 Se pria; natura in fatti, o cavaliero,  
 E non già tu nell' ammantarti errasti;  
 Se poi; perchè il viril treno ai dimesso,  
 Nè più la lingua, & la tua mano ai promta  
 Sulcampo, al trono a superar te stesso?  
 Ma poichè donna se', renderti conta  
 Fu d'uopo, a decorar l'imbelle sesso,  
 E ai neghittosi cittadin far onta,

C'est-à-dire : ô D'Eon, que dira de toi l'histoire? Autrefois ta patrie & les climats étrangers t'ont vue briller sous le casque des guerriers, maintenant tu parois te contenter des vêtemens d'un sexe timide! sous lequel de ces deux aspects as-tu caché ton véritable sexe? Si c'est sous le premier, la nature s'est trompée en te formant, illustre cavalier, & non pas toi en te déguisant; si c'est sous le second; pourquoi as-tu quitté les attributs de la force & du courage? Mais puisque tu es femme, il falloit bien te faire connoître pour servir d'ornement à un sexe foible, & faire honte aux habitans effeminés des villes.

( Nouvelle letterarie. )

DE' Monti Colonnari, &c. Mémoire sur les monts colonnaires, & d'autres phénomènes volcaniques; par S. E. M. le chevalier Jean Strange, résident pour sa M. B. au-

# S E P T E M B R E , 1779. 375

*près de la sérénissime république de Venise , membre de la société royale de Londres , de l'institut de Bologne , &c. In-4to. avec cette épigraphe : Naturalem causam quærimus , & assiduam , non raram , & fortuitam. Senec. nat. quæst. l. 2. c. 75 , Milan , 1778 , chez Joseph Marelli ; & se trouve à Florence , chez Carliari.*

A-peu-près dans le même tems que M. le chevalier Hamilton , envoyé d'Angleterre à la cour de Naples , faisoit ses observations sur les monts volcaniques de ce pays , & travailloit au bel ouvrage qu'il a publié dans ces dernières années , M. le chevalier Strange , autre ministre Anglois , s'occupoit des mêmes recherches sur les monts *colonnaires* & volcaniques de l'état de Venise ; & on peut dire que la géographie physique de l'Italie a de grandes obligations à ces deux illustres observateurs. M. Strange donne dans son ouvrage une description exacte des différens amas de colonnes naturelles , & des autres phénomènes volcaniques qui se trouvent dans le Véronois , le Vicentin & le territoire de Padoue ; le tout accompagné de réflexions très-intéressantes sur ces phénomènes , & de tables ichnographiques des objets analogues. Il promet de donner dans la suite un traité général des volcans éteints , ou au moins des monts *colonnaires*.

( *Novelle letterarie.* )

**MEDITAZIONI** sull'amor di Dio , &c. *Méditations sur l'amour de Dieu , par le P. Diegue Stella , de l'ordre des freres mineurs , mises en meilleur ordre par un prêtre du même ordre. In-8vo. Plaisance , chez Joseph Tedeschi.*

## 376 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Le pere Diegue Stella, Franciscain, Portugais, suivant quelques-uns, Espagnol, suivant d'autres, est compté au nombre des illustres écrivains ecclésiastiques, & des meilleurs orateurs & auteurs ascétiques du seizieme siecle, non-seulement par Wadding, par le continuateur de ses annales, & par les autres écrivains de l'ordre séraphique, mais encore par Noël Alexandre, par Graveson, par Moreri, par Possevin, &c. Il a fait quelques commentaires sur l'évangile de S. Luc qui sont écrits en latin & imprimés en deux volumes in-folio, avec un commentaire sur le pseaume 136. Les meilleures éditions de cet ouvrage & les plus correctes sont celles de Lyon, de l'an 1580, & d'Anvers de l'an 1584. Il a publié aussi en latin un opuscule intitulé, *de modo concionandi*, & en espagnol plusieurs livres de dévotion, entre lesquels on distingue celui-ci qui est très-édifiant.

( *Novelle letterarie.* )

## A N G L E T E R R E.

LONGINI omnia quæ extant græce & latine. Recensuit notasque suas atque animadversiones adjecit *Joannes Toupus*, accedunt emendationes *Davidis Ruynkenii*, &c. *Nouvelle édition grecque & latine de tout ce qui nous reste de Longin*, &c. In-4to. Oxford, & se trouve à Londres, chez Elmsly.

Malgré l'espece de discrédit où l'érudition paroît être tombée de nos jours, il se trouve encore des savans courageux qui consacrent leurs veilles à éclaircir les bons ouvrages de l'antiquité, & l'université d'Oxford se distingue sur-tout par les excellentes éditions qui sortent

journallement des presses de cette ville. Celle de Longin que nous annonçons , & dont on est redevable à M. Toup , n'est pas une des moins intéressantes ni des moins utiles ; & elle paroît très-supérieure à toutes celles qu'on a données jusqu'à présent de ce célèbre rhéteur. L'éditeur a consulté pour son travail plusieurs manuscrits , dont il a tiré un grand parti ; il a lu aussi avec attention les écrivains que Longin paroît avoir le plus étudiés , tels que Quintilien , Denis d'Halicarnasse & Plutarque , & cette lecture attentive lui a fourni des lumières très-heureuses pour la correction du texte de son auteur.

La version latine qu'on trouve dans cette édition , est celle du docteur Pearce ; non que cette version ait entièrement satisfait M. Toup , mais l'estime générale où elle est tenue , lui a fait en quelque sorte un devoir de la choisir. Au reste , par-tout où le docteur Pearce s'est écarté trop considérablement du véritable sens de Longin , l'éditeur a eu attention d'en avertir dans une note , & de donner une interprétation plus exacte.

On lira avec plaisir & avec fruit , une excellente dissertation sur la vie & les écrits de Longin , d'après le célèbre Schardam , ainsi qu'un grand nombre de remarques critiques dont le savant Ruhnken a enrichi cet ouvrage , & dans lesquelles il donne de nouvelles preuves de cette profonde connoissance du grec , pour laquelle il est si justement fameux.

Il y a dans le traité du sublime , une citation de cinq vers extravagans , qui a beaucoup embarrassé les commentateurs. Ils se sont perdus en conjectures , pour savoir de quel poète ces vers étoient tirés , ce qu'ils signifioient , & dans la bouche de qui le poète les avoit mis. *C'est*

### 378 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

*quelque Capanée qui parle*, dit Boileau, dans ses notes sur sa traduction de Longin. Dacier a prétendu que c'étoit Borée, & il a rencontré juste ; car M. Toup prouve par un manuscrit de *Jean Siceliota* sur *Hermogene*, que les vers en question sont un fragment d'Eschyle, & que ce sont des extravagances que Borée débite dans sa fureur, lorsqu'on lui a refusé Orythie. Dans le second de ces vers, M. Toup lit *μονον*, au lieu de *φολον* que lit Musgrave, & il entend le dernier vers *νυνδ'ε κεκραγα*, &c. comme Dacier. Avec tout cela, il est encore fort difficile de trouver à ces vers un sens satisfaisant, & l'extravagance & l'incohérence des idées y dominant davantage que l'enflure. Car que Borée furieux menace d'embraser une maison *d'un seul torrent de flammes entortillé* (\*) ce style, quoique très-enflé, est assez dans le caractère de la passion ; mais qu'après une menace aussi violente, il demande froidement : *ne viens-je pas de vous donner une belle musique ?* C'est un genre de folie qu'on ne peut rencontrer qu'aux petites maisons. Cependant un journaliste Anglois trouve ce passage *extrêmement naturel*.

Ce journaliste n'aime pas Longin, qu'il représente comme un rhéteur orgueilleux, & un déclamateur, moins jaloux d'instruire son lecteur, que de faire parade de son esprit, de ses connoissances & de son éloquence, accumulant les **métaphores** dans son style, & lorsqu'il cite quelque beau passage des auteurs anciens, cherchant toujours à rencherir sur eux par une affectation déplacée de belles pensées & d'expressions brillantes & énergiques. Ce reproche paroît être en

---

(\*) Traduction de Boileau.



contradiction avec le jugement de Dacier , qui , dans une courte préface qu'il a mise en tête de ses remarques sur la traduction de Boileau , loue celui-ci d'avoir pris *la naïveté & la simplicité du style didactique de cet excellent auteur*. Il est vrai aussi qu'il le loue *d'en avoir si bien attrapé le sublime qu'il fait valoir aussi heureusement que lui les figures dont il traite , & qu'il emploie en les expliquant* ; mais dans cette phrase même , il donne une idée avantageuse du style & de la manière de Longin. Quoique Dacier n'ait pas montré beaucoup de goût dans sa manière d'écrire , cependant la parfaite connoissance qu'il avoit des bons modèles , devoit lui en avoir donné assez pour discerner des défauts aussi apparens que ceux que le journaliste reproche à Longin. D'ailleurs , l'exemple dont le critique s'appuie , ne paroît pas heureusement choisi. Si Longin , dit-il , observe qu'Homere a dit de la discorde d'une manière sublime , *qu'elle a sa tête dans le Ciel & ses pieds sur la terre* , c'est qu'il s'imagine pouvoir rencherir sur cette pensée , & l'appliquer d'une manière encore plus sublime au génie d'Homere. Mais si ni la citation ni l'application ne sont exactement de Longin , que devient cette observation ? Voici ce que dit Boileau en répondant à Perraut qui avoit attaqué le même passage d'une autre manière. *La vérité est pourtant que ces paroles ne sont point de Longin , puisque c'est moi qui , à l'imitation de Gabriel de Petra , les lui ai en partie prêtées , le grec en cet endroit étant fort défectueux , & même le vers d'Homere n'y étant point rapporté*.

Le journaliste prétend que Longin a traité Euripide avec trop peu de respect dans tout le cours de son ouvrage. Ce reproche nous a portés à relire le traité du sublime , & nous avons

vu avec étonnement, qu'à l'exception d'un seul passage, où Longin dit qu'Euripide *est plus heureux dans l'arrangement de ses paroles, que dans le fond de ses pensées*, il ne parle de ce poëte, que du ton de l'estime & de l'admiration : c'est ainsi qu'après avoir cité un passage des fureurs d'Oreste dans Euripide, il ajoute : *le poëte en cet endroit ne voyoit pas les furies : cependant il en fait une image si naïve, qu'il les fait presque voir aux auditeurs, & véritablement je ne saurois pas bien dire si Euripide est aussi heureux à exprimer les autres passions ; mais pour ce qui regarde l'amour & la fureur, c'est à quoi il s'est attaché particulièrement, & il y a fort bien réussi. Et même en d'autres rencontres, il ne manque pas quelquefois de hardiesse à peindre les choses. Car bien que son esprit de lui-même ne soit pas porté au grand, il corrige son naturel & le force d'être tragique & relevé, principalement dans les grands sujets.* Dire d'un poëte qu'il excelle dans certaines parties, & que dans d'autres, quoiqu'il ne soit pas également bien servi par la nature, il réussit cependant quelquefois, est-ce en parler avec trop peu de respect ? Qu'y a-t-il dans ce jugement sur Euripide, qui ne soit confirmé par celui de toute l'antiquité & des critiques modernes ? Faut-il faire un crime à Longin d'avoir dit ce que tous les savans nous disent, qu'Euripide plus touchant & plus pathétique que Sophocle, n'en a ni le nerf, ni l'élévation ? Les éloges de Plutarque, & le traitement des Athéniens prisonniers en Sicile, ne changent rien à cette différence.

Longin a relevé avec quelque apparence de raison, dans l'exorde du panégyrique d'Isocrate, un passage où cet orateur, par un détail mal-adroit des avantages de l'éloquence, avertit en

quelque sorte ses auditeurs de se défier de ce qu'il va leur dire. Fénelon a adopté cette critique dans sa lettre à l'académie françoise. Mais le journaliste prétend que Longin a été injuste, & que Fénelon s'est trompé, & pour prouver la mauvaise foi de l'un & l'erreur de l'autre, il cite le commencement de l'exorde d'Isocrate, dont voici le précis. *D'autres orateurs ont déjà traité le même sujet ; mais j'espere le traiter d'une maniere différente & tout-à-fait neuve. La richesse & l'étendue de ce sujet donnent lieu d'y déployer toutes les ressources de l'éloquence. Quoique je me propose de faire usage des mêmes matériaux, que ceux qui m'ont précédé, mes observations n'auront rien de commun avec les leurs ; car l'éloquence peut représenter les mêmes objets sous des formes différentes, & les augmenter ou les diminuer à son gré ; jeter de l'ombre sur les parties brillantes, faire briller les parties obscures, donner les graces de la nouveauté aux choses les plus vieilles, & faire paroître vieilles celles qui sont nouvellement faites.* Le journaliste convient que ce début n'est pas absolument modeste, mais il demande si dans cet éloge de l'art, Isocrate a eu pour but de prévenir ses auditeurs de ne pas le croire, ou de les engager à prêter attention à un discours dont le sujet avoit été déjà traité infructueusement ? Il n'y a pas de réponse à cette question, car l'intention d'Isocrate est ici très-indifférente ; il s'agit de l'effet qu'il a dû produire, & on peut demander à tout homme de bonne foi, si dans le moment où on viendra de lui dire que l'éloquence à la propriété de faire paroître les choses tout autres qu'elles ne sont, il aura beaucoup de confiance aux belles phrases d'un orateur ? La critique de Longin est donc

très-juste, ainsi que celle de Fénélon, & il ne résulte de toutes celles du journaliste que la preuve complète d'une mauvaise humeur dont nous ne voyons pas le fondement.

Mais en voilà assez pour la défense de Longin qui n'a pas besoin de notre appui; revenons à son savant éditeur. Dans le nombre des remarques intéressantes dont il a enrichi son texte, il y en a une qui nous a particulièrement frappés, parce qu'elle est très-simple, & parce qu'elle offre un exemple de l'abus qu'on peut faire dans les matières de critique, des choses mêmes les meilleures & les plus nécessaires, de l'esprit & du goût. Cette remarque, par laquelle nous terminerons cet article, a pour objet la phrase suivante, où Longin décrit les merveilleux effets du sublime. *υψος δε πρὸς καιρῶς ἐξενεχθέντα τὰ πρᾶγματα δίκην σκηπτὸς πάντα διαφορῆσεν καὶ τὴν τε ῥητορὸς εὐδυσταροῦν ἐνδείξατο δύναμιν.* Le docteur Pearce trouve dans cette phrase une beauté admirable. Un autre écrivain, dit-il, auroit mis *διαφορεῖ* & *ενδεικνυται*, mais ces deux présens auroient en quelque sorte été froids & languissans, au lieu que Longin, en mettant les deux verbes à l'aoriste, a mis le sublime en action, & imité la rapidité de l'éclair qui a déjà disparu, pour ainsi dire, au moment où nous l'apercevons. Cela est fin & ingénieux, mais cette finesse & cet esprit s'évanouissent devant une simple observation de M. Toup, qui est que les grecs se servent ordinairement de l'aoriste pour exprimer ce que les latins expriment par le verbe *soleo*. Ainsi le sens de la phrase de Longin est tout simplement celui-ci : *Res omnes fulminis instar difficere & universam statim oratoris vim patefacere solet.*

(*Monthly Review.*)

THE History of common law , &c. *Histoire du droit coutumier ; par sir Mathieu Hale , chevalier lord-chef de justice d'Angleterre , sous le regne de Charles second. Quatrieme edition corrigée , avec des notes , des citations ; & un précis de la vie de l'auteur ; par M. Charles Runnington , écuyer. In-8vo. Londres , chez Cadell.*

L'histoire du droit coutumier , par sir Mathieu Hale , est un des ouvrages les plus estimés , les plus utiles , & si l'on peut le dire , les plus populaires sur la jurisprudence angloise. La dernière édition de cet ouvrage important a paru l'an 1739 , & sa rareté en exigeoit une nouvelle. Le savant jurisconsulte qui s'est chargé de cette tâche , l'a remplie avec autant de soin & d'exactitude que de capacité. Il a enrichi son édition d'un grand nombre de remarques intéressantes & instructives que le grand nombre d'années écoulé depuis le tems où sir Mathieu Hale a composé cet ouvrage , & les changemens qui se sont opérés successivement dans les loix angloises , ont rendues nécessaires ; mais ne voulant pas avec raison les incorporer au texte de sir Mathieu Hale , ni distraire l'attention de ceux qui veulent des lectures suivies & continues , il a rejeté à la fin des chapitres les plus longues & les plus importantes de ces remarques. Elles forment un supplément très-curieux à l'histoire du droit coutumier , & elles méritent à tous égards l'attention des jurisconsultes. Cette édition contient encore l'analyse des loix d'Angleterre par sir Mathieu Hale , ouvrage que le savant auteur des commentaires cite comme le plus savant & le plus instructif qui ait paru sur les loix angloises , & l'éditeur s'est donné la peine de former

### 384 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

deux tables de matieres très-correctes pour l'hiftoire & pour l'analyse. Le précis de la vie de fir Mathieu Hale , qui est en tête de cette édition , fait très-bien connoître cet homme célèbre , & donne une idée fort juste de ses vertus , de ses talens & des travaux par lesquels il s'est distingué.

( *Critical Review.* )

A treatise on government , &c. *Traité sur le gouvernement , traduit du grec d'Aristote par M. Guillaumæ Ellis. In-4to. Londres , chez Payne.*

Aucun écrivain n'a joui d'une réputation plus étendue qu'Aristote. Dans les siècles les plus florissans de la littérature ancienne , son génie vaste & profond fit l'admiration d'un peuple célèbre par son goût & ses lumieres , & ce qu'il y a de vraiment remarquable , c'est que , lorsque les progrès de la barbarie eurent fait tomber insensiblement dans l'oubli les ouvrages de la plupart de ses compatriotes , sa réputation s'en accrut encore davantage. Vers le commencement du huitieme siècle , ses ouvrages tombèrent dans les mains des Arabes , qui les étudièrent avec ardeur , & ces peuples étant alors établis en Espagne & ayant le siege de leur empire à Cordoue , répandirent dans l'Europe la connoissance de cet écrivain , défigurée à la vérité par de très-mauvaises traductions. Ce fut alors que l'autorité du philosophe de Stagyre devint aussi grande & aussi absolue dans le monde littéraire que celle du roi son élève l'avoit été dans le monde politique. Cette autorité ne fut pas bornée aux objets sur lesquels il avoit des droits incontestables , aux objets de philosophie & de critique ,

que , on l'étendit encore à des matieres d'un ordre supérieur. La théologie scholastique du moyen âge eut pour base la métaphysique d'Aristote. C'étoit le flambeau universel vers lequel tous les yeux étoient tournés dans ces tems d'obscurité ; & quoique les scholastiques différaient d'opinion sur plusieurs objets , ils s'accordoient tous en ce point , que l'autorité d'Aristote étoit sans appel. Il n'est donc pas étonnant que dans le quinzieme siecle même , lorsque le fameux Pic de la Mirandole fut accusé d'hérésie , pour avoir prétendu que l'ame d'Origene étoit probablement sauvée , on lui ait reproché , comme un grief également impardonnable , d'avoir soutenu qu'il étoit possible qu'Aristote se fût trompé. Quand à la renaissance des lettres de nouvelles sources d'instruction eurent été ouvertes , & que l'esprit humain sentant sa force , commença à vouloir prendre l'essor , son premier mouvement fut de secouer les fers dont il avoit été si long-tems enchainé. Aristote se trouvant alors en possession de l'infailibilité dans toutes les écoles , il étoit naturel d'examiner sur quoi étoit fondée la possession d'un si beau privilege , & comme on lui attribua toutes les erreurs & toutes les absurdités de ses traducteurs & de ses commentateurs , il étoit aussi naturel qu'une indifférence & un mépris général succédassent à la vénération aveugle qu'il avoit inspirée , & au culte superstitieux qu'on lui avoit rendu. C'est assez l'ordinaire de l'esprit humain de se venger de ceux qui lui ont surpris une admiration plus grande que leur mérite , en leur ôtant même la portion de gloire qu'ils peuvent raisonnablement revendiquer. C'est à cette disposition naturelle des hommes , plutôt qu'à aucune des causes indiquées par le traducteur , qu'il faut attribuer le discrédit où les ouvrages d'A-

ristote sont tombés. Mais rien n'est plus propre à leur faire rendre la justice qui leur est due que des traductions telles que celle de M. Ellis.

( *Critical Review.* )

CONSIDERATIONS on the present state , &c.

*Considérations sur l'état actuel de l'église d'Angleterre , dans une suite de lettres à M. l'évêque de Londres ; par M. Jean Sturges. In-8vo. Londres, chez Cadell.*

Toute dispute violente sur les formes extérieures de religion, dit un journaliste Anglois, est une preuve d'ignorance , de superstition & de barbarie. Les excès en ce genre ont caractérisé les siècles d'ignorance & de perversité , mais à mesure qu'on s'est rapproché davantage du véritable esprit de l'évangile , on a mis plus de modération dans les controverses , & maintenant l'emportement & l'aigreur font mal juger de la tête ou du cœur d'un homme. M. Sturges s'est préservé de ces défauts , qu'on ne remarque plus heureusement que chez quelques théologiens du dernier ordre méprisés même dans leur parti , & ces lettres sont sur-tout remarquables par la sagesse avec laquelle elles sont écrites. Nous en citerons pour exemple l'article où il expose les inconvéniens que pourroit entraîner une tolérance trop étendue accordée d'abord aux catholiques d'Angleterre.

» Quoiqu'il n'y ait pas de sentiment plus  
 » populaire que l'horreur pour le *papisme* , ce-  
 » pendant il seroit absurde de supposer que cette  
 » religion ne mérite aucune tolérance . . . . . On  
 » peut croire au contraire que les Papistes pour-  
 » roient vivre aussi paisiblement avec les Pro-



» testans de ce pays , qu'ils vivent avec ceux  
 » d'Allemagne & de Hollande. Mais quoique  
 » cela soit vrai dans la théorie, l'homme d'état  
 » doit s'arrêter à d'autres considérations. Ce  
 » n'est pas assez qu'une chose soit raisonnable  
 » pour la faire aussitôt. Avant d'introduire  
 » de pareils changemens , il faut consulter les  
 » opinions & les préjugés , que le tems seul  
 » & l'expérience peuvent détruire. Nous voyons  
 » avec quelle facilité le peuple prend l'alarme  
 » sur ces matieres , par ce qui s'est passé dernièrement en Ecosse ; l'histoire du dernier siècle  
 » ne nous offre rien de plus violent ; il faudroit  
 » donc , avant d'aller plus loin , essayer quel effet  
 » produiroit sur l'opinion du peuple & sur la  
 » conduite des Catholiques un léger soulagement  
 » accordé à ceux-ci , &c. «

( *Critical Review.* )

## A L L E M A G N E.

PSALMUS CXIX. ---- ex ipso fonte hebraico latinum fecit & litterales difficilioribus locis notas adjecit *Sebast. SEEMILLER, &c. Pseau-me CXIX, traduit de l'hébreu en latin, avec des notes littérales sur les endroits les plus difficiles ; par M. Sébastien SEEMILLER, Chanoine Régulier de l'abbaye de Polling en Baviere, licencié & professeur en théologie A Nuremberg, chez Felsecker, 1779. In-12. de 46 pag.*

M. Seemiller, dont nous avons fait une mention honorable au mois de mai 1777, pag. 402-407, à l'occasion de sa savante dissertation contre le *Dictionnaire philosophique*, attribué à Voltaire, a choisi préféablement ce pseau-me, parce qu'ayant coutume d'être récité tous les jours par

ceux qui sont obligés au bréviaire romain , il a plus de besoin d'être expliqué aux ecclésiastiques qui ignorent l'hébreu. Il justifie sa version , quand elle est extraordinaire , par des notes placées sous le texte. Non-seulement il a profité des nouveaux interpretes catholiques , mais il ne s'est point fait scrupule de consulter aussi les Protestans , particulièrement M. Michaelis , sur les psaumes. Son travail est réglé par une sage critique. Si le public reçoit favorablement cet essai , M. Seemiller promet d'y donner une suite. Il mérite d'y être encouragé par des applaudissemens , en l'invitant toutefois à rendre sa version un peu plus littérale. Les exemples domestiques doivent être pour lui un puissant aiguillon. On sait combien l'abbaye de Polling est illustre en Allemagne par la culture des sciences. M. Tolps , son abbé , qui en fait ses délices , travaille depuis beaucoup d'années , à une *Bibliothèque des Ecrivains de l'Ordre des Chanoines-Réguliers* , dont la publication est attendue avec impatience.

ANIMADVERSIONUM in quædam loca psalmodum fasciculus II. *Examen de quelques endroits des psaumes ; par M. le professeur Schnurrer. Second cahier de 74 pag. in-4to. A Tubingen , 1779.*

L'auteur n'explique ni un ni plusieurs psaumes de suite , mais il choisit des expressions ou des passages qu'il tâche d'éclaircir. Ce cahier a été reçu aussi favorablement que le premier , & fait souhaiter un pareil travail sur toute l'écriture.

JO. JAC. REISKII Conjecturæ in Jobum & proverbialia Salomonis , cum ejusdem oratione de studio arabicæ linguæ. *Conjectures sur Job &*

## S E P T È M B R E , 1779. 389

*les proverbes de Salomon , avec un discours sur l'étude de la langue arabe ; par Jean-Jacques Reiske. A Leiplick , chez Sommer , 1779. In-8vo. de 20 feuilles & demie.*

Mde. Reiske a fait imprimer à ses propres dépens ce savant ouvrage de feu son époux , le plus habile homme d'Allemagne dans la langue arabe. Il y a des corrections qui pourroient paroître très-hardies ; elles décelent en tout cas une très-grande connoissance du langage & des mœurs des Orientaux. Le Libanius faisant partie des orateurs Grecs , dont l'édition a été soignée par M. Reiske , va être mis incessamment sous presse à Altenbourg chez Richter.

**V E R S U C H** einer vollständigen geschichte der schwedischen Bibel uebersetzungen und ausgaben. *Essai d'une histoire complete des traductions & des éditions de la Bible en Suédois ; par M. Schinmeier , surintendant-général dans la Poméranie Suédoise. A Flensbourg & à Leiplick , chez Korten , 1777 , 1re. partie de 68 pag. 1778 , 2e. partie de 116 pag. & 3e. d'un alphabet deux feuilles & dem. in-4to.*

La premiere partie ne contient guere que des préliminaires dans lesquels on voit les sources de l'auteur. La seconde commence par une courte histoire de la langue suédoise , où il est rapporté que la constitution de Calmar ordonna en 1587 , » que le roi veilleroit à ce qu'aucun mot étranger ne s'introduisît dans la langue suédoise. « Ensuite on divise les traductions suédoises de la bible en deux époques , 1<sup>o</sup>. celles qui ont été faites durant le regne des papes ; 2<sup>o</sup>. celles depuis la réformation. La traduction à laquelle Ste.

Brigitte avoit fait travailler est perdue. Les anciennes archives du roi conservent des fragmens d'une version du commencement du 16e. siecle, par un moine nommé Ragwaldi. Il est encore fait mention d'une traduction des pseaumes attribuée à Ulfston, archevêque d'Upfal, qui est oubliée ; de celle dont Gustave I avoit chargé l'archevêque Magnus, qui n'a point été entièrement mise en état. Au tems de la réformation Andreae en publia une d'après celle de Luther, avec peu de changemens. Elle est ici comparée avec celle de Gustave. Les dernieres versions de la bible dont il est question sont celles de Michelson & la nouvelle de Petersen, toutes deux en danois. Cét essai aura son mérite auprès des curieux de l'histoire des bibles, & on y apprendra à connoître plusieurs livres suédois ignorés à cause du peu d'extension de la langue suédoise. La 3eme. partie est pleine d'anecdotes touchant les savans suédois qui se sont appliqués à l'hébreu & au grec, & on y rend compte de quelques versions des pseaumes & de l'histoire de la bible de Gustave I, traduite vraisemblablement par Olaus Petri, & imprimée pour la premiere fois à Upsal en 1541 ; d'une entreprise de traduction par les jesuites sous le roi Jean ; des corrections proposées sous Charles IX ; d'une traduction qui devoit être faite du tems de Gustave-Adolphe sur les textes originaux, mais qui n'est que celle de Luther adaptée au langage suédois & imprimée à Stockholm en 1618 ; de quelques changemens qui y ont été faits en 1703 sous Charles XII ; & enfin de celle qu'on prépare aujourd'hui, & dont le premier échantillon a paru en 1774. Ne voilà encore que l'histoire des traductions. Il reste à donner celle des éditions.

JOH. Dav. Heilmanni , theologi nuper Gotttingensis celeberrimi , opuscula maximam partem theologici argumenti. *Les opuscules de feu Jean David Heilmann , fameux théologien de Gotttingen , la plupart sur des matieres de théologie , recueillies & publiées par M. Danovius. A Jene , chez Gollner & Rudolph , 1774 & 1778. 2 vol. in-8vo.*

Heilmann a laissé la réputation d'avoir été non-seulement un des plus savans théologiens de Gotttingen & d'Allemagne , mais aussi de toute l'église protestante. Le public lui auroit toujours obligation , quand il n'auroit point fait d'autres ouvrages que sa traduction de Thucydide & son *Compendium* de théologie dogmatique ; mais la réunion de ses opuscules épars caractérise encore la profondeur & l'étendue de sa doctrine.

Il naquit à Osnabruc en 1727 , d'où il alla à Halle en 1746 pour y étudier la philosophie , la théologie , & les langues orientales. Feu M. Baumgarten , son professeur de théologie , le prit en affection , le fit son bibliothécaire , & s'en aida dans la composition de ses nouvelles , de son *Niceron* allemand , de l'histoire universelle & d'autres écrits. En 1754 il devint recteur des écoles d'Hamelen , directeur du college d'Osnabruc en 1756 , & en 1758 professeur dans l'université de Gotttingen , qu'il préféra à celles de Halle & de Helmstaedt , qui voulurent aussi se l'attacher dans le même tems. Il est mort dès 1764. M. le professeur a fait son éloge qui est ajouté à la fin du second volume des opuscules. Les opuscules sont au nombre de vingt-deux. Comme la plupart sont en latin , & par conséquent à la portée des lecteurs ordinaires , nous ne ferons guere que les indiquer.

## 392. L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Le 1er. opuscule , allant jusqu'à la page 27, a pour titre : *Specimen observationum quarumdam ad illustrationem N. T. ex profanis pertinentium.* Cet écrit prouve, par de nouvelles observations, que Mosheim ne les a pas épuisées, lorsqu'il a traité la même matière, pag. 133 & suiv. de l'ouvrage intitulé. *Joh. Laurentii Mosheimii dissertationum ad sanctiores disciplinas pertinentium syntagma* ; à Leipzick & à Gorlitz, 1773. In-4to. de 891 pag. On enseigne dans l'un & l'autre par des exemples, comment on peut se servir des auteurs profanes pour expliquer plusieurs passages du nouveau testament, soit pour les choses, soit pour les mots : ainsi les curieux de ce genre de littérature sacrée les doivent réunir.

II. opuscule : *de doctis extra patriam viventibus*, pag. 27.

III. *Traits de parallele entre l'esprit d'irréligion d'aujourd'hui & les anciens adversaires de la religion chrétienne.* pag. 43. L'expérience apprend que les anciens & les nouveaux ennemis de la religion l'ont combattue avec les mêmes armes, ont été excités par les mêmes motifs, ont eu les mêmes desseins dangereux les uns & les autres, & ont confondu la superstition avec la religion pour les rejeter ensemble. Tous deux élèvent la raison outre mesure aux dépens de la vérité historique, sous prétexte d'être les défenseurs de ses droits offensés. Tous deux ignorent les principes qu'ils vont chercher dans la doctrine & la pratique des enthousiastes ou des vicieux, au lieu de consulter les meilleurs livres & les plus gens de bien.

IV. *De autoritate librorum N. T. apud Manichæos*, pag. 73. Il est du sentiment que les Manichéens ont été jusqu'à renverser la divine authenticité des livres du N. T.

V. *De evangelico Matthæi apud Barnabam reperto.* pag. 89. Il paroît que cet évangile enterré & déterré est une fable dont quelques personnes se sont servies pour en conclure que la lecture de l'écriture sainte a été interdite au peuple dans la primitive église. Mallet s'en est effectivement appuyé au dernier siècle, mais il a été vigoureusement repoussé par Arnauld.

VI. *Dissertatio consecrationem sanctorum apud pontificios usitatam ad apotheosis veterum romanorum effectum ostendens.* pag. 108---200. Ces sortes de comparaisons des cérémonies catholiques avec les payennes ne sont pas propres à contribuer à la réunion des esprits divisés du christianisme, & l'imagination y a bien plus de part que la vérité. L'ouvrage de Benoît XIV, *de servorum dei beatificatione & beatorum canonizatione*, y est loué, malgré qu'on essaie de le réfuter.

VII. *De scholis priscorum christianorum theologicis.* pag. 201. Le savant Anglois Joseph Bingham, dont on a des origines & antiquités ecclésiastiques, avoit promis dans sa préface du 1er. vol. pag. 31, d'y joindre un mémoire sur les écoles, les bibliothèques & la méthode d'élever & d'instruire les hommes dans les premiers siècles pour le St. ministère. Dans sa 3eme. partie il y a un paragraphe, c'est le 12eme. du 7eme. chap. du 8eme. livre, des écoles & des bibliothèques, à la fin duquel, pag. 273, il promet encore de s'étendre dans la suite sur ce sujet ; mais il n'a point tenu parole. Nous citons Bingham, suivant la traduction latine de Grischow en 4 vol. in-4to. à Halle, 1724---1729, parce que nous n'avons pas l'original anglois. M. Heilmann a rempli le vuide laissé par l'Anglois. Il se borne aux quatre premiers siècles. Timothée,

Titus , Lin & Clément de Rome rendent témoignage qu'ils ont été formés par les apôtres; mais il ne s'ensuit pas delà qu'il y ait déjà eu des écoles publiques de théologie. Pour l'église d'Occident, Cassiodore atteste dans la préface du livre de *institutione divinarum scripturarum*, qu'il n'y en avoit point encore au milieu du sixieme siecle qu'il en fonda alors à Rome. Il en est autrement de l'église orientale : témoins les écoles d'Alexandrie & de Césarée.

VIII. *De florente litterarum statu & habitu ad religionis christianæ initia.* pag. 235 On y décrit l'état florissant des sciences dans l'origine du christianisme. Le succès des armes romaines, comme autrefois celui des Grecs, avoit étendu généralement le goût de la philosophie & de la littérature, qui s'étoit introduit jusques parmi les Juifs, ce qui est confirmé par l'exemple de Joseph & de Philon. Qui doute d'ailleurs de l'empire des lettres au siecle d'Auguste? La circonstance de cette époque est honorable pour la vraie religion, qui a été annoncée dans le tems que les esprits épurés par une culture extraordinaire, étoient devenus plus capables de distinguer le vrai d'avec le faux. Aussi a-t-elle jeté de plus profondes racines chez les Grecs & les Romains que chez les nations barbares.

IX. *De gustatu in primâ maximè ætate & scholarum spatiis conformando, commentatio philosophico-practica.* pag. 277. Ce beau traité est digne d'être entièrement lu de tous les orateurs & de tous les maîtres de la jeunesse.

X. *De eo quod est in disciplinis problematicum.* pag. 341. On entend ici par problématique, ce qui ne se laisse point décider avec certitude, ou ce qui peut être affirmé & nié avec un égal fondement. Quoiqu'il y ait bien des sortes de



choses problématiques, on les réduit à trois. On juge si une chose est, ou si elle n'est pas; de quelle maniere elle est; enfin pourquoi elle est. Ainsi l'on doute s'il y a ou s'il n'y a pas des fantômes nocturnes; comment l'ame & le corps agissent l'un sur l'autre; & quelles sont les causes des tremblemens de terre & de l'aurore boréale. Ceci posé, Heilmann établit huit maximes. 1<sup>o</sup>. *Il n'y a rien de problématique en soi & de sa nature.* 2<sup>o</sup>. *Une chose peut être problématique pour quelqu'un, qui ne l'est pas pour un autre.* 3<sup>o</sup>. *Plus quelqu'un a de pénétration, moins il y a des choses problématiques pour lui.* D'où l'on conclut que rien ne seroit problématique pour un être, dont aucun nuage n'obscurceroit la perspicacité à laquelle rien ne seroit inaccessible: par conséquent il n'y a rien de problématique pour Dieu. Cependant il faut bien prendre garde d'admettre la proposition inverse: moins il y a des choses problématiques pour quelqu'un, plus il a de pénétration; car combien d'esprits légers & superficiels s'appuient sur les preuves les plus foibles! 4<sup>o</sup>. *C'est à tort qu'on nomme problématique une question qui n'est controversée qu'à cause de l'ambiguïté des mots;* comme celle-ci: *Les bonnes œuvres sont-elles nécessaires au salut?* Qu'on explique nettement les termes *bonnes œuvres*, *nécessaires*, & toute obscurité disparaîtra. 5<sup>o</sup>. *Tout doute n'engendre pas un problème.* Il est incontestable qu'une providence gouverne le monde, malgré le doute que la vue du malheur des bons, & la prospérité des méchans a pu élever. 6<sup>o</sup>. *Une chose n'est pas problématique par-là qu'elle n'est pas susceptible d'une démonstration rigide, & qu'elle n'admet qu'une certitude morale.* 7<sup>o</sup>. *Rien n'est problématique de ce qui est fondé sur la foi divine.*

## 396 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

88. *Ce qui est problématique en un tems peut devenir certain en un autre.* Car, quoique la vérité soit éternelle & immuable, sa connoissance est sujette à des vicissitudes parmi les hommes. La figure de la terre, le cours & le mouvement de plusieurs astres ont pu être problématiques & ne le sont plus. Ce petit traité peut être mis à côté de celui de Werenfels, *de logomachiis eruditorum.*

XI. *De pace divinis quondam honoribus cultâ.* pag. 385.

XII. Pag. 430. On prétend y donner une juste notion de ce que c'est que sacrement, & on ne manque pas, suivant l'usage des Protestans, d'en exclure cinq des sept catholiques. Sans nous arrêter sur ce sujet rebattu qui termine le premier volume, nous passons au second.

XIII. *Examen de la traduction d'Hérodote de Goldhagen.* pag. 1 ---- 86.

XIV. *Pensées critiques sur le caractère & le style de Thucydides.* pag. 87 ---- 208.

Ces deux traités sont très-savans. On avance dans l'*Examen*, qu'à moins de changer le caractère de la langue allemande, il est impossible de donner en cette langue un Homère qui conserve quelques agrémens de l'original; mais les nouvelles traductions de Bodmer & du comte de Stolberg ont démenti cette assertion.

XV. *De eo quod interest inter divinas notitias theologi & Christiani.* pag. 209 --- 254. Il faut que les connoissances d'un théologien soient plus étendues, plus distinctes & plus certaines que celles d'un Chrétien ordinaire. C'est ce qu'on explique avec beaucoup de jugement.

XVI. *Oratio de commodis ex sacrarum litterarum studio ad philosophiam redundantibus.* pag.

255. Ce discours, que l'auteur a prononcé en prenant possession de sa place de professeur à Gottingen, peut être considéré comme un panégyrique de la religion, en ce qu'on y démontre que les divines écritures de l'ancien & du nouveau testament, donnent des idées plus justes de la nature de Dieu, de l'origine du monde & du mal, de l'ame des hommes & de la vie future, qu'aucun des plus fameux philosophes Payens, abandonnés à leur raison.

XVII. *De antiquo baptisni paschalis solemnitate*. pag. 299. Gérard-Jean Vossius, Joseph Vicomte, Herman Wal & Jean de Launoi, en s'occupant du même sujet, s'étoient plus appliqués à accumuler la matiere qu'à la digérer. Bingham, dans ses *Origines sive antiquitates ecclesiasticæ*, l'a effleurée. M. Heilmann l'a approfondie & présentée dans un meilleur ordre que tous ces écrivains ensemble.

XVIII. *De sensu quem dicunt morali, ejusque in morum doctrinâ vero pretio*. pag. 341.

XIX. *De ratione quam inter se habent humani generis jactura & reparatio, disputatio theologica prima*. pag. 379 --- 464. C'est une savante interprétation du chap. V de l'Ep. de St. Paul aux Romains. v. 12 --- 18. L'auteur soutient avec force l'imputation du péché d'Adam. Il n'y en a point eu de seconde.

XX. *Moliminum Josephi Halletti contra divinitatem Spiritus S. refutatio*. pag. 465. On y défend le sens orthodoxe des vers. 10 & 11 du chap. 2. de la 1<sup>re</sup>. Ep. de St. Paul aux Cor. contre les explications de l'Anglois Hallet.

XXI. *De humili Christi infantia*. pag. 499. M. Heilmann s'y plaint de ce qu'on a coutume de la représenter si pauvre.

XXII. *Disquisitio de ratione qua Jesus suâ ex*

### 398 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*mortuis avasuræ Messias demonstratus est.* page 529. Opusculé qui a fait tomber l'auteur dans le soupçon de socianisme, à cause du sens qu'il y donne aux expressions de fils de Dieu.

Cet extrait est pris de la *Bibliothèque de littérature théologique*, par M. Froriep, docteur en écriture sainte, & premier professeur de théologie suivant la confession d'Augsbourg dans l'université d'Erfurt. 1ere. partie; à Erfurt, chez Keyser, 1779. En Allemand.

La *Bibliothèque des sciences théologiques* vient de succéder à la *Bibliothèque des sciences théologiques* du même auteur, qui ayant été portée par lui seul jusqu'à la huitième partie inclusivement, n'a fait que changer de nom & d'imprimeur. Il promet d'en publier 12 parties qui formeront 2 vol. Nous ne saurions juger de la *Bibliothèque des sciences théologiques*, que nous n'avons point vue : mais il regne dans la première partie de la *Bibliothèque de la littérature de théologie* un esprit de modération & d'équité qui la rendent agréable à lire. Le pontife romain n'y est pas l'ante-christ. On ne fait point difficulté de témoigner au nom des Luthériens de l'estime & même de l'amour pour plusieurs papes, & de s'exprimer envers eux en ces termes : » le Digne pape Benoit XIV, qui nous est » aussi cher sous le nom de Lambertini que Clément XIV sous celui de Ganganelli. «

Il est juste de ne pas négliger de donner à M. Keyser, imprimeur d'Erfurt, les éloges que méritent son zèle pour son art. Nous parlerons dans la suite de plusieurs nouveaux ouvrages sortis de ses presses, dont la correction lui fait beaucoup d'honneur; entre autres un roman en lettres intitulé : *Faramonds familiengeschichte*, c'est-à-dire, histoire de la famille de Faramond;

## S E P T E M B R E , 1779. 399

*die gute chefrau* , la *bonne femme* , comédie en cinq actes , & deux journaux de M. Meufel , l'un *neueste litteratur der Geschichtkunde* , nouvelles de littérature historique ; l'autre , *miscellanien artistischen inhalts* , mélanges concernant les arts.

DER Paulinische lehrbegriff vom heiligen abendmahle. *La doctrine de St. Paul sur la Ste. cene*. A Francfort-sur-le-Mein , chez Fichenberg , 1779. *In-8vo* de 302 pag.

L'anonyme essaie de rapprocher les systêmes des Zuingliens & des Luthériens , en expliquant d'une maniere mitoyenne le verset 27 du chap. onze de la 1ere. aux Cor.

CHARACTERISTIK der Bibel. *Les caracteres de la Bible* ; par Niemeyer , 4eme. partie. A Halle , chez Gebauer , 1779. *In-8vo*. d'un alphabet 16 feuilles.

Les premiers volumes que nous avons annoncés sont décisifs en faveur du mérite de l'ouvrage. Il s'agit aujourd'hui des caracteres de Samuël , de Saül , de David & de Salomon. M. Cordes , prédicateur à Swoll , a commencé de le traduire en hollandois avec le titre : *de karakterkunde van de Bybel*. Nous en avons déjà un volume.

DIE vereinigten widerspruche der Bibel. &c. *Les contradictions de la Bible conciliées*. Seconde partie. A Quedlinbourg , chez Reußner , 1779. *In-8vo*. de 499 pag.

Les Catholiques Romains ont en latin de pareils ouvrages qui ont pu servir de guide à l'auteur anonyme de celui-ci.

## 400 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

NEUE apologie des christenthums und der christlichen kirche. *Nouvelle apologie du christianisme, ou examen des difficultés les plus considérables & les plus neuves contre la religion & le droit ecclésiastique.* A Buzow, chez Berger, 1778. In-8vo. de 15 feuilles.

Le zèle de l'anonyme, qu'on fait n'être pas théologien de profession, est ardent contre les Incrédules, les Ariens & les Sociniens : plus tolérant envers les autres Chrétiens, il croit que leur réunion n'est pas impossible. C'est le vœu commun. Le rétablissement de l'épiscopat & des conciles est un des moyens qu'il paroît proposer pour y parvenir.

NACHRICHTEN von den character und der amtsfuehrung rechtschaffener prediger und seel-sorger. *Mémoires sur le caractère & la conduite des meilleurs prédicateurs & pasteurs des ames.* VIe. vol. A Halle, chez Hemmerde, 1779.

Cet ouvrage a été commencé heureusement par M. le pasteur Sturm, avec plusieurs associés, comme nous l'apprend M. le diacre Niemeyer dans la préface de ce dernier volume. C'est une espèce de bibliothèque des prédicateurs, livre qui manque en plusieurs langues, quoiqu'on ne manque pas de livres qui en portent le nom. L'Allemagne a cependant encore un journal des prédicateurs, intitulé, Handbuch fur angehende prediger, *Manuel pour les prédicateurs novices* ; à Francfort-sur-l'Oder, chez Strauff, dont la 4me. partie, de 21 feuilles in-8vo. renferme un discours très-éloquent de M. Ringel, ministre à Varsovie, à l'occasion de la fête de la délivrance du roi de Pologne.

FELDANDACHTEN und predigten fur kriegsleute in feldzuge. *Prieres & sermons pour les gens de guerre en campagne, prononcés en 1778, par M. Protzen, aumônier du régiment du prince, Léopold de Brunswic. A Francfort-sur-l'Oder, chez Straufs, 1779. In-8vo. d'un alphabet 2 feuilles.*

En les publiant, l'auteur exercé depuis longtemps dans les fonctions de son ministère, a désiré de mettre un livre édifiant entre les mains des soldats qui leur fût propre, & de fournir un modele à ses confreres les aumôniers; la plupart jeunes. Il a réussi.

PREDIGT am friedensfeste dem 23 may 1779. *Sermon prononcé à l'occasion de la paix, par M. Spalding. A Berlin, chez Haude & Spener, 1779, In-8vo. de 2 feuilles.*

L'orateur ayant pris pour texte ces paroles de l'écriture : *il a fait cesser les guerres, &c.* ps. 46. v. 10 — 12, suivant les Protestans; & ps. 45, suivant la vulgate, exhorte ses auditeurs à une joyeuse reconnoissance de ce que la guerre a été si promptement terminée, sans avoir fait immédiatement éprouver aux pays Prussiens ses fléaux ordinaires, & de ce que Dieu a daigné leur conserver sains & glorieux le roi & sa famille. Il en tire des nouveaux motifs de confiance en Dieu & d'amour envers le roi & son auguste maison. Une éloquence grave & simple caractérise ce discours majestueux & unique en son genre.

CHRISTLICHE religions théorie furs gemeine leben. *Théorie de la religion chrétienne propre*

## 402 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*a être pratiquée dans l'usage de la vie ; par M. Less. A Gottingen , 1779. In-8vo. de 592 pages.*

Tout ce livre est divisé en 12 articles ; de Dieu , de la création , &c. dans les principes des Luthériens en gros , & plein de singularités dans le détail.

UEBER die eidleistungen. *De la prestation de serment. A Berlin , 1779. In-8vo. de 108 pages.*

M. Oesfeld se déclare l'auteur de ce petit traité , dans l'épître dédicatoire au conseil d'état. Le zèle pour la religion , si souvent profanée par de vains & faux sermens , lui en fait desirer l'abrogation dans la plupart des cas : parce qu'ils lui paroissent inutiles , si celui qui les prête n'a pas de conscience ; & s'il en a , elle suffit.

ENTWURF eines neuen gerichtlichen verfahrens ; &c. *Plan d'une nouvelle pratique de justice , avec des modeles qui l'expliquent , présenté aux puissances amies des hommes , par M. Fresenius , conseiller effectif du prince d'Isenbourg. A Francfort , 1778.*

L'auteur propose l'abréviation des procès & donne deux protocoles de procédures sommaires , conformes à son dessein. Il établit pour préliminaire , de former une caisse où les plaideurs verseront d'avance les frais des procès , & de laquelle les avocats & autres gens de justice recevront leur salaire proportionné à leur travail légitime après le jugement : moyen de remédier aux malversations des praticiens sans



conscience. Il n'admet que quatre écrits, deux de chaque partie : de la part du demandeur, sa demande accompagnée des preuves & pieces justificatives, & de la part du défendeur sa défense; & encore la réponse du demandeur, la réplique du défendeur, & c'est tout. Les témoins des deux côtés, doivent être entendus sans retardement. Le juge peut commettre pour informer & enjoindre le serment, pourvu qu'il soit décisif. En cas d'appel, l'appellant fournira dans un tems limité, son écrit de griefs, l'intimé aussi, s'il veut, un seul écrit en même-tems, l'un & l'autre accompagnés des nouvelles preuves qu'ils auront pu découvrir; & le juge en seconde instance, prononcera sans qu'il soit besoin de communiquer ces deux écrits entre les parties. Le juge peut néanmoins ordonner cette communication, & permettre à chacune des parties encore un écrit seulement. Dans une troisieme instance, on ne permettra aucun écrit, mais le juge décidera sur les actes des deux premieres. Tel est en gros le plan de l'auteur. Il n'est peut-être pas si facile à adopter qu'il le pense. Tous les procès ne sont pas égaux. Il y en a de simples & de très-complicqués. Est-il toujours possible d'exposer tout ce qu'il importe aux parties de faire connoître & de tout contredire en deux écrits péremptoirement. Voulant déraciner des abus, on en semeroit peut-être d'autres. Au surplus l'extrême lenteur & longueur des procès est un mal certain qui a besoin d'un remede dans les états où il n'a pas été apporté.

DE dictione tropicâ, etiam scripturæ sacrae libri III. *Des expressions figurées, même de l'écriture sainte, en 3 livres; par M. Hegelmaer, professeur de théologie. A Tubingen, chez Heerbrandt, 1779. In-8vo. de 342 pag.*

M. Hegelmaer avant lu ce qu'ont écrit sur les tropes , Canz , Ernesti , du Marfais , Glaff , Mascho & d'autres , a cru qu'après eux , on pouvoit faire encore un ouvrage sur le même sujet , utile sur-tout pour les théologiens. Sa longue expérience dans l'art d'expliquer les auteurs grecs & latins , est un préjugé favorable pour lui.

UEBER das studium der philosophie. *Discours sur l'étude de la philosophie , lu à l'académie de Munich , le jour de la fête de S. A. E. par M. Baader , directeur des écoles de philosophie , & du cabinet d'histoire-naturelle de l'académie. A Munich , 1778. In-4to. de 96 pag.*

L'auteur y trace le plan d'une philosophie à l'usage des Bavarois , & y déploie le zele & l'enthousiasme patriotique pour l'instruction & le bonheur de sa patrie.

PANEGYRICI veteres quos ex codice Ms. librisque collatis recensuit ac notis integris iisque partim adhuc ineditis Christ. Schwarzii illustravit Wolsfg. Jaegerus , &c. *Anciens panégyriques revus sur un Ms. & les meilleures éditions , avec les notes de Schwarz & celles de l'éditeur M. Jaeger , professeur public de philosophie , dans l'université d'Altorf. Tom. I. A Nuremberg , chez Bauer , 1779. Grand in-8vo. d'un alphabet 13 feuilles. [ 1 thal. 4 gr. ]*

Il suffit en annonçant les nouvelles éditions des anciens livres , d'indiquer ce qu'elles ont de propre & de distinctif. Celle-ci a le mérite particulier d'avoir été collationnée avec un très-beau Ms. qui avoit servi à feu M. Schwarz , professeur à Altorf , dans son édition du pané-

S E P T E M B R E , 1779. 405

gyrique de Pline ; d'être précédée d'une préface bien écrite , dans laquelle on fait la revue des autres éditions ; de contenir la moëlle de tous les commentateurs qu'on nomme chacun à leur place , avec les notes de Schwarz , qui surpassent toutes les autres en science & en recherches ; & d'être imprimée en beaux caractères. On a omis le panégyrique de Pline , parce qu'il est antérieur aux autres , & parce qu'il étoit trop difficile de l'emporter sur la savante édition que M. Schwarz en a donnée.

GEDICHTE von Friederich Schmit. *Poësies de M. Frédéric Schmit , professeur à Liegnitz. A Nuremberg , chez Lochner , 1779. In-8vo. de 17 feuilles.*

Il y regne ordinairement beaucoup de sentiment , de la noblesse dans l'expression , & une heureuse imitation des meilleurs poëtes.

HARTMANNS professors zu Mietau hinterlassene schriften , &c. *Œuvres posthumes d'Hartmann , professeur à Mittau , publiées avec sa vie , par M. Wagenseil. A Gotha , chez Ettinger , 1779. 284 pag. in-8vo.*

La plupart des vers avoient déjà été imprimés. Ils méritent le succès qu'ils ont obtenu.

GOETHENS schriften. *Œuvres de M. Goethe , 4 parties in-8vo. A Berlin , chez Himbourg. 1779.*

La 1ere. partie contient les *malheurs du jeune Werther* , *Erwin & Elmire* : la seconde , *Goetz von Berlichingen & Clavigo* : la 3me. *Stella* ,

## 406 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*Claudine de Villabelle*, les *Marionnettes politiques & morales* ; toutes pieces connues : la 4e. un morceau sur l'architecture allemande ; *Proserpine*, monodrame, un mélange de poésies, &c.

M. le conseiller Meyer, de Culmbach, se propose de publier une biographie des écrivains vivans de Franconie : c'est pourquoi il prie les savans qui voudront bien contribuer à son travail, d'adresser leurs mémoires à Lochner, libraire de Nuremberg, chargé de l'impression.

Les Bénédictins de l'abbaye de S. Emeran de Ratisbonne, s'occupent à préparer une nouvelle édition des œuvres de Rhaban-Maure. Ils ont fouillé dans les bibliothèques de Baviere, & recherchent encore dans toutes les autres bibliothèques, les Mss. & les éditions qui peuvent les aider dans leur entreprise.

Schneider, libraire à Leipfick, imprime une traduction en allemand, de *l'histoire-naturelle de Hollande*, par van Berckey. Le traducteur s'est permis d'abrégér l'original, quand il l'a trouvé trop prolix. Le 1er. vol. paroît *in-8vo.* de 314 pag.

M. le professeur Remer vient de publier à Brunfwiç, chez Vayfenhaus, en 3 feuil. *in-8vo.* sa traduction du françois en allemand, de *l'éloge de Voltaire*, d'une haute main, qui a été lu à l'académie des sciences de Berlin.

Il a paru à Munich, chez Strobl, au commencement de cette année, un nouveau journal allemand, intitulé : *Baierische Beytrage zur schoenen und nutzlichen litteratur*, dont les trois premiers mois forment ensemble un vol. *in-8vo.* de 296 pag. La vie d'Engelhof, & les traités de la littérature de Baviere & des obstacles qui s'y opposent à l'agriculture, sont écrits d'un style vrai & libre.

S E P T E M B R E , 1779. 407

R U S S I E.

PHARMACOPOEA , &c. *La pharmacopée de Pétersbourg*. A Pétersbourg , de l'imprimerie de l'académie, 1778. In-4to. de 142 pag.

Pour la premiere fois que la Russie donne au public *sa Pharmacopée* , elle s'en acquitte d'une maniere qui fait honneur à cette nation , sur-tout aux assesseurs du college de médecine , qui l'ont rédigée. Elle n'est ni si maigre que l'Angloise & la Suédoise , ni si épaisse que la Danoise , ni si embarrassante que celle de Brunswic. Toutes les autres lui cedent , au jugement des journalistes d'Allemagne.

P A Y S - B A S.

*EPREUVES des caracteres de la fonderie de J. L. de Boubers*. A Bruxelles , rue d'Assaut , près de Ste. Gudule. In-8vo. 1779.

On voit par la quantité d'épreuves qui forment ce volume , que la fonderie du sieur de Boubers réunit les caracteres françois & étrangers. Les artistes célèbres qui y sont employés , ont donné aux caracteres une coupe nette , un alignement exact , une forme gracieuse & réguliere ; enfin tout ce qui peut plaire à l'œil & donner de la grace à l'impression. Aux agrémens ils joignent la solidité , & c'est ce que peuvent attester les imprimeurs qui en ont fait usage.

*L'EUCCHARISTIE vengée , ou l'adoration perpétuelle ; tant pour servir à l'instruction des si-*

## 408 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

*deles que pour les exciter à la plus tendre  
piété au St. Sacrement :*

*Benedicam dominum in omni tempore.*

Je bénirai le seigneur en tout tems.

Pf. 33.

A Louvain; & se vend à Liege, chez J. F. Bassompierre, imprimeur de S. A au *Morlane*, vis-à-vis Ste. Catherine. Avec approbation. *In-12.* de 274 pag. 1779.

Le mérite de cet ouvrage est connu. L'édition que nous annonçâmes il y a quelque tems se trouvant épuisée, on en offre une nouvelle au public, & nous sommes persuadés qu'elle sera accueillie aussi favorablement que la précédente.

### L I E G E.

*ŒUVRES posthumes de M. COLARDEAU, de l'académie françoise.* A Liege, chez Lemarié, libraire, vis-à-vis l'hôtel-de-ville. Vol. *in-12.* de 340 pag. 1779.

Ce volume est destiné à compléter l'édition des œuvres de Colardeau qui parut l'année dernière chez le même libraire (\*). Cette édition en trois volumes contient exactement toutes les pièces qui forment la belle édition de Paris, que les gravures multipliées rendent beaucoup trop chere pour que tous les amateurs puissent se la procurer.

---

(\*) Voyez le journal de janvier 1778, pag. 395.

## G R A V U R E S.

## P R O S P E C T U S.

» **L**E CORREGE fut un de ces hommes célèbres dont le nom ne périra jamais ; mais les ouvrages de ce grand homme commencent à se ressentir des outrages du tems. La fameuse coupole de la cathédrale de Parme , qui , au jugement du Titien , méritoit d'être remplie d'or , a déjà souffert , & il n'y a point de tems à perdre pour en tirer , par le moyen de la gravure , des copies fidelles , ou bientôt il n'en restera , ainsi que des ouvrages d'Apelles , qu'un souvenir à jamais durable , & le regret de les avoir perdus. Combien n'est-il pas à désirer que la calcographie eût été connue des anciens : ils nous auroient transmis par son moyen les ouvrages des grands hommes si vantés de l'antiquité , & nous joindrions aujourd'hui notre admiration pour ces artistes célèbres à celle de leurs contemporains. C'est donc un devoir pour nous , tandis qu'il en est tems encore , de mettre la postérité en état de jouir de ces chefs-d'œuvre , ou craignons d'exposer notre siècle aux reproches éternels des races futures. «

» FERDINAND I. Infant d'Espagne , duc de Parme , &c. digne sang des BOURBONS , & leur émule dans la protection qu'il accorde aux arts , vient d'autoriser par un décret particulier l'entreprise que le sieur Ravenet , graveur de S. A. R. , professeur en son académie royale & de l'institut de Bologne , vient de former de graver tous les ouvrages du Corregge qui sont

dans Parme , & qui rendent cette ville une des plus célèbres de toute l'Italie : bienfait qui doit lui mériter la juste reconnoissance de son siècle & de la postérité. M. le comte Sacco , digne ministre de ce grand prince , & ainsi que lui amateur éclairé , la favorise de tout son pouvoir. Animé par des motifs si puissans , le sieur Ravenet se propose de faire son possible pour rendre avec fidélité le caractère de ses originaux , comme étant le mérite principal de cette entreprise , à laquelle il se dispose depuis vingt ans qu'il est au service de cette cour par une étude appliquée & constante des vraies beautés & du caractère de ces chefs-d'œuvre. «

*LES OUVRAGES QU'IL SE PROPOSE DE  
GRAVER SONT ; Savoir*

	<i>Nombres des Planches.</i>
La coupole de la cathédrale.	N. 12
La coupole de l'église de St. Jean desservie par les bénédictins.	8
La Madonna della Scodella.	1
Le tableau de St. Hiérôme.	1
La Madonna dell'Incoronazione.	1
Saint Jean Évangéliste.	1
Une descente de croix.	1.
Saints Placide & Constance.	1
La Madonna della Scala.	1
Une annonciation.	1

*Nota.* Ce dernier morceau est en très-mauvais ordre ; mais les moindres vestiges d'un si grand homme sont précieux.

Un portrait du Corregge découvert depuis peu dans la cathédrale , peint d'après nature par Lactanzio Gambara.



Une perspective qui est dans les réfectoires  
des bénédictins susdits. I

Un portement de croix, qui est aux domi-  
nicains. I

---

Total des planches N. 32

» A la tête de l'ouvrage sera un portrait de  
S. A. R. l'infant glorieusement regnant, protec-  
teur de cette entreprise, & un éloge historique  
du Corregge, fait sur des mémoires authentiques  
par M. le comte Rezzonico, secrétaire-perpétuel  
de l'académie royale de Parme, si avantageuse-  
ment connu par ses savans discours académiques,  
ainsi que par ses autres ouvrages, dans lequel  
il détruit les fables débitées sur ce grand homme.  
L'ouvrage sera terminé avec une liste par ordre  
alphabétique des personnes qui y auront sous-  
crits. «

» L'on conçoit aisément qu'une entreprise aussi  
dispendieuse surpasse les forces d'un particulier,  
& qu'il n'est d'autres moyens pour la conduire  
à sa fin que la voie des souscriptions. C'est donc  
au public éclairé, aux gens de goût, aux ama-  
teurs à se faire un mérite envers notre siècle  
& la postérité, en cooperant par leur associa-  
tion au succès de cette entreprise. «

» Chacune des planches énoncées seront tou-  
tes d'une même grandeur, pourront former un  
volume, & convenir sous cette forme aux bi-  
bliothèques : sous verre elles pourront servir  
à orner les appartemens, & détachées à enri-  
chir les portes-feuilles. «

» Le prix de chacune de ces estampes sera de  
six livres tournois pour les souscripteurs, desquels  
l'on n'exige aucune avance, ce ne sera qu'en rece-  
vant les estampes qu'ils en paieront la valeur. «

» On ne propose point de tems fixe pour la

## 412 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

fin de cet ouvrage : il dépendra du nombre des souscripteurs. On souscrira dans toutes les villes, chez tous les libraires & marchands d'Estampes, lesquels sont priés de recevoir les souscriptions ; & en ayant un nombre suffisant, de s'adresser à M. Ravenet, graveur de S. A. R. monseigneur l'infant duc de Parme. «



# CATALOGUE

DE

## LIVRES NOUVEAUX.

**D**U commerce des sciences & des arts avec les nations étrangères ; poëme par M. Mouzon , maître-ès-arts en l'université de Paris , & professeur en celle de Bourges , au college royal de Ste. Marie : in-8vo. br. 6 f.  
*Bourges , & à Paris , chez Bastien , L. rue du Petit-Lion , F. S. G.*

Tractatus theologico-dogmaticus de homine lapso & reparato , autore Nicolao Francisco le Clerc de Beauberon , sacræ facultatis doctore , professore ordinario & emerito , &c. &c. Luxemburgi : 2 vol. in-8vo. br. 8 l.  
*Paris , chez Berton , L. rue S. Victor ; & à Caen , chez Leroux , L.*

Traité élémentaire de mathématiques , à l'usage des commençans ; par M. l'abbé Fontenille , professeur de mathématiques à Toulouse : in-8vo. br. 4 l.  
*Paris , chez Bastien , L. rue du Petit-Lion , F. S. G.*

Les élémens de la langue angloise , développés d'une maniere nouvelle , facile & très-concise , en forme de dialogues ; où la prononciation est enseignée par un assemblage de

#### 414 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

lettres , qui forme des sons similaires en fran-  
çois , & où la juste mesure de chaque syllabe  
est déterminée , avec des phrases familières ,  
des dialogues & un vocabulaire très-intéres-  
sans pour ceux qui souhaitent parler anglois  
correctement , & en peu de tems ; par V. J.  
Peyron , in-12. rel. 3 l.

*Londres , & à Paris , chez Pissot & Barrois jeune ,  
L. quai des Augustins.*

Roman politique sur l'état présent des affaires  
de l'Amérique , ou lettres de M\*\*\* à M\*\*\* ,  
sur les moyens d'établir une paix solide & du-  
rable dans les colonies , & la liberté géné-  
rale du commerce extérieur ; nouvelle édi-  
tion : in-12. br. 2 l. 10 f.

*Amsterdam , & à Paris , chez la veuve Duchesne ,  
L. rue S. Jacques.*

Sophie , ou mémoires intéressans pour servir à  
l'histoire des femmes du dix-huitieme siecle ,  
extraits des papiers de madame la baronne de  
Franquini : 2 vol. in-12. 2 l. 8 f.

*Amsterdam , & à Paris , chez Mérigot jeune , L.  
quai des Augustins.*

Abrégé méthodique de la géographie ancienne  
& moderne , avec des cartes de six pieds de  
hauteur , pour l'instruction publique de la jeu-  
nesse , par M. l'abbé Bourillier , professeur de  
belles-lettres en l'université de Paris : in-12.  
de 536 pages , rel. 3 l.

*Paris , chez l'auteur , au college de Louis-le-Grand ;  
Brocas , L. rue S. Jacques ; & Barbou , Lib-  
Impr. rue des Mathurins.*

Recueil de mémoires & d'observations sur la for-

mation & sur la fabrication du salpêtre ; par les commissaires nommés par l'académie pour le jugement du prix du salpêtre : in-8vo. br. fig. 6 l.

Paris , chez Bastien , L. rue du Petit-Lion , F. S. G.

De la religion par un homme du monde , où l'on examine les différens systêmes des sages de notre siècle , & l'on démontre la liaison des principes du christianisme avec les maximes fondamentales de la tranquillité des états : 4 vol. in-8vo. br. 18 l.

Paris , chez Moutard , Impr.-L. rue des Mathurins , hôtel de Cluny.

Remarques sur la paralyfie & l'amputation , avec la méthode de la guérir , traduites de l'anglois de M. Percivall Pott , avec des observations & additions ; par M. Béérenbroeck , docteur en médecine , &c. 1 l. 4 f.

Paris , chez Ségaud , L. rue des cordeliers.

Nouveau supplément au dictionnaire historique de l'abbé Ladvocat , 3 vol. in-8vo. contenant une réponse à la critique qu'en ont faite , dans leur préface , les éditeurs du *nouveau dictionnaire historique* , par une société de gens-de-lettres. Caen , 1779 , 6 vol. in-8vo.

Se distribue gratis à Paris , chez le Clerc , L. quai des Augustins , à ceux qui ont acheté l'ouvrage.

Testament paternel , ou avis d'un pere à ses enfans ; par M. Pallas , écuyer , lieutenant-général du bailliage & siege présidial de Toul , membre de la société royale & littéraire de Nanci : 2 vol. in-12. br. 3 l.

Paris , chez Bastien , L. rue du Petit-Lion , F. S. G.

## 416 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

L'esprit des apologistes de la religion chrétienne, ou réunion des preuves les plus sensibles & les plus convaincantes qui ont servi pour sa défense, avec les réponses aux principales difficultés, en faveur des ecclésiastiques qui ne peuvent se procurer un grand nombre de traités sur cette matière ; par un prêtre du diocèse de Reims : 3 vol. in-12. br. 6 l.  
*Bouillon, & à Paris, chez Berton, L. rue Saint-Victor.*

Le guide du malade, ouvrage de médecine, philosophique & moral ; par M. Demarque, docteur en médecine : in-12. broché. 2 l.  
*Paris, chez Berton, L. rue S. Victor.*

Lectures chrétiennes sur différens sujets de piété, pour tous les jours du mois, en faveur des âmes pieuses ; par l'auteur de *l'Imitation de la Sainte Vierge*, sur le modèle de *l'Imitation de Jesus-Christ* & de *l'Esprit consolateur* ; ou réflexions sur quelques paroles de l'Esprit saint, très-propres à consoler les âmes affligées : in-12. 2 l. 5 s.  
*Paris, chez Berton, L. rue St. Victor.*

Traité de la joie de l'âme chrétienne, par le P. Ambroise, de Lombez, Capucin, auteur de *la Paix intérieure* : in-12. 2 l. 5 s.  
*Paris, chez Berton, L. rue S. Victor.*

Traité des testamens, codiciles, donations à cause de mort, & autres dispositions de dernière volonté, suivant les principes & les décisions du droit romain, les ordonnances, les coutumes & maximes du royaume, tant des pays du droit écrit que coutumiers, & la

jurisprudence des arrêts ; par feu Me. Jean-Baptiste Furgole , avocat au parlement de Toulouse ; nouvelle édition , revue , corrigée & augmentée sur le manuscrit de l'auteur : 3 vol. in-4to. rel. 36 l.

Paris , chez Cellot , Lib.-Impr. rue Dauphine , la seconde porte cochere à droite par le Pont-Neuf.

Abrégé de la vie de Louis Stefanelli , domestique du cardinal Cibo , mort à Rome en odeur de sainteté , le 8 septembre 1737 , traduit de l'Italien : in-12. br. 2 l.

Rome , & à Paris , chez la Ve. Desaint , L. rue du Foin St.-Jacques.

Confidences philosophiques : 2 vol. in-8vo. brochés. 3 l.

Geneve , & à Paris , chez Bastien , L. rue du Petit-Lion , F. S. G.

On trouve aussi chez le même l'*Inoculation justifiée* , ou *Dissertation pratique & apologétique sur cette méthode* ; avec un *Essai sur la mue de la voix* , par M. Tissot , D. M. de la faculté de Montpellier , professeur à Laufane , &c. in-12. br. 1 l. 10 f.

Calcul des rentes viageres sur une & sur plusieurs têtes , contenant la théorie complete de ces sortes de rentes , & des tables par lesquelles tout le monde peut voir ce qu'on doit donner de rente viagere , & combien une rente viagere doit être estimée , suivant les différens cas ; par M. de Saint-Cyran , capitaine en premier au corps royal du génie.

Paris , chez Cellot & Jombert fils jeune , L.-Impr. rue Dauphine.

## 418 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Géographie élémentaire, à l'usage des colleges, avec un précis de la sphere & des cartes; par M. Robert, troisieme édition, &c. in-12. 2 l. Paris, chez Bastien, L. rue du Petit-Lion, F. S. G.

*Instructions sur le Rituel*, contenant la théorie & la pratique des sacremens & de la morale, & tous les principes & décisions nécessaires aux curés, confesseurs, prédicateurs, chanoines, bénéficiers, prêtres ou simples clercs; par feu monseigneur Louis-Albert Joly de Choin, évêque de Toulon : seconde édition corrigée & considérablement augmentée par l'auteur : imprimée par ordre de monseigneur Alexandre de Lascaris, des comtes de Vintimille, évêque de Toulon : & par ordre de monseigneur Gabriel-François Moreau, évêque de Mâcon. Proposée par souscription; en 3 vol. in-4to.

Cette nouvelle édition étant augmentée d'un tiers, sera en trois volumes, qu'on délivrera aux souscripteurs au prix de 27 liv. l'exemplaire en feuilles, dont on paiera 9 liv. en souscrivant, 9 liv. en retirant le premier volume, 9 liv. en retirant le second volume, & rien en retirant le troisieme. Les trois volumes coûteront 36 liv. en feuilles à ceux qui n'auront pas souscrit avant la livraison du troisieme volume. Les deux premiers volumes paroissent.

Ceux qui voudront cet ouvrage broché ou relié en veau ou en basane, sont priés d'en avertir en souscrivant. Ils auront alors à payer, en sus du prix fixé, la brochure ou reliure, suivant qu'ils l'auront demandé, savoir, 12 sols par volume, pour la brochure; 36 sols pour la reliure en basane; 50 sols pour la reliure en



S E P T E M B R E , 1779. 419

veau. La reliure ou brochure du troisieme volume se paiera en retirant le second.

On souscrit à *Amiens*, chez *Louis-Charles Caron*,  
*Imprimeur - Libraire*, vis-à-vis l'église *Saint*  
*Martin*.

Etat véritable des Trésoriers de France : in-4<sup>o</sup>.  
broché.

*Amsterdam*, & à *Paris*, chez *Cellot*, Impr.-lib. rue  
*Dauphine*.

Voyage forcé, ou maniere de tirer avantage des  
circonstances, extrait des mémoires d'un hom-  
me de lettres qui a fait un long séjour en An-  
gleterre, & en a observé les mœurs & les  
usages : in-12. 1 l. 16 s.

*Londres*, & à *Paris*, chez *Bastien*, L. rue du  
*Petit-Lion*, F. S. G.

Le voyageur naturaliste, ou entretiens sur les  
moyens de ramasser les objets d'histoire-natu-  
relle & de les bien conserver, avec des obser-  
vations propres à étendre les recherches rela-  
tives aux connoissances humaines en général,  
traduit de l'anglois, auquel on a joint l'art de  
calmer le flots de la mer, ouvrage aussi tra-  
duit de l'anglois, qui renferme la preuve d'un  
phénomene qui mérite d'être placé parmi les  
découvertes curieuses & utiles de la physique  
moderne : in-12. fig. 2 l.

*Amsterdam*, & à *Paris*, chez *Bastien*, L. rue du  
*Petit-Lion*, F. S. G.

Histoire universelle depuis le commencement du  
monde jusqu'à présent, composée en anglois  
par une société de gens-de-lettres, nouvelle-  
ment traduite en françois par une société de

## 420 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

gens-de-lettres , enrichi de figures & de cartes ; tome quatrième : in-8vo.

*Paris , chez Moutard , Impr.-L. rue des Mathurins , hôtel de Cluny.*

Traité de l'éducation des femmes , & cours complet d'instruction , tome II. in-8vo. br.

3 l. 12 f.

*Paris , chez Ph. D. Pierres , Impr.-L. rue St.-Jacques , vis-à-vis les Mathurins.*

Les contes de Jean Bocace , avec la vie de cet auteur , traduction nouvelle , enrichie de gravures.

*Londres , & à Paris , chez la Porte , L. rue des Noyers ; & chez les marchands de nouveautés.*

*Nota.* Nous avons deux especes de traductions des contes de Bocace , l'une très-libre & très-imparfaite , en deux volumes in-12 ; l'autre complete , en cinq volumes in-8vo. mais barbare & gothique. M. de C\*\*\* a cru rendre service au public , en en donnant une nouvelle , qui réunit le mérite de la fidélité à celui d'un style convenable.

Contes orientaux , ou les récits du sage Caleb , voyageur persan ; par Mlle. M\*\*\*. : in-12. de 189 pag. br.

1 l. 10 f.

*Constantinople , & à Paris , chez Mérigot jeune , L. quai des Augustins.*

Dissertation chymique sur les eaux minérales de la Lorraine , ouvrage qui a remporté le prix au jugement de MM. de l'académie des sciences & belles-lettres de Nancy , le 9 mai 1778 ; par M. Nicolas , maître-ès-arts & en

**S E P T E M B R E , 1779. 421**

pharmacie , démonstrateur royal de chymie  
en l'université de Nancy , &c. &c. brochure  
de 116 pages. 1 l. 16 s.

*Nancy , chez Thomas , & à Paris , chez Gueffier , libr. impr. rue de la Harpe.*

Essai d'une méthode générale propre , à étendre les connoissances des voyageurs , ou recueil d'observations , &c. par M. Munier , inspecteurs des ponts & chaussées : 2 vol. in-8vo. de 500 pages chacun. 9 l.

*Paris , chez Moutard , imprimeur-libraire , rue des Mathurins , hôtel de Cluny.*

Extrait de la Campagne du grand Condé en Flandre , dans l'année 1674 ; brochure in-8vo. de 102 pages , avec deux cartes.

*Paris , chez Jombert fils aîné , lib. rue Dauphine.*

Les fastes , ou les usages de l'année , poème en seize chants , par M. le Mierre : in-8vo. de 310 pages , bro. 3 l.

*Paris , chez Gueffier , lib. imp. rue de la Harpe.*

Hippocratis aphorismi , ad fidem veterum monumentorum castigati , latinè versi à J. B. Lefebvre de Villebrune : in-12. de 371 pag. , avec un portrait d'Hippocrate , gravé & dessiné par Bradel : bro. 5 l.

-- rel. & dor. sur tr. 6 l.

*Paris , chez Cloufier , lib. impr. , rue S. Jacques ; & Ségaud , lib. , rue des Cordeliers , près les écoles de chirurgie.*

Règlement donné par madame la duchesse de Liancourt à mademoiselle de la Rocheguyon sa petite-fille , pour sa conduite & celle de

## 422 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

sa maison ; suivi du *Devoir des grands*, de Mgr.  
le prince de Conti , avec son testament : bro.

2 l.

--- rel.

3 l.

Paris , chez Saugrain & Lamy , libraires , quai  
des Augustins.

Zoologie en françois & en anglois , avec cin-  
quante planches coloriées ; par Peter Brown :  
in-4to. 80 l.

Londres , chez White.

Code de Louis XV , ou recueil des principaux  
réglemens & ordonnances de ce prince , tant  
sur la justice , police & finances , que sur la  
jurisdiction ecclésiastique : 2 vol. in-12. rel.  
6 l.

Grenoble ; & se trouve à Paris , chez Nyon  
l'aîné , L. rue du Jardinnet , quartier S. André-  
des-Arcs , près l'imprimeur du parlement.

Dictionnaire géographique portatif , ou descrip-  
tion des royaumes , provinces , villes , évê-  
chés , duchés , comtés , marquisats , villes im-  
périales , ports , forteresses , & autres lieux  
considérables des quatre parties du monde ;  
dans lequel on indique , en quels royaumes ,  
provinces & contrées ces lieux se trouvent ,  
les princes dont ils dépendent ; les rivières ,  
baies , mers , montagnes , &c. sur lesquelles  
ils sont situés ; leur distance en lieues françois-  
ses , &c. &c. traduit de l'anglois sur la troi-  
sième édition de Laurent Echard , avec des  
additions & des corrections considérables ; par  
M. Vosgien , chanoine de Vaucouleurs : nou-  
velle édition , revue , corrigée & augmentée

S E P T E M B R E , 1779. 423

de la géographie ancienne , & d'une explication des termes de marine & de navigation : in-12. rel. en veau. 5 l.

--- broché 4 l.

*Paris , chez Le Clerc , L. quai des Augustins.*

Eloge de Jeanne d'Arc , dite la Pucelle d'Orléans , prononcé dans l'église cathédrale d'Orléans le 8 mai 1779 , jour anniversaire de la levée du siege de cette ville en 1429 ; par M. André-Guillaume de Gery , abbé de Ste. Genevieve , supérieur-général des chanoines-réguliers de la congrégation de France , & de l'ordre du Val-des-Ecoliers ; de l'académie de de Châlons-sur-Marne : in-4to. 1 l. 4 f.

*Paris , chez Ph. D. Pierres , Imp.-L. rue St.-Jacques , vis-à-vis les Mathurins.*

Pratique des négocians , financiers , banquiers , agens de change & gens-d'affaires , ouvrage utile à tous les avocats , notaires , greffiers , procureurs , huissiers & officiers de justice , & à tous ceux qui courent à la fortune ; par M. Louis Gayot , avocat au parlement : in-12. de 458 pag. br. 3 l.

*Paris , chez l'Auteur , rue du Four S. Eustache ; Delaguette , Lib.-Impr. rue de la Vieille Draperie ; Jombert , rue Dauphine ; & Lesclapart , quai de Gesvres.*

La procédure civile du Châtelet de Paris , & de toutes les juridictions ordinaires du royaume , démontrée par principes , & mise en action par des formules ; par M. Pigeau , avocat au parlement : 2 vol. in-4to. rel. 24. l.

*Paris , chez la Vc. Desaint , L. rue du Foin St.-Jacques.*

## 424 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Traité de l'arpentage & du toisé, ou méthode courte & facile pour arpenter & partager toutes sortes de terrains & toisés, toutes sortes d'étendues, par feu M. Ozanam, de l'académie royale des sciences ; nouvelle édition, mise dans un nouvel ordre & augmentée d'un nouveau traité d'arithmétique, de trigonométrie & du nivellement, du toisé particulier des bois de charpente, & des différens tarifs pour la réduction des bois quarrés, par M. Audierne : in-12. rel. fig. 3 l. 10 s.

Paris, chez Cl. Jombert, fils aîné, L. rue Dauphine.

Œuvres complètes de P. Bourdeille, seigneur de Brantôme, nouvelle édition, augmentée de remarques historiques & critiques, & distribuées dans un meilleur ordre que les éditions précédentes : 15 vol. grand in-12. en feuilles. 37 l. 10 s.

Londres, & à Paris, chez la Ve. Tilliard & fils, L. rue de la Harpe, au coin de celle Pierre-Sarrazin.

Prospectus brevior operis quod *Acta sanctorum* inscribitur, quodque annis aliquot jam interruptum, augustissimæ Mariæ Theresiæ imperatricis, reginæ apostolicæ auspiciis, in Bruxelensi Montis-Frigidi abbatia, à Cornelio Byeo, Jacobo Bueo, Ignatio Hubeno, præbiteris, assumptisque ex abbatiâ istâ canonicis iterum modò continuabitur : in-4to.

Bruxelles, & à Paris, chez Lamy, L. quai des Augustins.

Coutumes générales du Ponthieu & d'Abbeville, commentées par M. Duchesne, avec

# S E P T E M B R E , 1779. 425

plusieurs décisions relatives aux coutumes  
d'Artois & d'Amiens ; mises en ordre & sui-  
vies de quelques additions par M. Delegorge,  
avocat : 2 vol. in-12. bro. 4 l.

--- reliés. 5 l.

Paris , chez Saugrain & Lamy , L. quai des Au-  
gustins.

On trouve aussi chez les mêmes l'*Histoire du*  
*comté de Ponthieu , de Montreuil & de la*  
*ville d'Abbeville sa capitale* ; avec la notice  
de leurs hommes dignes de mémoire : 2 vol.  
in-12. 4 l.

--- reliés. 5 l.

Examen critique des *Observations sur l'Atlan-*  
*tide de Platon* de M. Bailly ; par M. l'abbé  
\*\*\* : in-12. br. 15 f.

Paris , chez Berton , L. rue S. Victor.

Instructions sur les égaremens de l'esprit & du  
cœur humain , ou sur les vices capitaux &  
leurs remèdes ; par l'auteur des *Pensées sur*  
*les plus importantes vérités de la religion* ;  
par un ecclésiastique , missionnaire de Besan-  
çon : in-12. rel. 2 l. 5 f.

Paris , chez Berton , L. rue S. Victor.

Mémoires sur les conducteurs pour préserver les  
édifices de la foudre ; par M. l'abbé Joseph  
Toaldo , prévôt de la Sainte-Trinité , mem-  
bre des facultés de philosophie & de théo-  
logie , de plusieurs académies , &c. traduits  
de l'italien , avec des notes & des additions ,  
par M. Barbier de Tinan , de l'académie des  
sciences , arts & belles-lettres de Dijon : in-  
8vo. de 241 pages , avec des planches.

Strasbourg , chez Bauer & Treuttel , Lib.

## 426 L'ESPRIT DES JOURNAUX.

Le philosophe catéchiste , ou entretiens sur la religion entre le comte de \*\*\* & le chevalier de \*\*\* : in-12. br. 2 l. 10 f.  
*Paris , chez Berton , L. rue S. Victor.*

Traité de la conservation des enfans , ou moyens de les fortifier , de les préserver & de les guérir dans leurs différentes maladies ; par M. Raulin , docteur en médecine , seconde édition. 3 vol. in-12. br. 4 l. 10 f.  
 --- rel. 6 l.

On a tiré quelques exemplaires de cet ouvrage en gr. pap. de format gr. in-8vo. , 3 vol. br. 9 l.  
*Paris , chez Saugrain & Lamy , Lib. quai des Augustins.*

Vie du cardinal de Richelieu , premier ministre de Louis XIII ; in-12. br. 2 l.  
*Paris , chez Berton , rue S. Victor.*

Histoire universelle , par une société de gens-de-lettres , tome XL , in-4to. , en feuilles. 12 l.  
*Amsterdam , & Paris , chez la Ve Tilliard & fils , L. rue de la Harpe , au coin de celle Pierre-Sarrasin.*

N B. On trouvera aussi chez les mêmes Lib. d'autres vol. séparés de cette histoire.

Sophie , ou lettres de deux amies , recueillies par un citoyen de Geneve : 2 vol. in-8vo. br. 3 l.  
*Geneve & Paris , chez Bastien , L. , rue du Petit-Lion , F. S. G.*



# T A B L E

## D E S

### M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

<i><b>H</b>istoire de l'église, &amp; des évêques-princes de Strasbourg, depuis la fondation de l'évêché jusqu'à nos jours; par M. l'abbé Grandidier. Tome II.</i>	<i>Pag.</i> 3
<i>Voyage de Balambangan, à la Nouvelle-Guinée &amp; aux Moluques, contenant une description de Magindano, de Sooloo &amp; d'autres isles, &amp;c. &amp;c. fait dans les années 1774, 1775, &amp; 1776; par le Capitaine Thomas Forrest; à quoi l'on a ajouté un vocabulaire de la langue Magin- dane.</i>	28
<i>Le philosophe pour le monde. Traduit de l'allemand de M. Engel.</i>	35
<i>Histoire de l'église, dédiée au roi; par M. l'abbé de Berault-Bercastel.</i>	49
<i>La Louiseïde, ou histoire de l'expédition de St. Louis à la Terre-Sainte, poëme épique.</i>	61
<i>Flore françoise, ou description succincte de toutes les plantes qui croissent naturellement en France, disposée selon une nouvelle méthode d'analyse,</i>	

- & à laquelle on a joint la citation de leurs vertus les moins équivoques en médecine, & de leur utilité dans les arts ; par M. le chevalier de Lamarck. 68
- Satyres de Juvenal, traduites en françois par M. M..... avec le texte, des notes, & un index. 88
- L'enfant indocile, comédie en quatre actes, ou en cinq, si on le juge à propos. 103
- Exposé d'une nouvelle méthode par laquelle on rend des disques de verre, destinés à des machines électriques, capables d'exciter l'électricité dans une atmosphère humide ; suivi d'une manière de faire de très-bons coussins pour frotter les verres des machines électriques, & de la description d'un électrophore perpétuel, plus parfait que ceux dont on s'est servi jusqu'ici ; par C. Cuypers. 110
- Lettre sur la situation de la religion dans les états Prussiens. 114
- Annales poétiques, ou almanach des muses, depuis l'origine de la poésie françoise. Tome X. 157
- Eloge du chevalier Isaac Newton. 162
- Dictionnaire universel de sciences morale, économique, politique & diplomatique, ou bibliothèque de l'homme d'état & du citoyen, mis en ordre & publié par M. Robinet. Tomes IV, V, VI, VII & VIII. 181

## M Ê L A N G E S.

Lettre aux auteurs du Journal de Paris, sur le

## DES MATIERES. 429

*roman d'Amadis de Gaule ; par M. Couchu.*

205

*Lettre de M. le comte de Treſſan à l'occafion de celle qui précède.*

211

*Lettre écrite au Czar Pierre-le-Grand , ſur la fin du dernier ſiècle , par deux payſans de Saardam.*

215

*Apologie des Sauvages. Morceau traduit de l'allemand.*

217

*Anecdote extraite du Journal de Paris.*

235

*Contre-observations de M. .... commis de la guerre , ſur le livre intitulé : Recherches & confidérations ſur la population de la France : adreſſées aux rédacteurs de ce journal.*

238

*Lettre de M. l'abbé Zacchiroli , à l'imprimeur de la gazette italienne , intitulée : Notizie del mondo , &c.*

243

## POÉSIES FUGITIVES:

*Vers ſur le printems ; par M. le Marquis de V\*\*\*.*

246

*Le caractère du poète , ode traduite librement de l'allemand de Utz.*

247

*Épître à M. .... Auteur d'un recueil de contes , intitulé : Graves observations ſur les mœurs du dix-huitième ſiècle ; par le frère Paul, Hermite de Paris , à ſes ſœurs , &c. ; par M. Grouvelle.*

248

*Réponſe du frère Paul.*

251

*Laure conſultant Eſculape. Conte ; par M. le comte D' .... de ....*

253

*A l'Emulation ; par un citoyen de Liège.*

255

*Epître à Mde. la comtesse de Maurepas , à son arrivée à Pontchartrain ; par M. de Chennevieres.* 257

## ACADÉMIES. SÉANCES DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I.	<i>Académie royale des sciences de Paris.</i>	259
II.	<i>Société royale de médecine de Paris.</i>	ibid.
III.	<i>Société libre d'émulation de Paris.</i>	260
IV.	<i>Société royale des sciences , arts &amp; belles-lettres de Nancy.</i>	263
V.	<i>Société royale d'agriculture d'Auch.</i>	266
VI.	<i>Société d'émulation de Liege.</i>	267
VII.	<i>Société royale des sciences de Copenhague.</i>	272
VIII.	<i>Académie royale des sciences &amp; belles-lettres de Berlin.</i>	274
IX.	<i>Académie des arcades de Rome.</i>	277
X.	<i>Académie du capitolé à Rome.</i>	278

## S P E C T A C L E S.

PARIS.	<i>Opéra.</i>	279
	<i>Comédie Française.</i>	282
	<i>Comédie Italienne.</i>	284
LONDRES.	<i>Drury-Lane.</i>	289
FLORENCE.		291
PORTUGAL.		ibid.

## HISTOIRE-NATURELLE. PHYSIQUE. CHYMIE. BOTANIQUE.

I.	<i>Phénomène relatif à l'histoire-naturelle.</i>	299
----	--	-----

## DES MATIERES. 431

- II. *Effets de la chaleur artificielle pour la multiplication des animaux étrangers.* 300
- III. *Découvertes sur le feu élémentaire ; par M. de Gassenville.* 301
- IV. *Histoire-naturelle du tuffillage & du pétasite.* 302

## MÉDECINE. CHIRURGIE.

- I. *Lettre de M. Beaupréau, maître en chirurgie, à M. Spalarossa, docteur en médecine, &c. sur les moyens d'entretenir la propreté des dents.* 310
- II. *Observation de M. Baral, maître en chirurgie, &c. sur les dangers auxquels s'exposent ceux qui ont l'imprudence d'avaler les noyaux de cerises.* 312
- III. *Observation sur un coup de soleil ; par M. Marigues.* 313
- IV. V. VI. *Nouvelles observations sur les asphyxiques.* 315

## AGRICULTURE. ÉCONOMIE. INDUSTRIE. COMMERCE.

- I. *Lettre sur les moyens de faire fleurir l'agriculture & les mœurs ; par M. Pingeron.* 319
- II. *Manière de cultiver le cedre, tirée d'un traité sur les arbres des forêts ; par M. Boucher. (Traduit de l'Anglois.)* 327
- III. *Manière d'élever, de nourrir les dindons.*

	<i>neaux , &amp; de les préserver des maladies ordinaires.</i>	338
IV.	<i>Invention d'un baromètregraphe.</i>	340
V.	<i>Montres perfectionnées , &amp; nouveaux carillons du Sieur Sarton , horloger-mécanicien à Liege.</i>	342
TRAITS DE BIENFAISANCE ,		
DE PATRIOTISME , DE COURAGE ,		
DE JUSTICE , ET D'HUMANITÉ. 344		
ANECDOTES. SINGULARITÉS. 352		
BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE. 355		
I T A L I E.		ibid.
A N G L E T E R R E.		376
A L L E M A G N E.		387
R U S S I E.		407
P A Y S - B A S.		ibid.
L I E G E.		408
G R A V U R E S.		409
C A T A L O G U E D E L I V R E S N O U V E A U X :		413



